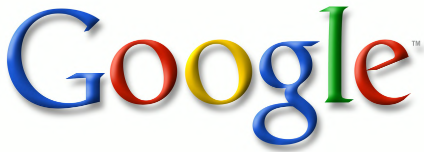



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

L'ABBÉ

FERDINAND GALIANI

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

ÉCRIVAINS DU XVIIIe SIÈCLE



L'ABBÉ F. GALIANI

CORRESPONDANCE

AVEC

MADAME D'ÉPINAY — MADAME NECKER
MADAME GEOFFRIN, ETC.
DIDEROT — GRIMM — D'ALEMBERT — DE SARTINE
D'HOLBACH, ETC.

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT RÉTABLIE D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX
AUGMENTÉE DE TOUS LES PASSAGES SUPPRIMÉS
ET D'UN GRAND NOMBRE DE LETTRES INÉDITES
AVEC UNE ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE GALIANI

PAR

LUCIEN PEREY ET GASTON MAUGRAS 2 — II

II

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
1882



LETTRES DE GALIANI

I

A MADAME DE BELSUNCE[1]

Naples, 4 janvier 1772.

Madame,

Qu'importe que j'aie reçu trois lettres de madame votre mère après la vôtre. Vous avez la primauté : ainsi le peu de loisir que j'ai ce soir, c'est à vous

1. Fille de madame d'Épinay, madame de Belsunce avait épousé en 1764 le vicomte de Belsunce, qui appartenait à une ancienne famille de la Navarre; elle en eut trois enfants, deux fils et une fille, la petite Émilie, qui fut élevée par sa grand'mère. Pendant les fréquentes maladies de madame d'Épinay, la vicomtesse de Belsunce remplaçait sa mère auprès de Galiani.—On trouve dans une lettre de madame d'Épinay à Grimm une anecdote agréablement racontée, qui donne bien la note du caractère de madame de Belsunce : « Il faut que vous sachiez ce qu'a fait Pauline (elle avait alors douze ans); l'autre jour, elle s'était donné ses airs ordinaires, la gouvernante et moi lui avions représenté qu'elle se couvrait de ridicule. Il y a quelques jours, sans égard pour nos avis, elle continua sur le même ton. Le marquis de Croismare

que je le dois consacrer et vous direz impérieusement à votre chère maman, que son tour viendra et qu'elle n'a qu'à attendre. Enfin je dois vous remercier d'une lettre charmante et délicieuse dont vous m'avez honoré. Elle est d'autant plus belle à présent, que madame votre mère est guérie, et qu'ainsi je n'ai presque plus rien à répondre : voilà le plus beau des lettres de change.

Je trouve une autre beauté à votre lettre, c'est qu'elle est toute d'une haleine; elle coule comme une eau de ruisseau ; elle s'enfile de fil en aiguille, et passe, et va d'un propos à l'autre sans qu'on s'en aperçoive. J'ai cru rêver, et j'ai l'orgueil de penser que vous aviez eu envie de m'écrire plusieurs fois, et que la matière, longtemps arrêtée, a coulé précipitamment par la première issue qu'elle a rencontrée. Venons aux nouvelles que vous voulez bien me donner.

partit d'un éclat de rire et lui dit qu'apparemment elle le prenait pour sa poupée et jouait à la madame avec lui. Elle se fâcha, il rit davantage, puis lui dit : « Mais voyons, mademoiselle, j'ai peut-être tort, vous avez peut-être plus de connaissances que je ne supposais, tirons l'affaire au net. » Il s'agissait d'une lettre du roi de Prusse qui court et que Pauline avait décidée mauvaise, parce qu'elle ne l'entendait pas. Le marquis lui fit nombre de questions auxquelles il lui fut impossible de répondre. De là, il fut aisé de lui prouver sa sottise, elle s'en tira très bien. Elle fut d'abord très humiliée, puis, les larmes aux yeux, elle dit au marquis : « Monsieur, je vous remercie de la leçon, elle est un peu forte, mais je m'en souviendrai ; jouons au volant. »

Vous faites donc mousquetaire M. le Conseiller[1]; mais de grâce pourquoi n'en faites-vous pas un jeune M. d'Épinay. On a la rage en France de faire quelque chose de ses enfants. Ici on n'en sait faire que des héritiers de leurs pères; et je crois que c'est tout ce qu'on en peut faire de mieux pour eux et pour leurs grands parents : car il n'est jamais question ni de s'asseoir sur des fleurs de lys, ni de se coucher sur le lit d'honneur. On s'assied sur des chaises, et on se couche sur des matelas.

L'Impératrice peut dépenser tant qu'elle voudra en tableaux[2]; le Turc s'est engagé à payer ses dettes,

1. Louis-Joseph la Live d'Épinay, fils de madame d'Épinay, se destina d'abord à la magistrature, mais il était fort paresseux, très étourdi et il ne tarda pas à se dégoûter de sa carrière. Madame d'Épinay, dans ses *Mémoires*, se plaint de la funeste influence de son mari sur l'éducation de leur fils. Après avoir quitté la magistrature, le jeune d'Épinay entra dans le régiment du comte de Schomberg, puis il se maria par l'entremise de M. d'Affry, capitaine-général des Suisses et Fribourgeois d'origine; il épousa mademoiselle Louise-Élisabeth du Roccard, alliée des d'Affry, et il alla habiter Fribourg avec sa femme.

2. L'Impératrice de Russie achetait beaucoup de livres et de tableaux en France. Lors de la vente de la bibliothèque de M. Gaignat, elle fit offrir un prix énorme pour avoir en entier cette rare collection. Grimm et Diderot étaient ses agents littéraires et artistiques; c'est Diderot qui acheta pour elle le cabinet de tableaux du baron de Thiers; on raconte que Diderot se trouvant en conférence avec les héritiers, le comte de Broglie voulut le tourner en ridicule sur l'habit noir qu'il portait. Il lui demanda s'il était en deuil des Russes. « Si j'avais à porter le deuil d'une nation, monsieur le comte, lui répondit Diderot, je n'irais pas la chercher si loin. »

et il lui tiendra parole. Vous autres, messieurs, vous n'en voulez rien croire; mais il n'en sera ni plus ni moins.

Vous ne voulez pas que je devienne bécasse. Puisque vous êtes au régime des légumes, je renonce à ce projet, et je désirerai de me changer en concombre, ou en potiron si vous l'aimez mieux; mais je ne saurais m'accoutumer à l'absence de Paris. Une seule chose pourrait me consoler, et la voici: engagez M. le baron de Breteuil à avoir pour son secrétaire noble d'ambassade ici M. votre frère, comme M. d'Ossun [1] a eu le baron de la Houze [2]. Je trouve mille convenances à ce projet. M. votre frère sera initié au ministère politique: il a tout pour suivre cette carrière plutôt que celle de mousquetaire. Or, si cela arrivait, j'aurais d'abord une personne très chère à moi, puisqu'elle l'est à vous et à madame votre mère. Ensuite il serait très naturel qu'une mère vînt voir son fils. Vous devinez le reste.

Gatti a inoculé hier les fils du prince de S.-Angelo Imperiali. C'est la première inoculation qui se soit faite à Naples, et je me flatte que la pratique s'en introduira petit à petit. Voilà toutes mes nouvelles.

1. Ambassadeur de France à Naples.

2. M. Basquiat de la Houze, d'abord secrétaire de l'ambassade de France à Naples, devint ministre plénipotentiaire près les princes et États de la Basse-Saxe (1774).

Je vous prie de dire à madame votre mère que, pour ce soir, elle ne s'attende à aucune lettre de moi; elle n'aura que l'adresse de celle-ci. Je ne devrais pas achever cette lettre d'un ton familier et brusquement poli. Il faudrait tourner autour des phrases pour vous dire tout plein de choses; mais comment faire? je n'ai pas le temps d'être poli. Il faut que je vous quitte, en vous disant seulement que vos lettres me feraient encore plus de plaisir, si vous vouliez m'en écrire lorsque madame d'Epinay se porte à merveille.

Savez-vous bien que je suis votre etc.?

II

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 5 janvier 1772.

Ah! la drôle de chanson que vous m'avez envoyée! elle est charmante. Vous faites de la métaphysique ensuite, mais je n'ai pas le temps ce soir d'en faire de mon côté, et de vous prouver pourquoi il faut étouffer les mauvais sujets; je vous dirai cela une autre fois, et comme il se fait que les peines ont une force ré-troactive, et agissent, et produisent des effets avant

qu'elles soient infligées. Cela est curieux. Mais pour ce soir j'ai besoin de deux grâces de vous.

1° Gatti m'a dit que vous aviez un médicament (dans lequel il entre du corail) dont il avait éprouvé les effets sûrs et merveilleux sur des femmes déréglées, dont le dérèglement approche d'une vraie perte de sang quelquefois. J'ai besoin de ce médicament, pas pour moi, comme vous comprenez bien, mais pour une dame aimable, et qui n'est point Napolitaine. Il me le faut tout de suite, et Gatti croit avoir égaré parmi ses papiers la préparation; ainsi envoyez-moi tout de suite le *recipe* et le moyen de s'en servir, et vous sauverez une femme aimable et obligerez un abbé charmant, qui est moi [1].

2° J'ai besoin, et c'est moi-même qui en ai besoin, d'un vin antiscorbutique dont j'ai pris une fois à Paris. M. Le Roy [2] de Versailles, le chasseur, historien des bêtes, m'en donna la préparation. Il me fit beaucoup de bien. Je voudrais en prendre encore et

1. Gatti était un médecin fort original. Au sujet de la division des maladies en plusieurs classes, il assurait que pour lui, il n'en reconnaissait que deux, celles dont on meurt et celles dont on ne meurt pas.

2. Ch. Georges Le Roy (1723-1789), lieutenant des chasses des parcs de Versailles et de Marly, collaborateur de l'Encyclopédie. Il a écrit des *Lettres sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*. Il était excessivement lié avec les d'Holbach, et l'on dit même que la baronne ne le voyait pas d'un œil indifférent. (V. appendice I.)

j'ai oublié les ingrédients. Faites-vous donner cela, et mandez-le-moi. Vous sauverez la vie à un abbé charmant qui est moi, et à une femme unique, incomparable qui est vous; car vous mourriez, n'est-ce pas, si je venais à mourir?

Mora me parle de vous. Il a vu quelques-unes de mes lettres, mais pourquoi n'en a-t-il pas vu des vieilles? est-ce que vous les brûlez? Je garde soigneusement les vôtres, et je ne trouverai pas à vendre ce manuscrit, ni vous le mien, si ce n'est à quelque curieux qui les achètera tous les deux.

J'ai reçu une lettre enfin de madame Necker, mais puisqu'elle ne vous montre pas mes réponses, je lui répondrai fort tard et par ma chancellerie. Je serai plat et poli comme une assiette de madame Geoffrin. C'est ainsi que je punis le froid maintien de la décence [1].

J'ai reçu une lettre de Diderot, qui m'a été rendue avant-hier; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir: je n'ai que celui de lui obéir.

Gatti inocule, et je travaille à le faire rester ici jusqu'à tant que l'inoculation gagne un peu de terrain et s'établisse; cependant à quoi bon l'inoculation ici, puisqu'il ne vaut pas la peine d'y vivre? Voilà

1. Madame d'Oberkirch disait de madame Necker : « Dieu, avant de la créer, la trempa en dedans et en dehors dans un baquet d'empois. »

une diffficulté à laquelle je ne trouve point de réponse.

Aimez-moi. Portez-vous bien. N'oubliez pas mes deux commissions, qui, par un enchaînement, intéressent votre vie même.

Adieu ma belle dame, adieu.

III

A LA MÊME

Naples, 11 janvier 1772

C'est votre tour à présent, ma chère madame. J'ai répondu à l'abbé-prieur [1], j'ai répondu à madame votre fille, et je dois répondre à deux numéros de vous, si je ne me trompe, quoiqu'il me manque celui de cette semaine, parce que le courrier de France n'est pas arrivé. Mais que puis-je vous dire? Gleichen nous a quittés; Gatti a inoculé deux petits princes napolitains; et c'est la première inoculation faite à Naples.

1. L'abbé Mayeul. (Voir la lettre du 14 décembre 1771.)

Je suis excédé d'ennuis et d'affaires ineptes. Mon esprit n'est occupé qu'à disputer de compétences, de juridictions et de tout ce que le palais a de plus ennuyeux et de plus bête. Ah! ma pauvre tête, occupée jadis de cent quatre-vingt-douze ouvrages *in-folio* sur un système qui devait avoir pour titre *De rebus omnibus et quibusdam aliis*, de quoi es-tu farcie à présent? Où sont mes dissertations théo-philo-logi-physi-mate-politico-morales? où sont-elles?

J'espère, ma belle dame, que nous aurons la peste en Italie cette année. Cela me donnera quatre mois au moins de relais. Je m'enfermerai avec une grande provision de papier, et je ferai au moins mon livre sur l'origine des montagnes, qui est celui qui me tient plus à cœur; car enfin, l'histoire des montagnes est plus grande et plus belle que celle des hommes.

Je n'ai ni le temps ni l'envie de vous en dire davantage ce soir; rien ne m'électrise. Bon soir. Mille compliments à M. Capperonnier [1], qui a bien voulu se ressouvenir de moi.

Madame Geoffrin m'a adressé un article d'une lettre extrêmement touchant. Si elle m'avait vu pleurer

1. M. Capperonnier, de l'Académie des belles-lettres, professeur de langue grecque au Collège royal, censeur et garde de la bibliothèque du roi. Son traitement de bibliothécaire lui valait deux mille écus et le logement. « C'était un fort honnête homme, d'une littérature médiocre, mais qui savait bien le grec. » (Laharpe.)

d'attendrissement, elle m'aurait donné un certificat comme quoi je n'étais pas aussi monstre qu'on le disait. Faites-lui parvenir mes hommages.

Je voudrais bien savoir si le baron d'Holbach a reçu une lettre que je lui ai écrite il y a deux mois. Encore adieu.

IV

A LA MÊME

Naples, 25 janvier 1772.

Ma belle dame, s'il était bon à quelque chose de pleurer les morts, je viendrais pleurer avec vous la perte de notre Helvétius [1]; mais la mort n'est autre

1. Helvétius mourut à 56 ans. Son père, qui était hollandais, vint s'établir en France où il devint médecin du Roi. Le jeune Helvétius obtint une ferme générale et acquit une fortune considérable, dont il faisait l'usage le plus noble. C'était un écrivain médiocre, mais il vivait beaucoup avec les gens de lettres; il fit un sort à plusieurs d'entre eux et leur dut sa réputation littéraire. Se plaignant un jour à d'Holbach d'avoir conservé peu de liaison et d'intimité avec ses anciens amis, sans qu'il y eût de sa faute : « Vous en avez obligé plusieurs, lui répondit le baron, et moi je n'ai jamais rien fait pour aucun des miens, et je vis toujours et constamment avec eux depuis vingt ans. » Parallèle assez singulier entre deux hommes de mérite,

chose que le regret des vivants. Si nous ne le regrettons pas, il n'est pas mort; tout comme si nous ne l'avions jamais ni connu ni aimé, il ne serait pas né.

Tout ce qui existe, existe en nous par rapport à nous. (Souvenez-vous que le petit prophète faisait de la métaphysique lorsqu'il était triste ; j'en fais de même à présent.) Mais enfin le mal de la perte d'Helvétius est le vide qu'il laisse dans la ligne du bataillon. Serrons donc les lignes ; aimons-nous donc davantage, nous qui restons, et rien n'y paraîtra. Moi, qui suis le major de ce malheureux régiment, je vous crie à tous : Serrez les lignes. — Avancez. — Feu. — Rien n'y paraîtra de notre perte.

Ses enfants n'ont perdu ni jeunesse ni beauté par la mort de leur père. Elles ont gagné la qualité d'héritières : que diable allez-vous pleurer sur leur sort. Elles se marieront, n'en doutez pas. Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas[1].

tous les deux riches, et qui ont passé tous les deux leur vie avec des gens de lettres. » (Grimm *Cor. Lit.*) Il avait épousé en 1750 mademoiselle de Ligniville, appartenant à une des plus grandes familles de Lorraine.

1. L'aînée des deux filles d'Helvétius épousa M. le comte de Mun, la cadette, M. le comte d'Andlau. Elles avaient suivi leur père lorsqu'il se réfugia en Angleterre après la publication du livre *de l'Esprit*. Walpole écrivait alors : « Helvétius vient habiter ici avec deux demoiselles Helvétius, qui ont 50,000 livres sterling par tête; il les donnera en mariage à deux membres immaculés de notre auguste et incorruptible Sénat; nous pouvons être dupes

Sa femme est plus à plaindre[1], à moins qu'elle ne rencontre un beau-fils aussi raisonnable que son mari, ce qui n'est pas bien aisé, mais plus aisé à Paris qu'ailleurs. Il y a encore bien des mœurs, des vertus, de l'héroïsme dans votre Paris : il y en a plus qu'ailleurs, croyez-moi. C'est ce qui me le fait regretter et me le fera peut-être revoir un jour.

Je n'ai pas le temps de répondre au baron ce soir; chargez-vous de lui dire que j'ai reçu sa charmante lettre, et l'ouvrage de Montami[2], dont je le remercie infiniment; mais comme en fait de commissions, il faut écarter toute espèce de présent, faites-moi la grâce de le lui payer, et je vous le rembourserai, à moins que vous n'ayez quelque argent à moi dans vos mains, chose que j'ignore absolument, n'ayant aucun intérêt à le savoir.

Votre numéro 80 ne m'est pas encore arrivé. Aimez-moi bien fort; les raisons de m'aimer augmentent comme vous voyez. Le temps me manque ce soir. Chargez-vous de faire parvenir la lettre que je vous

des folies des Français, mais ils sont dix fois plus fous d'être les dupes de notre vertu. » (Walpole à H. Mann, 17 octobre 1763.)

1. Voir l'appendice II.

2. D'Arclais de Montamy. *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine, précédé de l'art de peindre sur émail*, ouvrage posthume publié avec des augmentations par Diderot. Paris. Cavalier, 1765, in-12.

enveloppe dans celle-ci : elle n'ira pas bien loin de votre porte. Bonjour ou bonsoir, car je ne sais pas quelle heure il est.

V

A LA MÊME

Naples, 15 février 1772.

La débâcle des lettres est enfin arrivée ce matin, ma belle dame. Je viens de recevoir en même temps deux numéros de vous, le 83 et le 84, une lettre de madame de Belsunce, une de Nicolaï, une de M. de Militerni [1], une du comte de Fuentès ; et, par le courrier d'Espagne, je reçois en même temps l'almanach royal de l'année, votre lettre, avec le rêve tragi-comique [2], une lettre de Magallon, et un vieux almanach. Je consacre ce jour au plaisir de lire, de relire, de savourer, de goûter, de mâcher même et de sucer tout ce papier. Ainsi, par conséquent, je ne répondrai à personne, excepté

1. Napolitain, maréchal de camp au service du roi de France.

2. C'est le rêve où madame d'Épinay se croit mademoiselle Clairon.

M. Diderot, dont j'ai reçu une lettre aussi. Prenez patience, je rougirais de ne répondre que deux mots, sans esprit et sans sel, à vos belles lettres.

Je ne vous dirai donc que ce qui concerne Gatti dont vous me parlez dans votre lettre du 20 décembre. Lorsqu'il arriva ici, je le trouvai tellement épouvanté de l'état horrible dans lequel il disait avoir laissé la France, qu'il me paraissait résolu à quitter toute sa fortune plutôt que de retourner en France[1]. Il y craignait les jésuites, les dévots, les ennemis de Choiseul, les médecins, tout enfin[2].

Il n'y a rien de plus injuste et de plus ridicule que de taxer Gatti d'ingratitude, s'il ne reparaît pas à Chanteloup. Personne n'ignore à Paris qu'il n'a envoyé à Florence que très peu de bien pour soulager sa famille. Tout son bien, toute sa fortune est en France. Qu'on le taxe donc de pusillanimité, d'étourderie, de prodigalité, à la bonne heure; mais comment diable! peut-on ap-

1. Deux graves questions agitaient en ce moment la France, la question des parlements et celle des grains.

2. Bachaumont explique d'une façon bien différente les causes qui amenèrent Gatti à quitter la France, après l'exil du duc de Choiseul. « Le fameux Gatti, que nos docteurs regardent comme un charlatan, mais qui avait été fort en vogue pour l'inoculation, parce qu'il la faisait avec beaucoup de grâce, de légèreté et de facilité pour ses malades, craignant avec raison que plusieurs de ceux inoculés par lui ne le discréditassent par des rechutes inévitables, à raison de sa manière de faire l'insertion, est retourné en Italie, et ne veut plus revenir en France. »

peler ingratitude la conduite d'un homme qui, saisi de frayeur, abandonne tout ce qu'il a, tout le fruit de son travail de dix ans? Si l'on réussit à rassurer Gatti de ses frayeurs, on lui rendra un grand service assurément; et soyez persuadé que c'est bien à son grand regret qu'il s'est éloigné de Paris, comme quelqu'un qui *a l'ingratitude d'abandonner sa maison et tous ses effets, parce que le feu y a pris.*

Je ne sais pas si les frayeurs de Gatti sont fondées ou non : vous pouvez savoir cela mieux que moi; mais assurez-vous qu'il en est au point qu'il a trouvé qu'Helvétius a bien fait de mourir, et qu'il est mort très à propos; qu'il s'étonne fort que le reste de ses amis ne prenne pas le parti ou de mourir ou de sortir de France. Tel est l'état de Gatti. Heureusement pour lui, il inocule ici et gagne quelque argent. Il a reçu des lettres de M. de Nivernois [1], qui lui ont re-

1. Louis-Jules-Barbon-Mancini Mazarini, duc de Nivernois, ministre d'État, pair de France (1716-1798). Sa santé ne lui permit pas de continuer la carrière des armes à laquelle on l'avait destiné; il entra dans la diplomatie et fut successivement ambassadeur à Rome, à Berlin, enfin à Londres, où il négocia la paix de 1763. De retour à Paris, il se consacra uniquement à la littérature. Madame Geoffrin disait de lui : « Il est manqué partout : guerrier manqué, ambassadeur manqué, homme d'affaires manqué et auteur manqué. » Il eût été volontiers libre penseur s'il n'avait songé à devenir gouverneur du Dauphin, et puis il avait grand' peur de sa femme et de sa fille qui étaient des « fagots d'église ». Il avait épousé Hélène Philipeaux de Pont-Chartrain, sœur du comte de Maurepas.

mis le calme dans l'esprit. De mon côté, je serais enchanté qu'il retournât en France, et que l'on continuât à lui payer ses gages et ses pensions ; mais, à vous dire le vrai, je suis disposé à penser comme Gatti, qu'on n'en fera rien, et qu'il n'aura que des chagrins et des persécutions à essuyer. Il est Italien, il est ami de Choiseul ; en voilà assez et même trop pour lui nuire.

Quel est le dupé que nous connaissons tous et dont vous riez au coin de votre feu ? Je n'ai jamais pu le deviner ; il y en a tant de toutes les espèces ! Est-ce un mari dupé par sa femme ? Est-ce un amant dupé par sa maîtresse ? Est-ce un ministre dupé par ses commis, ou par son confrère ? Enfin je ne le devine pas.

Le compliment de l'abbé Batteux à M. du Belloy est vrai et poli. Il est poli d'offrir les services de l'académie à M. du Belloy, qui en a grand besoin. Il est vrai, puisqu'il dit que le roi voyait M. de Clermont dans l'académie, et l'académie dans M. de Clermont. Cela veut dire qu'il voyait combien M. de Clermont était ridicule, inutile, plat, etc., en le voyant dans l'académie, et combien l'académie était inutile en y voyant M. de Clermont, *et ungue leonem* [1].

Rien n'est plus vrai. Bonsoir.

1. M. le comte de Clermont, prince du sang, faisait partie de l'Académie française. Lorsqu'il mourut, on lui nomma comme

VI

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 22 février 1772.

C'est à votre tour à présent, ma belle dame, maman attendra. Ah! la jolie lettre que vous m'avez écrite! Elle ne parlait que de morts, de massacres, de duels, et tout le monde se portait à merveille. Je crois qu'il faudrait rétablir l'usage des duels, car ils ne font plus aucun mal; au contraire, ils dégagent la taille, donnent de la souplesse aux muscles, et font un exercice de gymnastique meilleur que le bal et le jeu de paume.

J'aime à la folie la phrase de maman, que M. Grimm a remisé son prince; c'est un métier de fiacre que celui de gouverneur d'un prince. Nous avons ici le prince Auguste de Saxe-Gotha, qui n'est point prince; il est

successeur M. de Belloy, l'auteur du *Siège de Calais*, etc. « Le nouveau promu à l'immortalité fit son entrée dans le Conseil académique le 9 janvier et M. l'abbé Batteux le reçut. Il promit à M. de Belloy de la part de l'Académie une suite de discussions littéraires qui serviraient à perfectionner le style et à épurer le goût. » (Grimm.)

le meilleur enfant du monde. Au contraire, nous avons le duc de Glocester, vrai prince; il part après demain; je dîne avec les deux ce matin, ou, si vous voulez, ce soir, car on dîne ici à cinq heures, à l'anglaise [1].

Je voudrais être gai avec vous et profond avec maman, mais je ne le puis plus, Naples m'a embêtisé. Gatti me charge de vous dire mille choses; il inocule des êtres qui ne valent pas la peine ni les frais d'exister; aussi il perd son temps, comme vous croyez.

Je n'ai point reçu de lettres de France cette semaine, mais on débite ici de terribles nouvelles sur votre compte, c'est-à-dire sur le compte des Français; j'espère que rien n'en sera vrai. Je cherche dans ma tête si je ne trouverais rien à vous dire; non, en vérité, il n'y a rien.

Cependant, voilà encore du papier blanc que je pourrais salir; comment s'y prendre ?

Il y avait une fois un roi et une reine; ce roi était fou, cette reine était reine. Cette reine voulait détrô-

1. Le duc de Glocester était arrivé à Naples à bord de la frégate l'*Allarme*, le 29 décembre 1771. La Cour le traita comme un Infant d'Espagne, le roi l'accueillit avec beaucoup de cordialité. « J'espère, lui dit-il, que vous viendrez nous voir à Caserte; vous y trouverez un hôte qui n'entend rien à faire des compliments, mais qui vous recevra avec plaisir, et qui vous offrira de bien bon cœur la soupe et le logement. » — Le duc de Saxe-Gotha, frère du prince héréditaire de Gotha, arrivé à Naples presque à la même époque, fut au contraire infiniment négligé. (Dépêches du vicomte de Choiseul au duc d'Aiguillon.)

ner le roi, le roi fit enfermer la reine. Cette reine écrivit au roi son frère. Ce roi était bête et ne répondit rien à la reine. Cette reine en fut au désespoir. Le roi son mari se jeta dans les bras de la reine sa mère. Cette reine-mère était plus méchante que la gale; cette gale se communiqua à tous ses sujets; ce peuple de galeux détrôna le roi fou, comme étant incrédule. De là commença la persécution contre tous les incrédules, qui devint générale dans tout l'empire *et qui* l'abattit entièrement; et ma chère vicomtesse alla se coucher et s'endormit. Voilà ma tâche remplie. *Bonjour.*

VII

AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE SAXE-GOTHA[1]

Naples, 26 février 1772.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre dont il a plu à V. A. S. de m'honorer, et que le prince votre frère a bien voulu me remettre de sa propre main. Il faut être vrai, surtout

1. Le prince héréditaire Ernest-Louis voyagea longuement avec son frère en France et en Italie. Les deux jeunes princes

le meilleur enfant du monde. Au contraire, nou[illegible]
le duc de Glocester, vrai prince; il part aprè[illegible]
je dîne avec les deux ce matin, ou, si vous [illegible]
soir, car on dîne ici à cinq heures, à l'angl[illegible]

Je voudrais être gai avec vous et profo[illegible]
mais je ne le puis plus, Naples m[illegible]
Gatti me charge de vous dire mille cho[illegible]
des êtres qui ne valent pas la peine ni [illegible]
ter; aussi il perd son temps, comme vo[illegible]

Je n'ai point reçu de lettres de Fran[illegible]
mais on débite ici de terribles n[illegible]
compte, c'est-à-dire sur le compte d[illegible]
père que rien n'en sera vrai. Je [illegible]
dis si je ne trouverais rien à vous di[illegible]
il n'y a rien.

Cependant, voilà encore du papier [illegible]
mis aller; comment s'y prendre ?

Il y avait une fois un roi et [illegible]
les, cette reine était reine. Cette [illegible]

1. Le duc de Glocester était [illegible]

et à ses
a vue m'a
nseigneur,
l'emporter.
avec impar-
r pris congé
if de le voir
à présent en

e mon attache-
ération, et j'ose
minentes vertus.
de plus consolant
je répète ici que

avec les souverains, quand cela ne serait que pour la rareté du fait. Je ne sais pas décider si le séjour de S. A. ici m'a causé plus de plaisir que de peine. D'abord, il a été le premier qui m'ait fait sentir tout le poids de la charge que j'occupe maintenant, puisque les chaînes qui me liaient à mon devoir m'ont souvent empêché de le suivre et d'être toujours auprès de lui, comme je l'aurais souhaité. Les moments où j'ai pu le suivre n'ont pas été plus gais pour moi. Le regret de ne pas vous voir ensemble ici se faisait sentir d'autant plus vivement à mon cœur, que le propos le plus fréquent, et pour ainsi dire le refrain de S. A. à chaque chose curieuse, belle ou remarquable qu'il voit, c'est cette exclamation si favorite : « Ah ! si mon frère voyait cela ! » Voilà les souffrances qu'il m'a causées. Le plaisir a été grand, je l'avoue ; et sans doute aussi grand que l'honneur d'en être connu. Cette douce aisance dont j'ai pu jouir auprès de lui, grâce à son affabilité, cette liberté

de Saxe-Gotha avaient le goût des arts et de l'étude, et Galiani parle d'eux avec beaucoup d'éloges dans les lettres qu'il écrit pendant leur séjour à Naples. Il resta en correspondance avec eux, mais c'est en vain que nous avons cherché ses lettres aux archives de Saxe-Gotha. Le prince Ernest-Louis succéda à son père en 1772. Protecteur éclairé des arts et des sciences ainsi que sa femme, la princesse Marie de Saxe-Meiningen, il fonda dans son château de Seiberg le plus bel observatoire de l'Allemagne. — La cour de Saxe-Gotha était une des plus agréables et des plus animées. Voltaire appelait ces petites cours d'Allemagne « de vieux châteaux où l'on s'amuse ».

que j'avais de tout dire, grâce à ses lumières et à ses talents, ce souvenir tendre de V. A. que sa vue m'a causé, voilà mes plaisirs. Je vous laisse, monseigneur, à juger laquelle des deux sensations aurait dû l'emporter. J'en puis d'autant moins juger à présent, avec impartialité, qu'écrivant cette lettre, après avoir pris congé de lui, je ne sens que le chagrin très vif de le voir s'éloigner. Tout autre sentiment se tait à présent en moi.

Il m'a promis qu'il vous assurerait de mon attachement inviolable, de ma profonde vénération, et j'ose même dire de mon amour pour vos éminentes vertus. C'est tout ce qu'il pouvait m'accorder de plus consolant à son départ. Il est donc superflu que je répète ici que je suis avec le plus profond respect,

De V. A. S., etc.

VIII

MADAME D'EPINAY A GALIANI [1]

RÊVE

Un soir, j'étais seule au coin de mon feu, je me mis à composer une pièce de clavecin. Je l'écrivis, je la crus superbe. Je la jouai, elle me parut détestable. Je me dis : Voilà deux heures de temps perdu, il faut le réparer. Je me remis dans mon fauteuil et je m'endormis. Endormie, je rêvai. Je rêvai de la beauté, de la profondeur, de la simplicité des arts, et quoique en rêvant, la difficulté d'y exceller ne m'échappa pas. Mais peu à peu le délire se mêla à la vérité, il me sembla que j'étais mademoiselle Clairon [2]; malgré cette méta-

1. Madame d'Épinay s'était amusée à écrire un rêve où elle se prenait pour mademoiselle Clairon et où elle exprimait ses idées sur l'art dramatique, le jeu des acteurs, les qualités nécessaires pour obtenir du succès et surtout les études indispensables pour se former. Nous donnons un extrait du rêve de madame d'Épinay.

2. Mademoiselle Clairon dont madame d'Épinay joue ici le personnage, eut la carrière théâtrale la plus brillante. Dès sa naissance, elle sembla prédestinée au théâtre. Elle naquit dans une petite ville pendant le carnaval. Là, tout le monde aimait le plaisir; le curé et son vicaire étaient masqués, l'un en Arlequin

morphose, j'étais pourtant aussi un peu moi, et nous n'y perdions ni l'une ni l'autre. Je me promenais dans ma chambre d'un pas majestueux, je me regardais avec satisfaction dans toutes les glaces dont mon appartement était décoré. Me trouvant une démarche si imposante, je regrettais avec amertume d'avoir quitté le théâtre, et puis je m'avouais que ie n'y avais réussi qu'à force d'art, et il me semblait que si j'avais à recommencer cette carrière, je prendrais une autre route, plus simple, plus sûre, qui demanderait peut-être autant d'étude, mais plus de génie et moins d'efforts.

Tandis que j'étais livrée à une foule de réflexions contradictoires, on annonça deux jeunes gens qui demandaient à me parler, l'un de la part de M. de Voltaire, l'autre de la part de Monet, ancien directeur de l'Opéra-Comique. Je les admis tous deux en ma présence. Le protégé de M. de Voltaire me remit une lettre de sa part, par laquelle il me suppliait, moi Clairon [1], d'aider de mes conseils l'homme du monde qui avait le plus de dispositions pour le théâtre, car jamais, se-

et l'autre en Gilles . l'on apporta l'enfant que l'on croyait mourant; le curé l'ondoya sans changer d'habit. (Voir l'appendice III.)

1. Mademoiselle Clairon fut en relation avec toutes les célébrités de l'époque. Dans une visite à Voltaire, elle se jeta à ses genoux, en s'écriant comme Aménaïde: « Ah ! mon Dieu tutélaire ! » M. de Voltaire se mit aussitôt à genoux devant elle : « A présent que nous voilà terre à terre, lui dit-il, comment vous portez-vous ? »

lon lui, on n'avait débité de vers avec plus de grâce, et peu d'acteurs savaient faire autant valoir le mérite d'un auteur. Il joignait à un bel organe l'avantage d'une belle figure. Je le priai de déclamer quelque scène; il en choisit une d'*Alzire*, et je crus entendre Le Kain[1]. Son jeu en était une copie fidèle, mais son beau visage restait toujours le même, et toute son expression résidait dans ses gestes et dans son attitude. Je voulus lui faire quelques observations, mais sa réponse fut toujours : « Mademoiselle, M. Le Kain fait

1. Mademoiselle Clairon et Lekain avaient l'un pour l'autre la haine la plus franche et la plus invétérée et c'est ce qui explique les sentiments que madame d'Épinay prête à la célèbre actrice. Fils d'un orfèvre de Paris, Lekain (1728-1778) emporté par son amour de la scène, jouait déjà sur les théâtres de société, lorsqu'il fut remarqué par Voltaire. Il débuta au Théâtre-Français en 1750 par le rôle de Titus, dans la tragédie de *Brutus;* mais sa physionomie fort peu sympathique, sa voix sourde et peu agréable lui nuisaient beaucoup. Bientôt, grâce à la perfection de son jeu, il devint le favori du public et sa carrière ne fut qu'une suite de triomphes. — Lekain ne manquait pas d'esprit d'à-propos. « Un jour, au chauffoir, il racontait que la portion des comédiens ne s'était élevée qu'à 8,000 livres; il s'en affligeait : « Cet histrion se plaint de n'avoir que 8,000 livres, dit un officier qui était présent, et moi qui verse mon sang pour la patrie, je n'ai que 400 livres. » — « Et comptez-vous pour rien le droit de me parler ainsi? » répondit Lekain. Il a rendu deux grands services à la scène française; secondé par le comte de Lauraguais, qui depuis s'intitula le marguillier de la Comédie-Française, il débarrassa la scène de ces banquettes placées aux deux côtés du théâtre pour les *Talons Rouges*, ce qui enlevait toute illusion. Puis il commença la réforme des ridicules costumes Louis XIV dont on affublait les héros grecs et romains, et Talma acheva de l'accomplir.

ce geste..... c'est son attitude à cet endroit. » — « Cela est vrai, monsieur, lui dis-je, et vous avez sur lui l'avantage de la jeunesse et de la figure, vous êtes trop parfait pour avoir besoin de leçons. Je vais vous donner une lettre pour mes anciens camarades et je ne doute point que vous ne soyez admis au début. »

Lorsque je fus débarrassée de cette sublime merveille, je m'occupai de l'autre jeune homme. Il était moins grand et moins régulièrement fait que le premier; il n'était point beau, mais il avait beaucoup de physionomie : « En quoi, lui dis-je, monsieur, peut-on vous être utile? — Madame, je me destine au Théâtre-Français. — Monsieur, appelez-moi mademoiselle, on ne m'appelle plus madame. Avez-vous déjà paru sur quelque théâtre? — Non, mademoiselle. Je comptais aller jouer en province, mais M. Monet, qui m'a reconnu des dispositions, m'a conseillé de chercher plutôt auprès de vous quelque recommandation assez puissante pour vous engager, mademoiselle, à me donner des avis; comme je n'en ai point trouvé, j'ai hasardé de me présenter seul, et je me suis fait annoncer de la part de M. Monet. — Ce n'est donc pas lui qui vous envoie? — Non, mademoiselle. Je vous avoue que j'ai pris son nom sans sa permission, le croyant plus recommandable que le mien, qui est tout à fait inconnu. — Ah! le sien me l'est presque autant, mais n'importe, votre physionomie m'intéresse. Asseyez-vous, monsieur

et causons... Ah ! allez me chercher mon sac à ouvrage que voilà sur cette console, au bout de cet appartement ; que je vous voie marcher, s'il vous plait... Là, près de ce nécessaire du Japon... Monsieur, je vous rends grâce. Cela est bien, vos mouvements sont aisés, vous n'avez point d'apprêt, point de disgrâces, mais vous n'avez point de noblesse. Avez-vous jamais eu l'occasion de voir des gens de qualité dans la société ? — Non, mademoiselle.

. . . .

— Dites-moi qui vous a montré à déclamer ? — Personne, mademoiselle, je suis né avec la passion du spectacle, j'y ai beaucoup été ; mais depuis un an que je me destine au théâtre, M. Monet m'a empêché d'y aller, il m'a prêté des livres, et a voulu que je bornasse mon étude à lire et à déclamer devant une glace.......

Ayant reconnu à mon écolier un esprit naturel mais sans culture, de la chaleur, de la docilité, je luis dis : « Quels sont, monsieur, les rôles que vous croyez posséder le mieux, et que vous vous proposez de me faire entendre ? — Mademoiselle, celui de Néron dans *Britannicus*. — Seulement ! Mais, monsieur, avant de vous entendre, faites-moi la grâce de me dire qui était Néron. — Mademoiselle, c'était un empereur qui vivait à Rome. — Qui vivait à Rome est bon. Mais était-il empereur romain, ou demeurait-il à Rome pour son plaisir ? Comment était-il parvenu à l'empire ?

Quels étaient ses droits, sa naissance, ses parents, son éducation, son caractère, ses penchants, ses vertus, ses vices? — Mademoiselle, le rôle de Néron répond à une partie de vos questions, mais pas à toutes. — — Monsieur, il faut non seulement répondre à ces questions, mais à toutes celles que je vous ferai encore. Et comment pourrez-vous rendre le rôle de Néron ou tel autre qu'il vous plaira, si vous ne connaissez pas la vie du personnage que vous voulez représenter, comme la vôtre même? — J'ai cru, mademoiselle, qu'il suffisait de bien connaître la pièce pour saisir le sens de son rôle. — Et vous avez mal cru, monsieur, vous allez en convenir; écoutez-moi. Avez-vous quelque teinture de l'histoire?

. . . .

Cette connaissance bien acquise donne à l'acteur qui sait voir et sentir, toute la clef de son rôle. Son effort ensuite doit être de s'identifier avec le héros qu'il a à représenter. S'il a bien vu, s'il a senti juste, le reste est une affaire de mémoire et d'habitude qui va toute seule.

. . . .

Je conviens bien encore qu'une grande connaissance de l'histoire et des mœurs des anciens vous abrègerait beaucoup de temps et de peines, mais on peut y suppléer. Ne désespérez de rien; je me charge de vous et je vous dirai mon secret. Je commencerai par vous

[illegible]

[illegible] qui [illegible]

[illegible] Par exemple. [illegible] immobile. [illegible]

[illegible]

. . . .

[illegible] vous êtes, à la vérité, occupé du jeu de votre [illegible] mais il faut que toute votre personne soit d'ac-

cord; il faut de l'expression, et non pas des grimaces. Voilà, monsieur, les leçons qu'on peut donner à un acteur; celui que la nature n'a pas destiné à en profiter ne sera jamais qu'un acteur médiocre. — Mademoiselle, oserais-je vous faire une objection? — Dites, monsieur. — De cette manière il est impossible de former un acteur comique; car où trouve-t-on écrite la vie des personnages comiques? — Elle est, monsieur écrite bien plus sûrement, pour qui sait la lire, dans le grand livre du monde; mais le malheur de notre profession est que les pages les plus intéressantes de ce livre nous sont souvent fermées. C'est à nous, monsieur, à obtenir, par notre mérite personnel, qu'on nous y laisse lire, et à achever de détruire un préjugé aussi barbare que nuisible aux progrès de l'art; cette tâche, au reste, vous est plus aisée qu'à nous. — Mais, comme je me destine au tragique, croyez-vous, mademoiselle, qu'au moyen de l'étude que vous voulez bien diriger, je serai en état de rendre un rôle? — Non assurément, monsieur, je vous ai déjà dit qu'il faudra ensuite apprendre à être de la tête aux pieds le personnage que vous voulez rendre: il faudra apprendre à être vrai, monsieur. Vous avez à Paris un modèle unique que vous irez voir rarement s'il vous plait; car ce sont les grands modèles qui perdent les élèves. — Et ce grand modèle? — C'est M. Caillot: examinez-le bien, ne le copiez pas; mais tâchez de deviner les ressorts

qui le font mouvoir; ils sont tous dans son âme. Voyez-le dans *Sylvain*, dans *le Déserteur*, dans *Lucile*, dans *l'Amoureux de quinze ans* [1].

. . . .

. . . .

Tout mon regret, à présent que je suis bien éveillée, est que mademoiselle Clairon ne se souviendra jamais d'avoir dit un mot de tout cela, et que ce sera autant de perdu pour le premier écolier qui viendra la trouver. Ce qui m'afflige encore, c'est de ne point revoir mon élève. Depuis ce temps, je ne manque pas d'aller à tous les débuts annoncés, dans l'espérance de le retrouver; mais je ne vois jusqu'à présent que des protégés de M. de Voltaire.

1. Caillot avait débuté en province, mais sans se douter de son talent; « il se croyait fait pour chanter avec beaucoup d'agrément, jouer avec beaucoup de gaîté, avec une belle mine bien réjouie, mais il ne se croyait pas pathétique. Garrick l'ayant vu jouer pendant son séjour en France, lui apprit qu'il serait acteur quand il lui plairait. Mademoiselle Clairon rencontra Caillot à Lyon avant qu'il vînt à Paris, et voulut l'engager à débuter à la Comédie-Française dans les rôles de 3[me] emploi, c'est-à-dire dans les tyrans, les amoureux dédaignés, etc. Caillot lui dit: « Je vous avoue, mademoiselle, que si je me destinais au Théâtre-Français, j'aurais l'ambition d'essayer les premiers rôles. » Mademoiselle Clairon le regarda d'un air majestueux et lui dit: « Le projet en est beau ; mais, mon ami, vous avez le nez trop court. » Caillot nous a prouvé depuis qu'il savait s'allonger le nez et le proportionner à l'importance d'un rôle. « (Grimm. *Cor. Lit.*, page 409, t. IX.) Les succès de Caillot furent aussi étonnants que rapides; il se retira du théâtre de très bonne heure et vécut paisiblement à la campagne.

IX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 29 février 1772.

Ma belle dame,

Après la débâcle, vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris. Il faut pourtant que je réponde à cette lettre arrivée par deux courriers et qui avait été à Madrid : elle contenait un rêve en forme de dialogue écrit très délicatement, très naïvement, plein de bonnes choses, d'idées vraies, et de souhaits impossibles.

Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnements. Je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur, toutefois pourvu que l'auteur de la pièce l'ait étudiée lui-même, en ait observé les mœurs, le siècle, le costume; mais s'il n'en a rien fait lui-même, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé s'il connaissait l'histoire. Si un malheureux qui aurait lu Garzillas[1], voulait jouer

1. Garcilas de la Vega, historien espagnol du XVIe siècle, auteur de l'histoire des Incas et des guerres civiles des Espagnols dans les Indes.

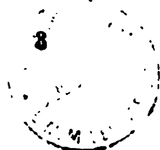
Alzire, au diable s'il saurait prononcer un seul mot du rôle de Zamore, qui est si savant, et de celui d'Alzire, qui dispute sur la religion aussi joliment que Voltaire. Alvarez et Gusman sont deux grands d'Espagne aussi beaux que le prince d'Orange et le duc d'Albe, au lieu d'être deux pirates, vrais forbans de mer, tels qu'étaient Cortès et Pizarro. En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs, et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre; les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événements, le dialogue du théâtre, sont particuliers. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi; que le théâtre aurait ce monde, et l'on est convenu de trouver cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à retrouver. L'acte en est fort ancien, et il n'a pas été *insinué* au greffe. J'ai bien peur qu'on ne soit convenu de trouver Le Kain bon et parfait [1]. On ne peut pas revenir

1. Grimm n'était pas de cet avis : « Mais que vous dirai-je de Lekain, que je n'avais pas vu depuis qu'il avait reparu au théâtre? Il semble qu'il n'ait employé le temps de sa maladie et de sa retraite que pour porter son talent à un degré de sublimité dont il est impossible de se former une idée, quand on ne l'a pas vu. Il est de la figure la plus laide et la plus ignoble et

contre une convention, et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qu'on a fait dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en gardant son langage vulgaire, et avec la loi de ne pas y placer les événements modernes. On fait une bonne comédie, vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter le cocuage arrivé dans la semaine même, la querelle entre mari et femme, arrivée dans le mois, la ruine d'un joueur arrivée dans l'année; mais, s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie, ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis [1], comment peut-on peindre la vérité? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé

il devient au théâtre beau, noble, touchant, pathétique, et dispose de votre âme à son gré. Il faut compter cet acteur parmi les phénomènes rares que la nature se plaît à former de temps en temps, mais qu'elle n'est jamais sûre de produire deux fois, parce qu'il faut un concours de circonstances qu'elle ne peut se promettre de rassembler plusieurs fois de suite. » (Grimm, *Corr. Litt.*, p. 290, t. IX.)

1. François Joachim de Pierres, comte de Lyon et cardinal de Bernis, membre de l'Académie française. Il fut ambassadeur à Venise, puis ministre des affaires étrangères, enfin disgracié et exilé après la bataille de Rosbach. En 1764, il fut envoyé à Rome comme ambassadeur et il y resta jusqu'à sa mort en 1798. C'était un des protégés de madame de Pompadour. Ses Mémoires ont été publiés récemment par M. Masson.



grec, et qu'on les fait parler français; qu'ils étaient citoyens d'une république, et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'almanach royal. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie, et je consulterais mon acteur pour avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Toutefois qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerais de faire le lendemain une véritable contorsion, tâcher de se faire bien payer, coucher avec toutes les dames qui le lui demanderont, et demander à coucher avec toutes les actrices qui paraîtraient vouloir le lui refuser. Voilà l'éducation de mon Émile Le Kain le jeune. Voyez comme nous sommes peu d'accord; mais, si nous l'avions été malheureusement, je n'aurais rien à vous mander, sinon que je vous adore toujours.

Le prince de Saxe-Gotha est parti. Adieu, aimez-moi.

X

A LA MÊME

Naples, 7 mars 1772.

Combien de fois faut-il donc, ma belle dame, que je vous mande qu'il ne faut pas que l'on m'envoie des lettres dans le paquet du ministre, parce que je les reçois plus tard, et que je les paie plus cher? Vous les donnez à Magallon ; ce cher Magallon qui veut absolument voir ma banqueroute, au lieu de les envoyer à son ami Azara, agent d'Espagne à Rome, qui pourrait me les envoyer ensuite, sans que cela me coûtât presque rien, me joue le tour de les envoyer à Tanucci. Cela me met de très mauvaise humeur, et cette lettre s'en ressentira.

Je vous remercie de m'avoir mandé le titre de Juveigneur [1] qu'avait le duc de la Vauguyon ; cela enrichit mon érudition. Il répond à celui de prince héréditaire, que nous avons à présent, comme celui de seigneur signifie le prince régnant. Pour celui d'avoué, *advocatus*, il est bien connu. La terre, sur laquelle il prend ce titre, appartiendra à quelque église.

1. Voir l'appendice IV.

Le mot du dindon est excellent; et l'histoire de madame Cardinan est singulière. Elle prouve, du moins, que toutes les têtes tournent à présent à Paris, et qu'on ne s'y reconnaît plus.

Je vous prie de vous informer si le jeune vicomte de Montboissier est revenu à Paris de son voyage; et s'il l'est, faites-le avertir que je lui écris ce soir, par la poste, une lettre fort intéressante, au sujet d'une boîte de médailles antiques que je lui ai confiée; et que j'en attends la réponse.

Le baron de Gleichen s'est arrêté quelque temps à Rome, ensuite à Florence, il est à présent à Gênes. L'emploi de commissaire plénipotentiaire auprès du duc de Wurtemberg, que sa cour lui destinait, est fort lucratif et fort ennuyeux. Il est plus facile de s'enrichir que de s'amuser, dit M. Freeport[1]. Ainsi je ne sais ce qu'il fera[2].

Gatti retournera à Paris, puisqu'on le veut absolument. Cela fera grand tort à notre inoculation, et cela me fâche terriblement, car il se plaît à Naples, et je me plais à l'y voir.

Puisque Grimm doit venir en Italie, je renonce aux

1. Personnage de l'*Écossaise*, comédie de Voltaire.

2. Le baron de Gleichen n'accepta pas le poste de ministre de Danemark en Wurtemberg; il revint se fixer à Paris et y resta jusqu'à la Révolution française.

souhaits d'une peste, mais c'est bien à regret et uniquement à son égard.

Je suis bête ce soir, car je le deviens de jour en jour davantage. Aimez-moi ; portez-vous bien. Mandez-moi force nouvelles et bons mots. Adieu.

XI

A LA MÊME

Naples, 14 mars 1772.

Ma belle dame, voilà votre n° 86 qui arrive dans la minute. Il m'enchante, il me console, il me rappelle Paris, et vous, et mes amis : et vous vous étonnez que je soupire après vos lettres !

Votre fils achève donc son éducation ; à la bonne heure. Il ne faut désespérer de rien ; et dans ce monde, le meilleur de tous les mondes impossibles, tout est pour le mieux. Car (*nota bene*) le mieux est une chose qui n'existe que dans notre tête, puisque c'est l'idée d'un rapport, et on en a fait le pivot de toute la physique d'un monde entier, qui est hors de nous. Quels butors que les métaphysiciens ! Mais qu'est-ce que ma réflexion sur l'optimisme a de commun avec votre

fils? C'est que ma réflexion est belle, neuve, grande, et je n'ai pas voulu la perdre : je l'ai placée hors de propos. Mais revenons à nos moutons.

Le prince de Gotha est charmant : j'en ai été infiniment épris, et lui de moi ; et à vous parler franchement et en secret, je l'aime encore plus que son frère. Il a cœur, esprit, enjouement parfaits. Dans ma chère patrie, il n'a point réussi. Tant mieux pour lui, tant pis pour elle. Il s'est rencontré avec le duc de Glocester, qui joue parfaitement le souverain mal élevé ; et lui n'est qu'un particulier bien élevé. Ainsi l'autre l'a éclipsé, car il répondait mieux à l'idée qu'on a des souverains, et que ma nation, incapable de goûter, ne fait que sentir. Il n'y a que sur l'article générosité que le prince, dans sa médiocrité, a mieux fait les choses que le duc dans sa gueuse dignité ; car il était pauvre, quoique Anglais et souverain.

Nous avons établi une correspondance, le prince Auguste et moi. J'ai écrit une lettre de réponse à son frère [1], et une au prince qui m'a écrit de Rome, lesquelles méritaient (amour-propre à part) toutes les deux de n'être pas brûlées. Si Grimm peut en arracher des copies, vous les verrez ; pour moi, je n'en ai conservé aucune. Je rougirais de vous envoyer les copies de celles du prince Auguste, car elles sont trop

1. Celle que nous avons publiée.

flatteuses pour moi, mais vous verriez qu'elles sont très bien écrites et tournées très agréablement. Enfin c'est un garçon aussi aimable qu'estimable. Je lui ai communiqué quelques lettres de vous. Il pensa crever de rire sur votre expression, que M. Grimm avait *remisé* son prince à Darmstadt [1].

Gatti doit, ce carême, inoculer la moitié de notre noblesse principale. De grâce, empêchez qu'il ne reçoive des lettres de Paris, qui le rappellent brusquement. Ce serait un très grand mal pour notre nation, qui se prête de très bonne grâce à l'inoculation, par la confiance qu'on a en lui [2]. Les choses tournent d'une façon que je ne serais point étonné de voir que, dans peu de mois, le souverain se déterminât à se laisser inoculer. Les courtisans qui l'environnent, et qui paraissaient les plus contraires, pour lui faire la cour, sont les premiers à offrir leurs enfants à Gatti; et le médecin du roi (contraire à l'inoculation) lui fera

1. Grimm venait d'accompagner le prince de Hesse-Darmstadt dans un voyage.

2. Il avait cependant une singulière manière de traiter ses malades : Appelé un jour auprès de madame Helvétius, atteinte de la petite vérole, il la soigna de façon si bizarre, que cela mérite d'être raconté. D'abord, il fit éteindre le feu et ouvrir les fenêtres; on était au mois de janvier. Il obligea ensuite la malade à se tenir hors de son lit et à se promener dans sa chambre fraiche pendant l'éruption. Chaque fois qu'il faisait une visite, il employait le temps à faire mille folies dans la chambre de la malade, à danser avec ses filles, etc. Madame Helvétius guérit le plus heureusement du monde.

inoculer sa fille unique, qui est déjà nubile. Voilà toutes nos nouvelles.

Je vous remercie de la méthode que vous m'avez apprise pour opérer le miracle de l'hémorrhoïsse [1].

Je suis prié ce soir à un concert de vieille musique, cela m'empêche d'allonger ma lettre. Remerciez le baron de la traduction de Juvénal, qu'il m'envoie. Que sait-on? cela pourra me faire faire des notes sur Juvénal; mais il n'est pas Horace, à beaucoup près. C'est Robé [2] à côté de Voltaire. Il a le feu de la criaillerie; il n'a pas la délicatesse du goût. Mais bonsoir. J'allais m'enfourner dans une dissertation entre Juvénal et Horace.

Aimez-moi donc, portez-vous bien : point de dyssenterie, elle n'est pas du bon ton; des vapeurs plutôt. Quelques migraines par ci, par là, et des nerfs bien agacés, voilà tout ce que je vous permets d'avoir.

Les cardes ne sont jamais parvenues; je crains bien qu'elles ne soient noyées, car il y a eu force nau-

1. Allusion au miracle de l'hémorroïsse de l'Évangile : la femme malade qui fut guérie en touchant la robe de Notre-Seigneur. (Voir la lettre du 5 janvier 1772.)

2. Pierre Honoré Robbé de Beauveset, poète érotique et licencieux au delà de toutes limites. Il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres, *les Pucelles d'Orléans;* tous roulent sur le même sujet. « L'archevêque de Paris, monseigneur de Beaumont, faisait à Robbé une pension de 1,200 livres à condition qu'il ne ferait pas imprimer ses poèmes. » (Mélanges de Crawford).

frages. Tant mieux, puisque j'ai encore de l'argent à Paris; je n'en savais rien en vérité : tout ce que je savais, c'est que je n'en ai point à Naples. Soyez attentive, s'il paraît de nouveaux voyages; c'est mon unique lecture à présent. Je tâche de m'expatrier tant que je puis. Croiriez-vous que j'ai lu Anquetil sans en laisser un mot? Cela est incroyable! Il a été chercher la *Bible* de Zoroastre aux Indes, et en a rapporté le bréviaire! Bonsoir.

XII

A LA MÊME

Naples, 21 mars 1772.

Je n'ai point de vos lettres cette semaine. Si vous étiez une personne bien portante, cela ne m'inquiéterait point; mais vos lettres parlent toujours de maladies, et votre dernière vous peignait bien souffrante; qu'avez-vous donc? vous portez-vous bien? l'apprentissage de votre fils vous aurait-il coûté d'autres chagrins? Parlez donc.

Pour moi je n'ai rien à vous dire; je suis triste et maussade. Il vaque un emploi auquel je pourrais préten-

dre: il donne plus d'argent et de considération que celui que j'ai; mais il donne bien plus de travail et d'ennui : d'ailleurs, il est fort sollicité; et notre usage est, lorsqu'on prétend à une place, de faire tout le mal possible à ses compétiteurs, les calomnier, les dénigrer; on leur fait tout, à cela près qu'on ne les assomme pas. Je ne sais à quoi me résoudre, je ne sais où tourner mes pas. Si je demande cet emploi, je m'expose à tous ces maux; si je ne me mets pas sur les rangs, on n'en croira pas moins que je manœuvre en secret, et on me fera tout autant de mal, et on me causera les mêmes chagrins que si j'avais sollicité. D'ailleurs il faut avancer une fois, il faut arriver au travail et à l'ennui; autant vaut commencer dès à présent. Arrive une autre pensée, qui dit : Il faut retarder les maux inévitables; si je puis encore jouir du repos, de l'oisiveté, de l'oubli, pourquoi me presser d'en sortir ? Voilà l'état actuel de mon esprit : vous voyez que j'ai raison d'être triste et bête. Ah! la vilaine chose que l'ambition! Mais le moyen de n'en pas avoir, lorsque le monde croit que vous en avez; cette opinion publique suffit à causer autant de maux que l'ambition même.

Pour me distraire, j'élève deux chats, et j'étudie leurs mœurs : savez-vous que c'est une science et une étude toute nouvelle. Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien

étudiés; j'ai le mâle et la femelle; je leur ai empêché toute communication avec les chats du dehors et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention; croiriez-vous une chose? Dans les mois de leurs amours, ils n'ont jamais miaulé; le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats, il n'est que l'appel des absents. Autre découverte sûre : le langage du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle, comme cela devait être. Dans les oiseaux, cette différence est plus marquée; le chant du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle; mais dans les quadrupèdes, je ne sais pas que personne se soit aperçu de cette différence : en outre je suis sûr qu'il y a plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue; car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. Je ne finirais point si je vous disais toutes mes observations; mais par cet échantillon vous voyez que je serai bientôt l'historiogriphe de Naples [1].

1. Allusion à Moncrif, historiographe de France et qu'on appelait historiogriphe parce qu'il avait publié un ouvrage sur les chats, dans lequel il faisait intervenir un grand nombre de personnes très connues de l'époque Cet ouvrage, et aussi la protection de la maison d'Orléans, lui valut son entrée à l'Académie française; Maurepas raconte dans ses mémoires que le jour de la réception et au moment où le récipiendaire prononçait gravement son discours, un mauvais plaisant laissa échapper un chat qu'il avait caché dans sa poche; la pauvre bête affolée se mit à miauler avec désespoir, un certain nombre d'assistants s'amusa

Voilà mes peines et mes amusements. Au surplus je ne fais rien.

Gatti se porte bien, inocule, gagne de l'argent et le méprise, se tourmente de ce qu'on le chérit, et voudrait être un gueux cochon, mais il n'a pas la force de l'être.

De grâce, dites de ma part à mon cher marquis de Mora [1] que je suis couvert de honte de n'avoir pas répondu à sa lettre; mais il suffit que vous lui montriez

à lui répondre, et ce concert inattendu accompagnant l'éloge du poème des chats, ne tarda pas à avoir raison de la gravité des académiciens. Cette réception resta célèbre à l'Académie.

1. Le marquis de Mora était le fils aîné du comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à Paris. — Jeune, ardent, spirituel, porté vers les idées philosophiques qui étaient alors un élément de succès, il y mêlait assez d'esprit chevaleresque pour ressembler « à un descendant du Cid attardé dans le siècle de la poudre et des mouches ». Il fut reçu à Paris et à Versailles avec la plus grande faveur. — Gendre du comte d'Aranda, premier ministre de Charles III, qui venait d'expulser les jésuites d'Espagne, le marquis de Mora était d'avance sûr d'être bien accueilli par le parti philosophique.

D'Alembert écrivait à Voltaire : « Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et de plus grand mérite... J'ai vu peu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus éclairé. Soyez sûr que tout jeune, tout grand seigneur et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement... Il est destiné à occuper un jour de grandes places, et il y peut faire un grand bien. » La brillante destinée que tous présageaient à Mora ne devait pas s'accomplir. Atteint d'une maladie de poitrine, le jeune Espagnol fut enlevé à la fleur de l'âge. « Tout est destinée dans ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora. Peut-être cela dérangerait l'ordre entier des chutes des monarchies. » (Galiani à madame d'Épinay). La liaison du marquis de Mora avec mademoiselle de Lespinasse est restée célèbre.

celle-ci pour lui prouver à quel point la source de mes idées est tarie. Que pouvais-je lui écrire? l'histoire des chats? Je ne retiens pas les platitudes que j'entends dire, mais elles suffisent pour m'empêcher de dire des choses qui ne soient pas aussi plates que tout ce qu'on me dit. Mille choses à tous mes amis.

Quelle belle journée d'avoir une bonne lettre de moi vous perdez! J'aurais la plus grande envie de vous écrire, mais de quoi? De ce que je vous aime et vous aimerai toujours.

XIII

A LA MÊME

Naples, 28 mars 1772.

Je me garderai bien de lire à M. Gatti le petit article qui le concerne dans votre n° 87. Ce serait un meurtre. Aucun de ses amis ne lui pardonnerait d'avoir perdu de gaieté de cœur un millier de louis à gagner dans trois mois. Si vous voyiez avec quelle rapidité l'inoculation gagne ici, vous seriez étonnée, et vous vous récrieriez : Ah! quel peuple barbare! comme on voit que les connaissances n'ont point gâté les lu-

mières de la raison naturelle ! Si vous voyiez comme les mères offrent leurs enfants à inoculer, par une tendresse mêlée de stupidité, cela vous paraîtrait bien curieux. De tous les raisonnements qu'on faisait à Paris contre l'inoculation, il ne s'en faisait pas un seul ici. Le seul qu'on entend quelquefois, c'est que cela paraît à plusieurs s'opposer à la destinée, et empêcher la toute-puissance divine. Ah ! qu'il est vrai que le fatalisme est le seul système convenable aux sauvages, et si l'on entendait bien le langage des animaux, on verrait qu'il est le seul système de toutes les bêtes. Le fatalisme est le père et le fils de la barbarie ; il en est enfanté, et il la nourrit ensuite ; et savez-vous pourquoi ? C'est qu'il est le système le plus paresseux, et par conséquent le plus convenable à l'homme. Aucun Napolitain ne s'avisait d'envoyer chercher M. Gatti ; mais puisqu'il y est, on se fait inoculer. Voilà les nouvelles de ma ville, et des réflexions à moi tout seul.

Je vous remercie de la recette du vin antiscorbutique que vous m'avez envoyée. Mais je ne suis pas malade ; je ne l'ai encore pris, et si je le prends, c'est pour réveiller mon appétit ; car autrefois il me fit cet effet-là. Si vous avez un vin anti ennuyeux, envoyez-le-moi vite ; c'est là le secret qui peut me sauver la vie, car je m'ennuie à périr. Lorsque je vous ai mandé que la conservation de ma vie dépendait du vin antiscorbutique, je badinais, et si vous

aviez vu mon visage, vous vous en seriez aperçu; mais voilà le mal des lettres. J'espère qu'un jour viendra qu'on enverra les lettres avec son portrait à la tête, pour servir à l'intelligence de plusieurs mots obscurs.

J'enverrai au baron des estampes, et nous serons quittes de tout. Je ne crois pas que la lettre sur le voyage de M. Anquetil soit grand'chose[1]; Anquetil est ce que doit être un voyageur, exact, minutieux, incapable de former aucun système, incapable de s'apercevoir si une chose est utile ou inutile. Voilà comme il faut amasser. Trier est une autre affaire. J'ai trié, moi, son livre. Je me suis aperçu que l'histoire a beaucoup plus souffert en Asie, que chez nous. On ne peut plus faire aucun cas de leurs antiquités. Tout est fable. Ils n'ont aucun écrivain qui passe le onzième siècle. Ainsi tout ce Zoroastre est un rêve. Le Zend-Avesta ne ressemble pas plus à la Bible de Zoroastre, que notre bréviaire aux ouvrages de Moïse. Il est même rempli de christianisme et de mahométisme, tant il est moderne.

1. Un Anglais, M. Jones, publia une *Lettre de correction fraternelle à M. Anquetil Duperron, dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre.* « M. Jones n'est pas tendre et il prouve que M. Anquetil avec toute sa morgue, fondée sur ce qu'il se croit le seul homme en Europe qui sache l'ancienne langue des Perses, peut être véhémentement soupçonné de n'en avoir que des notions très superficielles et très confuses. » (Grimm, *Corr. Litt.*)

Je crois le Zend-Avesta un ouvrage du douzième siècle, et les autres encore plus modernes. Je commence à croire que les antiquités indiennes et chinoises ne vaudront guère davantage. Cependant j'aimerais bien lire les Védas à présent [1].

Gleichen était à Gênes; Saxe-Gotha je ne sais pas où. Donnez-moi toujours des nouvelles de Paris. Aimez-moi, portez-vous bien, et laissez-moi quitter cette lettre, car j'ai beaucoup à faire. Bonsoir.

XIV

A LA MÊME

Naples, 11 avril 1772.

Voici le produit d'une nuit veillée, et mal employée, et l'effet de votre numéro 89 [2]. J'avais besoin de m'occuper fortement pour me distraire du chagrin, de la rage et du dépit que m'a causés une étourderie

1. Les Védas sont les plus anciens et les plus révérés des livres sacrés des Hindous, qui les attribuent à Brahma ; Anquetil Duperron en a publié une traduction latine abrégée sous le titre d'Oupnékat.

2. Galiani envoyait à madame d'Epinay avec sa lettre, le *Dialogue sur les femmes* qu'il venait d'écrire.

affreuse de Magallon, qui peut-être me coûtera 200 livres, outre les chagrins, la dérision et l'insulte [1]. De grâce, je vous prie, lorsque vous le verrez, de le battre bien fort, de le souffleter même ; et il est encore trop heureux que je choisisse une main si belle pour me venger.

Je n'ai pas eu la force de copier mon dialogue, je me suis fait aider par mon copiste, qui, n'ayant jamais écrit le français et ne l'entendant point, a sauté des mots entiers.

Les cardes sont arrivées, et me coûtent un louis en tout : les frais de transport sont horribles.

Ah çà ! bon soir, je n'en puis plus d'écrire. A huitaine je répondrai à la chaise de paille. Votre numéro 90 arrive : j'y répondrai samedi prochain.

Ce n'est pas vous qui êtes la cause de l'étourderie de Magallon, quoique les livres qu'il m'a envoyés viennent de vous. C'est bien lui qui après trois ans ne veut pas absolument entendre la situation où nous sommes. Est-il possible qu'il ait la tête si dure ? Est-il imbécile à ce point-là ? De grâce, battez-le, la rage me reprend.

1. Magallon avait expédié à Galiani l'*Histoire du royaume de Siam* et on réclamait à l'abbé 200 francs contre la remise du paquet.

Dialogue sur les Femmes.

PAR GALIANI [1].

Le Marquis. — Comment définissez-vous donc les femmes ?

Le Chevalier. — Un animal naturellement faible et malade.

Le Marquis. — Je conviens qu'elles sont souvent l'une et l'autre, mais je suis persuadé que c'est un effet de l'éducation, du système de nos mœurs et point du tout de la nature.

Le Chevalier. — Marquis, il y a dans le monde plus de nature et moins de violation que vous ne pensez : on est ce qu'on doit être. Il en est des hommes comme des bêtes ; la nature fait les plis, l'éducation et l'habitude y font le calus. Regardez les mains d'un laboureur, vous y verrez le tableau de la nature.

Le Marquis. — Vilain tableau ! vous voulez donc que ce soit la nature qui ait fait les femmes faibles ! Et les sauvagesses ?

Le Chevalier. — Elles le sont aussi.

Le Marquis. — Pas toutes, à ce qu'il me paraît.

Le Chevalier. — Je conviens qu'une sauvagesse avec

1. Les deux interlocuteurs sont le Marquis (Marquis de Croismare) et le Chevalier (Galiani).

son bâton rosserait quatre de nos gendarmes, mais prenez garde que le sauvage avec sa massue en assommerait douze : ainsi la proportion est toujours la même. Il est toujours vrai que la femme est naturellement faible, on remarque la même inégalité dans plusieurs classes d'animaux. Comparez les coqs aux poules, les taureaux aux vaches. La femme est d'un cinquième plus petite que l'homme et presque d'un tiers moins forte.

Le Marquis. — Que concluez-vous donc de cette définition !

Le Chevalier. — Que ces deux caractères de faiblesse et de maladie nous donnent le ton général, la couleur essentielle du caractère du sexe. Détaillez et appliquez cette théorie et vous développerez tout. D'abord leur faiblesse empêchera les femmes de s'adonner à tous les métiers qui exigent un certain degré de force et beaucoup de santé, comme les forges, la maçonnerie, la manœuvre des vaisseaux, la guerre.....

Le Marquis. — Vous croyez que les femmes ne pourraient pas faire la guerre ? Moi, je pense qu'elles se battraient bien.

Le Chevalier. — Je le pense aussi ; mais elles ne coucheraient point au bivouac. Elles ont le courage d'affronter le péril, elles n'ont point la force de soutenir les fatigues.

Le Marquis. — Cela pourrait être, c'est un métier

fatiguant que celui d'assommeur d'hommes ; quand je le faisais il m'a toujours paru qu'il en coûtait trop de peines de tuer son ennemi, cependant, si vous accordez le courage aux femmes, vous serez obligé de convenir qu'elles ont de la force.

Le Chevalier. — Point du tout : un mourant peut avoir bien du courage sans avoir aucune force ; savez-vous ce que c'est que le courage ?

Le Marquis. — Voyons.

Le Chevalier. — L'effet d'une grandissime peur.

Le Marquis. — Si ce n'est pas là un paradoxe, je veux mourir.

Le Chevalier. — Paradoxe tant qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai. On se laisse courageusement couper une jambe parce que l'on a une très grande peur de mourir en la gardant. Un malade avale sans répugnance une médecine qu'un homme en santé ne prendrait jamais, on se jette dans les flammes pour sauver son coffre-fort, parce qu'on a une très grande peur de perdre son argent ; si l'on y était indifférent on ne se risquerait pas.

Le Marquis. — Mais si ces effets répondent à leurs causes, le courage ne sera donc, tout comme la peur, qu'une maladie de l'imagination ?

Le Chevalier. — Rien n'est plus vrai, aussi les gens sages n'ont jamais de courage, ils sont prudents et modérés, ce qui veut dire poltrons : du plus au moins

il n'y a que les fous qui aient du courage. Me permettez-vous d'ajouter que les Français sont la nation la plus courageuse qui existe ?

Le Marquis. — Après les Marattes des Indes, s'il vous plaît : vous ne pouvez placer un éloge de ma nation plus mal à propos ; mais on vous connaît, on sait ce que vous valez.

Le Chevalier. — Grand merci ! ainsi je soutiens que la femme est faible dans l'organisation de ses muscles, de là sa vie retirée, son attachement au mâle de son espèce, qui fait son soutien, ses occupations, ses métiers, son habillement léger, etc.

Le Marquis. — Et pourquoi en faites-vous un être malade ?

Le Chevalier. — Parce qu'il l'est naturellement. D'abord elle est malade, comme tous les animaux, jusqu'à parfaite croissance; alors viennent ces symptômes si connus à toute la classe des bimanes, elle en est malade six jours par mois, l'un portant l'autre, ce qui fait au moins le cinquième de sa vie. Ensuite viennent les grossesses et les nourritures des enfants, qui à le bien considérer sont deux très gênantes maladies; elles n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel ; elles sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades ; cependant brusques et fantasques parfois, comme les malades,

promptes à se fâcher, promptes à s'apaiser. Elles cherchent la distraction, l'amusement, un rien les amuse, comme les malades. Elles ont l'imagination constamment frappée ; la peur, le désespoir, l'espérance, le désir, le dégoût, se succèdent plus rapidement, s'impriment plus fortement dans leur tête et s'effacent aussi plus vite. Elles aiment une longue retraite et par intervalle une joyeuse compagnie, comme les malades; nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles; leurs larmes vraies ou fausses nous arrachent le cœur; nous y prenons intérêt, nous cherchons à les distraire, à les amuser; ensuite nous les laissons longtemps seules dans leurs appartements; puis nous les recherchons, les caressons, et puis nous....

Le Marquis. — Allons, tranchez le mot, ne vous arrêtez pas en si beau chemin.

Le Chevalier. — Oui, nous tâchons de les guérir en leur causant peut-être une nouvelle maladie.

Le Marquis. — Ajoutez qu'elles ne s'en fâchent pas, et qu'elles prennent cela en patience comme les malades qu'on soigne ou à qui on applique des caustiques.

Le Chevalier. — Et c'est par la même raison qu'ont les malades de croire que tout ce qu'on leur fait se fait pour leur bien, et qu'ils s'en portent mieux.

Le Marquis. — Mais lorsque le temps de tous ces dangers et de tous ces risques est passé ?

Le Chevalier. — Alors elles ne sont plus malades, j'en conviens; mais elles sont nulles, vous en conviendrez aussi.

Le Marquis. — Tenez, chevalier, vous avez beau vouloir me persuader que les femmes sont des êtres malades par essence, cela ne s'arrange pas dans ma tête; s'il vous faut vos Napolitaines malades, je le veux bien pour vous faire plaisir; mais pour nos Parisiennes, je n'y saurais consentir. Allez au Vauxhall, aux Boulevards, au Bal de l'Opéra, et voyez un peu ces malades qui ont le diable au corps; elles fatiguent dix danseurs à danser des nuits entières, à veiller un carnaval complet, sans gagner un petit rhume; et vous appelez cela des malades?

Le Chevalier. — Mon cher marquis, vous vous emparez de mes raisons pour m'en faire des objections; c'est précisément tout ce que vous venez de dire qui prouve que nous autres hommes ne saurions ni mieux comprendre ni mieux définir, à la portée de notre intelligence, le naturel de femmes, qu'en les appelant *des êtres malades*, parce qu'elles nous ressemblent parfaitement quand nous sommes en état de maladie. N'avez-vous pas pris garde que quatre hommes ont de la peine à retenir un malade en convulsions, un frénétique, un enragé? L'homme piqué de la tarentule a plus de force à danser qu'aucun autre bien portant. Cette force inégale, excessive, inconstante, est précisément un symp-

tôme de maladie et un effet de l'irritation prodigieuse des nerfs, agacés par une imagination échauffée. La tension des nerfs supplée à la faiblesse naturelle des fibres et des muscles. Aussi démontez l'imagination et tout est par terre; chassez les violons, éteignez les bougies, dissipez la joie, et ces éternelles danseuses ne pourront pas faire trente pas à pied pour rentrer chez elles, sans être excédées de fatigue; il leur faudra des voitures et des chaises, ne fût-ce que pour traverser la rue.

Le Marquis. — Vous me battez à votre ordinaire, parce que Dieu le veut ainsi. Malgré cela, je ne me sens pas persuadé de tout ce que vous venez de dire et je n'en crois pas un mot. Je crois bien que vous avez raison dans l'état actuel des choses; mais tout cela me paraît un effet de corruption et point du tout de l'état de nature. Si on laissait faire la nature sans la contrarier sans cesse, les femmes vaudraient autant que nous, à la différence près qu'elles seraient plus délicates et plus gentilles.

Le Chevalier. — Marquis, badinage à part, croyez-vous qu'il existe une éducation au monde?

Le Marquis. — Oh ! pour ce paradoxe-là, il est trop fort; je vous conseille en ami de le mitiger, de l'adoucir un peu, ou bien, si vous voulez, de l'expliquer; bien entendu que ce mot signifiera *rétracter*, comme dans les déclarations du roi, *portant interprétation des édits précédents*

Le Chevalier. — Je respecte vos conseils; ils sont à suivre et je m'en suis toujours bien trouvé : je m'expliquerai ; vous verrez si je me rétracte ou non. On a beaucoup parlé d'*éducation*, on en a écrit des volumes, et comme de coutume, c'est encore une matière à défricher, un livre qui est à faire. Les trois quarts des effets de l'éducation sont la même chose que la nature elle-même, une nécessité, une loi organique de notre espèce, un effet de notre constitution machinale. Il n'y a qu'une partie de l'éducation qui ne soit pas de l'instinct, qui ne tienne pas à la nature ni à la constitution, et qui soit particulière à la seule espèce humaine, mais ce n'est pas d'elle que dérive la différence de l'homme et de la femme : ainsi j'ai raison.

Le Marquis. — Comment, vous dites que l'éducation est un instinct ?

Le Chevalier. — Oui, sans doute. Toutes les classes des bêtes ont leur éducation : les unes dressent leurs petits à la chasse, les autres à nager, d'autres à connaître les pièges, leurs ennemis, leurs proies. L'homme et la femme instruisent pareillement leurs enfants par instinct; ils les dressent à marcher, à manger, à parler, ils les battent et gravent en eux l'idée de la soumission ; ils jettent par là, les verges à la main, les fondements du despotisme, *la crainte ;* ils les pomponnent et élèvent l'édifice de la monarchie,

l'honneur et la vanité; ils les embrassent, les caressent, jouent avec eux, pardonnent leurs espiègleries, leur parlent raison et font naître en eux les idées républicaines de la vertu et de l'amour de la famille, qui se convertit ensuite en *amour de la patrie.*

Le Marquis. — Je vois que vous suivez scrupuleusement les divisions et le système de Montesquieu.

Le Chevalier. — Toute la morale est un instinct, mon cher ami, et ce n'est pas l'effet de l'éducation qui change, altère ou contrarie la nature; les sots se l'imaginent : tout est au contraire l'effet de la nature même, qui nous indique et nous pousse à donner cette éducation, qui n'en est que le développement.

Le Marquis. — Mais quelle est donc cette partie de notre éducation qui ne tient point à la nature, ni à l'instinct, et qui nous appartient exclusivement?

Le Chevalier. — La religion.

Le Marquis. — Ah! j'entends : c'est pour cela qu'on la dit surnaturelle, parce qu'elle est hors de la nature.

Le Chevalier. — La nature ne nous en a donné aucune trace, aucun instinct; elle n'est absolument propre à aucune espèce d'animaux; c'est un présent que nous devons tout entier à l'éducation, et tout homme qui n'aurait point été élevé, n'aurait à coup sûr aucune sorte de religion; je m'en rapporte aux hommes sauvages trouvés dans les forêts de l'Europe.

C'est bien la religion toute seule qui distingue l'homme de la bête; elle fait notre trait caractéristique. Au lieu de définir l'homme un animal raisonnable, il fallait l'appeler un animal religieux. Tous les animaux sont raisonnables, l'homme seul est religieux. La morale, la vertu, le sentiment sont un instinct en nous; la croyance d'un être invisible ne nous en vient point.

Le Marquis. — Vous me faites souvenir d'un auteur qui, pour prouver que l'éléphant était un être raisonnable, rapportait qu'on le voyait rendre une espèce de culte à la lune, en allant religieusement faire ses ablutions à la rivière les jours de la nouvelle et de la pleine lune.

Le Chevalier. — Je ne crois pas que l'éléphant ait un culte; mais, si vous voyez un animal d'une figure quelconque, soit rhinocéros ou tortue, ou sapajou, ou orang-outang, avoir l'idée des causes invisibles, pariez que c'est un homme, ou qu'il le deviendra à la troisième génération.

Le Marquis. — En quoi faites-vous donc consister l'essence de cette idée de religion?

Le Chevalier. — A croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres qui ne soient aperçus par aucun de nos sens, qui soient invisibles, impalpables et cependant la cause de quelques phénomènes.

Le Marquis. — Et les bêtes ne croient-elles pas cela?

Le Chevalier. — Non ; du moins, elles ne nous en donnent aucune marque. La bête voit venir l'ouragan, elle a peur, se cache et attend qu'il soit passé.

L'homme voit l'ouragan, imagine qu'il existe un être invisible qui le cause, a peur de l'être qui le produit plus que de l'ouragan, et il croit enfin qu'en apaisant cet être, il a un remède contre les ouragans. Telle est la définition générale de la religion, définition qui embrasse la vraie et les fausses ; mais je m'arrête sur les développements de cette idée. Toutefois j'oserai soutenir contre tout esprit fort que tout ce qui nous distingue des bêtes est un effet de la religion. Société politique, gouvernement, luxe, inégalité des conditions, sciences, idées abstraites, philosophie, géométrie, beaux-arts, enfin tout doit son origine à cette caractéristique de notre espèce.

Le Marquis. — J'allais vous demander si nous avions perdu ou gagné à cette idée des causes invisibles, s'il y a une religion vraie parmi les fausses, si les vraies ou les fausses sont également bonnes ou également mauvaises, d'où a pu nous venir, en première source, cette idée de religion qui ne tient point à l'instinct, qui ne s'établit en nous que par une éducation donnée exprès, qui est pour nous ce que le manège est pour le cheval, car ce manège est pour lui une éducation qui n'a rien de commun avec celle que la jument, sa mère, lui a donnée. Mais je ne ne vous demanderai

rien, car dès que vous définissez l'homme un animal religieux, vous m'avez l'air de vouloir être fort religieux.

Le Chevalier. — Ou bien fort bête. Il a fallu choisir : j'ai mieux aimé être homme. C'est pure affaire de goût ; je le sais bien, Rousseau eût pensé autrement ; il préfère marcher à quatre pattes et en attendant il marche en grands caleçons, et c'est son goût. Mais vous avez perdu de vue d'où nous sommes partis. Vous conviendrez que l'éducation proprement dite, c'est-à-dire l'idée de la religion et du culte, nous étant commune à tous, hommes et femmes, elle ne peut influer sur la différence de leur sexe au nôtre : les femmes ont autant de religion que nous.

Le Marquis. — Autant ! Je crois qu'elles en ont davantage.

Le Chevalier. — Pour moi, je crois qu'elles n'en ont ni plus ni moins. Au total, si elles en retiennent une plus grande dose, nous y donnons un plus grand développement, les effets restent égaux.

Le Marquis. — Avez-vous vu l'ouvrage de Thomas qui vient de paraître sur les femmes ?

Le Chevalier. — Non.

Le Marquis. — Il ne dit rien de ce que vous venez de dire.

Le Chevalier. — Et savez-vous pourquoi ?

Le Marquis. — Non, en vérité.

Le Chevalier. — C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui.

Le Marquis. — Ceci me paraît clair. Ah! ça, il faut que je vous quitte, c'est à regret, mais j'ai tant de choses à faire.

Le Chevalier. — Restez, elles se feront sans vous.

Le Marquis. — Oh! pour cela, non, il faut absolument que j'aille sur les quais acheter des portraits d'hommes illustres, à vingt-quatre sols pièce, et qui ne sont pas, je vous jure, trop mauvais. Ils serviront à compléter ma collection; il est vrai que je ne sais encore où les placer, mais j'y penserai quand je les aurai. Adieu.

Le Chevalier. — Je vous fais mon compliment sur cette acquisition, mais il me semble que vous les payez cette fois plus cher que de coutume. Vous vous ruinez, marquis.

Le Marquis. — Il faut s'amuser de quelque chose; adieu, adieu encore.

Le Chevalier. — Adieu, joie de mon cœur.

XV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 25 avril 1772.

L'histoire de l'abbé Camdon n'est pas, ma belle dame, le seul espoir que vous m'ayez donné du retour de mes dents. Avez-vous oublié la chanson où tout revenait, jusqu'au pucelage? Eh bien! c'est dès lors que j'espère remettre mes dents, comme cette fille sage. Cependant si l'histoire de l'abbé Camdon est vraie, il faudrait bien éclaircir ce phénomène curieux : savoir, si dans son enfance, il avait quitté les dents de lait, ou si cette remise des dents n'est qu'un retard d'une végétation qui aurait dû se faire à six ans, et qui s'est faite à soixante; savoir si, à l'âge de vingt-cinq ans, il avait mis les dernières dents de sagesse; savoir, si à présent qu'elles sont revenues, il a remis ses dents de sagesse, aussi pour la seconde fois. Tout cela mérite vérification, et les académies ne feraient pas mal d'en parler.

Je vous remercie de la feuille de Diderot. Elle est digne de lui, et ne ressemble en rien à mon dia-

logue[1], mais il est écrit à côté des dames parisiennes, et moi j'écris à côté des femmes napolitaines. Il trempe sa plume dans l'arc-en-ciel, et moi je la trempe dans la thériaque. Son écrit ressemble à un paon; le mien à une chauve-souris. Tel est l'homme. Toujours diaphane, il croit être quelque chose en soi-même, il n'est rien qu'une transparence.

Il est bon que je vous avertisse que la lettre qui accompagne ce malheureux paquet de 200 francs, contenant la précieuse histoire de Siam par l'archevêque Turpin[2], ne m'est point donnée non plus que le paquet. Ainsi, si vous vous souvenez de m'avoir écrit quelque chose importante, il faut me la mander de nouveau.

Je n'ai point de lettre cette semaine de vous; apparemment vous aurez pensé de ne pas me l'envoyer par la poste: Dieu l'accompagne!

Gatti me quittera dans dix ou quinze jours; je crois qu'il retournera en France. Il fait la plus grande de ses

1. Diderot avait écrit un article *sur les femmes*.

2. *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam et des révolutions qui ont bouleversé cet empire jusqu'en 1770*, publiée par M. Turpin, sur des manuscrits qui lui ont été communiqués par M. l'évêque de Tabraco, vicaire apostolique de Siam, et autres missionnaires de ce royaume. Deux vol. in-12. « Le vicaire apostolique de Siam trouva que son rédacteur Turpin s'était beaucoup trop écarté de l'esprit des mémoires qu'il lui avait remis. Sur la demande du vicaire, il est intervenu un arrêt du Conseil qui supprime l'ouvrage de M. Turpin comme erroné, falsifié, et même un peu impie, ce qui pourrait bien lui procurer quelque débit. » (Grimm, *Corr. Litt.*)

sottises, selon moi. Il paraît y retourner par intérêt, et point par reconnaissance. Il trouvera le monde changé tout à fait; ainsi il ne gagnera pas du côté de l'intérêt, et sera navré de chagrins.

Je n'ai point de verve ce soir. Aimez-moi, envoyez-moi vite des gens de ma connaissance; je m'ennuie à périr sans eux. Adieu. Envoyez-moi Mora; et pourquoi ne mènerait-il pas avec lui Magallon? Il a besoin d'un Mentor, et où trouver un Mentor plus complaisant et plus corrompu de son Télémaque? Adieu encore.

A propos, j'oubliais le meilleur; j'ai un cor à un pied, qui me fait enrager. J'ai été une fois guéri à Paris par un emplâtre, appliqué par un secrétiste, que la baronne et madame Helvétius m'avaient fait connaître, et j'en ai été guéri pour quatre ans. Si vous pouviez dénicher cet homme et cet emplâtre, ce serait un trésor pour moi. Voyez; je vous recommande mes cors et mes âmes, car j'en ai plusieurs: soyez ma rédemptrice.

XVI

A LA MÊME

Naples, 9 mai 1772.

Enfin il est arrivé le cas tant soupiré, qu'une lettre de vous ne m'a coûté que trois sols. Je n'ai pas pu reconnaître par le timbre le chemin qu'elle a fait; mais c'est assurément la bonne route qu'elle a prise. Il est vrai qu'elle arrive quelques jours plus tard, mais cela importe bien peu. Il suffit que vous le sachiez, afin que dans un cas bien pressé, qui n'est guère vraisemblable, vous m'écriviez alors en droiture par la poste. En attendant, réjouissons-nous d'avoir trouvé le moyen de nous parler à trois sols le demi-dialogue.

Je vais obéir aux ordres de M. le baron Grimm [1]. La mode introduite par l'empereur et le grand-duc, et suivie à présent par tous les souverains dans leurs voyages, c'est de paraître toujours en uniforme mili-

1. Grimm avait été nommé ministre plénipotentiaire du duc de Saxe-Gotha, auprès de la Cour de France. Peu de temps après cette nomination, il reçut de la Cour de Vienne le diplôme de Baron du Saint-Empire.

taire. Voici la garde-robe du prince Auguste de Saxe-Gotha et du duc de Glocester : les uniformes de leur régiment, habit de deuil selon les saisons, de beaux fracs pour marcher à pied, monter à cheval, courir les postes, etc. Vous voyez que cela tient bien peu de place dans les malles. Les Anglais, qui ne sont point militaires, voyagent en deuil de la mort de Guillaume le Normand, conquérant de l'Angleterre. Madame l'électrice de Saxe, qui vient de nous quitter, avait toute sa cour en deuil de même[1] : mais cela est bien mesquin.

Voici donc ce que je conseille à M. le baron : il faut qu'il ait un uniforme de cour, soit d'officier, soit de chambellan, et, au pis aller, il prendra l'uniforme d'Arlequin baron suisse ; car je ne sais pas si les barons du Saint-Empire en ont. Avec cela, il aura des habits de deuil à tout événement, et enfin il aura de belles chenilles[2] pour courir les rues le matin, mais surtout il faut avoir l'esprit d'imaginer qu'on se fait faire à l'occurrence dans une ville quelconque d'Italie un très bel habit magnifique en vingt-quatre heures, à meilleur marché qu'à Paris, et aussi bien fait sans conteste.

1. Marie-Antoinette de Bavière, fille de l'empereur Charles VII, née le 19 juillet 1724, veuve le 17 décembre 1763 de Frédéric-Chrétien-Léopold, électeur de Saxe.

2. Au XVIIIe siècle, être *en chenilles* signifiait être en habit négligé.

Vous ne sauriez imaginer combien le défaut de cette courte réflexion couvrit de ridicule ici milord Shelburne, secrétaire d'État de la Grande-Bretagne, et homme à seize mille guinées de revenu. Il vint ici avec son mesquin habit de deuil à l'anglaise, et il n'en avait point d'autre. Il arriva que, dans ce temps, on déclara ici la grossesse de la reine, et il y eut gala extraordinaire pendant trois jours. Il eut la bassesse d'esprit de ne pas se laisser présenter au roi, de n'aller nulle part, et de s'enfermer chez soi, prétextant une maladie pour ne pas dépenser vingt louis à se galonner. Il était mon ami; j'en fus si honteux pour lui, que je renonçai à son amitié.

Ainsi, il faut compter le cas d'un habit magnifique comme un événement extraordinaire, tel que celui de se casser une jambe, qui peut arriver en voyage; et il faut y être préparé d'avance, mais n'en point avoir avec soi; car on ne saurait deviner la saison dans laquelle ce malheur arrivera. Je crois avoir pleinement satisfait à la demande de Grimm. J'ajouterai que s'il a de la place, il pourrait avoir dans sa malle un habit de velours noir avec une veste d'étoffe en or ou en argent, qui lui servirait en carême, car c'est une espèce d'uniforme des saints jours de deuil, même pour les militaires. Au surplus, il sait que la cour de Vienne a aboli les galas. Ainsi Milan et Florence n'en ont point. Gênes, Venise, Rome n'en ont

jamais; nous en avons, mais notre roi ne quitte jamais l'uniforme de sa brigade, et il déteste les beaux habits. Si M. le baron me demande ce qu'on fait ensuite d'un bel habit, qu'on a eu le malheur d'être obligé de faire faire, répondez-lui qu'on en fait ce que cette dame croyait qu'on faisait des vieilles lunes, toutes les fois qu'on avait des nouvelles lunes. On le jette, on le revend à perte, ou on l'emporte, si on a de la place. Parlons d'autre chose.

Dites à vos savants, de ma part, qu'ils ont tort. Un seul coup d'œil sur les médailles antiques leur aurait appris que *junior* est le titre des princes associés à l'empire par leurs pères. Ils trouveront Licinius junior, Constantinus junior, Valentinien junior, etc., [1]. Mais ce n'est pas ma faute si on ne sait rien des vieilles choses dans une ville où l'on n'aime que les nouveautés.

Gatti est parti il y a trois jours, et son départ m'a sevré de Paris. J'attends M. de Breteuil avec impatience [2].

Pour ce soir vous n'en aurez pas davantage de moi. Achevez vos rideaux, meublez bien votre maison de campagne, et ayez un lit pour moi. Adieu.

1. Voir la lettre du 7 mars 1772.

2. Il allait à Naples comme ambassadeur.

XVII

[1] A MONSIEUR PELLERIN

Naples, 16 mai 1772.

Monsieur,

Votre silence m'inquiète beaucoup, j'ai eu l'honneur de vous écrire dans le mois de décembre en vous mandant l'acquisition de deux médailles d'or et trois médailles d'argent que je venais de faire, et que je comptais vous expédier pour que vous en fissiez l'achat, en cas qu'elles vous fussent agréables. A la fin du carnaval, je vous ai écrit une seconde lettre pour vous marquer que le jeune vicomte de Montboissier avait bien voulu se charger de ce paquet, qu'il aurait remis à son oncle, M. Boutin [2], qui vous l'aurait rendu. Je sais que, depuis quelque temps, le vicomte

1. Bibliothèque nationale.

2. Charles-Robert Boutin, receveur général des finances, puis conseiller d'État, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 22 juillet 1794, le même jour que M. de la Borde. Il recevait dans sa charmante maison de Tivoli, placée sur les hauteurs d'un magnifique jardin, sur l'emplacement actuel de la rue de Clichy. Il avait été l'un des premiers à introduire la mode des jardins anglais. Walpole admirait peu Tivoli, il disait qu'il res-

de Montboissier est retourné à Paris, mais je n'ai point de nouvelles ni de réponse de vous. Je tremble pour votre vue. Vos dernières lettres me marquaient qu'elle était affaiblie et que vous aviez bien de la peine à rencontrer des moments de lumière favorables pour pouvoir lire et écrire. Je ne voudrais pas que ce fût la cause de votre silence.

J'aimerais bien mieux apprendre que mes lettres sont égarées. Quoi qu'il en soit, je vous supplie de me tirer d'inquiétude en me donnant des nouvelles de votre précieuse santé, à laquelle vous savez à quel point je m'intéresse.

Pour ne pas laisser passer une lettre sans vous donner quelques nouvelles sur votre chère numismatique, j'aurai l'honneur de vous dire que le P. Magnan, à Rome, et M. l'abbé Xaupi [1] parcourent l'Italie et enlèvent tout ce qui sort de sous terre en fait de médailles provinciales. Le P. Magnan a commencé même à publier son ouvrage sur cette partie, qui sera accompagné d'un grand nombre de planches

semblait à la carte d'échantillons d'un tailleur. M. Boutin était petit, boiteux, gai, spirituel, d'un caractère affable et bon, on s'attachait véritablement à lui, dès qu'on le voyait intimement.

1. Xaupi (l'abbé Joseph), chanoine et archidiacre de l'église de Perpignan, doyen de la faculté de théologie de Paris, auteur de recherches historiques sur la noblesse, naquit à Perpignan en 1688. Quérard le fait mourir à Paris le 7 décembre 1764; c'est une erreur comme le prouve cette lettre. Ersch fixe la date de sa mort en 1778.

très soigneusement gravées. Malgré ces enlèvements, j'ai réussi à acquérir une médaille bien précieuse. Elle n'est pas unique, puisque l'abbé Xaupi en possédait une autre, mais on ne connaît que ces deux. Elle est d'argent. Dans le revers elle a le bœuf à tête humaine et on lit dessus KAPPANON avec cette forme de caractères moitié Étrusques, moitié Grecs. Elle est, je crois, de la ville de Capoue. Le nom de cette ville se prononçait plutôt Cappa que Capua, et même il faut que le son s'approchât de Campa, puisque nous voyons son territoire appelé Campania et ses peuples Campani. Cette observation avait été faite par le chanoine Mazzocchi avant qu'il connût cette médail e, qui la confirme. La médaille a été un peu gâtée par les maudits paysans qui l'ont limée quelque peu pour s'assurer si elle était formée d'or ou d'argent massif. Cependant elle est bien lisible. Si elle vous fait plaisir, comme elle vous manque, je la troquerais volontiers contre quelques médailles impériales, qui manquent à ma suite.

J'en dis de même des médailles d'or et d'argent que j'ai envoyées par le vicomte de Montboissier. Vous savez que je souhaiterais passionnément ce médaillon latin de Caracala, avec les vases pontificaux au revers, que vous avez double. Vous savez aussi que je souhaiterais quelques médailles de votre suite double telles que le Vitellius Censor, le Pertinax, le Congiaire

de Géta, le bouclier africain Virtus augg., etc.

Envoyez-moi ce qu'il vous plaira, tout ou partie, ou rien. L'argent comptant soldera nos comptes. Enfin, s'il vous est venu quelque nouveau galion à médailles du Levant, vous pouvez me céder le rebut, qui sera encore précieux pour moi. L'argent, je le répète, égalera les parties. J'en ai à Paris dans les mains d madame d'Épinay et je n'ai qu'à lui écrire de vous payer. Mais surtout, en grâce, rompez le silence, mandez-moi comment vous vous portez, et si par malheur vous souffrez à écrire, je supplie M. de la Porte, l'aimable M. de la Porte, à qui je présente mes très humbles respects, de suppléer à cette fonction pour vous.

Je me porte bien ici, Dieu merci, et j'éprouve par expérience que l'ennui qu'on dit mortel ne tue pas les hommes. S'il était vraiment mortel, je serais mort il y a beau temps.

Je suis toujours à vos ordres. Vous connaissez vos droits sur moi, je les avoue et je vous prie de me croire constamment avec autant de reconnaissance que de respect votre très humble.

XVIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 22 mai 1772.

Ma belle dame, votre lettre du 2 a été pour moi un gouffre de méditations morales et philosophiques. Je suis tout comme le petit prophète de Boehmischbroda [1], je fais de la métaphysique quand je suis triste. Je trouve que l'estime des autres est en nous comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous révolte naturellement; nous l'avalons par force, et notre estomac est prêt à le rejeter le plus tôt possible.

Je trouve ensuite que l'admiration est une chose très différente de l'estime; on admire sans estimer un danseur de corde; on estime sans admirer M. de Mairan [2]. L'admiration est un sentiment pour lequel nous

1. Grimm.

2. Jean-Jacques Dortous de Mairan, physicien, mathématicien et littérateur distingué. Membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, il occupait dans la société une place assez considérable. Il avait 83 ans et pas la moindre infirmité, lorsqu'il gagna une fluxion de poitrine en allant dîner chez M. le Prince de Conti; il mourut un mois

avons du goût et du penchant, il ne nous révolte point, il nous plaît et même beaucoup trop. Ainsi les hommes estiment moins qu'il ne faudrait, et admirent les autres plus qu'il ne faudrait. Mais pourquoi cela? cherchons-en la raison. C'est parce que nous nous *estimons* toujours nous-mêmes, et nous ne nous admirons jamais. Le danseur de corde fait ses tours avec tant d'aisance et de dextérité naturelle que s'il a quelque étonnement, c'est de voir que les autres n'en fassent pas autant. Ainsi intérieurement il ne saurait s'admirer jamais; mais il s'estime. L'admiration est un effet de la comparaison de la force; l'estime vient de la comparaison de la raison. Or, tout homme croit constamment avoir plus de raison qu'aucun autre; mais tant qu'il ne l'a pas essayé, il croit avoir moins de force et de dextérité et de talent qu'aucun autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on appelle *mauvaise honte,* qui n'empêche pas la haute estime de soi-même. Ainsi une demoiselle à quinze ans, qui, par mauvaise honte, ne sait pas faire la révérence, croit

après, en février 1771. On ne pouvait cependant lui reprocher de ne pas savoir se précautionner contre le froid : son vieux valet de chambre Rendu avait établi une sorte de concordance entre son thermomètre et les différentes étoffes de la saison ; son maître lui demandait le matin : à quoi est le thermomètre ? et Rendu répondait, *à la ratine*, ou, *au velours*, ou, *à la fourrure*, suivant le degré de froid. Il mourut avec tranquillité et sagesse comme il avait vécu ; madame Geoffrin l'assista dans ses derniers moments et il l'institua sa légataire universelle.

avoir assez de raison pour juger définitivement que l'état de religieuse vaut mieux que celui de femme mariée; et vous ne lui persuaderiez jamais qu'elle a tort.

Si vous, ma belle dame, m'estimiez autant que vous m'admirez, vous n'auriez pas écrit le n° 90. Pourquoi croire tout de suite que j'étais en colère contre Magallon ? Vous qui m'appelez profond, sublime, etc., trouvez-vous que ce fût d'une sublimité au-dessus de ma tête, de deviner que Magallon ne pouvait avoir aucun tort? Ne m'aviez-vous pas mandé qu'il avait trouvé un moyen pour m'envoyer des voyageurs? N'en avais-je pas fait l'essai sur l'almanach royal? n'avais-je pas dès lors prévu et prédit ce qu'il en arriverait? Mais vous lui avez écrit des sottises, me direz-vous. Eh! oui. Eh bien! n'ai-je pas reçu de lui précisément la réponse que je voulais avoir? J'ai donc bien fait, et je me suis bien conduit. Un peu plus d'estime de moi vous aurait persuadé que je ne pouvais pas écrire autrement, et que même à présent je ne puis pas m'expliquer plus ouvertement sur la nature de cette étrange affaire. Estimez-moi, laissez-moi faire, et cependant jouez votre rôle, vous et le chevalier, de me gronder, de me menacer même d'une rupture (mais n'en faites rien): c'est le jeu et le reste de la tragédie. Or, n'en parlons plus pour le présent. Jusqu'à cette heure, j'en suis quitte pour la peur, et pour le risque d'avoir été obligé d'imiter la

Condamine, qui fit en Angleterre un appel à la nation anglaise et à tout l'univers, pour une aventure qu'il croyait étrange et qui ne lui coûta que 12 livres, pendant que la mienne a pensé me coûter 200 francs [1].

A propos de la Condamine, de quoi s'avisait-il Magallon de l'aller trouver? Je trouve sa visite bien plus extraordinaire que tout le reste de son aventure excrémentaire. Que de fous rires en aura faits le baron; j'entends le baron Grimm, auquel il faudra chercher un nom pour le distinguer du véritable baron [2]; car le véritable Amphitryon est celui où l'on dîne, et le baron Grimm ne donne pas à dîner, à ce que je sache; *ains* il en demande.

Votre lettre est arrivée ensemble avec celle de madame votre fille. Heureusement j'ai ouvert la vôtre la première, ainsi j'ai appris la guérison avant que de savoir un mot de la maladie. Vous voyez que le retard

1. La Condamine, comme l'on sait, était sourd. S'étant rendu en Angleterre, il descendit dans un hôtel garni. Son domestique, obligé de crier pour lui parler, faisait un tel bruit que les autres locataires en étaient incommodés. Au bout de quelques jours, la maîtresse de l'hôtel intervint et pria La Condamine de trouver un gîte ailleurs. Sur son refus formel, elle envoya chercher les officiers de police et le fit expulser. Le jour suivant, il publia dans le journal une adresse au peuple anglais, l'informant qu'il était le peuple le plus sauvage de l'Europe et de l'univers. « Cela est bien près de la vérité, dit Walpole, et cependant je n'aurais jamais injurié les Iroquois à leur face dans une de leurs propres gazettes. »

2. Le baron d'Holbach.

des postes est quelquefois bon à quelque chose. D'ailleurs vos lettres à présent sont d'un bon marché étonnant ; elles ne coûtent que trois sols ; ainsi il faut supporter, en grâce du bon marché, quelque chose. Mais je voudrais bien savoir le chemin qu'elles font. En vérité, je l'ignore. Je crois qu'elles viennent de Rome par le courrier d'Espagne.

Vous auriez pu me dire quelque chose sur mon dialogue féminin. Vous devriez admirer la promptitude de l'accouchement, et surtout la vivacité du souvenir que je conserve de Paris, et des cercles où je vivais. En vérité, ce dialogue n'a pas le ton d'une personne qui ne vous a pas vue depuis trois ans complets. On croirait que j'ai soupé ce soir avec vous, le marquis, Grimm et consorts, et qu'en rentrant chez moi je l'ai écrit. Telle est la force de la passion que j'ai pour Paris, pour vous, pour mes amis, dont Magallon est du nombre. S'il ne m'entend point, s'il ne me plaint pas, est-ce ma faute ?

XIX

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 30 mai 1772.

Madame,

Point de lettres de maman cette semaine, ainsi c'est votre tour à présent, et c'est à votre épître que je dois répondre (je dis épître plutôt que lettre, parce qu'elle ressemble à celles de saint Paul, étant sans date de lieux ni de temps). Voilà ce qui est commode; on ne peut pas me reprocher d'y avoir répondu trop tard. Autre ressemblance à celles de saint Paul: elle est pleine de métaphores terribles. J'y vois une fièvre boudée, reçue avec une mine de chien, et tout cela est aussi hébraïque que la vision du petit prophète, baron du Saint-Empire [1] et, par la grâce de Dieu, sans baronne et sans baronnie. Dernière ressemblance, elle m'attriste pour le présent sur la santé de maman, et ne m'égaie que par des espérances éloignées.

Pour répondre, j'aurais dû vous faire un petit conte

1. Grimm.

bleu; mais en vérité, je suis abruti, vous n'en voulez rien croire, eh bien! vous l'éprouverez.

Ce qui pourrait me rétablir dans la réputation du public, c'est *l'Histoire des chats*, à laquelle je travaille à présent. D'après mes observations, je trouve chez les chats la polygamie autorisée de temps immémorial; je trouve aussi que l'accouplement est défendu pendant la grossesse; mais il ne l'est pas pendant l'allaitement des petits; cela me prouve qu'on peut coucher avec une nourrice, *tuta conscientia*, malgré l'opinion de Jamburin, d'Azorius, de Sanchez, tous jésuites qui soutiennent le contraire. Je trouve enfin que les honneurs de la galanterie des chats et l'hommage dû aux dames sont de leur céder le pas et de les faire marcher devant, de façon que la queue de la chatte doit, de temps en temps, frapper légèrement le museau du chat; d'où je conclus qu'au lieu de donner le bras aux dames nous devrions........ Elles devraient alors se retourner et nous souffler au visage. Dorénavant je ne ferai ma cour aux dames que d'après ces principes. Dressez-vous à cette méthode pour le temps que je reparaîtrai sur l'horizon de Paris; ce temps viendra, et dans peu d'années, si la mort suit sa règle, et qu'elle ne me tue pas avant ceux qui sont plus âgés que moi. Mais que dira-t-on de moi à Paris, en me voyant sans dents tout à fait? Ne trouvera-t-on pas ma mine ridicule? J'en laisserai juger au baron de Grimm, lorsqu'il

viendra ; et s'il me conseille de reparaître avec ma mine raccourcie de deux pouces, je reviendrai à Paris[1]. Le papier est fini. Bonsoir.

XX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 6 juin 1772.

Votre lettre du 16 mai, ma belle dame, porte la date de Naples au lieu de celle de Paris. Vous êtes donc à Naples. Je prends cela pour un très bon augure et j'espère que cela se vérifiera.

Vous me dites que je n'ai pas de bonnes raisons pour être ici, hormis l'ambition. Ah ! que cela est loin du vrai ! Vos propos me prouvent de plus en plus ce que j'ai toujours cru : qu'un Français, quelque esprit qu'il ait, ne saurait jamais se former l'idée d'un pays différent du sien. Je vais pourtant tâcher de vous donner

1. Il existe à la Bibliothèque nationale (Estampes) un petit groupe gravé à l'eau-forte dans lequel figure Galiani. On voit en effet une différence extraordinaire entre sa physionomie et celle des portraits gravés quelque dix ans auparavant.

une idée du mien. Sachez que, si je quittais Naples, je demanderais l'aumône à Paris. D'abord il faudrait que je quitte mes appointements en entier, qui font la moitié de mon revenu. Mais il me reste, me direz-vous, six mille francs au moins de mes abbayes. Point du tout. Je perdrais celles-là aussi. On ne m'ôterait pas à la vérité les abbayes, mais aucun de mes fermiers ne s'aviserait de me payer jamais. Tel est l'état d'anarchie où l'on vit, que personne ne craint les lois de la justice, mais on craint en revanche l'injustice; et comme je suis magistrat, je puis la faire. On me craint, on me paie. On me payait aussi lorsque j'étais à Paris, parce que j'y servais le roi; et l'on voyait que je devais retourner employé; mais si je me retirais du service, je ne serais payé par personne, car mes revenus sont en abbayes, c'est-à-dire en fonds de terres reculées dans les provinces. Un Français, et encore moins un Anglais, ne connaissent point ces risques. Quelque part qu'il soit, la justice de sa patrie protège sa propriété foncière. Ici on n'est sûr qu'à force d'égards. Il faut être craint et beaucoup craint pour être quelque chose dans la société. Vous voyez donc que je ne puis pas bouger d'ici, à moins de trouver six mille francs à Paris. Trouvez-les, et appelez-moi un monstre, si je ne viens pas.

Vous me grondez encore sur le compte de Magallon. Autre preuve que vous n'avez aucune idée de mon pays et de ma situation. Venez me voir, ou envoyez-moi le

baron, et je m'expliquerai avec lui, car ce sont des choses qu'on ne saurait écrire. Si mes lettres ne sont pas égarées, vous recevrez celle dans laquelle je rends compte au baron du Saint-Empire de la fondation de sa garde-robe itinéraire. Il faut qu'il prenne un uniforme, et qu'il se fasse un carnaval éternel de son voyage. De quoi me grondez-vous ? Puisque Mora et Magallon doivent partir de Paris, ne vaut-il pas mieux qu'ils viennent chez moi, que d'aller s'ensevelir en Espagne ?

Mes cors soupirent après vos lettres. Je joins mes prières aux leurs. Quoiqu'ils aient le cœur dur par essence, ils vous aimeront à la folie, si vous trouvez moyen de les amollir.

Notre reine est accouchée bravement la nuit passée, à une heure et demie après minuit, d'une fille : cela vaut mieux que rien. Une sainte que nous avons ici, et qu'on s'est avisé d'exiler ces jours passés, aux prières de l'archevêque, à cause du bruit qu'elle faisait, avait prédit que la reine accoucherait le six du mois de mai, à une heure après minuit[1]. Elle a parfaitement

1. « Il a paru dernièrement une femme à miracles, que l'on a nommée la Sainte ; le peuple commençait à se prosterner à ses pieds, et plusieurs ecclésiastiques plus recommandables sans doute par leur piété que par leurs lumières, après s'être laissé séduire par la conduite, le langage et toutes les afféteries mystiques de cette femme, échauffaient le fanatisme par la vénération qu'ils professaient pour ses vertus ; elle annonçait qu'elle avait

deviné le jour et l'heure, elle ne s'est trompée que du mois. Dites-moi, faut-il compter celle-là parmi les bonnes prophéties ? Pour moi, je la trouve bonne, car elle a fait le plus difficile de la besogne, qui est de deviner le jour et l'heure. Vous en jugerez.

Vous me dites bien peu de mots sur mon dialogue féminin. Dites-m'en bien ou mal, mais électrisez-moi. Le silence est une espèce de mépris que mes dialogues ne méritent point. Adieu ; embrassez tous mes amis. Bonsoir.

un couvent de filles à Béthléem, et que l'ange Gabriel avait la complaisance de leur porter pendant la nuit les aumônes dont les gens de bien la gratifiaient pour leur subsistance pendant le jour. Le gouverneur de Salerne ayant proposé à son archevêque de la renfermer dans un conservatoire, ce prélat s'en est défendu en disant qu'il n'y était pas autorisé. Il a fallu prendre les ordres de la police de Naples qui a relégué cette prétendue sainte à la Rocca. »

(Dépêche de M. de Bérenger au duc de Choiseul, 13 juin 1772. — Archives Aff. Etr. Naples, 1772.)

XXI

A LA MÊME

Naples, 13 juin 1772.

Ah ! que votre lettre est différente, ma belle dame, de celle que mes cors attendaient ! Au lieu de leur affaire, elle contient des détails sur la coterie des lanturlus[1], qui ne vaut pas un emplâtre pour les cors.

Quoi ! vos esprits ne savaient pas quelle est la classe des bimanes ? La leur. Celle des singes et des hommes.

1. « L'ordre des Lanturelus, dont l'idée était due au marquis de Croismare, avait été créé pour se moquer du Parlement Maupeou. Ses lois principales étaient de ne pas avoir le sens commun, de faire des chansons et de dire des bêtises spirituelles. Madame de la Ferté-Imbault s'était déclarée reine de cet ordre et distribuait à ses favoris les charges de la couronne ; beaucoup de grands seigneurs ont été admis à cet honneur, Paul Ier, alors grand duc de Russie, le prince Henri de Prusse, les ducs de Weimar et de Saxe-Gotha. Les deux frères de Louis XVI demandèrent à être reçus, mais l'étiquette de Versailles était trop sérieuse pour se prêter à ces folies, que la gravité pincée du prince Henri n'avait pas dédaignées. Je le vis pourtant faire une grimace fort plaisante, lorsqu'on l'obligea à se mettre à genoux pour baiser la main de notre reine. » (Gleichen.) Les brevets étaient délivrés par la souveraine de l'ordre incomparable des Lanturelus, protectrice de tous les Lampons, Lampones, et Lamponets.

M. de Buffon a averti que les bipèdes ne sont proprement que les oiseaux ; les quadrupèdes sont tous les animaux. Les hommes et les singes ont deux mains et deux pieds ; il les appelle pour cela des bimanes. Leur caractéristique est que les femelles sont réglées, et cette incommodité fait une retenue de 15 pour 100 sur le plaisir amoureux. Terrible impôt ! trois vingtièmes ! Qu'il m'a coûté à Paris !

Je vous ai dit mes difficultés sur mon retour à Paris. Perdre tout ce qu'on a est un terrible embarras. Si jamais la justice revient dans ce pays-ci de façon qu'on puisse se flatter d'être payé, quoique absent, comptez-moi pour parti, à moins que vous ne trouviez le moyen de me remplacer ce que je sacrifie. Ce soir je n'ai le temps que de vous dire que je vous aime tendrement, et je vous aimerai davantage lorsque mes cors seront guéris radicalement.

Vos lettres sont redevenues chères. Voyez si vous pouvez rattraper la méthode économique de me les envoyer : je la préférerais à toutes les découvertes économiques de M. l'abbé Badot et de M. l'abbé Roubeau. Bonsoir.

XXII

A M. LE CHEVALIER MAGALLON [1]

Naples, 19 juin 1772.

Mon cher ami, voilà pour le coup une affaire finie. On m'a donné le fatal et mémorable paquet évalué 42 ducats et demi pour six carlins, qui font 50 sols juste [2]. Telle est la vicissitude des choses de ce bas monde. Je n'ai point cherché, comme vous pouvez bien croire, à pénétrer les causes de cette grande révolution. J'en laisse le soin à Montesquieu, qui cherchait celles de l'empire Romain. Je ne sais si les imperti-

1. Secrétaire d'ambassade et chargé d'affaires d'Espagne, le chevalier de Magallon était fort bien avec Galiani. Lorsque l'abbé eut quitté Paris, il y eut dans leur amitié un assez grand refroidissement. — Madame d'Epinay et Magallon ne furent mis en relations qu'après le départ de Galiani et le chevalier devint un des habitués de son salon. Il est assez souvent question de lui dans les mémoires du temps, mais sans détails qui puissent nous fixer sur son caractère. C'est dans la correspondance de Galiani qu'on trouve le plus de renseignements sur lui. Il retourna en Espagne, où il fut nommé conseiller du Roi.

2. C'est le fameux paquet contenant l'*Histoire de Siam*. Galiani a déjà parlé plusieurs fois dans les lettres precédentes des ennuis que lui causait cet envoi.

nences que je vous ai faites et écrites y ont contribué. Je sais que c'est une affaire finie, et cela me suffit. Prions Dieu qu'on n'en recommence pas d'autres. Ainsi soit-il.

Vous restez donc à Paris pendant que la colonie s'en va *in Ur Chaldæorum, terram cognationis suæ.* Je vous souhaitais à Naples : puisque vous n'y venez pas, je vous souhaite à Paris.

Nous avons accouché, comme vous savez bien. On souhaitait un garçon : il viendra [1]. La mère a bien une mine accoucheuse, et je crois qu'elle nous remplira de petits princes. Vous n'accouchez pas, vous autres ; tant mieux pour M. le contrôleur-général.

Le pape n'accouche pas non plus de ses jésuites : je crois qu'il y a autant de politique que d'irrésolution naturelle dans la conduite du grand pontife [2].

Croyez-vous à la paix avec le Turc? Pour moi, je n'en crois rien. La Russie, pour continuer ses conquêtes contre ce vieil empire, avait besoin de se dé-

1. La reine Caroline de Naples venait d'accoucher d'une fille. « Le roi avait peine à contenir ses transports et afin que personne n'imaginât que la naissance d'une princesse au lieu d'un prince rendît sa satisfaction imparfaite, il avait soin de dire que les enfants mâles viendraient à leur tour. » (Dépêche de M. de Bérenger au duc de Choiseul.)

2. Le pape Ganganelli cherchait à gagner du temps et malgré les pressantes instances de la France, de l'Espagne et du Portugal, il ne pouvait se résoudre à supprimer la Compagnie de Jésus.

barrasser du Prussien et de l'empereur. Elle en a trouvé le moyen, en leur jetant la Pologne à ronger. Ils se chamailleront. En attendant, elle fera ses affaires. Voilà tout ce que je sais en fait de politique. Mille choses à Mora, au prince Louis [1] et aux autres. Adieu.

XXIII

A MADAME D'ÉPINAY

(Réponse aux emplâtres.)

Naples, 19 juin 1772.

Ma belle dame, avant que de répondre à vos emplâtres, je vais vous dire qu'enfin on m'a délivré le fatal paquet de l'histoire de Siam pour 50 sols au lieu de 200 francs qu'on en demandait. J'aurais regretté les 50 sols, s'il n'y eût eu que ce méchant ouvrage dans le paquet. Mais il y avait une lettre de vous et toute lettre de vous vaut bien ce prix-là. Je l'ai donc reçue. C'est le nº 88.

1. Prince Louis Pignatelli. Comme chargé d'affaires d'Espagne, Magallon était en rapports continuels avec le comte de Fuentès et sa famille.

Pour une lettre écrite par la voie d'un courrier extraordinaire, elle est bien peu intéressante. Il n'y a rien qui concerne ni vous ni moi. Elle regarde en entier M. Gatti. Ce Gatti est parti d'ici depuis quarante jours au moins. Il ne m'a fait parvenir aucune nouvelle de lui jamais, non plus que sa milady avec qui il voyage. J'en serais bien surpris, si je ne connaissais pas mon homme. Le fait est que j'ignore s'il est vivant ou mort. S'il est vivant, et qu'il arrive à Paris, il vous donnera de mes nouvelles. Il fera tout ce que bon lui semblera à Paris. Ce qui me fâche moi, c'est que, depuis son départ, on n'a plus inoculé personne ici, comme j'avais bien prévu qu'il arriverait. J'aime ma patrie, je crains la laideur de mes compatriotes; voilà les causes de mon chagrin sur son départ.

Passons aux emplâtres. Ils arrivent dans le moment. En vérité ils sont d'une efficacité miraculeuse, inconcevable. Huit jours avant qu'ils arrivassent, mon mal aux cors était passé, je ne souffrais point. Malgré cette guérison, je viens de me l'appliquer; il me fait un mal de chien; d'où je conclus que vos emplâtres opèrent mieux à distance qu'appliqués. Ils sont des mauvais topiques, et des excellents sympathiques. Quoi qu'il en soit, je vous en donnerai des nouvelles plus sûres la semaine prochaine.

Point de lettre de vous qui ait accompagné les

emplâtres. Que faites-vous donc? Toujours occupée de rendre homicide votre fils? A propos, n'est-il pas reçu dans le régiment de Schomberg? Le vicomte de Montboissier n'est-il pas dans ce même régiment? Il le connaît donc? Or, si cela est, il faut que vous me rendiez un service bien important.

Sachez qu'il y a six mois que j'avais acheté quelques médailles d'argent et d'or pour M. Pellerin. Elles m'avaient coûté 138 livres. J'en écrivis au mois de décembre à M. Pellerin, qui ne me répondit pas. Cependant je donnai le paquet de ces médailles à M. le vicomte de Montboissier lorsqu'il partit d'ici, et j'écrivis encore à M. Pellerin. Point de réponse. Montboissier arriva à Paris. Au vingt d'avril, il m'écrivit qu'il avait trouvé un autre acheteur de mes médailles, si je voulais les donner. Je crus devoir lui répondre qu'il fallait les offrir avant tout à M. Pellerin; et que, s'il ne s'en souciait pas, j'aurais volontiers cédé les médailles à son ami. J'écrivis, pour la troisième fois, à M Pellerin [1]: point de réponse de lui, ni de M. de Montboissier, depuis un mois que je l'attends. Je crains que M. Pellerin ne soit ou mort ou bien malade, pour être resté six mois sans répondre à trois de mes lettres. Je crains que Montboissier ne soit à son régiment; et surtout je crains d'avoir perdu

1. Voir la lettre du 16 mai 1772.

les médailles et l'argent. Je me recommande à vous. Il n'est question que de recouvrer l'argent; car je voudrais bien vendre les médailles, qui n'appartiennent pas à ma collection. Si vous réussissez à recouvrer l'argent, remettez les 138 l. à M. le marquis Caraccioli, ou à M. de Fuentès, qui pourront m'en faire payer le montant ici par leurs correspondants: et, *nota bene*, je suis toujours un peu pressé en fait d'argent.

Cette affaire me tient fort à cœur, comme vous pouvez croire, et je voudrais recouvrer mon argent.

Grimm a-t-il reçu ma réponse touchant sa façon d'être habillé en voyage? Arlequin, baron suisse, doit être son modèle. Il doit avoir de grandes poches remplies de bijoux, tels que des chandeliers, des bassins à barbe, des marmites d'argent, etc.

Aimez-moi; portez-vous bien. Je vous recommande de m'aimer toujours, et de me recouvrer de l'argent. Voilà la loi et les prophètes.

XXIV

A LA MÊME

(Réponse au plus beau des numéros.)

Naples, 27 juin 1772.

Ah ! madame, que vous avez d'esprit ! Votre 30 mai m'avait anéanti. Je maudissais l'inspiration qui vous avait poussée à m'écrire une nouvelle pour me tenir dans une mortelle inquiétude. D'un autre côté je vous excusais. Vous aviez trop de chagrin pour ne pas le partager avec vos amis. Je comptais donc parmi mes bonheurs que vous, m'ayant écrit par la nouvelle route, et moi, m'étant trouvé en campagne, je n'aie ouvert votre affreuse lettre que trois jours plus tard, c'est-à-dire mardi. Depuis ce moment je n'ai plus été bon à rien qu'à dire que Grimm était malade à des gens qui ne le connaissent point du tout. Vous ne sauriez imaginer le tourment d'un homme à trois cents lieues. Mon unique espérance était que vous auriez assez d'esprit pour m'écrire la lettre suivante par la poste, et qu'ainsi je la recevrais le vendredi. Vous avez eu cet esprit-là. J'ai payé 35 sols, et voilà ce qui s'appelle de l'argent bien dépensé.

Je ne sais pas si je réussirais à vous peindre ma situation, et ce qui m'est arrivé en recevant votre lettre. Le domestique n'a trouvé que votre lettre seule à la poste. Il me l'apporte; je la reconnais; je me trouble; je pâlis, et n'osais presque l'ouvrir. Dans le trouble de mes idées, je m'imagine qu'elle aurait dû être cachetée avec de la cire noire, s'il y eût eu quelque malheur. Je l'ouvre donc, et dans l'instant je me remets, et trouve que l'indication du cachet rouge ne devait pas me rassurer. Ma palpitation recommence, et je jette les yeux sur votre lettre sans vouloir les approcher. La lettre commence: Grimm est hors..... j'ai lu Grimm est mort, et j'ai cru m'évanouir. Je veux relire, mais en esquivant la lecture; et je relis: Grimm est mort d'affaires. Cela m'a paru bizarre. J'ai approché courageusement les regards ; et j'ai bien lu alors, et galopé, et dévoré votre lettre.

A le bien prendre, pourtant, je trouve une espèce de prophétie dans ma lecture de travers. Grimm est hors d'affaire, mais il est mort ou il mourra d'affaires. C'est cette chaise de paille qui le tue. Quand on a toute la journée un grand carreau appliqué au derrière, comment peut-on prétendre à évacuer grandement à travers de tout cela? De grâce, ordonnez qu'on lui débouche tout et même qu'on l'envoie comme les enfants, culottes fendues, courir dans les rues. Il dira que c'est l'habit de cérémonie des barons allemands qui n'ont

point de baronie, et dont les revenus féodaux, sur les terres du Saint-Empire, ne suffisent pas à payer des fonds de culottes.

Je passe au marquis[1]. Sur votre lettre du 30, je comptais beaucoup sur son rétablissement : la fièvre est un grand remède à l'apoplexie. Vous ne me parliez que de ces deux maux qu'il avait. Vous me dites à présent qu'il a aussi le Thieri[2]; pour celui-ci, je le crois sans remède et je tremble tout de bon. Cependant, comme à 79 ans on ne demande pas des victoires, mais des trêves, je compte, puisque la fièvre continue, que s'il a été jusqu'au quatorzième, il en est réchappé. Il ne sera plus ni gai ni gaillard. Mais puisque j'ai perdu mes dents à 42 ans, un autre peut bien perdre sa gaieté à 79.

Mettez bien dans la tête à mon cher Mora qu'il n'y a point d'autre remède pour lui que de venir cicatriser la plaie de ses poumons à l'air soufré de Pouzzol[3]. Je dis cela sans aucun intérêt personnel de mon plaisir, mais parce que j'en suis convaincu. Je lui proposerais la même chose si j'étais à Paris et qu'il dût s'éloigner de moi.

1. Le marquis de Croismare.

2. Thierry était un médecin fort célèbre de l'époque, rival de Gatti et que Galiani n'aimait point.

3. Mora ressentait déjà les atteintes de la maladie de poitrine qui devait l'enlever si rapidement à tous ses amis.

Je continue à rester sans nouvelles d'aucune sorte de mon vieux M. Pellerin, et du petit vicomte de Montboissier, au sujet des médailles dont je vous ai écrit l'ordinaire passé. De grâce, donnez-y un peu d'attention, et faites-moi recouvrer ces malheureuses 138 livres ou mes médailles, en cas qu'on ne les ait pas changées.

Dites à Grimm que Dieu l'a puni de m'avoir envoyé un aussi méchant ouvrage que l'histoire de Siam qui m'a tant coûté de chagrin avec ce chevalier que vous aimez tant[1], que vous me devez, et qui me paraît fâché tout de bon avec moi. J'ai découvert que l'offre généreuse qu'il fit de payer le paquet est la cause qu'on me l'ait livré pour 50 sols, sans cela on m'aurait peut-être assommé : ainsi ma conduite est justifiée par l'événement. Bonsoir. Allez vous coucher; vous serez fatiguée.

1. Le chevalier de Magallon.

XXV

A LA MÊME

Naples, 11 juillet 1772.

Ma belle dame,

Voilà deux semaines passées après le rétablissement de Grimm, sans avoir aucune lettre de vous. Cela commence à m'inquiéter beaucoup. Il est vrai que moyennant l'arrivée de M. l'ambassadeur Breteuil, j'ai eu l'occasion de lire une gazette très circonstanciée de Paris, dans laquelle toutes les minuties y sont, et je n'ai rien lu à l'égard de mes amis qui ait dû me contrister, mais quelquefois un gazetier pourrait ignorer que je m'intéresse à la santé de M. de Croismare et n'en rien dire. Ainsi parlez, de grâce, tirez-moi d'embarras.

Pour moi je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. L'arrivée d'une colonie d'hommes et de femmes françaises ici me fait beaucoup de plaisir; je compte d'ores en avant ne parler que de Paris. Aimez-moi et ne prétendez pas de belles lettres de moi. Lorsque les vôtres me manquent, je ne sais que vous dire. Bonsoir.

J'oubliais de vous dire que j'ai reçu des lettres de Montboissier, et que j'ai été payé du prix de mes médailles. J'en ai reçu aussi de M. Pellerin. Ils avaient pris le parti de m'écrire par M. de Breteuil ; c'est ce qui fait que j'ai reçu leurs lettres plus tard. J'ai reçu l'histoire de vos établissements aux Indes, mais je n'ai pas commencé à la lire. J'ai reçu la traduction de Juvénal[1] qui me paraît fort bonne, autant qu'une traduction peut l'être. Ce que je trouve, c'est qu'il a manqué le ton de sa traduction. Une satire est toujours dans un style plaisant, et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité ; mais la décence tue les Français.

XXVI

A LA MÊME

Naples, 18 juillet 1772.

J'ai reçu par la voie économique votre lettre et les poésies de Voltaire, et la lettre de Grimm. Je n'ai que le temps de vous en remercier, puisque je dois répondre à M. le baron. Voici donc ma réponse à lui :

1. Par Dusaulx. Paris, Delalain, 1770, in-8°.

Monsieur le Baron,

Quoi ! vous me demandez encore des médailles [1], après le mauvais succès de celles que j'imaginai pour le mariage du prince, et dont je n'ai jamais reçu aucune épreuve ! Vous me croyez donc meilleur pour les morts que pour les mariages. J'obéis.

Les anciens n'ont jamais pleuré les princes morts. Cette grande vue politique avait été développée par Tibère, lorsqu'il défendit les deuils de Germanicus en disant : *Principes quidem mortales, rempublicam æternam esse*. En effet, c'est toujours une satire du gouvernement actuel que les regrets du passé. Or, s'il y a un pays au monde, qui ne doit rien regretter, c'est celui à qui le cher prince de Saxe-Gotha est échu en partage pour son souverain.

Les anciens n'ont donc gravé sur les médailles que les apothéoses de leurs princes et princesses. Ainsi, toutes les inscriptions à ce sujet se réduisent à *Consecratio* ou *Memoriæ æternæ*, avec les symboles de l'apothéose, qui sont ou le *Rogus*, ou le temple, ou le *Carpentum* attelé à des éléphants, ou à des mulets pour les augustes femelles. Lorsque la mode des déifica-

1. Grimm demandait à l'abbé un modèle de médaille commémorative de la mort du prince de Saxe-Gotha. Cette médaille fut exécutée d'après le modèle fourni par Galiani.

tions passa, on trouva quelque chose de plus approchant à nos mœurs. La médaille de Claude le Gothique et de Maximien a, dans le revers, ce prince assis sur une selle curule avec l'inscription : *Requies optimor : merit :* c'est cette médaille que je choisirai pour modèle de la nôtre. Je mettrai d'un côté la tête du prince défunt, coiffé à l'antique, cependant avec le bandeau, marque de sa souveraineté, comme il est sur toutes les têtes de rois anciens, Ptolémées, Séleucides, rois de Sicile, de Macédoine, etc. L'inscription dirait *Divo Frederico Gothico, optimo principi.* Dans le revers, la figure entière du prince, habillée et drapée avec élégance, assise, ayant devant soi un palmier, symbole de l'éternité, d'où pendent les écussons de Gotha et d'Altembourg, avec un faisceau d'armes au pied de l'arbre. Ces boucliers attachés aux palmiers sont très fréquents sur les médailles. La tête du prince pourrait être rayonnée du *nimbus* comme celle d'Apollon, symbole de l'immortalité. L'inscription dirait : *Requies optimor : merit :* en bas, mettez le jour et l'année de la mort. Voilà ma médaille.

Mais si le prince veut la sienne, je n'ai qu'à lui faire remarquer que ces génies, ayant leurs flambeaux renversés sur les écussons, indiqueront que le feu duc a mis le feu à ses États. On trouve, en effet, ce revers sur les médailles d'Adrien, d'une figure qui, avec un flambeau renversé, brûle quelque chose ; mais ce sont

de vieilles dettes des provinces avec le fisc, et l'inscription *Reliqua vetera H. S. novies mil : abolita*, le marque. C'est bien différent de brûler des dettes et de brûler des provinces. Ainsi, ce génie pleurant, le flambeau renversé, devrait toujours être au pied d'un palmier, d'où pendraient les armes de Gotha et de Saxe.

L'inscription doit dire *Luctus publicus* et pas *mœror*. Le mot *luctus* me paraît consacré pour les deuils. Voici mon avis dit avec toute la franchise possible. Mettez un seul génie, et pas deux, car il n'y a qu'un mort ; et ce génie, c'est l'âme même du défunt, et son esprit représenté par ce flambeau qui s'éteint. Deux flambeaux indiqueraient deux morts. En avez-vous assez pour deux sols ?

Le cholera morbus est un effet des souffrances que vous avez occasionnées à votre bas ventre par des révérences multipliées et excessives : réformez-les donc et venez à Naples apprendre l'impolitesse. Je suis d'une humeur de chien aujourd'hui. Nous essuyons depuis un mois des chaleurs incroyables, et j'essuie des malheurs inconcevables.

Madame m'a fait l'histoire d'un miracle d'un saint de Paris : mais ce n'est rien en comparaison de ceux de notre sainte. En voilà un, par exemple, qui vous étonnera. Notre sainte fut appelée un soir par une dame de qualité, qui lui avoua qu'elle était prête à se désespérer et à se tuer, parce qu'elle avait eu le malheur de

devenir grosse en l'absence de son mari qui allait revenir. La sainte la conforta, se mit à genoux, et pria le bon Dieu de faire passer sur elle la grossesse de la dame. Dieu exauça ses prières. En effet, elle se trouva grosse et accoucha à terme d'un garçon, quoique vierge et n'ayant jamais connu d'homme, et il ne fut plus question de la grossesse de la dame, qui sauva par là sa vie et son honneur. Elle répéta le même miracle à l'occasion d'une autre dame. . . . .

. . . .

Contez ces miracles au vrai baron. Adieu, aimez-moi, je vous adore.

XXVII

A LA MÊME

Naples, 8 août 1772.

Ma belle dame, savez-vous bien qu'il y a trois semaines déjà que je ne reçois plus aucune lettre de vous ? Il est vrai que j'ai reçu force lettres de Paris, et qu'on ne me mande rien de désagréable. Cependant votre silence m'inquiète. Il est vrai aussi que vos lettres venant par un chemin détourné, pourraient

s'être arrêtées; mais si cela est, j'aime mieux en payer le port. Voilà tout ce que votre silence me fait dire, et je ne suis pas capable de vous dire autre chose, sinon que je suis sans lettre de vous et que cela me fait beaucoup de peine. Si je me laissais aller, je vous répéterais cela plus de fois que M. de la Rivière n'a répété dans ses ouvrages les mots *ordre*, *évidence* [1], *propriété foncière*, *produit net*, *despotisme légal*.

Les pièces de Voltaire que vous m'avez envoyées m'ont fait beaucoup de plaisir [2]; on voit clairement qu'il est déiste par des égards politiques. Ainsi les athées ne le compteront pas parmi leurs ennemis, quoiqu'il écrive contre eux. C'est bien plaisant qu'on soit parvenu à un point que Voltaire paraisse modéré dans ses opinions, et qu'il se flatte d'être compté parmi les protecteurs de la religion, et qu'il faille, au lieu de le

1. Voici la spirituelle définition que Galiani donne dans les *dialogues* de ce mot *évidence*, si cher aux économistes.

« Le Marquis. — Ils ont voulu rencontrer l'évidence partout, et et elle ne s'est trouvée nulle part.

Le Chevalier. — C'est qu'elle se cachait à cause de ses dettes. L'évidence est une friponne qui doit à tout le monde; elle a promis, donné des billets à toutes les sciences et n'a payé jamais que les seuls géomètres qui n'en sont pas restés moins gueux! «

2. *Il faut prendre un parti* ou *le Principe d'action*, diatribe, 1772. Condorcet dit que cet opuscule renferme peut-être les preuves les plus fortes de l'existence d'un être suprême, qu'il ait été possible jusqu'ici aux hommes de rassembler.

persécuter, le protéger et l'encourager. C'en est assez pour quelqu'un qui est sans lettre de votre part. Aimez-moi.

XXVIII

A LA MÊME

Naples, 15 août 1772

Ma belle dame, point de lettres de vous cette semaine, non plus que les trois précédentes. Je ne crains pas pour votre santé, car quand même vous seriez morte, vous m'auriez écrit pour le plaisir de m'écrire. Je vois donc clairement que vos lettres se sont égarées. Ainsi, d'ores en avant écrivez-moi toujours par la poste, et meure l'avarice! Plus d'économie, plus d'épargne. J'ai un besoin physique de votre correspondance. Ainsi tout doit céder à cet article de première nécessité.

Je n'ai rien à vous mander. Votre silence m'abrutit. Aimez-moi, portez-vous bien, et tâchez de me faire recouvrer les lettres qui se sont égarées. Encore bonsoir.

XXIX

A LA MÊME

Réponse à l'hécatombe et au 1er no de la 2e centurie.

Naples, 22 août 1772.

Je viens de recevoir, ma belle dame, le 18 et le 26 juillet en même temps; le courant me manque et je crains que le 11 juillet ne manque aussi; mais je n'ai pas le temps de le rechercher dans la foule de mes paperasses. Ces deux lettres sont arrivées tout bonnement par la poste, malgré le soin et les retards de M. Magallon. Celle qui avait été le chercher à Compiègne a coûté le double plus cher, peut-être parce qu'elle avait eu le plaisir de voir la cour et les visages radieux.

La conclusion de tout cela est et doit être, une fois pour toutes, que d'ores en avant et à jamais, vous m'écriviez en droiture par la poste toutes les semaines, sans remercier personne, sans recevoir de services faibles, languissants, mal arrangés, de personne. Meure l'avarice! Toujours par la poste. Déjà j'ai établi la dépense de vos lettres sur l'état fixe de mes comptes,

elle ne sera plus parmi les extraordinaires. C'est une affaire de cent francs par an. Je me suis arrangé pour les payer, en ôtant la somme pareille de quelque chose qui me fera moins de plaisir que vos lettres, et vous voyez que cet objet est bien aisé à trouver. Ne me faites plus redire cela jamais, et ne nous laissons plus induire en erreur par des lueurs d'un espoir trompeur d'économie que nous donnera l'apocrisiaire Magallon.

Gatti est à Florence, où il doit rester jusqu'à octobre ou novembre, pour assister à l'inoculation qu'Inghenhausen fera des archiducs. Je suis fermement persuadé qu'il ne retournera pas en France, malgré sa résolution. Son aversion pour la France m'a paru invincible, et son attachement pour son village et pour la paresse est quelque chose d'inconcevable. D'ailleurs l'aventure de M. d'Arpajon ne contribuera pas peu à le dégoûter encore plus de reparaître à la cour. Où trouver un peuple assez philosophe pour sentir que cet événement ne doit faire aucun tort ni à l'inoculateur ni à l'inoculation? Tant qu'on ne mourra pas de la petite vérole, après avoir été assuré par l'inoculation, le problème est toujours résolu ; car il n'était question que de ne pas mourir.

Je suis au désespoir des chagrins que vous cause votre fils. Mais puisqu'il est bien plus l'enfant de monsieur que de madame d'Épinay, c'est à lui, à ce que je crois, à s'en occuper.

Vous m'avez envoyé, par M. le baron de Breteuil, l'Histoire du Commerce des deux Indes. Je vous ai demandé de me dire positivement l'auteur, après quoi je vous en dirai mon avis [1]. Le cœur n'influe pas en moi sur les décisions de mon esprit; mais il influe beaucoup sur les mouvements de ma langue et de ma plume.

J'ai reçu l'argent de mes médailles par M. de Montboissier : il ne me reste qu'à lui en redoubler mes remerciements; chargez-vous-en, si vous voulez.

Le baron de Gleichen me mande de son château de Tonderden-Trunck, qu'il allait partir pour Paris dans un mois. Je lui écrirai mardi prochain, mais si ma lettre le trouve parti, vous serez la première à lui donner de mes nouvelles : dites-lui combien je l'aime, et quel vide affreux son départ nous a laissé à Naples : on ne saurait l'imaginer.

Nous souffrons depuis huit jours des chaleurs ici, que ni le Sénégal, ni la ligne, ni l'enfer n'égalent.

Je n'ai de froid que mon esprit, parce que rien ne le réchauffe. J'ai lu dans une gazette que notre ami Suard avait été rétabli dans les bonnes grâces du roi et qu'il serait élu à la première place vacante à l'académie [2]. Si cela est, j'en suis véritablement enchanté,

1. L'auteur était l'abbé Raynal, il en sera question plus loin.

2. Suard avait été nommé à l'Académie française le même jour

ravi et je vous prie de le lui dire. Aimez-moi. Celui qui s'appelait jadis *la chaise de paille*, et qu'on appelle à présent *la culotte fendue*, comment se porte-t-il ? Vous ne m'avez plus rien dit de M. de Croismare. Est-il vivant ou mort ? Adieu, aimez-moi toujours.

XXX

A M. DIDEROT

Naples, 5 septembre 1772.

Mon cher ami, me croirez-vous si je vous dis qu'il y a plusieurs nuits que je rêve de vous et que j'étais tenté de vous écrire cette semaine même, pendant que je reçois quelques lignes de vous, qui ne me paraissent précieuses que par l'écriture et la main qui les a tracées. Au surplus, je vois que MM. les Russes vous ont induit en erreur. Ce voyage dont j'avais été informé depuis trois mois par les gazettes d'Angleterre et de

que l'abbé Delille, mais le Roi, auprès de qui on les avait desservis, refusa d'approuver leur nomination et on dut procéder à de nouvelles élections. Louis XV revint ensuite à de meilleurs sentiments sur leur compte ; il les autorisa à se présenter de nouveau l'année suivante et ils le firent avec succès.

Hollande, n'est ni merveilleux ni le premier. Ce chemin de Kamchatka aux terres d'Amérique a été fait par M. de l'Isle le premier: ce voyage du même Kamchatka au Japon avait déjà été fait; ce reste de la route du Japon à la Chine est fort connu. Cette découverte n'en est pas une, et c'est un voyage qui n'aboutit à rien. Il n'y aura jamais de commerce entre la Chine et ce malheureux pays. La Chine est trop riche, et le Kamchatka est trop pauvre. L'un n'a rien à prendre, l'autre n'a rien à donner. Ainsi la vraie raison pour laquelle cet aventurier est le premier qui ait fait ce voyage, c'est parce que voilà la première fois qu'il a été à propos de le faire.

Cependant je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle; c'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève sa nature et son génie, que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher d'admirer combien peu de peine il nous coûte d'aller dans des pays inconnus, soit par mer ou par terre, en proportion de celle qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes énervés, amollis, dégradés. Tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur. Il faut fortement insister sur deux espèces de voyages: par mer, aux terres australes; par terre, traverser l'Amérique depuis Quebec jusqu'à la mer du nord de la Californie. Voilà les deux objets vraiment

utiles. Il y aurait le troisième, de percer dans le milieu de l'Afrique; mais nous n'en ferons rien. Il est trop fort pour nous [1].

Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal [2]? Non. Mais pourquoi ? Parce que je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi. On m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres et de ces *truncus inutile lignum* dont je vois faire de temps à autre des Priapes. J'attends mon tour, et je prie Dieu qu'il arrive assez à temps pour faire valoir tous les attributs de ma divinité. Je vous embrasse, cher philosophe, de tout mon cœur. Aimez celui qui vous adore. Adieu.

1. Galiani devinait déjà ce qui devait être le but de tous les grands voyageurs du XIX[e] siècle.

2. *L'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes.* (Amsterdam, 1770, 4 vol. in-8°.)

XXXI

A MADAME D'ÉPINAY

(Réponse aux nos 2 et 3.)

Naples, 5 septembre 1772.

Je les ai reçus en même temps. Ainsi j'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis[1]. Ne vous étonnez pas : je n'y ai pas été à beaucoup près aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur, et j'ai voulu en approfondir la cause.

Ce n'est pas l'absence, ce n'est pas que mon cœur soit changé ni endurci ; c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui qu'à mesure de l'attachement qu'on

1. Le marquis de Croismare mourut le 8 août 1772, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il conserva jusqu'au dernier moment toute la fraîcheur de son esprit ; il ne perdit ni sa gaîté, ni son enjouement, ni aucune des grâces qui le rendaient si charmant. En dépit de ses changements fréquents d'opinion, il mourut avec beaucoup de calme et de philosophie pratique. « La vie du marquis de Croismare, dit Grimm, a été un tissu de procédés nobles et généreux, d'actions justes et désintéressées, de services rendus avec autant de zèle que de simplicité et de modestie. On peut écrire sur sa tombe qu'il n'a jamais rien fait ni rien dit comme un autre et qu'il a cependant toujours fait et dit au mieux. »

a à la sienne; et on n'est attaché à la vie qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous cause. J'entends à présent pourquoi les paysans meurent tranquillement et voient mourir les autres stupidement. Un homme envoyé à Bicêtre pour toujours apprendrait toutes les morts de l'univers sans regret. Voilà la cause de la valeur militaire : la vie dure d'une campagne. On se bat bravement après une nuit d'hiver passée au bivouac; on méprise également sa vie et celle des autres, on en est ennuyé. Ainsi, si vous avez pleuré plus que moi, c'est une marque certaine que, malgré les chagrins et les malheurs, votre vie à Paris est moins insipide que la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté deux chats que j'ai auprès de moi, dont l'un s'étant égaré hier par la faute de mes gens, je me suis mis en fureur; j'ai congédié tout mon monde. Heureusement, il a été retrouvé ce matin, sans quoi je me serais pendu de désespoir. Voilà mon état : et voyez vous-même ce qui vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité?

Je ne suis point étonné que la convalescence de Grimm soit longue; mais je voudrais qu'il ne se piquât point de la hâter, ni vous non plus, ni par des voyages ni par des remèdes. On ne connaît point la force végétative de la nature, ni le temps qu'il lui faut. Attendre en patience est le meilleur parti. Faites attention à cela, et si le marquis est mort par sa faute, concluons à ne pas faire d'autres fautes.

Je suis bien aise qu'il soit content de ma médaille. Je voudrais avoir des nouvelles du prince Auguste dont j'ignore la demeure actuelle.

A propos de nos comptes, une personne, qui aurait quelque argent à faire payer à Paris, voudrait me le remettre. Ainsi je vous prie de me dire, si vous avez quelque argent en caisse à moi, à combien se monte la somme, si vous trouverez bon que je tire quelques lettres de change d'ici contre vous, et jusqu'à quelle somme; mandez-moi ce qu'il faut que je fasse, et ne me faites rien faire qui puisse vous gêner; entendez-vous bien ?

Je réponds au philosophe dans le papier ci-joint; l'histoire philosophique est donc de l'abbé Raynál[1]?

1. « L'abbé Raynal, dit Morellet, avait été jésuite à Pézenas. Il quitta la Compagnie et Pézenas pour venir à Paris, où il entreprit de prêcher, métier qui ne s'accordait guères ni avec ses goûts, ni avec ses opinions. « *Je ne prêchais pas mal*, nous disait-il, *mais j'avais un assent de tous les diables.* » L'abbé Raynal était l'un des plus assidus à nos réunions chez le baron d'Holbach, chez Helvétius et chez madame Geoffrin : bon homme, aisé à vivre, ne montrant rien de l'amour-propre dont les hommes de lettres sont trop souvent férus et ne blessant celui de personne, faisant continuellement ses livres dans la société, poussant tout ce qui l'approchait de questions pour recueillir quelques faits grands et petits, il ne parlait guères que de politique, de commerce, ou pour faire des contes, auxquels il ne donnait pas une tournure bien piquante et qu'il lui arrivait de répéter; mais lorsqu'il avait pris ainsi la parole, il la gardait longtemps. » — Il lui advint avec Walpole une aventure assez plaisante : « L'abbé Raynal, quoiqu'il ait écrit ce beau livre *sur le Commerce des deux Indes*, est la créature la plus ennuyeuse qu'il y ait au

a à la sienne; et on n'est attaché à la vie qu'en [illegible] portion des plaisirs qu'elle nous cause. J'entends à [illegible] sent pourquoi les paysans meurent tranquillement [illegible] voient mourir les autres stupidement. Un homme [illegible] gné à Bicêtre pour toujours apprendrait toutes [illegible] morts de l'univers sans regret. Voilà la cause de la [illegible] leur militaire : la vie dure d'une campagne. On se [illegible] bravement après une nuit d'hiver passée au bivou[illegible] on méprise également sa vie et celle des autres, [illegible] est ennuyé. Ainsi, si vous avez pleuré plus que [illegible] c'est une marque certaine que, malgré les chagrins [illegible] les malheurs, votre vie à Paris est moins insipide [illegible] la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté [illegible] chats que j'ai auprès de moi, dont l'un s'étant [illegible] hier par la faute de mes gens, je me suis mis en [illegible] j'ai congédié tout mon monde. Heureusement, il [illegible] retrouvé ce matin, sans quoi je me serais pen[illegible] désespoir. Voilà mon état : et voyez vous-même [illegible] vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité?

Je ne suis point étonné que la convale[illegible] Grimm soit longue ; mais je voudrais qu[illegible] quel point de la [illegible] vous nous pl[illegible] ges ni par [illegible] On ne [illegible] végétative [illegible] ni [illegible] Alembert [illegible] Sans [illegible] ch[illegible]

avages
nous
com-
il bon
contre
plus

1772.

ec autant
cevoir du
l'imagination
vois que ses
ne peuvent pas
la suppuration y
meurtrissures est bien
y a pas de suppuration.

Il y a peu d'hommes au monde que je vénère et que j'aime davantage. Ainsi je suis ravi du succès de son livre : il est très bien écrit, d'un style fleuri ; c'est le livre d'un homme de bien, très instruit, très vertueux, mais ce n'est pas mon livre. En politique je n'admets que le machiavélisme pur, sans mélange, cru, vert, dans toute sa force, dans toute son âpreté. Il s'étonne que nous fassions la traite des nègres en Afrique ; et pourquoi ne s'étonne-t-il pas qu'on fasse la traite des mulets de la Guienne en Espagne? Y a-t-il rien de si horrible que de châtrer les taureaux, de couper la queue aux chevaux, etc. Il nous reproche d'être les brigands des Indes ; mais Scipion put bien l'être des côtes de Barbarie, et César des Gaules. Il dit que cela tournera mal ; mais tout le bien tourne en mal.

Le veau de Pontoise tourne en....., n'en mangez donc pas ; la danse en lassitude, ne dansez donc pas. L'amour en peines, n'aimez donc pas. Ainsi mon avis est qu'on achète des nègres tant qu'on nous en vendra, sauf à s'en passer si nous réussissons à les faire vivre

monde. La première fois que je me suis trouvé avec lui, c'était chez ce sot baron d'Holbach : nous étions douze à table. J'avais peur d'ouvrir la bouche en français devant tant de monde et tant de domestiques ; mais, comme il commençait à me questionner à travers la table sur nos colonies, que je connais aussi bien que le cophte, je lui fis signe que j'étais sourd. Après le dîner il découvrit que je ne l'étais pas et il ne me l'a jamais pardonné. » Walpole à Conway. Strawberry Hill, 12 novembre 1774. (Voir l'appendice V.)

en Amérique. Mon avis est de continuer nos ravages aux Indes tant que cela nous réussira, sauf à nous retirer quand nous serons battus. Il n'y a pas de commerce lucratif au monde; détrompez-vous. Le seul bon est de troquer des coups de bâton qu'on donne, contre des roupies qu'on reçoit. C'est le commerce du plus fort. Voilà mon livre; bonsoir.

XXXII

A LA MÊME

Naples, 19 septembre 1772.

Ma belle dame,

Aucune lettre de vous n'a été attendue avec autant d'impatience que celle que je viens de recevoir du 22 août. Vous m'aviez noirci le cœur et l'imagination sur l'état de la santé de notre ami [1]. Je vois que ses entrailles sont restées meurtries. Elles ne peuvent pas être ulcérées, on s'en apercevrait; la suppuration y serait établie. La durée des meurtrissures est bien longue, par cela même qu'il n'y a pas de suppuration.

1. Grimm.

Il me paraît fou à lui d'entreprendre un voyage, puisqu'il souffre en voiture. Cependant je voudrais le voir : ainsi arrangez-vous.

Remerciez le philosophe de la description du monument[1] qu'il a voulu m'envoyer. Elle est superbe à une chose près, que je vous prie de lui faire observer. Les anciens nous ont surpassés en tout. C'est un fait. Jamais ils n'ont peint ni sculpté la mort, figure hideuse, dégoûtante, révoltante, et qui n'avance de rien nos affaires, si ce n'est qu'elle nous empoisonne la vie. Leurs sujets sépulcraux sont toujours gais et décents ; leur enfer est celui des gens de bien et de goût. Pour conduire les âmes à *l'Orcus*, constamment ils emploient Mercure, jeune homme d'une figure très agréable. Le caducée, symbole de paix et d'éternité, ne lui est donné que pour cela. Tous les monuments anciens sont d'accord sur cela. Or je prendrais, au lieu de la mort ou d'une figure symbolique, Mercure dans le monument de Gotha : les attributs de cette divinité sont si reconnaissables, que rien n'est plus aisé que de le deviner. Le chapeau avec des ailes, les ailes aux talons, le caducée. Il éviterait par là une figure hideuse, ou la figure symbolique, difficile à démêler, et qui n'est appuyée d'aucun exemple et d'aucune autorité. Mais il gagnerait en cela que, sans se gêner, il se trouverait

1. Le tombeau du duc et de la duchesse de Saxe-Gotha.

avoir composé son groupe de quatre figures, deux hommes et deux femmes, chose excellente ; et ces quatre figures seraient Mercure garçon, le duc vieillard, la duchesse femme âgée, la province jeune femme. Ainsi il rassemblerait les quatre âges, chose encore plus excellente. Enfin si les ignorants ne savaient pas que Mercure est le conducteur des ombres, ils seront toujours contents de voir que c'est le dieu de la paix, qui conduit ces deux âmes vertueuses par la route du tombeau à la paix éternelle ; et cela ôte la tache de paganisme qu'il paraîtrait y avoir dans le monument. Le philosophe m'aime trop pour se fâcher que je lui donne un avis ; au contraire, il me remerciera.

Je sais bien plus d'anecdotes de la vie d'Helvétius qu'il n'y en aura dans son ouvrage posthume[1]. Je n'aime pas trop que cet usage d'attribuer des ouvrages nouveaux aux morts se répande ; cela intriguera furieusement la postérité. Au moins il devrait y avoir un archive du secret qui rendît les ouvrages aux véritables auteurs lorsque ceux-ci seront morts à leur tour.

Je reviens au monument. Je voudrais que Mercure poussât de la main la duchesse et touchât du bout de son caducée le duc. Cela varierait l'attitude et expri-

1. Helvétius laissa plusieurs ouvrages manuscrits : d'abord *le Bonheur*, dont il sera question plus loin, puis *de l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*.

merait que la duchesse[1] a précédé d'un certain temps son époux. Dans la composition du philosophe, il semble qu'ils soient morts presque en même temps.

Aimez-moi; écrivez des longues lettres: engagez Magallon à me tenir sa parole de m'écrire souvent; car il paraît qu'il n'en fera rien, malgré sa promesse. Adieu, embrassez mes amis; faites des compliments à tout le monde. Rien ne me paraît plus douteux que le retour de Gatti en France. Adieu encore. Mille choses aux barons Allemands.

1. La duchesse Dorothée de Saxe-Gotha était une femme pleine de charme et du plus rare mérite. Voltaire l'appelle « un heureux assemblage de grâces et de vertus ». Il lui adressa ces jolis vers :

Fais naître pour elle un éternel printemps,
Étends dans l'avenir ses belles destinées,
Et raccourcis les jours des sots et des méchants
Pour ajouter ses années.

XXXIII

A LA MÊME

Naples, 17 octobre 1772.

Ma belle dame,

J'avais reçu de vous le n° 6 du 5 septembre : c'était une lettre fort courte et fort triste sur les alarmes que vous causaient la santé chancelante et l'humeur chagrine de la chaise de paille. Cette lettre m'attrista, et m'ôta toute envie de répondre. Ensuite deux semaines se sont passées sans recevoir aucune lettre de vous. Le chagrin et la mauvaise humeur se sont augmentés en moi, et il m'a été impossible de vous écrire ; j'avais presque pris en horreur Paris, ne sachant pas même si un tremblement de terre ne l'eût englouti. Je me voyais abandonné, j'abandonnais à mon tour.

A présent votre lettre du 26 septembre arrive cotée n° 9. Il y a donc deux numéros de vous égarés ; cela me désole. Votre lettre ne contient que des discussions profondes sur les causes des retards, des dépenses et des égarements de nos lettres. C'est bien le comble du malheur qu'une partie de nos lettres s'égare et que l'au-

utiles. Il y aurait le troisième, de percer dans le milieu de l'Afrique; mais nous n'en ferons rien. Il est trop fort pour nous [1].

Vous me demandez si j'ai lu l'abbé Raynal [2]? Non. Mais pourquoi? Parce que je n'ai plus ni le temps ni le goût de la lecture. Lire tout seul, sans avoir à qui parler, avec qui disputer ou briller, ou écouter, ou se faire écouter, c'est impossible. L'Europe est morte pour moi. On m'a mis à la Bastille. J'appartiens au règne végétal à présent, et je me vois dans un désert, environné de souches, de poutres et de ces *truncus inutile lignum* dont je vois faire de temps à autre des Priapes. J'attends mon tour, et je prie Dieu qu'il arrive assez à temps pour faire valoir tous les attributs de ma divinité. Je vous embrasse, cher philosophe, de tout mon cœur. Aimez celui qui vous adore. Adieu.

1. Galiani devinait déjà ce qui devait être le but de tous les grands voyageurs du XIX[e] siècle.

2. *L'Histoire philosophique et politique du commerce des deux Indes*. (Amsterdam, 1770, 4 vol. in-8°.)

XXXI

A MADAME D'ÉPINAY

(Réponse aux nos 2 et 3.)

Naples, 5 septembre 1772.

Je les ai reçus en même temps. Ainsi j'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis [1]. Ne vous étonnez pas : je n'y ai pas été à beaucoup près aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur, et j'ai voulu en approfondir la cause.

Ce n'est pas l'absence, ce n'est pas que mon cœur soit changé ni endurci ; c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui qu'à mesure de l'attachement qu'on

1. Le marquis de Croismare mourut le 8 août 1772, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il conserva jusqu'au dernier moment toute la fraîcheur de son esprit; il ne perdit ni sa gaîté, ni son enjouement, ni aucune des grâces qui le rendaient si charmant. En dépit de ses changements fréquents d'opinion, il mourut avec beaucoup de calme et de philosophie pratique. « La vie du marquis de Croismare, dit Grimm, a été un tissu de procédés nobles et généreux, d'actions justes et désintéressées, de services rendus avec autant de zèle que de simplicité et de modestie. On peut écrire sur sa tombe qu'il n'a jamais rien fait ni rien dit comme un autre et qu'il a cependant toujours fait et dit au mieux. »

puis interrogé sur mon compte. Si la mode d'Orphée se rétablissait de revenir des enfers, je crois qu'on jouerait le rôle de Gleichen. Les premiers transports seraient pour le revenant, les seconds pour les gens restés là-bas.

Je suis fâché de vous quitter, mais il est tard et un importun vient me parler. J'ai répondu à Grimm, je crois qu'il sera content de l'inscription que je lui envoie; elle est au courant des affaires: si les événements changent, il faut changer l'inscription. Aimez-moi. La fatalité, mère de la curiosité, m'empêche de savoir si nous nous reverrons, quand et par quelle voie. Adieu.

XXXIV

A GRIMM[1]

Naples, 17 octobre 1772.

Salut à la chaise de paille!

Chacun a son goût. Voici mon inscription pour Catherine II, faite en six minutes, après en avoir reçu l'ordre de votre part et bon plaisir. Rien n'est si aisé

1. Cette lettre, tirée de la Correspondance Littéraire de Grimm, n'existe ni dans l'édition Barbier ni dans l'édition Seryès.

que de mettre de grand mots à la place de grandes choses. Il m'aurait fallu six ans peut-être pour trouver une inscription pour d'autres souverains

CATHARINA II AUGUSTA
MATER SENATUS, MATER CASTRORUM,
MATER PATRIÆ,
CONDITIS LEGIBUS, BONIS ARTIBUS RESTITUTIS,
REGE POLONIS DATO,
TURCIS TERRA MARIQUE DEBELLATIS,
TARTARIS IN POTESTATEM REDACTIS.
VALACHIS, MOLDOVIS IN FIDEM RECEPTIS,
FINIBUS IMPERII PROPAGATIS,
STATUAM CUM ORNAMENTIS
IMPERATORI CÆSARI PETRO I AUGUSTO
PATRI PATRIÆ
LIBENS MERITO POSUIT.
DEDICATA ANNO 1772, MENSE, ETC.

Le philosophe a oublié que c'est Catherine elle-même qui érige la statue de Pierre-le-Grand et que personne ne doit se louer ni directement ni indirectement[1]. Dans les inscriptions, il ne faut que des faits et des faits vrais. Ce sont des monuments historiques et rien de plus. La postérité doit juger sur les faits.

Vous ne galoperez pas, à ce que je crois, de longtemps. Les médecins ont bien fait de vous défendre de voyager sitôt. J'aurais mille choses à vous dire, mais je me suis purgé ce matin et je dois aller dîner

1. Catherine fit ériger à Saint-Pétersbourg une statue équestre de Pierre-le-Grand sur le modèle de Falconet. Grimm s'adressa à Galiani et le pria de composer une inscription que l'on graverait sur le socle de la statue. Diderot avait composé aussi une inscription, mais elle n'avait point convenu à Grimm. (Voir l'appendice VI.)

chez des Espagnols aussi grands qu'aimables, que M. le duc d'Arcos a amenés avec lui. Ils sont si différents de l'idée qu'on avait des Espagnols que le marquis de Mora n'est plus pour moi un miracle ; il n'est plus à mes yeux que le plus grand des grands d'Espagne.

Adieu, dites mille choses de ma part à nos amis. Je me reproche de ne pas leur écrire, mais le départ du baron de Gleichen a cassé mon dernier ressort et je suis devenu absolument immobile. Adieu.

XXXV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 24 octobre 1772.

Votre lettre du 1er octobre m'a beaucoup satisfait. Vous y paraissez plus gaie et plus tranquille que dans les précédentes. Dieu en soit béni.

Commençons par répondre à vos questions. Votre recette de *stagna sangue* a eu le succès qu'ont tous les remèdes qui ne sont pas ordonnés par les médecins traitants, mais par des amis affectionnés. On l'a demandé avec empressement, on en a importuné le malavisé pro-

posant, on l'a reçu nonchalamment, on n'en a rien fait, et l'on s'est cru guéri.

Pour mon vin antiscorbutique, je suis bien aise d'en posséder la recette, mais je ne l'ai point pris. On prend des remèdes à proportion de l'attachement qu'on a à la vie. Voilà pourquoi les vieillards en prennent toujours, les jeunes personnes point. Je n'en prendrai donc pas à Naples, j'en aurais pris à Paris.

Gleichen ne vous a pas bien peint ma situation; je vais le faire, moi, en deux traits. Figurez-vous Confucius transporté en une seule nuit à Paris, où personne ne le connaîtrait, et lui ne sachant d'autre langue que le chinois. Il ne parle qu'avec lui-même, et il a soit la consolation, soit le regret, de savoir qu'il est adoré en Chine.

J'ai été l'avant-dernière semaine chez mon frère à Sorrento, où j'ai trouvé mes trois nièces qui demandent à cor et à cri d'être mariées au plus tôt, avec menace de se marier *ingénuement* d'elles-mêmes, si on ne se presse pas. C'est bien amusant.

J'ai été cette semaine à la Torre del Greco, chez un ami de ma plus tendre jeunesse. Il aspire à être *juge de la vicairie*. Précisément, le jour que j'y arrivai, il eut la nouvelle qu'un juge de vicaire était mort; ainsi il m'a parlé toujours de ses prétentions, et m'a forcé de solliciter pour lui; c'est bien amusant encore! Voilà mes campagnes. Au contraire, j'ai eu hier soir chez

moi le comte de Rzewuski[1] ; nous avons causé tête à tête trois heures, et cela vaut bien mieux que nos campagnes. Dans mes abbayes, je n'ai point de maisons. Il y a le mauvais air six mois de l'année. On rencontre des voleurs sur les grands chemins ; à cela près, ce sont des endroits délicieux, un vrai paradis terrestre.

Je vous supplie instamment d'arracher de Merlin pied ou aile. Aussitôt que vous aurez quelque argent à moi, daignez m'en avertir, et je vous tirerai des lettres jusqu'à concurrence de la somme qui sera dans vos mains. Vous ne sauriez deviner [illegible] de mon empressement; il serait trop long de vous la mander. Je la dirai à Grimm ; mais il suffit que vous sachiez que je suis pressé de faire cette remise, et je me contente de finir avec Merlin, même avec perte. Où diable Diderot dénicha-t-il ce Merlin enchanteur !

Caraccioli a bien tort d'oublier mes lettres ; je suis le seul à Naples qui ne l'ai point oublié.

Votre chanoine d'Étampes[2] a pris trop d'espace

1. Le comte Rzewuski fit un long séjour à Naples ; il est question de lui, mais en fort peu de mots, dans le journal de madame de Saussure.

2. Le chanoine d'Étampes était l'abbé Desforges ; il avait imaginé un char volant et projetait de s'en servir pour aller visiter les capitales de l'Europe. Pendant quelques jours son nom fut célèbre. « On ne brûlera jamais le chanoine d'Étampes comme sorcier, dit Grimm, tout ce qu'il sait de magie se réduit à une

dans votre lettre, et pas assez dans les airs. J'aurais mieux aimé la trouver remplie de détails de Gleichen ou de Grimm. Enfin il m'a fait rêver au pourquoi tous les fanatiques aiment le mariage-concubinage, témoin l'abbé de Saint-Pierre, Luther, Descartes, Rousseau et votre chanoine. Pourquoi tous les grands caractères aiment le libertinage, témoin César, Auguste, Laurent de Médicis, Henri IV, etc. Voici pourquoi : le fanatique est heureux dans la fixation de ses idées ; il n'aime pas à s'en détourner ; rien ne tranquillise tant qu'une gouvernante. Les grands hommes aiment le tumulte des idées, et ils ne s'en délassent qu'en entrant dans un autre tourbillon encore plus violent. La galanterie est de toutes les tempêtes la plus orageuse ; elle fait leur délassement.

chose très simple ; il a fabriqué une espèce de gondole d'osier, il l'a enduite de plumes, il l'a surmontée d'un parasol de plumes ; il s'y campe avec deux rames à longues plumes, et il espère, à force de ramer, de se soutenir dans les airs et de les traverser. » Il se fit porter par quatre paysans sur une hauteur près d'Étampes ; à peine leur avait-il dit de lâcher la gondole qu'il tomba lourdement à terre au milieu des rires de l'assistance. L'abbé Desforges n'était pas à ses débuts en fait de bizarreries ; il avait publié, une quinzaine d'années auparavant, une brochure pour prouver l'obligation où était tout prêtre catholique d'épouser une fille chrétienne ; cela lui valut d'être envoyé à la Bastille et de là au séminaire de Sens, où travaillé par la manie d'écrire, il composa un volume assez léger sur les amours des hirondelles. On le menaça de l'enfermer pour toujours, s'il le publiait. C'est alors qu'il se jeta dans la mécanique, on a vu avec quel succès !

Je crois qu'on pourra voler dans les airs, si on découvre un ressort d'une force presque infinie. Je crois que les ailes d'un homme devraient être de quatre-vingts pieds d'envergure. Une machine pesant autant qu'un homme, et un homme dessus demandent cent soixante pieds. Il est difficile de faire une plume raide et légère de la moitié de cette étendue; ainsi nous ne volerons pas de longtemps.

Je n'ai pas le temps ce soir de vous en dire davantage. Gleichen ne m'aimera jamais assez. Adieu.

XXXVI

A LA MÊME

Naples, 20 octobre 1772.

Grand Dieu ! à quelle heure donc me ferez-vous coucher cette nuit? Il est deux heures après minuit et je commence cette lettre. La vôtre m'est parvenue cet après-dîner. L'envie d'y répondre m'a pris ; il est venu du monde, du monde ennuyeux, cela va sans dire, enfin des Napolitains. Je suis sorti, allé chez mon ministre d'État, le seul endroit que je hante. Je suis rentré, et le monument du prince de Saxe-Gotha

m'est revenu dans la tête. Adieu donc le sommeil ; il a fallu le faire, et il a fallu vous répondre. Écrivons donc ; nous dormirons quand il plaira à Dieu.

Mercure pourrait très bien être dans un temple de luthériens, à moins que ces messieurs ne soient bien plus difficiles que nous. Je crois qu'il y en a un sur un tombeau à Saint-Pierre ; ce qui est sûr, c'est qu'il y a un Hercule, comme symbole de la jeunesse, au tombeau de Julien de Médicis à Florence, dans la sacristie. Nous avons ici, derrière un maître-autel, le fameux tombeau de Sannazar [1], où il y a Apollon et Minerve. Mais s'ils n'en veulent pas, il faut plier les épaules. Sans flatterie, il est difficile, croyez-moi, après la pensée du philosophe, d'en trouver une aussi belle, simple noble, tendre, énergique. Vos urnes ne m'ont pas fait rire ; mais ce sont des urnes, et il nous faut des figures de héros. Un pâté de Périgord ne ressemble pas plus à un dindon qu'une urne à un prince mort.

La *Paléocathèdre* [2] a peut-être raison de dire qu'en bas-relief on rendrait mieux le bûcher. En effet les flammes sont difficiles à rendre en marbre, en relief. En outre, je trouve que votre tombeau ressemblerait à une halte de chasse. On prendrait les urnes pour des

1. Célèbre écrivain et poète napolitain. Né à Naples le 28 juillet 1458 et mort le 24 avril 1530. Galiani, dans son livre sur le dialecte napolitain, parle longuement de Sannazar.

2. Vieille chaise. (Grimm.)

marmites, le bûcher pour du bois de chauffage, et le phénix pour une poularde qu'on fait rôtir.

Vous me demandez mon sentiment et ma pensée. On veut de l'antique et du simple. En ce cas, je suis en état de leur donner du bien simple et du bien antique; mais il ne sera ni nouveau, puisqu'il est antique, ni ingénieux, puisqu'il est simple, ni original, puisqu'on veut des copies. Il est constant que les anciens, dans les monuments de mari et femme, ont toujours mis leurs figures à demi couchées sur les tombeaux, tantôt accouplées, tantôt en face; et c'est le plus fréquent, d'autant plus qu'il fait un meilleur effet. D'après cela, j'ai dessiné le tombeau, et pour vous faire rire à mon tour, je vous envoie le premier croquis et puis l'ouvrage mis au net. Je ris moi-même en voyant ma façon de dessiner. Mais vous savez que tous mes membres, excepté un, n'ont jamais voulu obéir à mon imagination. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a aucun peintre au monde qui travaille aussi vite que moi. Mais laissons mes louanges et mes talents. Je sens que mon dessin a grand besoin d'une description. Je couche donc le duc et la duchesse; ils se donnent la main cela indique, en même temps, la constance de leur amour conjugal, et le tour que la duchesse a joué à son mari, de l'entraîner après elle. La duchesse, soulevant une main, d'un doigt indique le ciel où il faut monter, et l'unité d'un Dieu, en qui seul il faut avoir

confiance : elle regarde en haut en effet. Le duc, d'un air attendri, la regarde, et, pour prendre congé de sa province, lui donne sa main à baiser. La Province, symbolisée par un génie en pleurs, lui baise tendrement la main, et paraît vouloir le retenir. Il tient de l'autre main l'écusson des armes de Gotha, etc. ; de l'autre côté, auprès de la duchesse, est un autre génie, le visage couvert d'un drap, le flambeau renversé, éteint dans la main ; de l'autre, il embrasse le tombeau où sont les cendres chéries : c'est l'amour filial. Le tombeau est simple, d'un ordre attique, l'inscription au milieu. Le tout porte sur deux socles, dont le premier est orné de crânes de boucs, avec des festons à l'antique ; l'inférieur n'a qu'un ornement à bâtons rompus à l'antique. Si vous le faites dessiner joliment, vous verrez que le tout a un bel effet, et une grande harmonie ; car les postures, quoique simples, sont en contraste. Voilà mon ouvrage de deux heures. J'ai ajouté l'inscription, et elle vaut mieux que mon dessin à beaucoup près. Si le prince s'y connaît, il ne la changera point du tout. Les années et les jours de leurs morts devraient s'écrire sur les côtés latéraux du monument, pour ne pas allonger l'inscription, et ne lui rien ôter de sa majesté laconique. Voilà assez parler des morts.

Vous me grondez de ce que j'ai quelquefois de l'humeur contre Magallon ou d'autres ; mais savez-vous que c'est le plus grand des miracles que mes lettres ne

soient pas remplies de mauvaise humeur? Puis-je écrire à Paris sans y penser? Et puis-je y penser sans avoir de l'humeur? Magallon m'écrit cette semaine, et, pour me consoler, il veut me faire accroire que Paris est changé tout à fait; mais, tant que mes amis vivront, il ne serait pas changé pour moi.

La cérémonie de mademoiselle Clairon, à la statue de Voltaire, a je ne sais quoi de pantomime grotesque qui me déplaît [1]. On en aurait pu faire tout autant,

1. La cérémonie qui s'était passée chez mademoiselle Clairon et que Galiani qualifie si sévèrement, était due à l'initiative de Marmontel. « Mademoiselle Clairon donne ordinairement à souper les mardis. Personne n'était prévenu. La compagnie se rassemble chez elle. Elle ne paraît point et se fait excuser, sous prétexte qu'il lui est survenu une affaire indispensable, mais ne tardera pas à paraître. Lorsque tout le monde est arrivé, on prie l'assemblée de passer dans une autre pièce. Là, deux rideaux s'ouvrent. On voit le buste de M. de Voltaire placé sur un autel. A côté, mademoiselle Clairon, habillée en prêtresse, commence l'apothéose en posant une couronne de laurier sur sa tête et en s'écriant, avec cette voix noble et harmonieuse que nous avons tant de fois applaudie au théâtre :

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire Envie, et pour l'admirer
Tu dis : Attendons qu'il succombe
Et qu'il vienne enfin d'expirer.

» M. de la Harpe, l'un des spectateurs de l'apothéose, fut chargé d'en rendre compte à M. de Voltaire. Cet hommage fait un sensible plaisir au patriarche, comme vous pouvez penser. Il a répondu à M. de la Harpe : « La maison de mademoiselle Clairon est donc devenue le temple de la gloire? C'est à elle à donner des lauriers, puisqu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement. Je suis un peu entouré de cyprès. » (Grimm, *Corr. Litt.*)

si on avait consacré, dans le foyer de la comédie, la statue du dieu Priape. On a beau faire ; tant que nous ne ferons point du théâtre un acte de religion, et des filles de joie des prêtresses, on ne fera pas d'un poète tragique un héros à statues.

Vous m'apprenez la chose du monde la plus neuve, et la plus étonnante pour moi; que dans mon *Dialogue sur les femmes*, il y a un trait qui pourrait blesser Thomas, dont je n'ai pas vu l'ouvrage [1], et madame Necker [2]. Je vous jure que je n'en ai pas eu l'intention. Trois cents lieues et trois années sont de grands intervalles. N'ayant conservé aucune copie de mon *Dialogue*, je ne sais pas ce qu'il y avait. Vous êtes la maîtresse d'en ôter tout, la moitié ou telle partie qu'il y aurait, et vous ne pouvez me faire rien de plus agréable, que d'en ôter ce qui blesserait mes véritables amis. Je me souviens qu'il y avait ce trait, que dans mon *Dialogue* il n'y avait rien de ce que dit M. Thomas. Mais ceci me blesse bien plus qu'il ne le blesse. J'aimerais bien mieux dire les choses que dit Thomas, que lui de dire les miennes. Ainsi, je ne crois pas que ce soit cela qui

1. Thomas venait d'écrire un ouvrage intitulé : *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes*. Mais quand Galiani avait composé son *Dialogue sur les femmes*, il ne connaissait pas encore le travail de Thomas.

2. Thomas avait esquissé le panégyrique de madame Necker dans son *Essai sur les femmes*.

vous paraît offensant. Au reste, ôtez tout, je vous en prie. Au surplus vous savez que j'aimerais que mes lettres fussent lues et vues de tous mes amis. Ce n'est pas par vanité : c'est pour me conserver dans leur souvenir ;c'est parce que j'aimerais à leur parler, et je ne le puis pas; c'est parce que je mange à Naples, mais je vis toujours à Paris et j'y vivrai tant que je pourrai. Ainsi, de mon côté, nulle difficulté que ce que je vous envoie soit vu, excepté ce qui blesserait les dévots, gens à craindre, gens qu'un Italien doit encore plus ménager qu'un Français.

Ma foi ! il faut enfin aller se coucher. Bonsoir.

P. S. Il me paraît qu'on n'entendra rien à mon *Dialogue*, ou du moins qu'on ne le goûtera pas, si on ne lit votre lettre dont il était la réponse; si vous voulez, je vous en enverrai la copie.

XXXVII

A LA MÊME

Naples, 7 novembre 1772

M. Sersale est arrivé. Il m'a remis *le Bonheur* d'Helvétius, de votre part; la prose en vaut bien les

vers. Dites-moi si c'est d'Alembert qui l'a écrite, ou l'abbé Morellet ou quelque autre de ses amis [1].

Il m'a remis en même temps une lettre de vous, et j'ai trouvé avec plaisir que c'était le n° 8, que je regrettais. Il ne me manque à présent que le n° 7; mais j'entrevois qu'il ne pouvait me parler que de vos maux et de vos chagrins. Je ne le regrette donc pas. Votre n° 8, qui a peut-être bien eu raison de ne pas venir par la poste, m'a attendri jusqu'aux larmes. Vous m'ouvrez votre cœur, que je vois brûler aux flammes d'un élixir de sentiments, de vertus et d'héroïsme. Mais pourquoi être héroïne au point de s'en trouver mal? Si la vertu ne nous rend pas heureux, de quoi diable sert-elle? Je vous conseille donc d'avoir autant de vertu qu'il en faut pour vous procurer vos aises, votre commodité, et pas davantage. Si quelque chose va arriver qui vous causerait un chagrin mortel, barrez-la, empêchez-la de toutes vos forces, et n'ayez pas le regret de l'avoir pu faire et de ne l'avoir pas fait; et point d'héroïsme, je vous prie, car

1. *Le Bonheur*, poème en six chants, ouvrage posthume d'Helvétius. Il ne fit aucune sensation à Paris et fut bientôt oublié. On ne peut en dire autant de la préface : « C'est un morceau plein de philosophie, écrit dans le meilleur goût, hardi, sage et piquant. Cette préface est de M. de Saint-Lambert, mais à cause des *scribes* et des *sépulcres blanchis*, il n'en convient pas, et l'on a dit qu'elle a été trouvée dans les papiers de feu Duclos. » (Grimm, *Corr. litt.*)

il me tue et m'ennuie à périr. Depuis que la gloire n'est plus le souverain bonheur, il ne sert plus de rien, car on n'en parle pas. Mais encore quel sot bonheur que des sots (c'est-à-dire les hommes), au milieu de cent sottises, mille mensonges, cent mille bavardages, disent quelquefois : Ah ! la défunte sacrifia sa vie pour un sentiment héroïque! Vivent le sot et la défunte! Faites donc une ferme résolution de tuer ce ver rongeur que j'entends à présent, et que je ne comprenais pas dans vos précédentes, à cause de l'anachronisme. Si vous le voulez, il me paraît que vous le pouvez en parlant, mais si vous étouffez, c'est votre fauté. Au reste, il me paraît que vous ne courez pas autant de risques que votre imagination montée vous en présente [1]. Je ne saurais me persuader qu'un homme de bon sens calculât toujours les avantages au poids de l'argent et au marc la livre. Les agréments de la vie sont très souvent incommensurables avec l'argent. Je n'irai pas vice-roi en Irlande ; or donc, tranquillisez-vous.

Je ne trouve pas qu'un voyage engage à une expa-

1. Il s'agissait des voyages répétés de Grimm, voyages qui désolaient madame d'Épinay. Les fonctions diplomatiques de Grimm nécessitaient de fréquentes excursions dans les cours d'Allemagne. Son titre de conseiller privé de l'impératrice de Russie, les missions dont elle le chargeait et par-dessus tout l'attachement profond qu'il avait pour elle, l'attiraient aussi à Pétersbourg. La pauvre madame d'Épinay ne pouvait s'habituer à ces absences, mais par délicatesse elle n'osait pas s'en plaindre Grimm.

triation, ni qu'il donne des droits et des titres pour l'exiger. On voyage pour sa santé, pour son instruction, pour son plaisir : il n'y a que les courriers de cabinet sur lesquels on a droit d'exiger qu'ils aillent.

La lettre à la mère des rois et des bâtards des rois était déjà sur la gazette. Elle prouve à quel point était inepte à se placer à la tête d'un parti son auteur, qui pétri de tendresses, de belles phrases et de mamans, a très mal fait d'aller dans l'ile de l'amirauté, où il n'avait que faire. Il fallait aller dans la ruelle de son lit pour se coucher ou dans sa garde-robe pour p..... sa peur. Quel siècle! quels héros de papier mâché! Et vous aimez l'héroïsme! Bonsoir. Je suis en colère contre les héros présents et à venir. J'aime les trépassés, car ils juraient comme des renégats et ne disaient pas maman, mais f...... Ainsi soit-il.

XXXVIII

À LA MÊME[1]

Naples, 14 novembre 1772.

Ma belle dame,

. . . .

Il est vrai que j'ai laissé écouler quelques semaines sans vous écrire, mais mon imagination démontée ne me fournissait rien. La semaine passée aussi, j'ai laissé de vous écrire ; je n'en avais point envie, et il ne faut, comme vous savez, faire jamais rien à contre-cœur. Peut-être je n'écrirais pas ce soir non plus, si je ne devais vous féliciter sur votre heureux dégonflement. Eole, votre amoureux, vous avait rendu grosse d'un Nothus. Changez d'amoureux, si vous m'en croyez, sans quoi vos accouchements seront terribles, épouvantables et vous n'en pourrez jamais garder le secret.... Dieu puisse ne pas vous faire manquer de sage-femme dans cette importante situation !

Gleichen ne m'a jamais écrit depuis Paris. Gatti

1. Cette lettre n'existe pas dans l'édition Barbier.

doit être proche de Chanteloup, s'il n'est pas mort de regrets en chemin. Je suis, on ne saurait davantage, anéanti par un mortel ennui qui ne m'empêche pas de me bien porter. Aimez-moi, et croyez mon esprit mort, et mon corps plein de santé. Adieu.

XXXIX

A LA MÊME

Naples, 21 novembre 1772.

Apparemment, ma belle dame, votre n° 11 est celui que vous avez écrit hier, et qui ne m'est pas arrivé aujourd'hui, parce qu'il doit attendre une occasion. Il est vrai, je suis resté deux ou trois semaines sans vous écrire : mais n'admirez-vous pas qu'après trois années d'ennui et de séjour à Naples, j'écrive encore?

J'aurai aussi un Dialogue à vous envoyer : mais il ne vous sera envoyé que par Grimm, s'il vient le chercher. Je ne vous dirai à présent que les interlocuteurs: Voltaire, le baron d'Holbach, le curé de Deuil. Jugez par les interlocuteurs du mérite de la chose.

Vous m'avez donné de très intéressantes nouvelles de Paris. Si j'aimais la vengeance, je vous dirais à mon

tour que la princesse d'Acquaviva est accouchée; que le duc de Calabritto est parti hier pour sa terre; que sa mère l'a devancé de quelques jours; que son page a été avant-hier envoyé aux galères pour l'avoir volé; et qu'enfin il a plu cette nuit. Si nous continuons sur ce ton, notre correspondance deviendra aussi intéressante qu'amusante. Il suffit que vous vous souveniez que l'exemple m'a été donné par vous, en m'apprenant que mademoiselle Luci est morte, et que madame Necker déménage.

Le temps me manque ce soir, ayant écrit un volume à Caraccioli. Pourquoi personne ne me parle-t-il de Gleichen? Saluez-moi le baron, la baronne, etc.

Adieu, aimez-moi, amusez-vous avec le découpeur de Voltaire[1]. Bonsoir; mille compliments à Magallon qui vous rendra cette lettre.

1. Le découpeur de Voltaire, dont madame d'Épinay avait parlé à Galiani, n'était autre que le fameux Huber de Genève. Nous trouvons sur lui quelques détails dans les *Mémoires* de madame d'Oberkirch : « M. Huber, doué d'une facilité extraordinaire, a appris la peinture tout seul. Il avait surtout le talent de découper des portraits et faisait ainsi des tableaux d'une exécution étonnante. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe. Protégé par Voltaire, il avait découpé son portrait si souvent, qu'il le faisait avec les mains derrière le dos sans ciseaux et avec une carte qu'il déchirait seulement. Les vingt dernières années de sa vie se passèrent chez M. de Voltaire à faire des tableaux à l'huile assez mauvais, dit-on. »

XL

A M. BAUDOUIN

Maître des requêtes.

Naples, 28 novembre 1772.

Monsieur et cher ami,

M. Schutz [1] m'a fait parvenir des papiers concernant l'administration actuelle des blés en France, que vous aviez souhaité me communiquer.

Avant que de vous en parler, permettez que je vous dise qu'il y a eu un an au mois de juillet que je vous avais expédié deux quintaux de macaroni et de lasagnes, dont M. Nicolaï avait été l'heureux négociateur. Le consul d'Espagne à Marseille m'avertit qu'ils étaient en effet arrivés, et qu'il allait les expédier à Paris, adressés, pour une plus grande sûreté, à notre aimable Magallon. Depuis cette époque je n'ai eu aucune nouvelle de ces caisses. J'ignore si elles vous ont été exactement rendues selon mon intention. En vain j'en ai parlé mille fois à Nicolaï, à Magallon, au prince Pignatelli, à la nature entière; tout a été sourd à ma

1. Secrétaire de l'ambassade de Danemark.

voix. Ce qu'il y a de plus inconcevable, on répondait à mes lettres, et l'on se taisait sur cet article. Le plus court aurait été de vous en parler à vous-même, mais je rougissais d'une démarche qui paraissait viser à exiger un remerciement pour une bagatelle. Puisqu'il faut que je vous écrive, permettez que je vous demande : les avez-vous mangés, oui ou non ? Étaient-ils bons ? En voulez-vous davantage, si vous avez reçu les premiers ; ou qui a été assez téméraire pour vous les escamoter ?

Passons à présent à la lettre et aux réflexions sur la lettre de M. le contrôleur-général. Ce que j'ai trouvé de mieux dans ces deux papiers (et qu'on n'y lisait pas), c'est la preuve complète de votre souvenir. Vous m'aimez donc encore, et rien n'est plus doux ni plus flatteur pour moi. Au surplus, que voulez-vous que je vous dise ? Ce qu'il y avait de mieux dans mes méchants *Dialogues,* était assurément l'épigraphe *in vitium ducit culpœ fuga, si caret arte.* M. le contrôleur-général voyant la barque penchée d'un côté, la renverse de l'autre : il veut empêcher l'exportation, il détruit la circulation intérieure. Il ramène les permissions particulières, il ramène l'arbitraire, le vice radical des monarchies. Tout est l'effet pourtant de la première faute de vouloir le commerce des blés, ou tout à fait libre ou tout à fait défendu. Supposez mon système adopté. Voici ce qui arriverait. On embarque-

rait, par exemple, au Havre des blés, en déclarant qu'on veut les envoyer à Bordeaux. L'exportation paye une traite, la circulation intérieure n'en paye aucune. Mais comme on n'est pas sûr de la fidélité du négociant, on commence par lui faire payer au Havre le droit de traite, ou par exiger une caution solvable. Si, au bout de quelques mois, il rapporte le certificat de la douane de Bordeaux, d'avoir importé autant de blé qu'il en a embarqué au Havre, on lui rend son argent ou l'on casse sa caution. Sans cela il est censé l'avoir exporté. Le négociant rencontrera toujours par devant lui un droit d'exportation dans ses spéculations; droit inévitable, et qui retardera son envie d'exporter, lui rendant toujours préférable l'approvisionnement des provinces de la France. On en usera de même avec les colonies, sans avoir recours aux permissions particulières. Tout cela sera la chose du monde la plus aisée, aussitôt qu'on aura établi un droit de traite; droit salutaire, sans lequel le commerce des blés ne sera jamais libre, ni tolérable. Je vois malheureusement que je ne me trompais pas en disant à MM. les économistes, qui n'y entendaient goutte dans leurs évidences, que le commerce d'exportation serait souvent préféré à celui de l'approvisionnement d'une province éloignée; qu'on donnerait du pain aux ennemis plutôt qu'aux gens de la maison. M. l'abbé Ribaud ou Roubaud, disait qu'il ne connaissait point d'ennemis;

que tous les hommes étaient frères. C'est bien chrétien, et bien peu politique. Enfin cette affaire me paraît gâtée pour longtemps en France ; on n'y suivra ni le système des économistes, ni le mien ; on y suivra le système naturel des monarchies, les permissions particulières, les faveurs de la cour, les entreprises des traitants, un coup de plume d'un intendant, une patte de griffe d'un ministre d'État ; cependant la France existera, puisqu'elle a existé de la sorte pendant huit siècles. On verra que le physique n'est pas changé, et l'on croira que le moral ne l'est pas non plus. On verra que les marronniers des Tuileries ont bien repoussé leurs feuilles au printemps, et l'on ne s'apercevra pas si les gens qui se promènent dessous sont des membres de l'ancien ou du nouveau parlement [1] ; c'est l'erreur naturelle des hommes de confondre le physique avec le moral ; je ne m'en étonne pas. L'effet physique suit de près la cause ; l'effet moral est très éloigné. Un orage arrive, et dans l'instant il déracine les vignes; on fait une faute en politique sur le commerce des vins, il faut attendre deux ou trois générations pour voir que ce malheureux

1. L'ancien Parlement avait été dissous en 1771 ; le nouveau, surnommé parlement Maupeou, avait été composé des membres du Grand Conseil et de quelques anciens membres de la Cour des Aides. Le chancelier Maupeou avait supprimé tous les anciens offices du Parlement.

impôt, *ce trop bu*, imaginé il y a un siècle, a déraciné plus de vignobles que tous les orages pris ensemble.

Vous existerez donc et même vous ne vous apercevrez d'aucun changement, quoique vous ayez perdu le pivot de votre liberté, *la vénalité des charges de judicature*. Elles n'en seront pas moins vénales *à la faveur* dorénavant; elles ne seront plus héréditaires et indépendantes. Ce coup suffit pour dénaturer la France et les Français au bout d'un siècle. Si vous réussissez à rétablir la vénalité sur le système ancien, comptez que tout ce qui est arrivé n'aura fait aucun mal; il aura au contraire servi à ramener le bon sens en politique et à détruire les systèmes creux, comme la querelle du jansénisme, après quatre-vingt mille lettres de cachet, a servi à ramener le bon sens en théologie. Mais si vous restez avec peu de magistrats amovibles, non héréditaires, vous tombez sous l'esclavage de la robe, comme ma patrie, l'Espagne, le Portugal. Il est moins dur que celui du soldat, comme était celui de l'empire romain, du Turc, des Orientaux; il convient mieux à un peuple policé: c'est un esclavage lent et mou. Il n'a pas l'attente et la ressource d'une révolution comme l'esclavage militaire. Il dessèche et maigrit la raison d'une nation ; à cela près il paraît ne causer aucun effet important. Mais est-ce un si grand mal de vivre et de mourir bête ? C'est à vous à résoudre ce problème[1].

1. M. Baudouin crut évidemment que ce *vous* était à son adresse, car madame d'Épinay, qui vit la lettre, en fit reproche

Si vous avez des moyens de faire contresigner quelques lettres[1], vous ne pourriez me faire un plus grand plaisir que de m'écrire quelquefois. Mandez-moi ce que font les économistes dans leur hiver. Sont-ils devenus des chrysalides? Leurs éphémérides, à quoi en sont-elles? Parlent-ils toujours du blé? Ont-ils entamé d'autres questions importantes? J'ignore, dans ce coin du monde où je me trouve relégué, ce qui se passe dans la charmante ville de Paris. Vous taisez-vous toujours? et de quoi parlez-vous, si vous parlez? Allons, dites-en quelques mots à votre très humble et très obéissant serviteur.

XLI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 5 décembre 1772.

Je ne suis resté que deux semaines ou trois tout au plus, dans le courant d'octobre, sans vous écrire. Je ne

à Galiani. L'abbé fut très désolé de cette méprise et expliqua que dans sa pensée le *vous* malencontreux tenait lieu de *vous autres* Français. (Voir la lettre de Galiani à madame d'Épinay du 3 avril 1773.)

1. Les faire contresigner, c'est-à-dire les faire parvenir sans frais. C'est toujours un des grands points pour l'abbé!

m'amusais pas, mais je m'ennuyais trop pour pouvoir vous écrire. Depuis ce temps, je vous ai écrit régulièrement sous l'enveloppe de M. Magallon. J'ai cru en cela vous faire plaisir, et répondre à vos intentions, car vous vous plaigniez des retards dans la main de Caraccioli, et Magallon m'avait encouragé à lui écrire en droiture. Je crois qu'elles se sont égarées, parce qu'elles étaient des plus longues et des plus intéressantes que je vous ai jamais écrites. Il y avait mon inscription pour la statue du czar Pierre; mon projet pour le tombeau de Saxe-Gotha; et mille autres choses dont je ne me souviens pas.

Je suis en butte aux chagrins, aux malheurs, aux petites disgrâces, depuis quelque temps, d'une manière incroyable. Elles affectent mon humeur bien plus que ma santé. Je n'ai la force de vous rien mander, puisque je n'ai pas celle de vous faire tenir mes lettres. Si on inventait des bombes à lettres!

XLII

A LA MÊME

Naples, 12 décembre 1772.

Vos deux lettres, du 15 et du 22 novembre, me sont parvenues dans la même semaine. Elles se contredisent puisque la première me donne le baron D** pour guéri, la seconde me le peint malade à faire peur. Cette incertitude me tourmente plus que vous ne sauriez imaginer.

Votre lettre du 15 me donnerait occasion de faire des dissertations sur la ressemblance que vous vous trouvez avec Ragot [1]; mais je ne suis pas en train de disserter ce soir. Lorsque j'imprimerai mon *Traité du Droit de Nature et des Gens*, cela aura sa place [2]. J'entreprends d'étudier le droit de nature dans les œuvres de M. de Buffon et d'après les bêtes. Dans la collection des *Voyages* de l'abbé Prévôt [3], je chercherai le droit

1. Ragot était le chien de madame d'Épinay.

2. Galiani a laissé un manuscrit ayant pour titre *Du droit de la nature et des gens*, tiré d'Horace.

3. L'abbé Prévost d'Exiles (1697-1763) fut un des écrivains les

des gens. La ressemblance de l'homme au chien fait mon Traité du Droit de la Paix et de la Guerre; la ressemblance de l'homme au taureau établit mes principes du Droit domestique de l'homme dans sa famille. Après mes deux Traités du droit de Nature et de celui des Gens, vient mon Droit public, qui aura pour titre : *De l'Influence des Préjugés* du Droit romain, sur le Système politique actuel de l'Europe. Voilà ce que je puis vous en dire ce soir. Je parle de composer des ouvrages, et je n'ai pas la force de dicter une adresse. Ah! mon Dieu que je suis abruti!

Dans la semaine, j'ai eu douze chagrins au moins, bien petits à la vérité, car le plus fort a été que, sur une abbaye dont je payais, pour le cadastre, en tout dix livres par an, on veut m'obliger d'en payer vingt-six. Que mon cœur devient mesquin dans ce pays sans vicissitudes, sans grandeur d'aucune espèce, excepté des grands sots? Enfin je ne suis bon à rien ce soir.

plus féconds du XVIII[e] siècle et son roman de Manon Lescaut est resté au premier rang des productions de ce genre. Il eut une existence très romanesque, terminée par la mort la plus tragique : frappé d'une attaque d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, il fut relevé inanimé par des paysans, qui le transportèrent à la cure voisine. L'officier public appelé ordonna l'ouverture du corps et au premier coup de scalpel, l'abbé poussa un grand cri; il succombait quelques minutes après à cette horrible blessure. — Son *Histoire des Voyages* est un ouvrage considérable, qui a été dans la suite retouché par Laharpe.

J'avais répondu, dès hier, à la chaise de paille. Il faut que j'écrive ce soir à Gleichen. Je vous remercie de l'épitaphe de Piron[1] dont il n'y a que les deux premiers vers qui soient bien beaux.

Si je n'étais trop malheureux en fait de finances, j'accepterais l'offre extrêmement polie, que vous me faites de la meilleure grâce du monde, de tirer sur vous jusqu'à la somme de dix louis ; mais je ne m'aviserai pas de compter pour sûr rien de ce qui est dû par Merlin l'enchanteur. Ainsi mandez-moi au plus vite l'argent que vous aurez reçu de lui ; et alors ce sera le temps d'en disposer.

J'obéis en vous écrivant par la poste ; mais je suis persuadé que Magallon aura à présent ses lettres payées par la cour : vous pourriez éclaircir ce fait.

J'ai dû répondre une lettre économico-politique à M. Baudouin. J'imagine que Magallon pourrait vous en procurer la lecture.

Je vous l'ai dit, ce soir il n'y a pas moyen de tirer parti de moi. Bonsoir. Portez-vous bien. Saluez mes amis.

1. Piron avait fait une chute qu'il disait plaisamment être la plus grave qui ait été faite depuis celle d'Adam. Il écrivit pour lui-même l'épitaphe suivante :

J'achève ici-bas ma route,
C'était un vrai casse-cou ;
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
Je fus sage, je fus fou ;
A la fin j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où :
Adieu, Piron, bon voyage !

XLIII

A LA MÊME

Naples, 19 décembre 1772.

Je n'ai pas plus de verve ni de gaieté, ma belle dame, ce soir que d'ordinaire. Rien ne m'égaie, rien ne m'électrise. Il faut pourtant que je réponde à vous qui m'avez écrit une lettre charmante, et à cette chaise de paille, aussi aimable que cruelle, qui veut me garder rigueur encore un an. Mon Dieu! que cette année sera longue! Dites-lui que Caraccioli ne connaît pas plus l'Italie d'à présent, que vous. Il n'a pas vu les nouvelles cours de Milan, Florence et Naples; il ne sait pas que les chemins sont devenus impraticables en hiver; il ignore qu'il y a des spectacles partout en été, et qu'il n'y en a pas dans l'Avent, dans le Carême et quinze jours après Pâques. En vérité c'est une folie de ne pas suivre mon projet de voyage tel que je le lui ai envoyé; et puis il faut se tirer des embarras le plus tôt possible. Plus tôt ce voyage sera commencé, plus on se dépêchera de le finir; et il faut compter l'anticipation du temps pour le tout parmi des êtres mortels.

Vous ferez de mon *Dialogue* [1] tout ce que bon vous semblera, pourvu qu'il ne coure risque d'être imprimé. Vous pouvez croire, que lorsque j'écrivais, je ne disais rien de ce que dit M. Thomas [2], je pensais à faire un acte de modestie. Il faut donc que son livre soit bien mauvais, s'il ne dit pas des choses qui vaillent les miennes. Mais, enfin, je voudrais voir son livre, et le recevoir au plus vite, car on me demande des livres nouveaux pour faire lire à notre reine, et j'imagine que ce livre pourrait lui plaire.

Vous avez eu raison d'aimer le chevalier Mocenigo; j'ai vu le même penchant dans mademoiselle Clairon, pour le duc de Villars, et j'observais que ces messieurs, par leurs soins et leur politesse, font continuellement des amendes honorables aux femmes du tort qu'ils leur font dans leur imagination. Peut-être aussi regrettent-ils de n'être pas femmes autant qu'ils voudraient? et ils vous admirent commes les textes dont ils sont les très humbles commentateurs: vous étiez donc un Tacite, un Suétone, dont Mocenigo était le Cazaubon [3].

A propos, dites à la chaise de paille que, s'il paraît à Paris, en langue française, quelque chose du voyage

1. Son *Dialogue sur les Femmes.*

2. Voir l'appendice VII.

3. Voir l'appendice VIII.

des savants danois en Arabie [1], il m'en informe tout de suite ; je souhaiterais de l'acquérir.

Aimez-moi, plaignez ma tristesse, ma situation ennuyée, mes goûts point satisfaits, mon ambition déplacée, mais sachez que je me porte bien malgré cela.

XLIV

A LA MÊME

Naples, 2 janvier 1773.

Ma belle dame, le courrier de France de cette semaine n'est point arrivé ; mais je vous dois une réponse au n° 17, car pour le n° 16, je l'attends avec M. de Pignatelli. La semaine passée, j'avais trop de chagrins et d'ennuis pour vous écrire ; cette semaine j'en ai tout autant, à cela près que j'ai recouvré mon chat qui s'était égaré en courant les chattes des rues. Le reste de mes chagrins est à peu près de la même force, et l'ensemble en est horrible. Ah ! la vilaine chose que le néant ! On s'est tant tourmenté pour savoir ce que

1. Voyage de Niebuhr en Arabie.

c'était que le diable, l'enfer, etc.; c'est le néant, le contraire du tout, c'est-à-dire de Dieu. Ceux qui n'ont pas savouré le néant, ne m'entendront pas; je m'entends bien moi. Qu'on voie Paris et Naples, on verra une légère esquisse du *tout* et du *néant*, et qu'on vienne après me dire que non !

Vous m'avez envoyé un arrêt du conseil sur les blés. Si cela renouvelait la querelle, le débit de mon livre, une nouvelle édition, avec un dialogue en forme d'apocalypse que j'y ajouterais, cela m'intéresserait beaucoup; mais j'ai grand peur d'avoir tué trop tôt les économistes. Je devais m'en amuser longtemps auparavant, comme les chats font des souris, et enfin les croquer. A quoi en sont-ils? Vous ne m'en avez jamais rien dit depuis. Et y a-t-il une éphéméride encore? Au reste, ma belle dame, voilà mon plan d'apocalypse. Le roi joue son jeu, les parlements jouent leur jeu: tous les deux ont raison. La monarchie tient essentiellement à l'inégalité des conditions, l'inégalité des conditions au bas prix des denrées, le bas prix aux contraintes. La liberté entière amène la cherté des vivres et la richesse des paysans. Le paysan riche ne tire plus à la milice, ne supporte plus la taille arbitraire, les saisies des contrebandes, etc.; il a la force de ne plus se laisser fouler, soit en se révoltant, soit en plaidant en justice, et il a assez d'argent pour gagner des procès. Il amène donc la forme républicaine, et enfin

l'égalité des conditions, qui nous a coûté six mille ans à détruire.

Mais laquelle des deux formes aimez-vous mieux, on me demandera ? J'aime la monarchie, parce que je me sens bien plus proche du gouvernement que de la charrue. J'ai quinze mille livres de revenu que je perdrais en enrichissant des paysans. Que chacun en fasse comme moi et parle selon ses intérêts, on ne se disputera plus dans ce monde. Le galimatias et le tintamarre viennent de ce que tout le monde se mêle de plaider la cause des autres et jamais la sienne. L'abbé Morellet plaide contre les prêtres, Helvétius contre les financiers, Baudeau contre les fainéants, et tous pour le plus grand bien du prochain. Peste soit du prochain Il n'y a pas de prochain. Dites ce qu'il vous faut, ou taisez-vous [1]. Adieu.

1. Galiani avait sur ce point des théories très arrêtées ; il ne s'en cachait pas ; nous en trouvons une nouvelle preuve dans cette citation de Diderot *(Corresp. avec mademoiselle Volland) :*

« Le baron est de retour. Je dînai hier lundi avec lui. L'abbé Galiani y était. Il prêcha contre la faveur accordée à l'agriculture par une raison très bizarre : il disait que l'agriculture était la plus importante des conditions et qu'il avait fallu plus de quatre mille ans pour l'avilir, et que chercher à la tirer de cet avilissement, c'était travailler à réduire les ducs et pairs à rien et à mener le roi dans son Parlement accompagné de douze boulangers. »

A LA MÊME

Naples, 9 janvier 1773.

Ma belle dame,

Votre lettre du 21 décembre, sans numéro, ne vaut pas grand'chose ; la mienne ne vaudra rien. Vous êtes malade. Je suis dans le comble de l'affliction. Je viens de perdre mon ami Sersale, qui est mort ce matin. Je l'avais fait venir exprès ici pour être mon *ressouveneur* de Paris. Je comptais passer des jours heureux avec lui ; un peu de goutte et beaucoup d'exécrables médecins me l'ont enlevé. On l'a tué. Il faut donc que je sois malheureux tout à fait à Naples, que tout me porte guignon, que rien ne me soulage, que rien ne me rappelle mon Paris. Ne faites pas venir Grimm ici ; s'il me faisait plaisir, il en arriverait malheur. La baronne voudrait que je ne sois pas triste. Le moyen de ne pas l'être ? M. de la Vaupalière [1] est arrivé. Il ne me vaut

1. M. de la Vaupalière, dont parle Galiani, était ambassadeur de France à Naples ; sa fille avait épousé M. de Matignon. Madame de Saussure, dans son journal, parle à plusieurs reprises

pas Sersale, que j'ai perdu. Je ne suis bon à rêver d'autre chose. Au moins portez-vous bien, vous, et tenez-moi lieu de tout ce que je perds. Vivez plus que moi, voilà tout ce que je vous demande. Quand je serai mort, mourez à votre aise et sans vous presser, je n'en saurai rien. Adieu.

XLVI

A LA MÊME

Naples, 16 janvier 1773.

Votre santé me chagrine plus qu'elle ne m'inquiète ; vous êtes dans un âge critique ; vous souffrez depuis

de M. de la Vaupalière. « Nous fûmes dîner chez l'ambassadeur de France. Un dîner de plus de trente personnes, des princes russes, des princesses napolitaines; enfin, un dîner de très grande importance. Cela me coûtait fort, mais il s'est très bien passé. L'ambassadeur a été fort poli, madame de la Vaupalière fort bégueule et madame de Matignon fort criarde. » Et une autre fois: « J'ai fait une longue toilette et nous sommes allés chez l'ambassadeur de France. Madame de Matignon, sa fille, a seize ans; elle est gaie, elle est folle : c'est Hébé et ses grâces ; elle n'a point l'air française; elle saute, elle danse ; sa belle-mère, madame de la Vaupalière, (l'ambassadeur était remarié) est très raisonnable et très jolie ; elle aime passionnément son mari qui joue tout son avoir, mais qui a une physionomie charmante. Elle a aussi une fille de quatre ans qu'elle chérit. »

longtemps; vous n'en êtes pas morte; *ergo* vous n'en mourrez pas; *ergo* vous parviendrez à l'extrême vieillesse des gens qui pensent, qui est de dix ans plus courte que celle des gens qui végètent.

Parlons donc de choses gaies. Nous avons ici depuis huit jours une troupe de comédiens français, événement bien singulier et bien neuf pour des Napolitains [1]. Ils ont été très applaudis, et du fond du cœur.

Autre événement bien étrange et bien incroyable. Ils ont débuté par la pièce du *Père de famille* [2], parce que c'est de toutes les pièces du théâtre français, celle dont le succès est le plus grand et le plus assuré dans toutes les villes d'Italie et d'Allemagne, événement bien naturel et qui ne paraîtra étrange qu'à Fréron et à Paris.

Dites ceci à Diderot : dites-lui que mes Napolitains sont convaincus que sa pièce est la meilleure de tout le théâtre français, et, par conséquent, la meilleure pro-

1. Cette troupe avait joué plusieurs années de suite à Vienne. C'était une des meilleures qu'on pût voir après celle de Paris. « La troupe de Vienne est allée d'abord à Venise, où elle a fait tant de tort aux autres spectacles qu'ils ont été dans le cas de solliciter son expulsion de Venise. Elle est allée à Naples, où elle ne réussit pas moins dans ce moment. Il ne faut pas regarder ceci comme un petit événement ni en fait de goût de littérature, ni même en politique. Il y a vingt ans qu'une troupe française à Naples n'aurait pas attiré vingt spectateurs et serait morte de faim. » (Grimm, *Corr. litt.*)

2. Drame en cinq actes et en prose, de Diderot.

duction dramatique de l'esprit humain jusqu'à cette heure. Ils trouvent pourtant que le père a un peu trop de faible pour ses enfants. Les pères italiens sont infiniment plus durs que les français ; et peut-être que M. d'Orbessan est aussi un peu faible pour un Français. Vous ne devinerez pas quelle est la raison sourde du plaisir inexprimable des Italiens dans cette pièce. C'est le rôle du Commandeur. Ce personnage a un caractère peu commun en France, et très fréquent en Italie, où il a même mérité d'avoir un nom qui manque à la langue française. C'est précisément le rôle d'un *seccatore*. Vous voyez qu'un seccatore n'est pas tout à fait un ennuyeux, ni un méchant homme, ni un imbécile. C'est un homme qui a un système différent, un bon sens à sa *guise*, révoltant pour les autres, c'est un homme mal à propos, gauche, dur, déplacé. Ainsi pour corriger la pauvreté de votre langue, lorsque vous rencontrerez un seccatore (il y en a), appelez-le un *commandeur* et cela ira à merveille.

La tragédie qu'ils ont voulu donner ensuite était *Mahomet* de Voltaire : la police les en a empêchés. Il en arriva de même à Paris. Pour se venger, les comédiens ont donné *Zaïre*, qui a très bien réussi, à cela près que les Napolitains l'ont trouvée trop dévote et trop ressemblante, dans des endroits, à une mission. Vous ne sauriez imaginer la justesse de goût et de critique qu'un peuple qui entend très mal le français,

et qui a encore des comédies barbares, a fait paraître dans cette occasion.

Le comte de Wilseck est ici. Il me charge de saluer Grimm et Diderot. Il a été étonné que Grimm ne veuille pas suivre mon avis sur le voyage d'Italie. Je vous parle franchement. Je suis bien empressé de le voir ; cependant, je suis content de différer ce plaisir de six mois, et qu'il ne fasse pas la folie de mener son prince et lui-même en Italie cet automne prochain ; il vaut mieux qu'il y vienne le printemps de l'année prochaine. Portez-vous bien. Aimez-moi. Je vous donnerai régulièrement des nouvelles des comédiens.

J'ai écrit, en effet, à Caraccioli une lettre d'un ambitieux. S'il prend cela pour une résolution de me fixer à Naples, il a bien tort. Un homme qui a enfilé une ruelle fort étroite, où il ne peut ni reculer ni tourner, n'a d'autre parti à prendre que de galoper jusqu'au bout pour ensuite tourner au large. C'est là ma position. Je voudrais galoper, parvenir, tourner, et me retirer à Paris y mourir à mon aise. Si vous connaissez des moyens de me faire tourner au milieu de la ruelle, je ne m'y refuserai pas. Adieu.

XLVII

A LA MÊME

Naples, 22 janvier 1772.

Les comédiens français ont donné pour troisième représentation *le Bourru Bienfaisant* [1]; elle a eu un médiocre succès, qui même n'a été dû qu'à l'excellence du jeu d'Aufresne [2], acteur incomparable; pour petite pièce, *les Folies amoureuses* [3], médiocrement goûtées; pour quatrième réprésentation *Eugénie* [4] qui a réussi beaucoup. Cependant on a trouvé que l'assassinat, l'arrivée de sir Charles, le temps qu'il reste dans la petite

1. Comédie en trois actes, en prose, de Goldoni.

2. Fils d'un horloger de Genève, nommé Rival, dont J.-J. Rousseau parle dans ses *Confessions*. Il prit le nom d'Aufresne pour ne pas mécontenter sa famille et entra au théâtre. Il débuta le 30 mai 1765 à la Comédie-Française. Il *parlait* presque la tragédie et rappelait par le naturel de son débit la manière de Baron, Ce naturel lui fit une foule d'ennemis parmi ses camarades; il fallait qu'il changeât de manière ou que la Comédie tout entière changeât la sienne. Fatigué d'une lutte incessante avec ses confrères, il quitta la France et obtint le plus grand succès en Prusse et en Russie où il mourut vers 1806.

3. Comédie en trois actes, en vers, de Regnard.

4. Drame en cinq actes, en prose, de Beaumarchais.

maison sans reconnaître sa famille, enfin tous les événements des quatrième et cinquième actes sont brusqués, précipités, et pas assez développés. Pour petite pièce *le Temps passé* qui a été infiniment goûté. A la cinquième représentation ils ont donné *l'Honnête Criminel*[1], qui est tombé. Ils ont trouvé la pièce mal versifiée, faiblement dialoguée, sans situations heureuses et avec des héroïsmes déplacés. Pour petite pièce, *l'Amant auteur et valet* [2], qui a été trouvé un chef-d'œuvre du vrai comique. C'est de toutes les petites pièces celle qui a eu le plus de succès.

Ayez la confiance en moi ma belle dame, de croire que ce n'est point là mon jugement : c'est celui de plusieurs dames et seigneurs napolitains qui n'entendent que très médiocrement le français, mais qui ont du

1. « *L'Honnête Criminel*, drame en vers en cinq actes, de Fenouillot de Falbaire, est une des pièces de théâtre les plus caractéristiques du XVIII[e] siècle. Sous ce titre paradoxal, elle offre la mise en scène d'un épisode fort émouvant des dernières persécutions exercées contre les Réformés. Jean Fabre, protestant de Nîmes, obtint, en 1756, de prendre la place de son père, condamné aux galères pour avoir pratiqué son culte. Il fut mis en liberté six ans plus tard par le ministre Choiseul. Tel est le sujet du drame. Imprimé en 1767, il fut joué en province, mais l'auteur ne put obtenir de le faire représenter à Paris. Il fut représenté enfin sur le Théâtre-Français le 4 janvier 1790. Il eut un succès de larmes et d'opinion. » (Gabriel Charavay, *l'Amateur d'autographes*, n° 44, 16 octobre 1863.)

2. *L'Amant auteur et valet*, comédie en un acte, en prose, de Cérou, représentée pour la première fois le 8 février 1740 au Théâtre-Français.

goût et du bon sens naturel. Vous pourrez juger de là du degré de leur discernement.

Les comédiens français ont joué une seule fois à la cour devant le roi. Ils y ont débuté aussi par *le Père de famille*, c'est à présent pour eux une chose décidée. Le roi a applaudi infiniment cette pièce; il en a goûté toutes les beautés, et il avait mis l'ambassadeur de France [1] à son côté pour lui en marquer son avis. Le succès de cette pièce a été cause qu'il a souhaité de les avoir encore trois ou quatre fois à la cour. Mais ce qui vous paraîtra bien comique, et tout à fait incroyable, quoique rien ne soit si vrai, c'est qu'avant de les entendre, le roi s'était expliqué que ces Français ne lui plairaient pas, ainsi ils l'ennuieraient : car il aimait à rire et pas à pleurer : il en est arrivé que, lorsqu'on jouait la pièce, tous les courtisans bâillaient, s'ennuyaient, prenaient du tabac, faisaient quelque bruit, pendant que leur maître fondait en larmes.

Vous voyez, ma belle dame, que de ma profession je suis gazetier. Je vous aurais toujours écrit des nouvelles, s'il y en avait ici qui pussent vous intéresser. Voilà la première occasion où je crois que ma gazette puisse vous faire plaisir.

Je n'ai pas de lettres de vous cette semaine. Vous m'avez mandé que vous étiez malade pour que je n'en

1. M. de la Vaupalière.

sois point en peine ; et voilà précisément ce qui m'inquiète le plus. Employez de grâce votre prieur à me mander, toutes les semaines que vous ne m'écrivez pas, ceci : *madame est à l'ordinaire, quoiqu'elle ne vous écrive pas*. En attendant, aimez-moi ; embrassez, de la part de tous les Napolitains Diderot, et portez-vous bien. Adieu.

XLVIII

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

12 janvier 1772

Vous dites, mon cher abbé, que vous n'avez plus ni verve ni gaieté, et vous m'écrivez la lettre la plus gaie et la plus folle que j'ai jamais, je crois, reçue de vous. Tout ce que vous me dites sur ma passion pour le chevalier de Mocenigo est à mourir de rire, et nous a fait passer une soirée délicieuse ; ma lettre d'aujourd'hui sera un peu plus sérieuse ; je vais d'abord répondre aux commissions que vous me donnez ; vous voudriez avoir le livre de M. Thomas au plus vite [1]. Le plus vite est par la poste, et je n'ose prendre sur moi

1. *Essais sur les femmes*. Paris, 1772.

de vous faire coûter un port aussi considérable, sans un ordre précis de votre part. L'achat du livre n'est rien, car je crois qu'il coûte cinquante sous ou un écu; si je l'avais à moi, je vous en ferais présent de tout mon cœur ; bien sûrement je ne le relirai jamais. S'il se présente une occasion sûre, en attendant que j'aie reçu vos intentions, j'en profiterai.

Mon voisin [1] ne croit pas que le voyage des savants danois en Arabie ait paru en langue française à Paris : je le demanderai au baron d'Holbach, qui vient me voir assez exactement depuis que je suis malade, et j'aurai soin de vous instruire aussitôt qu'il paraîtra [2].

Il faut que je vous parle d'un ouvrage nouveau, imprimé en Hollande, intitulé *Système social ou principes naturels de la morale et de la politique, avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs* [3]. C'est un prologue du *Système de la nature* et, si vous voulez, un développement, de l'ouvrage qui a paru l'été dernier, *de la Félicité publique* [4]. Celui-ci tend à prouver qu'un gouvernement doit, nécessairement et inévitablement, devenir parfait, et rendre

1. Grimm.

2. *La Description de l'Arabie*, par Niebuhr, fut traduite en français en 1773 à Copenhague. La traduction du *Voyage en Arabie* ne parut qu'en 1776.

3. Par le baron d'Holbach.

4. Par le marquis de Chastellux

tous les individus heureux, si la nation est débarrassée de toute erreur et de tout préjugé. Il est bien écrit; tout y est clairement énoncé, mais il n'y a pas une idée neuve, et tout ce qui y est vrai, est si généralement établi actuellement, que cela ne valait pas trop la peine d'en faire un livre. Je trouve d'ailleurs que, si les idées de l'auteur ne sont pas tout à fait fausses, elles sont du moins une ligne en deçà de la justesse et de l'exacte rectitude; une idée vraie en elle-même, quand on lui donne une extension forcée, devient fausse. Par exemple il dit:

On fait de l'homme tout ce que l'on veut. Cela est vrai d'une grande masse d'hommes pris en général; mais ensuite il dit:

Le plus grand scélérat aurait pu devenir un homme de bien, si le sort l'eût fait naître sous des parents vertueux, sous un gouvernement sage et éclairé; s'il l'eût placé, dans sa jeunesse, parmi les gens de bien. Le grand homme, dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, qu'un voleur, un assassin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe, etc. Cela n'est plus vrai. L'homme se modifie, sans doute; mais il reste toujours ce que la nature l'a fait; et, dans le cours de la vie d'un homme, si les circonstances le modifient à la vertu, il sera alternativement vertueux et scélérat. Voilà la clef de toutes les inconséquences et de toutes les contradictions qu'on remarque dans l'es-

pèce humaine, et dont aucun individu n'est exempt : c'est que le naturel est dans une lutte perpétuelle avec les modifications qu'il reçoit des circonstances,

Prenez dans un village, dit-il dans un autre endroit, *un rustre stupide et lâche, et, au bout de six mois, vous en ferez un brave soldat; il aura pris l'esprit du corps; il s'estimera lui-même, et, quand il le faudra, il marchera très gaiement à la mort*. Cela est encore vrai généralement parlant ; mais cela ne l'est plus, si vous voulez appliquer cette proposition à un individu ; car si elle l'était, il n'y aurait pas de poltron.

L'auteur du *Système social* paraît persuadé, ainsi que celui *de la Félicité publique*, qu'il ne manque aux hommes que d'être éclairés pour être parfaitement heureux. Partout je retrouve dans l'un et l'autre auteur l'inconvénient de généraliser les idées ; mais celui-ci prononce bien plus affirmativement que le chevalier. Sans doute on fait très bien de prêcher aux hommes de se défaire de leurs préjugés et de leurs erreurs, et de perfectionner l'éducation ; mais de croire que les hommes éclairés en deviendront meilleurs ou parfaits, que les passions de chaque individu se plieront aux spéculations de la philosophie par le seul pouvoir des lumières de la raison, c'est une belle chimère qui fait tomber les profonds raisonnements de ces messieurs dans la classe des amplifications de rhétorique, et des déclamations de nos jeunes *garçons philosophes*. Ils ne

commenceront jamais par le commencement! C'est d'examiner l'homme dans sa nature, et de se bien dire que tel il a été, tel il sera; et puis de distinguer la nature d'une masse d'hommes de la nature de l'individu. J'appelle la nature d'une masse d'hommes, le résultat de tout ce qui constitue essentiellement le caractère national, sur lequel influent le local, le climat, etc.; ensuite dire, comme M. Gobe-Mouche: Messieurs, messieurs, entendons-nous; c'est de telle nation que je vais vous parler. Mais ils font comme la procureuse de Courbevoie, qui jugeait Paris sur son village. Ils régissent l'univers sur les convenances et les lumières d'une société, d'une centaine de personnes. Quand on parle des avantages d'un gouvernement, il faut avoir telle ou telle nation en vue; car prétendre forger le gouvernement le plus parfait pour les hommes en général, c'est parler en l'air, c'est n'avoir que des idées vagues, qui ne peuvent s'appliquer à rien: mais je suppose, un instant, que ces messieurs aient trouvé la chose impossible, un gouvernement parfait; il leur faudrait encore pour le maintenir tel, le talent de Josué afin d'arrêter le soleil et le cours des événements. L'état de perfectibilité, en toute chose, n'est qu'un point. Arrivé à ce point, il faut décroître.

Notre conduite bonne ou mauvaise, dit encore l'auteur, *dépend toujours des idées vraies ou fausses que nous nous faisons ou que d'autres nous donnent.*

Notre conduite bonne ou mauvaise, monsieur l'Auteur, dépend toujours de notre tempérament et de l'impulsion plus ou moins forte qui nous porte à telle ou telle chose ; et ce n'est que la conscience de notre conduite, *qui dépend des idées vraies ou fausses que nous nous faisons ou que d'autres nous donnent.*

Malgré toute ma critique, cet ouvrage est celui d'un grand penseur et d'un ami de l'humanité. Il se complaît un peu trop à faire l'énumération des maux qu'ont causés, que causent, et que causeront les préjugés et les opinions théologiques; mais il faut applaudir à son zèle, et vous à ma critique. *Buona sera, carissimo.*

XLIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 29 janvier 1773.

Avant que de vous répondre, il faut continuer la feuille des spectacles. Les comédiens français ont donné, à leur sixième représentation, *les Menechmes* [1]. Cette soirée s'est rencontrée avec la première représentation du

1. Comédie de Regnard en cinq actes, en vers.

nouvel opéra ; ainsi la chambrée était peu nombreuse, et composée presque entièrement de Français ou d'étrangers. La pièce fut applaudie extrêmement, et c'est de toutes les comédies celle qui, après *le Père de famille*, a eu le plus de succès, quoique malheureusement les deux jumeaux ne se ressemblassent point du tout. Pour petite pièce *le Procureur arbitre* [1] ; mauvaise pièce, et jugée comme telle.

A la septième représentation, *Alzire*, pièce célèbre de Voltaire, qui n'eut point de succès. Il est vrai que le rôle d'Alzire était joué assez mal, mais assurément ce n'était pas tout à fait ce défaut qui la fit tomber. Je quitte mes Napolitains, et je dirai sur *Alzire* mon avis. C'est la première fois que je me suis aperçu que c'est une bien mauvaise pièce, quoique, sans contredit, ce soit une des poésies de M. de Voltaire écrite avec le plus d'esprit, d'élégance, de brillant ; mais, comme pièce, elle ne vaut pas le diable. Gusman, qu'on devrait détester, est un homme qui a fait tout plein de bonnes œuvres dans sa vie, et meurt comme un saint. Respectueux pour son père, daignant aimer Alzire, il accorde autant de pardons au prisonnier qu'on lui en demande, et de bonne grâce ; d'ailleurs brave, cou-

1. *Le Procureur arbitre*, par Philippe Poisson, comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 25 février 1728.

rageux et digne de son père. Zamore, qu'on devrait aimer, est un forcené assassin ; mais d'ailleurs il disserte fort bien sur le mépris des richesses et sur *les intérêts de l'Europe mal entendus*. Monteze, ni Américain, ni Espagnol, ni sauvage, ni chrétien ; on ne sait ce que c'est, si ce n'est un imbécile. Alvarez, faible et pleureur, n'a rien, ni du courage, ni de la fierté castillane, fonds de caractère qu'il aurait fallu lui conserver. Après l'assassinat de son fils, il est dégoûtant : c'est un égoïsme impardonnable de voir en Zamore, plus le sauveur de sa vie, que l'assassin de son fils. Il valait bien mieux pardonner à son assassin, qui aurait sauvé la vie à son fils. Pour Alzire, on ne saurait lui contester d'être une des meilleures théologiennes de son siècle : elle disserte sur la religion, le suicide, le sacrement du mariage, mieux que Sanchez et saint Thomas ; mais son rôle est si hors de nature et de vraisemblance dans une Indienne de seize ans, qu'il en est impossible à jouer hors de Paris, où l'idée de la nature est souvent effacée tout à fait dans le sexe féminin. Ceci est mon sentiment, et pas celui de mes compatriotes, qui n'en savent pas si long que moi là-dessus. Pour petite pièce *Zénéide*, qui fut sifflée.

A la huitième représentation *le Misanthrope*, qui eut beaucoup d'applaudissements, quoique tout le monde n'y trouvât rien de nouveau, parce que Molière a tant été pillé, volé, imité par nos comédiens italiens, qu'il en

est devenu usé à nos oreilles. Pour petite pièce, *l'Épreuve* de Marivaux : succès médiocre.

A la neuvième représentation, *le Dépit amoureux* de Molière, qui plut beaucoup. Ensuite *la Partie de chasse d'Henri IV*[1]. Cette pièce a eu un très grand succès ; mais les deux derniers actes étant la même chose tout à fait que *le Roi et le Fermier*, je trouve, moi, Sedaine bien supérieur à Collé. De grâce, des deux pièces, faites-en faire un distillé ; et ce sera un des morceaux les plus jolis qu'ait le théâtre français.

Ce soir, pour dixième représentation, on a donné *Adélaïde du Guesclin*[2], dont le succès a surpassé même celui de *Zaïre ;* je doute qu'ils en puissent donner aucune qui l'égale. Il faut avouer qu'elle a été jouée supérieurement, et, sans contredit, mieux que vous n'avez pu la voir jouer à Paris. Il y a dans la troupe un M. Busset, à mon gré, supérieur à Le Kain ! Aufresne jouait le rôle du sire de Couci ; et nous avons une actrice de seize ans, appelée mademoiselle Teissier qui est tout à fait intéressante. Cependant cette pièce

1. Comédie en trois actes, en prose, de Collé, lecteur du duc d'Orléans. L'auteur a puisé le fond de cet ouvrage dans une pièce anglaise, la même dont Sedaine a tiré *le Roi et le Fermier.*

2. Tragédie de Voltaire, représentée pour la première fois en 1734 ; elle n'eut pas de succès. Voltaire la remania et la fit jouer en 1752 sous le nom de *Duc de Foix.* Elle fut reprise en 1765 avec grand succès ; l'auteur en avait rendu la marche plus rapide et l'intérêt plus pressant.

est belle et très belle par elle-même ; j'en ai été ravi, enchanté, enthousiasmé ; et je parierais qu'elle sera une des pièces de Voltaire qui se soutiendra le plus au théâtre. Pour petite pièce, on a donné *l'Oracle* [1], qui a été sifflé comme *Zénéide*, ni plus ni moins : et toutes les pièces sentimentales le seront de même. J'en suis fâché pour M. de Sainte-Foix ; mais, c'est que si le bon goût français peut passer aux autres nations, le bon ton n'y passera jamais ; c'est une maladie tout à fait parisienne, comme la Plica aux Polonais.

Cependant, pour un philosophe, cet événement d'une troupe de comédiens français à Naples offre des réflexions bien singulières et bien profondes. Ils ont eu un succès qui m'a étonné. Jamais je n'ai vu moins de contradicteurs et de railleurs sur aucune chose comme sur ce nouveau spectacle. Il n'y a qu'un parti et une voix. Si vous voyiez notre théâtre, il vous offrirait un spectacle très risible ; vous verriez une école d'enfants. Tout le monde a son livre devant les yeux, tête baissée, sans détourner jamais les yeux pour voir la scène ; ils paraissent contents d'apprendre à lire le français. Cet événement a plus fait en politique que tous les pactes de famille. En morale, il faut le regarder comme une mission que le père général Voltaire a

1. *L'Oracle*, de Poullain de Sainte-Foix, comédie en un acte, en prose, représentée pour la première fois au Théâtre-Français, le 22 mars 1740.

envoyée de gens de son Ordre pour convertir une nation, et y planter l'étendard de sa croyance. Les vers de Voltaire amèneront à la prose, et c'est où il les attend. Je répondrai à votre lettre un autre soir.

L

A LA MÊME

Naples, 13 février 1772.

J'interromps la gazette de nos spectacles français, pour répondre à votre triste et lamentable lettre du 22 janvier, qui m'a jeté dans la désolation. J'étais si sûr de pouvoir disposer de l'argent de Merlin, dans le mois prochain ! Si vous saviez la bonne œuvre que je dois faire à Paris ! Devineriez-vous que c'est à une madame Calas, veuve d'un fils de l'infortuné Calas, que je dois payer cet argent[1] ? En vérité le cœur me saigne de ne pouvoir pas le faire. Mais, si vous voulez, je compte que vous réussirez. Parlez à M. de Sartine, de

1. Calas, négociant de Toulouse, était mort sur la roue, accusé d'avoir assassiné son fils pour l'empêcher de se faire catholique. L'arrêt du Parlement de Toulouse fut cassé et la mémoire de Calas réhabilitée.

ma part; je lui ferai écrire par le baron de Breteuil [1]; je lui écrirai aussi. Si M. de Sartine parle à Merlin, pourra-t-on le refuser? On a des sauf-conduits contre les menaces, on n'en a pas contre les prières. Un lieutenant de police peut tant faire de bien et de mal à un libraire! Il s'agit d'une bagatelle pour solde. J'ai attendu trois ans. Enfin ce n'est pas assurément mon ouvrage qui a ruiné le libraire. Faut-il qu'un bon auteur paye le dommage d'un économiste ennuyeux de grand chemin, désolateur des libraires? Si M. de Sartine veut en dire un mot à Merlin, et l'assurer qu'il aurait grand plaisir que je fusse soldé, je le serai sans faute. Je vois que Merlin continue dans le commerce; qu'il peut encore acheter des manuscrits; il peut donc me payer? Il ne le doit pas, parce qu'il a un sauf-conduit, je l'entends bien; mais si on l'en priait? Enfin, donnez-moi l'heureuse nouvelle que j'ai dix ou douze louis à moi, dans Paris, dont je puis disposer. Assurez M. de Sartine que je suis bien plus rigoureux ici à forcer mes Napolitains à payer ce qu'ils doivent à des Français; M. l'ambassadeur me rendra ce témoignage.

Le prince Pignatelli est arrivé hier. Il ne m'a pas encore remis votre lettre.

Ce n'est pas par la poste que je souhaite d'avoir l'ou-

1. Il venait de remplacer M. de la Vaupalière comme ambassadeur à Naples.

vrage de M. Thomas; le jeu ne vaudrait pas la chandelle.

Je vais trouver le prince Pignatelli chez lui, pour qu'il me parle de vous. Ainsi je vous quitte; adieu. Merlin, Sartine, douze louis, prières, instances, souvenez-vous de tout cela; ne l'oubliez pas.

Pourquoi lit-on dans certaines gazettes que madame d'Holbach est séparée de son mari?

LI

A LA MÊME

Naples, 27 février 1773.

Le prince Pignatelli est arrivé et m'a remis le numéro que vous lui aviez donné. J'avais cru jusqu'à cette heure qu'une femme ne pouvait donner l'extrême marque de tendresse et d'amitié à un homme qu'à bout portant; mais vous avez trouvé le moyen de la donner à deux cents lieues. C'est une découverte incroyable. J'y ai trouvé pourtant cette différence qu'au lieu d'être gaie et réjouissante, elle m'a chagriné et affecté vivement. Je ne crains rien pourtant de tout ce que vous craignez; mais je crains ce que ni vous ni moi ne sa-

vons pas, c'est-à-dire tous les événements imprévus de la vie. Il y en a mille : il paraît que le sort s'amuse à les créer, à les faire sortir de sous terre, et on jurerait que le bon Dieu n'a d'autre amusement que ceci, fort incommode à la vérité, et très mal à propos ; mais c'est son goût, son plaisir, qu'y faire ? Il est un enfant gâté qui touche à tout, et casse bien souvent tout ce qu'il touche. Or, un peu de préparation contre le malheur de cet enfant indocile, qui est dans la maison de ce bas-monde et qu'on appelle le sort, ne serait pas mauvaise. Mais, si vous n'avez pas la force de l'avoir, passez-vous-en ; car c'est bien fou de se tourmenter d'avance pour s'accoutumer à ne pas souffrir des tourments; c'est le secret de Jean Nivelle qui se cachait dans l'eau, crainte de la pluie.

Le prince Pignatelli me parle de vous; mais moins que ne m'en aurait parlé son frère Mora. Voilà un des principaux articles par lesquels il doit céder à son frère dans ma tête et mon cœur. En revanche, j'ai ici M. de Saussure [1] avec sa femme, sa fille et un ami [2] à lui, qui me parlent souvent de vous.

1. M. de Saussure (1740-1799), naturaliste et physicien célèbre, habitait Genève ; il parcourait en ce moment l'Italie avec sa femme et sa fille. M. et madame de Saussure avaient fort bien accueilli madame d'Épinay à Genève. Dans un voyage qu'ils firent à Paris, ils la virent fréquemment et rencontrèrent l'abbé Galiani chez elle. C'est ainsi qu'ils s'étaient trouvés en relations.

2. M. Turrctini, de Genève.

J'ai eu un plaisir infini du triomphe de M. de Sartine à la foire Saint-Germain[1]; j'ai lu votre lettre à M. de Breteuil qui ignorait l'aventure, et en a été enchanté. Mais M. de Sartine serait encore plus admirable et supérieur à lui-même, s'il me faisait solder par Merlin. S'il le veut, il le peut. Qui oserait le refuser? Merlin serait lapidé, si on laissait transpirer dans le public son refus fait à *l'homme*, oui, l'homme par excellence. Je vous continue la feuille des spectacles, puisqu'elle vous fait plaisir. Aimez-moi, je suis toujours le vôtre.

Gazette des spectacles.

(Suite de la lettre du 27 février 1773.)

A la onzième représentation, on donna *le Glorieux*[2]. Je ne pus pas y aller le soir, mais je sais que la pièce eut un succès très médiocre. En général les pièces

1. M. de Sartine s'était admirablement conduit lors de l'incendie de l'Hôtel-Dieu et le peuple le reçut avec acclamations le jour où il se rendit, après cet événement, à la foire Saint-Germain.

2. Par Néricault Destouches. Cet auteur vivait dans sa terre et y faisait ses pièces. Il les apportait à Paris et s'en allait la veille de la première représentation. La préface du *Glorieux* était d'un ton un peu avantageux. Voltaire écrivit à ce propos :

> Néricault dans sa comédie
> Croit avoir peint *le Glorieux*;
> Pour moi, je crois, quoi qu'il en dis,
> Que sa *préface* le peint mieux.

qui ne sont que bien écrites ont eu peu de succès à Naples ; il n'y a eu que celles qui sont bien et vivement dialoguées, et, encore plus, celles qui sont bien conduites dans l'intrigue, qui aient eu un grand effet. Pour petite pièce, on donna ce *Pygmalion* [1] avec sa statue, moitié prose, moitié musique, monstre du génie de Rousseau. Cette nouveauté partagea les avis. Il y en eut qui furent extrêmement frappés de la statue, parce que c'est, en vérité, une mademoiselle Tessier qui, sans être belle, est fort intéressante par sa figure. Le reste s'ennuya.

Douzième représentation : *l'Enfant Prodigue* [2]. Elle tomba à plat. Ah ! la mauvaise pièce, à mon avis ! Les trois premiers actes, beaux, amènent des dénouements si forcés, si bas, si invraisemblables, hors de nature, et tout à fait ignobles, par-dessus le marché. Pour petite pièce, *la Jeune Indienne* [3], pièce encore plus détestable. C'est de l'esprit, du sublimé d'esprit corrosif. C'est une pièce économistique, qui suppose un monde

1. *Pygmalion*, scène lyrique de J.-J. Rousseau, mise en vers libres par Berquin, représentée pour la première fois à Lyon sur un théâtre de société.

2. De Voltaire. Cette pièce fut jouée pour la première fois le 10 octobre 1736.

3. De Chamfort. Le sujet est tiré du *Spectateur anglais*. L'auteur ne s'est pas donné la peine de rien changer. Il n'y a pas la moindre intrigue, pas la moindre péripétie, pas la moindre entente du théâtre.

idéal ; le pays de l'évidence où les hommes sont vertueux et plats. On appelle cela une pièce bien écrite. Dieu me préserve donc d'être obligé de lire des choses aussi bien écrites.

Treizième représentation : *Nanine*[1]. Elle vengea *l'Enfant Prodigue*, et répara l'honneur de Voltaire. La chambrée n'était pas belle ce soir-là. Une noce d'un grand seigneur, arrivée mal à propos, détourna bien du monde. Cependant elle fut applaudie à tout rompre. Mais le public ne laissa pas de s'apercevoir, autant dans cette pièce que dans *l'Enfant Prodigue*, que Voltaire est trop poète pour pouvoir être bon auteur comique. Sa verve, son génie l'emportent, et élèvent son style toujours trop haut, malgré qu'il en ait de ramper. Peut-être son langage ressemble-t-il à son style ; mais son langage (on le sait) ne ressemble à celui de personne.

Pour petite pièce on donna *Dupuis et Desronais*[2]. Cette pièce charmante fut jouée à ravir, et applaudie beaucoup ; mais malheureusement le bruit était fort grand de ceux qui étaient obligés de la quitter (quoiqu'à regret), pour aller à cette maudite noce.

1. *Nanine* ou *le Préjugé vaincu*, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 16 juillet 1749.

2. Comédie en trois actes, en vers, de Collé, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 17 janvier 1763

Quatorzième représentation : *le Philosophe marié*[1]. C'est, de toutes les pièces comiques, la seule qui ait égalé le succès du *Père de Famille.* Aufresne joue ce rôle d'une façon inconcevable : vous n'avez rien vu d'approchant à Paris. Il parvient à rendre, non seulement vraisemblable, mais vraie tout à fait, cette mauvaise honte sur le mariage, qu'on suppose dans le Philosophe, et qui est absolument hors de nature.

Pour petite pièce, *les Trois Frères rivaux*[2], petite comédie assez froide. Grâces à Dieu, elle n'eut aucun succès.

Quinzième représentation : *Mithridate*[3]. Cette pièce n'eut pas tout le succès que j'en attendais, quoique Aufresne jouât ce rôle admirablement; mais nos actrices n'étaient pas supérieures, et le rôle de Xipharès était faible. Au fond, on ne dépayse pas les chefs-d'œuvre d'une langue; on peut dépayser les chefs-d'œuvre du génie. Le génie est universel : le style est local. Pour petite pièce, on donna *le Marchand d'esclaves à Smyrne*[4], succès complet. C'est une charmante bagatelle, tout à fait gaie, et du bon ton de gaieté.

1. Comédie en trois actes, en vers, de Destouches, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 15 février 1727.

2. Comédie en un acte, en vers, de Lafont, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 4 août 1713.

3. De Racine, représentée pour la première fois en 1673.

4. Petite comédie en un acte, en prose, de Chamfort, représentée pour la première fois en 1770.

Seizième représentation : *l'Écossaise*[1]. Cette pièce fut bien faiblement jouée. Le rôle charmant de Freeport fut manqué. Le public napolitain n'entendit rien à celui de M. Wasp, parce qu'on n'a pas le bonheur de connaître M. Fréron. On ne s'intéressa qu'aux deux derniers actes. D'ailleurs cette pièce a un si grand besoin de changements de scène, que si l'on ne place quelques scènes dans la salle du café, et d'autres dans les chambres retirées de Cécile, elle devient d'une invraisemblance monstrueuse et dégoûtante, parce que tout tient à cela. Pour petite pièce, on donna *le Français à Londres*[2] qui fut très applaudi, et qui le mérite à tous égards. C'est à mon avis un ouvrage d'un goût fin, un vrai modèle de l'école de correction publique qu'on peut employer dans le théâtre, sans dé-

1. *Le Café* ou *l'Écossaise*, comédie en cinq actes, en prose, traduite de l'anglais, de M. Hume, par Jérôme Carré (Voltaire), 1760, in-12. Au nom de Frelon, sous lequel il avait voulu désigner Fréron, contre qui la pièce était dirigée, Voltaire substitua, lors de la représentation, le nom Wasp (guêpe, en anglais.) Fréron assista à la première représentation ; il se vengea par la *Relation d'une grande Bataille*, où il déploya plus d'esprit et de verve que jamais. Voltaire écrivait à madame du Deffand en la raillant sur son goût pour les feuilles de Fréron : « On dit que *l'Écossaise*, en automne, amène la chute des feuilles. » Le mot était joli, mais il n'était pas d'un prophète. Jamais les feuilles de Fréron ne furent plus lues.

2. *Le Français à Londres*, comédie en un acte, en prose, de Louis de Boissy, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 3 juillet 1727.

passer les bornes étroites de la triste pesanteur ou de la procacité insultante.

Dix-septième représentation : *le Méchant* [1]. Pièce qu'on n'entendit point du tout, parce qu'elle n'est que parlée : rien ne s'y fait. Pour petite pièce, *l'Epreuve réciproque* [2] qui ne fit pas beaucoup rire. Ainsi, au fond, ce fut une aussi mauvaise soirée que celle du 12, mais plus nombreuse.

Dix-huitième représentation : *les Deux Amis* [3]. Charmante pièce, superbe pièce, pour quiconque entend le commerce, son langage et les mœurs des Français. Elle me fit un plaisir infini ; mais le public en général souffrait de ne pas pouvoir entendre ce que c'est qu'un *fermier général dans sa tournée*, et ce que signifiaient *le bon, les ordres, les intérêts, les affaires de la compagnie.* Cependant elle eut beaucoup de succès, et surtout le rôle très petit, mais charmant, d'un domestique nigaud, *servo sciocco.* C'est le seul bon qui ait jamais été

1. *Le Méchant*, comédie en cinq actes, en vers, de Gresset, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 15 avril 1747.

2. *L'Épreuve réciproque*, comédie en un acte, en prose, par R. Alain, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 6 octobre 1711. Beauchamps dit qu'il a connu l'auteur Robert Alain, sellier-carrossier, mort de la poitrine à trente-quatre ans. MM. de Soleinne et Paul Lacroix établissent, au contraire, qu'elle est de Lesage, qui s'appelait René Alain.

3. Drame en cinq actes, en prose, de Beaumarchais ; représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français en 1770.

fait dans toutes les pièces que j'ai vues et lues.

Petite pièce : *la Pupille* [1]. Elle plut à nos dames qui commencent à entendre finesse aux déclarations controuvées.

LII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 13 mars 1773

Ma belle dame,

Point de lettre de vous cette semaine. Cela me fâche et m'inquiète un petit peu. Je n'ai pas le temps de vous continuer la gazette des spectacles : mais, n'en doutez pas, je l'achèverai.

Je vous écris seulement pour vous dire qu'ayant l'occasion des valets de chambre de feu M. de Sersale, qui partent aujourd'hui d'ici, et qui, dans quarante jours, seront rendus à Paris, je vous envoie deux morceaux de musique. Vous m'aviez demandé des airs de notre grand opéra fait dans l'année. Nous avons eu des piè-

1. *La Pupille*, comédie en un acte, en prose, par Fagan de Lugny, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 5 juin 1734.

ces si détestables, qu'il n'y avait, à mon avis, rien à vous envoyer. En revanche, nous avons eu tous les opéras bouffons excellents ; c'est-à-dire deux de Piccini et deux de Paisiello [1]. Ceux de ce second ont été même supérieurs à l'autre, qui commence à vieillir. Il n'y avait pas moyen de vous envoyer rien de Paisiello : car c'est trop napolitain. Je vous envoie donc un air de Piccini, qui aurait pu autant être placé dans un opéra sérieux que dans un bouffon. C'est à mon avis un des plus agréables morceaux de musique que j'aie jamais entendus de ma vie; mais il faut l'entendre avec tous les instruments comme l'auteur l'a composé, sans en laisser aucun. Régalez-vous de ce plaisir; et, si vous le pouvez, régalez-en le public au concert spirituel [2]. Je vous envoie ensuite un autre air du même opéra de Piccini, et ce qui vous étonnera, c'est un air en paroles françaises, un peu estropiées à la vérité. L'intrigue porte que Scapin, pour tromper un vieux jaloux, s'introduit dans la maison comme un seigneur étranger qui voyage pour sa santé. Il paye fort cher le logement; mais il dit qu'il ne saurait souffrir la vue d'une femme, encore moins l'odeur,

1. Célèbre compositeur, né à Tarente le 9 mai 1741, mort à Naples en 1816.

2. C'étaient des concerts qui se donnaient aux Tuileries pendant les vacances des spectacles. On y exécutait des motets avec chœur et orchestre et des symphonies. Tous les habiles musiciens étrangers qui passaient à Paris se faisaient entendre dans ce concert.

sans se trouver mal. En présence du jaloux, sa maîtresse arrive, et il fait semblant de s'évanouir, puis il se relève, crie au meurtre, à l'assassinat et menace le vieux jaloux qui se sauve, et il a le temps d'arranger sa fuite avec sa maîtresse. Cet air est très beau aussi; mais il faut l'action qui l'accompagne.

LIII

A LA MÊME

Naples, 27 mars 1773.

L'ancien ambassadeur de Venise m'a fait parvenir votre n° 12 que vous lui aviez remis pour m'épargner les frais de la poste. J'ai lu avec un très grand plaisir le dithyrambe des Eleuthéromanes [1]. Mais une autre fois je vous en dirai mon avis. Je n'ai pas le temps à présent de vous écrire une longue lettre. J'ai sur mes bras et sur mon sein le prince Pignatelli et le général Schouvaloff [2] qui me prennent tout mon temps, et je ne suis pas fâché de le consacrer à deux personnes

1. Pièce de vers de Diderot, très connue.

2. Le comte Schouvaloff était ambassadeur de Russie à Paris, après avoir été conseiller intime et l'un des favoris de l'impératrice Elisabeth; on croit même que la Czarine l'avait secrètement

qui vous connaissent, qui vous aiment, et avec lesquelles je cause souvent de vous.

Tout ce que vous me mandez de Merlin me désole. Il me paraît impossible que M. de Sartine ne puisse pas obtenir ce plaisir d'un libraire. De grâce, parlez-lui encore pour me faire plaisir et mandez-moi ce que cet homme incomparable vous aura répondu pour être mandé au meilleur de ses amis, au plus grand de ses admirateurs.

Je ne sais pas si je vous ai mandé que les anciens domestiques de M. de Sersale, qui se sont chargés de deux airs pour vous, iront loger dans la rue Gaillon, assez près de vous. Cependant ils m'ont promis qu'ils vous les apporteraient eux-mêmes.

La dame Calas dont je vous ai parlé, est la femme du fils catholique de cet infortuné célèbre, qui n'a pas paru dans le procès, et qui était alors à Calais, si je ne me trompe, et qui n'eut aucune part à l'infortune, que celle d'en acquérir de la célébrité.

épousé. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de lui est que, pendant douze ans de faveur, il ne se fit pas un ennemi. Il se trouvait un jour à Paris dans une société où on voulait savoir quelques traits relatifs à la Russie. Le bailli de Chabrillant dit alors : « M. de Schouvaloff, dites-nous cette histoire; vous devez la savoir, vous qui étiez la Pompadour de ce pays-là. » Walpole, qui le rencontra à Paris en 1765, écrivait au comte d'Hertford : « Je suis complètement transporté avec Schouvaloff; je n'ai jamais vu un homme si aimable! Une si bonne tenue, tant de simplicité et de modestie, avec bon sens et dignité! Un air de mélancolie, sans rien de bas. »

Vous saurez que nous avons ici monsieur et madame de Saussure, dont je m'occupe aussi, parce qu'ils me parlent de vous.

J'ai vu dernièrement des expériences électriques qui m'ont fait rêver [1], et il m'a passé une idée par la tête sur laquelle je voudrais que vous consultiez Diderot et le baron, de ma part. L'électricité est, à mon avis, l'inflammation que l'on cause par le frottement d'une matière qui est dans l'air, tout comme par le frottement on allume du bois, etc. : or, cette matière électrique des physiciens ne serait-elle pas la même chose que l'acide vitriolique répandu dans toute l'atmosphère, et même dans toute la nature, selon les chimistes?

Je voudrais savoir de M. Grimm ce qu'on lui a mandé de Russie au sujet de mon inscription pour la statue de Pierre-le-Grand; j'ai la plus vive impatience d'en apprendre quelque chose.

Nous avons eu un spectacle français d'un autre genre ici. Un carme déchaussé, appelé le père Césaire, compagnon du père Elysée, arrivé depuis peu, a prononcé hier, dans l'église de son ordre, un sermon français à la réquisition de l'ambassadeur de France. L'auditoire était nombreux. Tout le monde en a été ennuyé, et personne n'a osé le dire, tant la mode de se plaire à la langue française a gagné toutes les classes

1. Ces expériences avaient lieu chez le chevalier Hamilton.

de personnes. Son discours était au vrai fort beau; mais il le prononçait fort mal. Le plus comique était que l'audition était composée moitié d'hérétiques, moitié de catholiques, car même les consuls d'Angleterre, de Suède, de Danemark et des personnes qui sont obligées par leur caractère d'avouer leur protestantisme, y étaient. Tout ceci ne vous fait-il pas rêver beaucoup? Pour moi, je ne fais qu'une réflexion; c'est que si l'Europe n'avait qu'une langue, il n'y aurait plus d'intolérance. Quand les hommes se ressemblent, ils s'aiment, et rien ne nous rend plus dissemblables que de ne nous entendre pas en parlant. C'est la différence du langage qui vraiment fait varier les espèces. On est de la même famille, lorsqu'on s'entend bien. Vous voyez de là que la tolérance et l'amour des hommes ne sauraient parvenir à être universels sur toute la terre, mais ils pourraient s'étendre à toute l'Europe, qui n'est ni plus grande ni plus peuplée que la Chine.

Si Merlin nous donnait des livres, même chers, nous les prendrions, sauf à y perdre. J'aime mieux vous devoir deux ou trois louis que douze ou quinze. Bon soir. J'ai reçu une belle lettre de Gleichen, qui m'a fait un plaisir infini.

Je ne sais pas si j'aurai le temps de lui écrire ce soir, mais lisez-lui une vingtaine de mes vieilles lettres à vous; cela vaudra tout autant.

LIV

A LA MÊME

Naples, 3 avril 1773.

Votre lettre me désole. Jamais je n'ai mieux senti le tort que j'ai de vouloir écrire le soir fort tard, sans me donner la peine de relire des lettres dans une langue sur laquelle je commence à me rouiller. La phrase que vous avez remarquée dans celle à M. Baudouin[1] fait une équivoque affreuse. Moi, je vous jure que ce *vous* était pluriel dans ma tête, et tient lieu de *vous autres Français*. Mon idée était que les Napolitains étant de tout temps nés et morts bêtes, n'étaient pas en état de faire la comparaison; mais les Français s'étant depuis peu napolitanisés, peuvent bien sentir la différence. Ainsi donc par ces présentes lettres de jussion, premières et dernières de notre très exprès commandement, nous vous ordonnons de procéder à l'enregistrement de ces mots dans notre susdite lettre au sieur Baudouin, notre féal: *C'est à vous autres Français à résoudre le problème;* biffant, rayant, bâtonnant tout ce qui aura

1. Voir la lettre à M. Baudouin du 28 novembre 1772.

été écrit à ce contraire. Ci n'y faites faute, car tel est notre bon plaisir.

Je vous envoie une lettre pour le baron de Gleichen, et une de mon valet de chambre qui l'intéresse beaucoup, et je vous prie de les faire parvenir à leur adresse. Si le baron est parti, vous saurez où il est.

Gardez le portrait de notre cher marquis : vous me le ferez parvenir soit par le nonce ou d'autre façon quelconque, sans qu'il coure risque de se chiffonner.

La levée du siège de Fribourg est charmante. C'est une folie de croire aux influences de l'air ou du lait dans les enfants. Mais notre faute est de croire que les enfants ne sachent rien ou presque rien avant l'âge où ils commencent à parler. Point du tout : l'enfant a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans; mais comme nous ne pouvons pas connaître ce qu'un autre être à visage humain sait, à moins qu'il ne nous parle par voix ou par signes, nous croyons que les enfants ne savent rien. C'est une erreur grossière. Un homme qui serait resté un an à Londres, sans apprendre un seul mot de leur langue, saurait pourtant infiniment de choses de ce pays [1], les rues, les maisons, les

1. En 1767, Galiani fut invité à Londres chez le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples; après un séjour de trois semaines il revint à Paris en passant par la Hollande et la Belgique. Il ne fut point ravi des Anglais, et Hume apprenant la façon dont il s'exprimait sur le compte de ses compatriotes, écrit : « L'abbé Galiani s'en retourne à Naples; il fait bien de quitter Paris avant

mœurs, les lois, les hommes, les charges, le système politique, etc. Ma réflexion détruit, je le vois, tout le système d'Émile et des autres pédagogues; mais j'en conclus qu'à deux ans la chose est faite; les plis des vices et des vertus sont donnés. Nous n'aurons donc jamais de grands hommes, si nous n'avons de grandes nourrices. Travaillons donc à toute force sur les nourrices; je vais m'y employer de mon mieux.

Je n'ai pas le temps ce soir de vous en écrire davantage. Le prince Pignatelli me charge de mille choses. Adieu. Quand j'en aurai le loisir, je vous achèverai la gazette dramatique.

que j'y aille, car je l'aurais certainement mis à mort pour tout le mal qu'il a dit de l'Angleterre : mais il en est arrivé comme l'avait prédit son ami Caraccioli; il disait que l'abbé resterait deux mois dans ce pays, qu'il n'y aurait à parler que pour lui, qu'il ne permettrait pas à un Anglais de placer une syllabe et qu'à son retour il donnerait le caractère de la nation, et pendant tout le reste de sa vie, comme s'il n'avait étudié que cela. »

LV

A M. LE BARON DE GLEICHEN [1].

Naples, 3 avril 1773.

Mon cher baron,

Que vous êtes aimable d'avoir songé à m'écrire, et surtout de Chanteloup; mais ne serait-ce pas le duc

1. Le baron de Gleichen vint en France en 1759 comme envoyé du margrave de Bareith, puis il partit pour Madrid comme ambassadeur de Danemark; de Madrid il vint à Paris occuper les mêmes fonctions en remplaçant le comte de Wedel Fries. On espérait que par son crédit personnel il réussirait à obtenir le payement des sommes assez considérables que le Danemark réclamait à la France; grâce à son intimité avec les Choiseul, il obtint le payement de six millions. Mêlé à toute la société littéraire et philosophique de l'époque, Gleichen y fut diversement apprécié : « Il est de toutes mes connaissances, écrit madame du Deffand à Walpole, celle dont je fais le plus d'usage. Il me voit souvent; son esprit n'est pas à mon unisson, mais il en a; son cœur est bon. Il me marque du goût et de l'amitié. Eh bien! il est rappelé; j'en suis fâchée, je le trouvais à redire; je disputais avec lui; enfin, il valait mieux pour moi qu'aucun des gens qui me restent; il est franc, il est sincère, il n'est ni Italien, ni Gascon, ni Provençal. » Après le séjour de Christian VII à Paris, Gleichen, qui avait déplu au comte de Moltke, favori du roi, fut disgracié. Ses amis, les Choiseul, obtinrent pour lui l'ambassade de Naples, mais il n'y resta que peu de temps, le poste fut supprimé dès l'arrivée de M. d'Osten aux affaires. (Voir à l'appendice XI, comment Galiani racontait à Gleichen le miracle de saint Janvier.)

lui-même qui vous y aurait fait songer? Je gagerais qu'il vous a dit : *Avez-vous des nouvelles de votre petit abbé? On dit qu'il s'ennuie beaucoup à Naples. J'en suis fâché; c'est sa faute: il avait beaucoup d'esprit, mais pas de conduite; il n'était pas bon pour les affaires.* Puis il aura pirouetté et changé de discours [1] sans vous donner le temps de lui répondre, en vous faisant d'autres questions. J'en demande pardon à M. le duc : mais il a tort. La seule faute que j'ai commise, c'est celle que je n'ai pas faite, de naître Napolitain; tout comme la meilleure chose qu'il ait faite, c'est celle qu'il n'a pas faite, de naître Français, et du nom de Choiseul. Quelque esprit que j'eusse mis, je n'aurais pu rester qu'un an de plus à Paris, jusqu'à la mort de Castromonte [2]; ainsi il

1. Choiseul passait pour fort léger, quoique très énergique. Il avait débuté dans la carrière diplomatique par une singulière aventure. C'était à Rome. A peine arrivé, il apprend qu'on a donné au cardinal gouverneur de Rome la loge que les ambassadeurs de France avaient auparavant au théâtre Alberti. A la première représentation, sachant que le gouverneur voulait arriver avec une escorte, l'ambassadeur arme ses gens, s'installe dans la loge et fait dire à son rival que s'il ose entrer il le fait jeter dans le parterre. Tout le monde fut pétrifié; le pape charge le cardinal Valenti de faire une mercuriale à l'ambassadeur. Ce prélat lui adresse une harangue très énergique. Choiseul claque des doigts presque sous son nez, et lui dit : « Vous vous moquez de moi, Monseigneur, voilà trop de bruit pour un petit prestolet, quand il s'agit d'un ambassadeur de France. » Ensuite il fit une pirouette sur le talon et sortit.

2. Le comte de Cantillana, marquis de Castromonte.

y aurait trois ans déjà que je m'ennuierais, au lieu qu'il y en a quatre : cela ne valait pas la peine de manquer à mon devoir.

Vous me faites un tableau vrai de Chanteloup : il prouve à quel point la soumission a pu s'établir parmi les peuples pour éteindre toute jalousie dans le cœur du souverain. Tant mieux pour les peuples et les souverains : puisqu'il faut être sujet, il vaut mieux l'être en entier [1] !

Mon état ici est toujours le même. Je vis avec des connaissances étrangères que j'attrape au vol. Le résident a obtenu une prolongation de séjour ici d'une année[2]. Il a enfin le souverain bonheur d'avoir une affaire politique ; c'est au sujet de certaine recrue albanaise qu'il réclame. Il ne se changerait pas avec le président Jeannin [3].

Vous avez su *lo sfratto* [4] de M. Giraldi pareil à celui

1. Le duc de Choiseul était toujours exilé à Chanteloup, mais, de même qu'à son départ, une foule énorme l'avait escorté, de même, pendant son exil, il ne cessa de recevoir les visites des plus hauts personnages. (Voir l'appendice X.) Il conserva toujours une grande popularité. On avait même fait des tabatières où il y avait d'un côté le buste de Sully et de l'autre celui du duc de Choiseul : « C'est bien, dit Sophie Arnould, en voyant une de ces boîtes, on a mis la recette et la dépense ensemble. »

2. Le résident de Venise avec lequel Galiani, Gleichen et le général Koch avaient organisé un dîner hebdomadaire.

3. Pierre Jeannin (1540-1622), fils d'un tanneur d'Autun ; il devint ministre de Henri IV ; il est resté célèbre par ses habiles négociations.

4. « L'exil. »

de M. d'Ancarville, et pour la même cause, à ce qu'on dit.

Que dit-on à Chanteloup de l'irrésolution mortelle qui a saisi notre pauvre ami Gatti? Je crains pour son physique et son moral. S'il allait devenir fou tout à fait.

Si vous vous occupez encore de mon bonheur, pourquoi ne songez-vous pas tout de bon à m'envoyer une couple d'angolas? Est-ce qu'ils sont infectés du venin des économistes pour avoir fréquenté le Luxembourg, et qu'ils craignent de trouver en moi un inquisiteur du Saint-Office? Détrompez-les: les inquisiteurs et les chats ont toujours fait alliance entre eux, et l'un a servi de modèle à l'autre.

J'ai reçu de Sienne le détail des louanges qu'on vous y prodigua sur ma personne, à votre passage, il y a deux ans et demi. Une dame, qui m'aime beaucoup, les écouta avec plaisir, et vient de me le mander. Vous voyez que tout se sait à la fin, ou dans ce monde, ou, au plus tard, dans la vallée de Josaphat; ainsi prenez bien garde à ce que vous faites vis-à-vis de moi; car, si vous me jouez encore un tour, si vous l'osez, si vous en avez le cœur, je sens qu'enfin..... Oui, enfin, je vous en aimerai davantage, et j'aurai gagné un paroli. Adieu, cher baron,

Mille chose à mes amis. Je crois en avoir encore, car je les aime sans refroidissement: cette madame Necker et sa compagnie, cette demoiselle de Lespi-

nasse ; mais il aurait fallu débuter par madame Geoffrin, et madame de la Ferté-Imbaut. N'oubliez pas de me mander si vous reçûtes la lettre que je vous écrivis à Montpellier. Les égarements inquiètent un peu. Adieu.

LVI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 17 avril 1773.

Vous avez beau, ma belle dame, me dire que vous *êtes bien* mal dans les lettres écrites de votre main, et vous avez beau m'assurer dans celles que votre scribe m'écrit, que vous vous portez bien, le fait est que, par un désordre d'imagination je ne vous crois bien portante et je ne suis gai, que lorsque j'en reçois écrites de votre main.

Ces désordres de notre imagination sont bien extraordinaires et bien difficiles à guérir, à l'aide de la philosophie toute seule. Il faudrait que le tempérament s'en mêlât. Par exemple, vous vous figurez mille risques, mille morts des absents. J'ai éprouvé ce mal d'imagination. Au fond, c'est une folie. Est-ce que nous guérissons en couvant des yeux, comme les tortues

leurs œufs? Et prend-on moins une colique, lorsqu'on mange trop à côté de son ami, que lorsqu'on dîne tout seul? La seule différence est que nous l'apprendrons plutôt : cela ne guérit de rien. Ainsi, persuadez-vous que, sous vos yeux ou loin de vous, il n'en sera ni plus ni moins [1]. Pour ce qui est de la perte réelle que nous cause une absence, je n'ai rien à dire : elle existe, elle est irréparable; mais l'idée des retours est un calmant singulier. D'ailleurs le temps s'écoule si vite! Pour vous et votre santé, je ne crains plus rien, je vous l'ai dit. Lorsqu'elle sera consolidée, je vous attends de pied ferme ici. Si vous savez m'emmener avec vous en France, vous serez une maîtresse femme.

M. Bartoli de Turin est mon ancien ami [2]. Je l'ai beaucoup connu à Turin et ici, lorsqu'il y vint en 1757. C'est un homme très savant dans l'antiquité et les belles-lettres; grand génie, qui paraissait fou à cause du feu de sa tête. Fort ressemblant à Gatti, mais beaucoup moins bon. A propos de Gatti, il est retiré tout à fait dans sa bicoque. Il y bêche la terre de ses mains. Il est devenu fort triste, mais il est parfaitement content. Cela marche ensemble.

Pour revenir à Bartoli, sa tragédie m'est inconnue. Le philosophe a raison s'il croit que les Italiens, s'ils

1. Il est toujours question de Grimm.

2. Daniel Bartoli, savant jésuite italien Auteur de la tragédie d'*Epponie*, publiée à Turin en 1768.

se mêlent de composer des tragédies, surpasseront les Français. Metastasio en est une preuve. Mais il a tort s'il croit que les Italiens puissent jamais avoir des tragédies. Je ne m'étonne pas si le philosophe n'a pas saisi cette vue si fine, n'ayant jamais parcouru l'Italie; il l'aurait sentie d'abord. Dites-la-lui, et la voici : les Italiens pourront composer des tragédies, mais ils ne pourront jamais les *jouer*. Ils manquent de beaux hommes, et de femmes qui aient le maintien noble. Il n'y a pas, dans tous les acteurs italiens, un Aufresne, un Brizard [1], un Clairval [2]. Si l'Italien veut être sérieux et grand, il est gauche et maussade. S'il bouffonne, alors il est pantomime et charmant tout à fait. Nous ovus donnerons des arlequins et des coralines,

1. « Brizard a la majesté des rois, le sublime des pontifes, la tendresse ou la sévérité des pères. C'est un très grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment : son jeu n'a encore essuyé aucune critique (1762). »

2. Clairval, acteur de la Comédie italienne (24 juin 1776). « *Les Mariages samnites* restent toujours suspendus depuis la première représentation. Un jour où la reine avait décidé d'y venir, la pièce n'a pu avoir lieu, de même une seconde fois, et à raison de l'indisposition du sieur Clairval, ce qui a donné de l'humeur à Sa Majesté; elle a dit : « On a bien de la peine à avoir ce monsieur ! » Cette exclamation mortifiante a piqué l'histrion, qui menace de ne plus jouer et de se retirer tout à fait. Un M. Guichard, dont il a fait rejeter l'opéra-comique, a écrit au bas du portrait de cet acteur maniéré, autrefois perruquier :

Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix
Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

(Bachaumont, Mémoires secrets.)

et nous vous surpasserons toujours en cela. Mais c'est à vous à donner à l'Europe les Baron, les Aufresne, les Clairon. Voilà pourquoi la tragédie est impraticable chez nous. Nos *castrati* sont maussades; mais la musique voile tout. Or, une tragédie, qui n'est pas jouée, n'est rien. On la joue toujours dans sa tête, lorsqu'on la lit. Nous devons donc renoncer à la tragédie aussi bien que les Espagnols et les Portugais. Français, Anglais, Polonais, Suédois ont des hommes bien tournés, bien découplés, et auront des acteurs.

Le temps me manque ce soir, à l'ordinaire. Aimez-moi donc. A huitaine!

LVII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 24 Avril 1772.

Tout m'a fâché dans votre n° 28. Premièrement, votre scribe s'avise d'avoir une écriture si large, majestueuse, magnifique, qu'il emploie deux feuilles de papier, pour ce qui tiendrait en une demie. Cela double la dépense. Je veux avoir une lettre de l'état de votre santé toutes les semaines, mais à moins que, pour

m'en donner le détail, il ne fallût employer deux feuilles (ce qui, Dieu m'en préserve, serait la description d'une maladie), le reste est un vrai péché mortel, et je vous prie de vous en abstenir.

La seconde chose, qui me met au désespoir, est la malheureuse affaire de Merlin. Voici ma dernière résolution : mettez le tout aux pieds de M. de Sartine, ou dans ses mains ; il m'aime ; il est sensible aux malheurs ; il sent que je pourrais me venger sur bien des Français ici. S'il compte me faire recouvrer quelque chose tout de suite ou dans un temps discret, quand même ce serait à moitié perte, faites ce qu'il faudra faire pour cela ; s'il en désespère, j'en désespérerai aussi, mais je me vengerai.

Troisième désagrément. C'est l'ouvrage de Gébelin[1], dont vous me donnez un extrait. A quoi bon donner l'extrait d'un radotage sur l'histoire ancienne? Les vrais savants ont déjà pris leur parti, et l'on n'en dispute plus. On sait que c'est l'histoire que les Grecs sauvages nous ont conservée des peuples plus avancés dans la culture des arts et des sciences, qui les ont conquis, peuplés, policés. Ainsi Saturne, Jupiter, Mercure, Hercule sont la même chose que seraient dans deux mille ans,

1. Antoine Court de Gebelin (1725-1784). Ce n'est qu'à l'âge de quarante-huit ans qu'il composa son grand ouvrage intitulé *le Monde primitif*. Bien que protestant, l'Académie française le nomma censeur royal.

Charles V, Ferdinand le Catholique, la reine Isabelle, Cortez, Colomb chez les Américains, s'ils n'eussent pas reçu de nous l'imprimerie et l'art de l'écriture perfectionnée, et qu'ils eussent conservé leur histoire par tradition et par cœur, aidant leur mémoire avec le rythme et le mètre de la poésie. On convient de cela. Les allégories, soit chîmiques ou physiques, trouvées par hasard dans la fable, sont des rêves creux. On trouvera de même que les douze anciens ducs et pairs de France sont les douze mois de l'année, que le roi et la reine sont le soleil et la lune, et que les maîtresses des rois sont des comètes. Bêtises!

La chose, qui reste à éclairer, se réduit aux détails de ces anciennes expéditions sur la Grèce. J'ai, là-dessus, un amas de faits et de réflexions qui fourniraient matière à un livre curieux, si j'avais eu le temps de l'achever. J'en ai sur la langue naturelle de l'homme, qui me paraît être celle des monosyllabes répétés : mama, tata, papa, baba, caca, coco, tete, bibi; voilà nos premiers sons. L'enfant produit ces sons sans intelligence. La nourrice y attache une idée, et la fait attacher à l'enfant, voilà tout.

La fable ancienne est quelquefois triple, quelquefois double, parce que les Grecs, ayant été conquis par différentes nations, c'est-à-dire par les Égyptiens, Tyriens et peuples du Nord, qui y vinrent par terre, et qui étaient des Celtes, ils ont mêlé tout cela ensem-

ble, comme si les Américains, conquis par les Espagnols, les Anglais, les Français, mêlaient dans deux mille ans tout ensemble, et confondaient Charles V, et Henri VIII, et Henri IV, la reine Isabelle de Castille avec la reine Elisabeth d'Angleterre. Voilà la cause de la contradiction dans la mythologie et la multitude des Hercules thébain, tyrien, etc. Développer cela avec génie, avec goût, avec une finesse de coup-d'œil heureuse, est l'affaire d'un philosophe érudit, et pas d'un savant sans génie, comme votre M. Gébelin, qui m'a coûté déjà trente sols de plus par votre seconde feuille, sans que j'aie rien souscrit.

Quatrième désagrément. J'ai perdu à la loterie; mais vous n'y avez aucune faute, je sens cela.

Je vous enverrai une consultation sur l'administration des blés, relativement à Gênes, qu'on m'a demandée. Adieu.

LVIII

A LA MÊME

Naples, 15 mai 1773.

Vous avez bien raison; entre la souffrance et l'abandon, il n'y a pas à choisir. L'une est la vie mal-

heureuse; l'autre est la mort, et la mort est le pire de tout. Mais Grimm reviendra. Pour le philosophe, j'en doute[1]. S'il allait imiter Descartes[2]! Si les caresses d'une souveraine philosophe allaient le retenir! et puis c'est un homme à oublier qu'il doit revenir; le temps et l'espace sont devant lui comme devant Dieu: il croit être partout et être éternel.

Si la matière électrique n'est pas l'acide vitriolique, elle sera autre chose. Cela me paraît clair. Reste à examiner si de savoir qu'une chose n'est pas une autre, est savoir quelque chose de la chose. Si vous décidez que non, tout le savoir humain s'en va au diable; si vous dites que oui, alors les hommes sauront une infinité de choses; car ils sauront, par exemple, que moi je ne suis pas vous, et que la prose n'est pas des vers.

MM. de Saussure sont allés en Sicile. Le prince Pignatelli me fait causer souvent de vous. Chastellux s'amuse. Je n'ai pas encore lu son livre *de la Félicité publique*[3]. Mais l'idée m'en paraît très belle et très

1. Diderot partait pour la Russie en même temps que Grimm, qui accompagnait la princesse de Hesse-Darmstadt à Saint-Pétersbourg.

2. Descartes, après avoir passé une partie de sa vie en Hollande auprès de la princesse palatine Elisabeth, accepta, au plus fort des persécutions que lui suscitaient les théologiens de Leyde, la proposition de Christine de Suède, qui lui offrait sa cour comme retraite; il mourut à Stockholm en 1650.

3. Le plus considérable des ouvrages de M. de Chastellux. « Il

neuve. Si l'ouvrage ne répondait pas à l'idée, il aurait encore un mérite infini dans le courage d'avoir ouvert le chemin à une recherche neuve, utile et sublime. Je dois dîner aujourd'hui à la campagne avec lui et Pignatelli ; ainsi, je vous quitte.

Est-il possible que M. de Sartine ne veuille rien faire pour moi ? Ah ! que les absents ont tort !

LIX

A MADAME DE BELSUNCE.

Naples, 15 mai 1773.

Il ne suffit pas d'être roué, madame, il faut être poli, vous savez cela[1]. Par conséquence directe, il ne suffit pas de m'écrire des lettres, il faut qu'elles soient

y a de l'esprit et des connaissances dans ce livre, plus répandu dans l'Europe qu'à Paris. » (Laharpe. *Corr. litt.*)

Voici l'épigramme qui parut alors :

A Chastellux, la place académique !
Qu'a-t-il donc fait ? Un livre bien conçu.
Vous l'appelez ? *Félicité publique* !
Le public est heureux, car il n'en a rien su.

1. Galiani fait allusion au mot de M. de Sartine à Beaumarchais. Beaumarchais avait été condamné au blâme, peine infamante,

agréables pour exciter de jolies réponses. Tout est désolant dans votre lettre sans date. Mais ce qui l'est plus pour moi, c'est l'état physique et moral de madame votre mère, souffrante, abandonnée; rien n'est plus affreux [1]. S'il y avait quelque chose à comparer à cela, ce serait le chagrin que me cause ma malheureuse affaire de Merlin. Vous avez eu beaucoup d'esprit de ne m'en rien dire; mais votre mère, dans son apostille, me l'a gardée pour ma bonne bouche. Le moyen d'être gai après cela!

Vous voudriez que je vous conte l'histoire du tonnerre; mais je ne sais pas ce qu'il y a à conter sur cela: il est tombé au milieu d'une grande *conversation* napolitaine, pour faire voir que la maussaderie napolitaine était à l'épreuve du tonnerre. Personne n'a eu de mal. Il est constant qu'il a passé sous les jupes d'une dame galante qui était assise sur un sopha. Il a enlevé l'or, et respecté le dessous des jupes de cette dame, tant le ciel protège la galanterie lorsqu'elle est bien effrontée. Elle est alors la même chose que la justice,

comme on le sait, mais il ne s'en montrait que plus insolent. M. de Sartine, impatienté de son attitude, lui dit un jour: « M. de Beaumarchais, il ne suffit pas d'être blâmé, il faut encore être modeste. »

1. Grimm, qui venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Saxe-Gotha à Paris, voyageait en ce moment en Allemagne, d'où il devait se rendre en Russie; madame d'Épinay souffrait cruellement de cette absence.

puisque la justice consiste à donner le sien à tout le monde, *suum unicuique tribuere* [1].

Le chevalier Hamilton [2], avec une machine électrique très belle, fait ici la parodie du tonnerre, mais c'est pour ainsi dire avec les fantoccini qu'il donne *Tancrède*. Il croit au fil conducteur, il le démontre, il désarme Jupiter. Tout cela serait bel et bon, si l'on ne pouvait mourir autant blessé par le tonnerre, que par les pierres qu'il détache, ou par l'étouffement de sa puanteur. Pour moi, je respecte le tonnerre, je crains les dieux qui nous l'envoient, et ne les trouve pas plus aimables pour cela. Au reste, ce n'est pas ce que je crains le plus au monde, et l'affaire de Merlin me paraît encore plus fâcheuse que le tonnerre.

Pour que votre écriture ne m'effraie pas, vous devriez m'écrire quelquefois, même lorsque votre mère sera bien portante ; sans cela vos lettres me seront toujours de mauvais augure.

Le chevalier de Chastellux s'amuse ici assez pour s'être laissé persuader d'y rester encore quinze jours. Il admire, il loue, il est poli, il se conduit très bien ; mais il a beau faire, il ne connaîtra, ni ne sera connu d'aucun Napolitain. Le sommeil est bien profond.

1. Le récit de cette aventure existe dans le *Journal* de madame de Saussure.

2. Chargé d'affaires d'Angleterre à Naples.

Je vous prie de dire mille choses de ma part au chevalier de Magallon. Pourquoi ne se porte-t-il pas bien? Est-ce le cabinet ou le boudoir qui lui a affaibli la santé? Vous savez que je suis votre très humble serviteur.

LX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 22 mai 1773.

Au fond et au vrai, ce numéro ne vaut guère mieux que les précédents, quoique vous tâchiez de me le rendre plus gai. Le chemin de la santé ne me paraît guère celui des souffrances. Je serais bien plus tranquille si j'étais à côté de votre lit, et que je visse votre état par mes yeux.

Grimm se portera toujours bien en voyageant; il est trop jeune pour que cela ne lui arrive pas. Mais je crains pour Diderot. Il va trop au nord. Un voyage est trop pénible au milieu des armées; c'est bien fou, ce qu'il fait [1].

1. Avant d'aller en Russie, Diderot passait par la Hollande.

Les gens de M. de Sersale ne me demandèrent aucune recommandation, quoique je leur eusse offert tout ce qui dépendait de moi. Ce sont de très braves gens, et l'on ne risque rien à les recommander. Je vous en serais même très sensiblement obligé.

Je vous le répète : l'air de Piccini, *Splende ogni astro più sereno* est son chef-d'œuvre. Je l'ai fait exécuter par lui-même au chevalier de Châtellux, qui en tomba en pâmoison. Exécutez-le avec les instruments et un mouvement large, vous verrez si ce n'est pas là le paradis.

Je ne sais que vous dire ce soir. Aimez-moi et donnez-moi de meilleures nouvelles de votre santé. Tout est brûlé des papiers qu'il fallait brûler [1]. Adieu encore.

1. Probablement les lettres où madame d'Épinay se plaignait de l'abandon de Grimm.

LXI

A LA MÊME

Naples, 5 juin 1773.

Vous savez bien, ma belle dame, que notre correspondance, après notre mort commune, sera imprimée. Quel plaisir pour nous ! Comme cela nous divertira ! Or, je travaille de toute ma force à faire en sorte que mes lettres l'emportent sur les vôtres et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié. Toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante. Au contraire, les miennes auront une variété charmante : quelquefois je vous dis des injures, quelquefois des sarcasmes ; j'ai de l'humeur de chien, et même quelquefois je commence sur un ton et je finis d'un autre ; et toujours je me porte bien. Voilà surtout ma grande supériorité. Car enfin vos quatre derniers numéros, quelle figure pitoyable et lamentable ne feront-ils pas dans le recueil ? Admirez donc mon adresse, si je vous dis des injures parfois et portez-vous bien, quand ce ne serait que pour le succès de notre recueil.

Tâchez de m'annoncer vite que vous êtes désobstruée ; sans cela j'aurai, moi, une obstruction à la tête, et ne saurai plus que vous dire.

Je viens d'envoyer en présent au pape la carte géographique du royaume de Naples, que je fis graver à Paris [1]; il m'en a remercié par un bref latin, qui est des plus pompeux et des plus flatteurs. J'aurais pourtant mieux aimé une médaille d'or, elle figure mieux dans l'inventaire d'un homme de lettres.

Châtellux est parti il y a trois jours. Il s'est amusé à Naples, en ne voyant jamais aucun Napolitain. On s'amuse de même à Péra, lorsqu'on dit qu'on a vu Constantinople. Au surplus, il a fait bien des réflexions qu'il vous dira à son retour.

Pignatelli partira bientôt; il fera copier ici beaucoup de musique, surtout de Piccini, qu'il pourra vous communiquer; nous sommes dans cette convention. Ne manquez pas de me donner toutes les nouvelles que vous aurez du philosophe, dont vous savez que je suis fort inquiet.

Avez-vous fait parvenir un paquet de mon valet de chambre à un certain M. Saint-Georges, au collège de Reims, rue des Sept-Voies, qui lui tenait fort à cœur? Je vous l'ai envoyé dans ma lettre du 3 avril. Caraccioli m'a mandé qu'il vous l'avait fait parvenir.

1. Cette carte avait été gravée par Rizzi Zannoni.

Adieu ; aimez-moi. Excusez mes injures : acceptez les expressions d'une amitié dont l'histoire parlerait, si elle parlait d'autre chose que des sottises et des malheurs des hommes. Adieu encore.

LXII

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Paris, 26 juin 1773.

Vous êtes insupportable en me rappelant que notre correspondance sera imprimée après nous. Je le savais bien, mais je l'avais oublié. Voilà à présent que je ne sais plus que vous dire : l'immortalité me fait une peur épouvantable. Au reste, mon cher abbé, vous savez que les repos sont une règle du beau, et, comme on intercalera mes lettres avec les vôtres, cela fera, à tout prendre, une collection parfaite.

Je vous annonce que je commence un peu à me désobstruer ; mais c'est bien peu de chose encore. Je ne suis désenflée que d'un oreiller. Il m'en fallait cinq pour dormir ; à présent je me contente de quatre. Il n'y a pas encore de quoi chanter victoire ; mais il faut espérer, parce que l'espérance est une bonne chose. Je

ne vous ai point écrit la semaine dernière, parce que j'avais le croupion écorché, et que vous ne sauriez croire combien, pour dicter une lettre, il faut l'avoir en bon état ; je ne l'aurais jamais cru. Cela me fait voir qu'il y a encore dans ce monde plus d'une vérité à découvrir. Il fallait, par exemple, une circonstance qui me fît rester trois mois dans la même attitude sans remuer, pour découvrir celle-là.

Vous croyez que le chevalier de Châtellux me fera part de ses réflexions ; mais où le verrai-je ? Car il ne vient point chez moi, et je ne vais plus chez les autres. Je voudrais croire au retour prochain de M. le prince Pignatelli ; mais je crois que vous m'attrapez, car il me semble que j'ai ouï dire qu'il mandait à sa femme qu'il passerait l'hiver à Naples [1]. Comme il est possible qu'il veuille la surprendre agréablement, je ne parlerai point de ce que vous me dites sur son retour.

1. Le prince Pignatelli était fort recherché dans la société napolitaine où il obtenait de grands succès. Madame de Saussure parle fréquemment du prince dans son *Journal* : « Nous sommes allés au cours qui est devenu très animé, puis à l'assemblée, chez madame Hamilton ; elle était très brillante, tout le monde avait quitté le deuil et était en habit de gala. Il y avait une dame russe, logée à côté de chez moi, belle comme un ange ; j'ai joué avec elle, les princesses Férolite et de Belmonte, le prince Pignatelli ; le prince russe qui voyage avec cette dame était de notre partie et madame de Matignon enrageait de n'en pas être. Nous nous divertissions, mon mari et moi, à remarquer combien elle fait la cour au prince Pignatelli et comme il répond froidement à ses empressements. »

J'ai fait tenir très exactement le paquet de votre valet de chambre à M. Saint-Georges, au collège de Reims ; je crois même vous l'avoir mandé dans le temps ; mais, comme M. l'ambassadeur de Naples a l'usage de ne m'envoyer les lettres qui lui sont adressées pour moi que huit ou dix jours après qu'il les a reçues, il est possible que vous n'ayez pas encore reçu celle où je vous accuse la réception et l'envoi du paquet. Par exemple, j'ai reçu la dernière dont il a été chargé mercredi dernier ; il y avait sept jours, à en juger par la date, qu'il la promenait dans sa poche.

On n'a point encore de nouvelles directes du philosophe. Par une lettre du prince de Gallitzin à madame Geoffrin, on sait seulement qu'il est arrivé à La Haye en très bonne santé ; qu'il a été à Leyde, où il a fait connaissance avec tous les professeurs ; que le prince ne peut le tirer d'auprès d'eux, et qu'il est vraiment très douteux qu'il aille en Russie. Il aime tous ces docteurs hollandais à la folie ; il passera peut-être là le reste de sa vie : que sait-on[1] ?

1. Diderot écrivait de La Haye à mademoiselle Volland, mais il ne lui parle pas précisément des docteurs : « Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches et tout ce qu'ils appellent *waterfish*, sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages, mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. » (22 juillet 1773.)

J'accepte, mon cher abbé, vos tendresses, vos injures, vos excuses. Tout ce qui vient de vous m'est précieux, soyez-en bien sûr. Sans doute l'histoire parlera de notre amitié ; n'en doutez pas, puisqu'elle parle des malheurs des hommes. Y en a-t-il un plus grand que d'être séparé des gens qu'on aime ?

LXIII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 19 juin 1773.

Quoique vous exagériez votre courage, vous êtes, ma belle dame, la plus timide des mortelles, car vous préférez la douleur à la mort. Vous croyez donc la mort le plus grand des maux. Pour moi, je suis d'un avis contraire, et j'en suis tellement persuadé, que je ne me fais pas à cette étonnante phrase de vos lettres : *Mon état n'est pas dangereux, mais il est pénible.* Vous comptez donc pour rien *le danger de souffrir.* Ainsi ne pensez pas me tranquilliser tant que vous m'écrirez : *Je souffre.* Ce mot est tout pour moi. Il est vrai que moi aussi de mon côté, je ne fais que vous répéter : *je m'ennuie ;* mais il y a une belle différence entre

l'ennui et les souffrances. On engraisse dans l'ennui; on est un cheval de l'écurie d'un grand seigneur : celui qui souffre est un cheval de fiacre.

Hier, j'ai reçu le portrait de notre pauvre M. de Croismare, que le marquis Spinola [1] a eu le soin de me faire parvenir par son valet de chambre, qui est venu ici revoir son père. Il est parfaitement bien gravé; mais il ne m'a point attendri en le voyant, car il ne lui ressemble guère. L'incomparable Croismare avait une laideur originale, charmante, caractéristique. Son portrait est bien moins laid et bien moins beau.

On a beau faire le revêche contre notre destinée et la loi commune des êtres. Nous mourons, nous et nos physionomies, et nos saillies, et nos portraits, et notre souvenir, et tout doit s'en aller. Quel délire que celui des Romains et des Grecs, que de faire tout pour l'immortalité. Cette prétendue immortalité n'est qu'un terrain disputé à *l'oubli*, mais bien faiblement disputé. Laissons cela; c'est une rêverie sombre et désespérante, à laquelle j'allais me livrer à présent. Restons dans le délire de la gloire humaine.

A ce propos, je vous dirai que j'ai envoyé au pape la carte géographique du royaume de Naples, que je fis dessiner et graver à Paris, accompagnée d'une lettre dans laquelle je lui disais que Benoît XIV, m'ayant

1. Ministre plénipotentiaire de la République de Gênes à Paris.

beaucoup aimé, ayant reçu l'hommage de quelques productions de mon esprit, je me croyais autorisé d'en faire autant avec un pape qui ressemblait si fort au pape Lambertini. Le pape a reçu ma lettre et mon présent avec la plus grande joie, et m'en a remercié par un bref très flatteur pour moi. Il est en latin, car les papes ont la rage d'écrire en latin, même à présent. Je crois vous faire plaisir en vous en envoyant une copie. Si vous ne l'entendez pas, Magallon vous l'expliquera, car un Espagnol parle latin sans le savoir. Vous voyez par ce bref, ma belle dame, qu'il y a grande probabilité que je sois un des cardinaux réservés *in pectore* de notre Saint-Père. Aussi je m'attends à en sortir un jour ou l'autre par en haut ou par en bas. Cela me constituera en frais.

Pourquoi donc M. de Sartine ne me fait-il pas payer par Merlin? Veut-il attendre que je sois cardinal pour essuyer le poids de ma colère?

J'attends en frémissant, l'envoi volumineux de Diderot, dont vous me menacez. Est-il possible que vous ne trouviez pas un moyen d'envoyer au cardinal de Bernis ou à l'abbé Deshaies, [1] quelques paquets pour moi? Selon vous, la mort et la poste sont deux maux inévitables aux mortels.

Le prince Pignatelli s'ennuie tellement ici qu'il n'a

1. Secrétaire et ami du cardinal de Bernis.

plus la force de s'en aller. Il est comme les gens étouffés par l'odeur du charbon, qui restent parce que leur tête est attaquée.

MM. de Saussure sont revenus de Sicile. Madame est inconsolable de la mort qu'elle a appris de M. de Tronchin[1]. Elle ignore pourtant le genre de mort qu'il a eu.

Aimez-moi; jouissez de votre appartement sur le Palais-Royal. Mes compliments à madame votre fille. Elle me demande toujours des histoires et des contes. Si elle en est si avide, je lui donne volontiers mon compte avec Merlin, qui est bien une autre *histoire*. Adieu. J'ai chargé Châtellux de renouer ma paix avec l'abbé Morellet. Adieu.

BREF DU PAPE A L'ABBÉ GALIANI

« *Clemens papa XIV, etc. Dilecte fili, tibi salutem et apostolicam benedictionem.*

Præclara sac. mem. Benedicti XIV voluntas, qua Patruum tuum erat complexus, luculenter declarat optimi et sapientissimi pontificis in excellentes viros

Clément XIV, etc. Notre cher fils, salut et bénédiction apostolique.

L'éclatante affection qu'avait Benoît XIV, de bienheureuse mémoire, pour votre oncle, prouve très bien l'attachement de ce bon et sage pontife pour les hommes de mérite, et en même

1. Jean-Robert Tronchin, procureur général à Genève, père du célèbre médecin.

studium, et ejusdem patrui tui eximiam virtutis doctrinæque commendationem. Iisdem nos causis inducimur, ut æque propansi erga te, dilecte fili, simus, teque non minore, quam quæ prædecessoris nostri in illum ac te ipsum fuerit, benevolentia prosequamur, cum satis sint nobis perspectæ singulares ingenii tui laudes, quas plurimis monumentis comprobatas esse scimus. Propterea litteras tuas pietatis in nos atque observantiæ indiciis refertas et geographicam Regni Neapolitani tabulam opera tua egregie delineatam, atque impressam eamque tuo nomine ad nos deferentem dilectum filium Abatem Zarillium ob eruditionem atque antiquitatis scientiam valde nobis acceptum, libentissime excepimus, eidemque palam fecimus quantopere hoc præstanti tuo officio ac munere delectati simus..... Hunc nostrum animum his etiam litteris tibi testatum esse volumus, unaque te vehementer hortamur, ut ube-

temps la réputation de vertu et de science dont jouissait votre oncle. Les mêmes motifs nous déterminent, cher fils, à vous montrer les mêmes dispositions et à vous donner des preuves de bienveillance qui égalent celle dont notre prédécesseur combla votre oncle et vous-même puisque nous connaissons suffisamment la beauté de votre génie, dont il existe plusieurs monuments. C'est pourquoi nous avons reçu, de votre part, avec bien de la satisfaction par les mains de notre cher fils, l'abbé Zarillo, que nous estimons grandement à cause de son érudition et de sa connaissance de l'antiquité, la lettre qui renferme les marques de votre respectueux attachement pour nous, accompagnée de la belle carte géographique du royaume de Naples, gravée et imprimée par vos soins. Nous avons témoigné à ce cher fils, combien votre important hommage nous était agréable; et nous avons voulu par cette lettre vous offrir à vous-même ce témoignage de notre gratitude. En même temps, nous vous

riore in dies ingenii tui fructu augere optimarum artium studia, aliorumque utilitatem promovere pergas, nobisque diligendi tui ampliores semper causas tribuas. Demum suppeditari nobis opportunitates cupimus, quibus reipse tibi paternam hanc nostram in te caritatem confirmemus, cujus indicem interim apostolicam tibi benedictionem peramanter impertimur. Datum Romæ apud sanctam Mariam Majorem sub annulo piscatoris, die 23 maii 1773, Pontificatus nostri anno quinto. — BENEDICTUS STAY

exhortons avec ardeur à continuer à enrichir de jour en jour du fruit de vos talents le domaine des arts, à contribuer par là à l'utilité publique et à nous fournir toujours de nouveaux motifs de vous aimer. Enfin nous désirons qu'il se présente des occasions de vous prouver, par des effets notre tendresse paternelle, dont, en attendant, nous vous donnons, avec plaisir, pour gage la bénédiction apostolique. Donné à Rome à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 23 mai 1773, la 5e année de notre pontificat.

Contresigné BENOIT STAY.

LXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 27 juin 1773.

Le peu de mots de votre lettre du 7 juin, ajoutés de votre main, ma belle dame, est encore plus assom-

mant que tout ce que vous m'avez écrit jusqu'à cette heure. Que me parlez-vous de ponction? Je n'entends rien à ce mot horrible. Vous ne m'avez jamais parlé d'hydropisie. Tirez-moi d'obscurité, puisque vous m'avez mis dans le soupçon. Il vaut mieux sans doute ignorer tout, lorsqu'on est absent. Mais il ne vaut rien de savoir les choses à moitié.

Le prince Pignatelli est ici; il est tombé comme moi à la renverse en lisant votre lettre; elle est affreuse en effet.

Elle m'a empêché de lire la lettre de Diderot. Mais s'il est parti, comment m'y prendrai-je pour lui répondre. Éclaircissez-moi sur cela. Au reste, le philosophe a travaillé sur une épître qui m'a donné autant de peine qu'à lui. Je crois que tous les deux nous avons enfin trouvé le sens juste. Le secret était que les Romains, auxquels Horace adresse son ode, sont les Romains de la race future, la postérité en un mot, à qui il annonce des malheurs en punition des crimes de son temps.

Ma belle dame, en voilà assez pour ce soir. Si votre santé ne devient pas meilleure, ne comptez ni sur de belles ni sur de longues lettres de moi. Adieu.

LXV

DIDEROT A L'ABBÉ GALIANI[1]

Vous croyez, monsieur et cher abbé, que je vais vous parler de moi et de tous les honnêtes gens que vous avez quittés avec tant de regret, et qui vous reverraient avec tant de plaisir; du vide que vous avez laissé dans la synagogue de la rue Royale, de nos affaires publiques et particulières, de l'état actuel de la science et des arts parmi nous, de nos académies et de nos coulisses, de nos acteurs et de nos auteurs. Cela serait peut-être plus amusant qu'une querelle d'érudition. Mais cette querelle s'est élevée entre M. Naigeon et moi sur la 6e ode du IIIe livre d'Horace.

Nous vous avons choisi pour juge et vous nous jugerez, s'il vous plaît.

. . . .

Vérifiez cette conjecture, ensuite prononcez pour *delicta majorum* ou pour *immeritus majorum*; il n'en

1. Cette lettre de plus de douze pages concerne presque entièrement l'ode d'Horace; elle n'existe ni dans l'édition Barbier ni dans l'édition Serieys; nous ne citons qu'un extrait et renvoyons le lecteur à la correspondance de Diderot.

restera pas moins dans cette lettre quelques vues grammaticales dont j'aurai abusé, mais dont un autre pourra faire, dans une meilleure circonstance, une application plus heureuse, et croyez surtout qu'il me conviendrait bien davantage de vous dire ces choses de vive voix que de vous les écrire, de voir votre perruque déposée sur le coin de la cheminée et votre tête fumante, et de vous entendre entamer un sujet, le suivre, l'approfondir et, chemin faisant, jeter des rayons de lumière dans les recoins les plus obscurs de la littérature, de l'antiquité, de la politique, de la philosophie et de la morale.

Ce qu'Horace disait à Virgile de la mort de Quintilius, je l'ai dit cent fois à Grimm, au baron de Gleichen, de votre absence à Paris et de votre séjour à Naples.

LXVI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 3 juillet 1773.

Vous m'avez tiré d'incertitude plus tôt que je ne m'y attendais Il y a des choses qu'on cherche à savoir et

qu'on voudrait apprendre le plus tard possible. Tel est le cocuage et le nom de votre maladie. Il est vilain dans toutes les langues possibles. Si vous étiez un homme, j'en serais mort de frayeur ; mais vous êtes femme, et les femmes vont bien loin et reviennent de bien loin en fait de maladies. Sur cette considération, je reprends courage, et j'attendrai.

La perte seule de Magallon, me paraît aussi irréparable pour vous que la mienne ; les autres ne sont que des absences, et vous auriez tort de vous en affliger.

Je voudrais vous écrire au long ce soir, mais voici ce qui arrive. Un homme de mes amis a reçu une lettre ici du nonce du pape [1], qui est à Varsovie, qui lui mande que sa Majesté très polonaise, pour se désennuyer (et il en a grand besoin), passait son temps à lire un recueil de mes lettres à mes amis en France, qu'on lui avait envoyé depuis peu, et qu'il avait la clémence et la discrétion de communiquer au nonce de sa Sainteté.

Voilà le coup le plus étrange et le plus imprévu qui me soit jamais arrivé. Mes lettres à Varsovie ! Mes lettres communiquées à un nonce, non pas de la diète, mais du pape ! Je n'ai guère écrit de lettres qui soient

1. Le nonce du pape en Pologne était Mgr Garampi, qui passait pour un des rédacteurs de la *Gazette de Pologne*. L'impératrice de Russie ne l'aimait pas, parce qu'il mettait souvent en doute ses succès contre les Turcs.

faites pour être montrées à des nonces. Qu'est-ce donc que cela ? Quelles lettres lui a-t-on envoyées ? Qui est l'homme assez étourdi pour avoir compté sur la discrétion d'un souverain, et d'un souverain parvenu ? Il est vrai que j'ai souhaité qu'on montrât mes lettres à quelques-uns de mes amis, mais je n'ai jamais eu, au nombre de mes amis, ni des Rois, ni des Nonces. Jamais je n'ai consenti qu'on donnât copie de mes lettres. De grâce, tirez-moi de cette incertitude, encore plus embarrassante pour moi que votre *enquistée ascite* ne l'est pour vous.

Quelles lettres a-t-il reçues ? Sont-elles de moi ? Me les a-t-on attribuées ? D'abord je les désavoue toutes. Si vous *êtes* coupable de l'indiscrétion, comment ne craignez-vous pas que j'envoie les vôtres pour me venger ? Vous me croyez incapable d'une lâcheté, je le vois, et je vous crois incapable d'une indiscrétion. Le fait est pourtant qu'il croit, ce monarque, avoir des copies de lettres à moi, dont il s'amuse plus que des manifestes des trois puissances codividentes [1]. Encore une fois, dites-moi ce que c'est que cette aventure, faite uniquement pour anéantir ma verve, ma liberté, ma franchise, la gaieté de mes lettres, la confiance avec laquelle je vous ai toujours mandé ce que j'aurais osé dire au coin de votre feu.

1. Les trois puissances qui se partageaient la Pologne.

Pour le moment, n'attendez rien de moi sinon des phrases dignes de ne scandaliser aucun nonce. Ainsi, je ne vous dirai pas que je vous aime, car vous êtes femme, je suis abbé, et l'hydropisie ne fait rien à la chose. Il faut vous dire sèchement et respectueusement que j'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

LXVII

LE MARQUIS DE CARACCIOLI A GALIANI[1]

Paris, 22 juin 1772.

. . . .

Précisément à présent on rappelle vos *Dialogues* dans tout Paris; les économistes crient et s'exclament contre vous à l'occasion de la famine actuelle, parce que malgré toutes les provisions et toutes les mesures prises, voyant dans beaucoup d'endroits le pain à cinq sous la livre et des soulèvements dans différentes provinces, on agite les anciennes questions à l'avantage des économistes.

. . . .

1. Nous ne citons qu'un extrait de cette lettre, qui n'existe ni dans l'édition Barbier ni dans l'édition Serieys,

Je ne sais pas si le chevalier de Chastellux vous a dit la haine des économistes contre vous. M. Turgot et l'abbé Morellet soutiennent qu'aucun livre n'a causé plus de préjudice à la France que vos *Dialogues* contre la liberté d'exportation des grains, surtout étant resté sans réplique par ordre du gouvernement.

Vous dites que votre système sur les grains n'a pas été compris ici ou qu'on n'a pas voulu le comprendre; je vous répète à vous ce qu'eux disent sur cette assertion. Du reste je ne dois pas décider si vous avez tort ou raison; pour cela il faudrait examiner à fond votre livre, ce que je regrette de ne pouvoir faire maintenant; du reste mon suffrage ne servirait à rien.

. . . .

LXVIII

AU MARQUIS DE CARACCIOLI,

Ambassadeur de Naples, à Paris [1].

Naples, 15 juillet 1773.

Monsieur l'Ambassadeur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 juin ne m'a point surpris. Les économistes crient contre moi, et m'imputent la cherté des farines, la rareté du pain, la famine. Malgré toutes les précautions qu'a pu prendre le gouvernement, en quelques endroits de la France le pain se vend cinq sous la livre. Les soulèvements sont fréquents dans les provinces, et tout le mal vient de mes *Dialogues!* M. Turgot et l'abbé Morellet soutiennent que jamais aucun livre n'a été si pernicieux à la France, puisque je m'y oppose fortement à l'exportation des grains et que j'y prêche seulement la circulation intérieure de ces mêmes grains. En vérité, je ne sais si j'ai écrit pour les vivants ou pour les morts : personne n'entend mon système, ou ne veut l'entendre.

1. Cette lettre ne se trouve pas dans l'édition Barbier.

Et vous aussi, Monsieur l'Ambassadeur, vous semblez révoquer en doute la pureté, la sagesse de mes vues; vous n'osez décider si j'ai tort ou raison; il faudrait, dites-vous, examiner à fond mon ouvrage, ce que vous ne pouvez faire maintenant; et vous ajoutez que d'ailleurs votre suffrage ne servirait de rien. Je ne partage point votre avis. On vous rend trop de justice pour douter un instant de votre impartialité. Les absents ont toujours tort. Rien de plus naturel que de voir un ambassadeur protéger, défendre un de ses compatriotes qu'on opprime, et dont le silence involontaire, mais forcé par la distance des lieux, semble justifier les persécutions de ses adversaires, Vous êtes à Paris le protecteur né de tous les Napolitains. A qui pourrai-je avoir recours si vous m'abandonnez? Pendant quelque temps le gouvernement français, à la sollicitation de M. de Sartine, a défendu aux économistes de m'outrager par leurs rapsodies. Leur système a produit une famine que mon livre aurait prévenue, et c'est moi qu'on accuse, qu'on vilipende, qu'on voudrait voir brûler en place de Grève! Et vous êtes là! Encore si c'était un mauvais ouvrage! Mais faut-il vous rappeler avec quel empressement il fut accueilli dans toute la France, les éloges qu'il reçut de l'étranger, du roi de Prusse [1], qui, seul, à coup

1. Frédéric avait écrit à Galiani une lettre des plus élogieuses au sujet des *Dialogues sur les blés*.

sûr, vaut au moins tous les économistes de France, à l'exception peut-être de mon ami Morellet, dont les intentions valent beaucoup mieux que la plume.

Vous répéterai-je, Monseigneur, ce que Voltaire écrivait au sujet de mes *Dialogues* à Diderot, le 10 janvier 1770. « Il semble, dit le philosophe de Ferney, que Platon et Molière se soient réunis pour composer cet ouvrage; on n'a jamais raisonné ni mieux ni plus plaisamment. » Comme vous n'avez guère le temps de faire des recherches étrangères à vos fonctions, permettez-moi de vous transcrire ce que ce même philosophe à écrit dans les questions sur l'Encyclopédie à l'article « Blé » [1]. Après l'avoir lu, je ne doute pas que vous ne portiez hautement votre décision sur mes *Dialogues*. Ce faisant, vous rendrez justice à celui qui a l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur.

1. Voir le premier volume, lettre du 2 février 1771.

LXIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 17 Juillet 1773.

Mon croupion est à ravir, mais s'il est nécessaire de l'avoir en bon état pour dicter des lettres, il est également nécessaire d'avoir des lettres pour écrire des réponses. Voilà les raisons pour lesquelles je ne vous ai pas écrit la semaine passée. Que pouvait-elle enfanter, mon imagination, dans l'incertitude sur l'état de votre santé? Cette semaine on peut répondre puisqu'il y a une lettre, mais que vous dire? Je rabats de vous un oreiller; ah! qu'il me pèse de ne pouvoir pas en rabattre beaucoup!

Le Philosophe, à La Haye, électrisera toutes les tortues hollandaises. Cependant il ira en Russie, je n'en doute pas, ou, pour mieux dire, il se trouvera à Pétersbourg un beau matin, sans savoir comment il y est parvenu[1].

Le prince Pignatelli est une espèce de Diderot. Il ne

1. Galiani ne se trompait pas : « Eh bien ! mes amies, le sort est jeté; je fais le grand voyage; mais rassurez-vous. M. de Narisķin, chambellan de S. M. I., me prend ici dans une bonne voiture et me conduit à Pétersbourg doucement, commodément, à petites journées, nous arrêtant partout où le besoin de repos ou

sait ni rester ni partir. Cependant il ne passera pas ici l'hiver, à ce que je crois. Il se plaît à Naples, mais il s'ennuie avec sa tante et son oncle à un point inconcevable, et c'est cet aiguillon qui le fera enfin partir. Je le vois souvent; nous causons de vous; nous nous plaignons de ce que Naples ne ressemble point à Paris; mais nous nous portons bien, parce qu'on meurt par des raisons physiques, et jamais ou presque jamais par des causes morales.

Nous avons cette année le phénomène que je croyais impossible, d'une récolte également prodigieuse dans tous les genres de cultivations aux environs de Naples. Comme elles sont très multipliées et très différentes, je croyais impossible de combiner une saison qui donnât en même temps le produit parfait de tous les légumes, orge, blé, blé de Turquie, chanvre et lin, soie, fruits, vin, huile, etc. Cela s'est pourtant rencontré cette année, et je suis très curieux de voir les effets politiques d'une richesse de terre universelle.

La France souffre la disette, et j'apprends qu'on m'en accuse. Si vous vous portiez bien, je composerais encore un dialogue, et on réimprimerait mon ouvrage avec quelques lettres et ce dialogue. Peut-être on

la curiosité nous le conseillera... Au mois de janvier prochain, une autre bonne voiture, où je m'assiérai à côté du frère du prince Galitzin et de sa femme, me déposera au coin de la rue Taranne. » Diderot à mademoiselle Volland. (13 août 1773.)

m'entendrait mieux; ce qui est sûr c'est qu'on m'achèterait encore une fois. Mais votre croupion me désarçonne. Que faire d'une dame qui a le croupion écorché. Dites-moi donc au plus vite que vous vous portez bien, et occupez-vous de m'apprendre toutes les accusations des économistes contre mes *Dialogues* qui sont, à ce qu'ils disent, la seule cause des révoltes en Guyenne et en Languedoc.

J'imagine que vous verrez Chastellux d'une manière quelconque (comme disait M. de Mairan à son laquais, qui aurait plus tôt fait avec une éponge) [1], il vous donnera de mes nouvelles; il a été chargé de me raccommoder avec l'abbé Morellet, et je vous en charge aussi si votre croupion vous le permet. Pourquoi serions-nous brouillés lorsque nous sommes du même avis? Il aime la liberté; j'aime le libertinage : voilà un premier rapprochement. Il soutient qu'il faut ôter tous les impôts. Moi, je ne les paie qu'à mon grand regret : voilà un second rapprochement. Il écrit dans un style tout différent de celui des économistes ; il se fait lire avec plaisir; moi je tâche de me faire entendre, et de m'expliquer le mieux possible dans une langue qui n'est pas la mienne. Voilà la ressemblance. Mais tout ceci est inutile, si vous ne désenflez pas bientôt. De grâce, accouchez de ces quatre oreillers. Adieu.

1. Voir la lettre du 22 septembre 1770.

LXX

A LA MÊME

Naples, 24 juillet 1773.

Voilà, sans contredit, la plus sublime lettre et la plus ingénieuse que vous m'ayez écrite dans votre vie. Vous désenflez, vous vous désobstruez, vous êtes contente de Tronchin [1], et encore plus de la nature. Comme cela est profond! peut-on être plus spirituelle? Vous ne sauriez imaginer la gaieté, la bonne humeur, l'électricité que

1. Tronchin, après avoir exercé la médecine à Genève, était venu se fixer à Paris, où il obtint une vogue extraordinaire. « Tronchin, étranger (ce qui a toujours été un titre de recommandation en France) avait mis de l'adresse et presque de la charlatanerie pour assurer le commencement de ses succès; par exemple, il imagina de conseiller à une jeune femme de frotter son appartement, ce qui réussit si bien que la moitié de la bonne compagnie se mit à frotter. » (Duc de Levis, *Mémoires.*) Son arrivée, ses succès, avaient produit une véritable révolution dans les habitudes: « Tronchin arrive de Genève, dit Morellet; à peine il a parlé, toutes les femmes sortent de leurs maisons, et ce n'est plus pour être promenées dans leurs voitures ou dans un fiacre, comme la Phylis de Voltaire, c'est pour marcher elles-mêmes; elles courent, avec canne ou sans canne, sur les boulevards, sur les ponts, dans les rues, dans les jardins. Ce qu'en obtient Tronchin les prépare et les dispose à mieux obéir à Jean-Jacques. Leur santé est rétablie, les enfants seront nourris par leurs mères. »

cela me donne. Il faut vous l'avouer, je m'intéresse à votre santé autant pour vos lettres que pour les miennes. C'est un vrai plaisir que d'avoir un *bersaglio* [1] de toutes mes folies, et je m'en vais d'ores en avant vous écrire les plus folles lettres que vous ayez jamais reçues de moi.

Mais, par exemple, pourquoi faut-il que madame votre fille vous quitte si mal à propos? Faut-il courir jusqu'à Plombières pour p....

Ne saurait-on désenfler des boyaux à Paris?

Vous avez une ressource dans votre solitude. N'êtes-vous pas logée au Palais-Royal?

Raccrochez les passants de votre fenêtre.

Vous pourriez raccrocher messieurs de l'arbre de Cracovie [2], et si cela est, je vous manderai des nouvelles pour les amuser. Pour le coup, je n'en ai point.

Après avoir eu cet hiver des comédiens français, nous avons à présent le célèbre danseur le Picque [3],

1. Point de mire.

2. L'arbre de Cracovie se trouvait dans le jardin du Palais-Royal; c'était sous son ombrage que se rassemblaient les oisifs pour raconter les nouvelles. Il fut détruit en 1781.

3. « Le sieur Pic est le premier danseur du théâtre de Naples, venu dans ce pays-ci par congé pour y acquérir le goût français; il a été invité par les coryphées de la danse de se montrer sur le théâtre de l'Opéra. On a fait une entrée pour lui dans *Alceste* et une autre dans *l'Union de l'Amour et des Arts*. Il a enlevé tous les suffrages : on le regarde pourtant comme plus fort dans la danse noble et de terre à terre que dans la danse haute

qui nous donne le ballet d'Armide avec ses chœurs, et tout ce qu'on pouvait donner à l'opéra de votre Palais-Royal. Il faut convenir qu'il est aussi excellent danseur que Vestris et Dauberval [1]; cependant il a eu plus de peine que d'Aufresne à franciser les Napolitains. Il a pensé être sifflé au commencement. Les Napolitains ne s'apercevaient pas qu'il dansât dans un aussi énorme et monstrueux théâtre que le nôtre, parce qu'il ne sautait point. Mais comme il est d'une très jolie taille, il a commencé par apprivoiser les Napolitaines, et la nation peu à peu s'est convertie.

Voyez les progrès des mœurs : nous tombons dans la monotonie, grâce à vous autres, messieurs; et bientôt toute l'Europe sera Paris, et le goût de voyager passera; car il n'y aura rien à apprendre, rien à voir : tout se ressemblera. Aux deux bouts du grand continent, il y aura les Chinois d'un côté, les Européens de l'autre, deux nations à peu près égales. Ils auront de même une caractéristique; ils auront un gouvernement absolu, tempéré par les formes, la longueur des procédures, la

et de *saltation*. Il n'est pas si grand que Vestris, mais infiniment plus jeune, n'ayant pas trente ans et, par conséquent, il a les mouvements plus doux, plus souples, plus moelleux. C'est un élève du sieur Noverre, ce qui lui a valu plus de faveur encore. Hier, la Reine est venue pour le voir et en a été extrêmement satisfaite. On aurait voulu le conserver ici, mais il n'y pas moyen d'y songer, puisqu'il gagne 30,000 livres à Naples. »

(Bachaumont.)

1. Danseur de l'Opéra.

douceur des mœurs; ils auront beaucoup de soldats et peu de bravoure; beaucoup d'industrie et peu de génie; beaucoup de peuple et peu de gens heureux. Les républiques disparaîtront en Europe : elles ne marchent pas en ligne avec les monarchies, perdent du terrain et sont enfoncées. La Pologne vous prouve cela : son malheur précède d'un siècle tout au plus celui des républiques italiennes qu'on a méprisées à cause de leur petitesse. Nous serons donc Chinois dans cent ans tout au plus..... Je m'amuse déjà à m'aplatir le nez et à m'allonger les oreilles par en bas, et je n'y réussis pas mal : travaillez, vous aussi, à vous amincir les pieds de votre côté.

Adieu, ma belle dame, le prince Pignatelli vous rend ses compliments. Il est fort occupé de madame de Llano[1] la plus ragoûtante espagnole que j'aie jamais vue. Adieu encore.

1. Madame de Saussure, dans son journal, parle de cette Espagnole comme étant d'une rare beauté.

LXXI

A LA MÊME

Naples, 31 juillet 1773.

Vous ne voulez pas le croire, ma belle dame, il n'y a point de tranquillité ni de repos que dans la vérité. A présent que vous m'avez mis en méfiance, je ne suis pas même sûr si votre lettre du 11 juillet est véridique. Je veux la croire telle, au moins sur ce qui regarde votre engraissement et votre embellissement. Ce sera une belle surprise pour moi si je reviens à Paris, de vous trouver grasse, comme je les aime.

Magallon aura de la peine à vivre avec M. d'Aranda[1];

1. Le comte d'Aranda venait d'être nommé ambassadeur en France. C'était un homme d'une haute valeur et d'un caractère fortement trempé. Il avait chassé les jésuites d'Espagne. On lui attribuait plus de jugement que d'esprit, plus de tête que d'habileté, mais il possédait une inébranlable fermeté, qui suppléait à tout. « C'était, dit le duc de Lévis, une de ces âmes de fer que son pays seul produit. » Caraccioli, qui avait beaucoup connu le comte d'Aranda, le comparait ingénieusement à un puits profond dont l'orifice est étroit. — D'Aranda résida en France jusqu'en 1784; il retourna ensuite en Espagne où il mourut en 1794. — On cite de lui la maxime suivante : « Le oui et le non viennent du ministre, le quand et le comment du commis, le cahier et le pupitre

mais, si je ne me trompe, ce sera M. d'Aranda qui quittera le premier un pays où il se déplaira à la mort. Le prince [1] continue dans son incertitude et, assurément, je ne le laisserai partir que quelqu'un ne vienne le relever de sentinelle auprès de moi. Il faut enfin que je vive et que je cause.

Un portrait en profil ne ressemblera jamais à notre bon M. de Croismare, dont le masque et la pantomime du visage faisaient la caractéristique, je revois encore son visage, et je vous dis qu'il ne lui ressemble pas.

Nous avons une reine accouchée et votre roi pour parrain, si l'enfant ne meurt pas. Elle est venue au monde un peu malingre, et aura de la peine à vivre.

Je suis bête ce soir à mon ordinaire, et de très mauvaise humeur par extraordinaire. C'est le dernier jour du mois. Je vois mes listes, et je me trouve volé, pillé, saccagé par mon cuisinier, mes gens, mon cocher. Ah ! la pénible chose pour un abbé que d'être volé par d'autres que par sa gouvernante ! Je suis seul, isolé, sans parents, sans amis, sans femme de ménage ; mon argent s'en va : tout est au pillage. Il faut me marier absolument. N'auriez-vous pas une riche créole de rencontre ? il m'importe peu qu'elle soit neuve ou usée. Voyez.

de la nation, le roi n'y met du sien que la plume et l'encre. (Voir l'appendice XI).

1. Le prince Pignatelli.

Bon soir, je vous quitte; je ne sais que vous dire. Vous saurez toutes les nouvelles du monde, plus tôt que par la voie de mon cul-de-sac. Adieu donc. Le prince vous fait mille compliments.

LXXII

A LA MÊME

Naples, 7 août 1773.

Messieurs les quarante au beau parlage sont convenus que la tournure la plus agréable qu'on puisse donner à la description d'une maladie, c'est de commencer par le prétérit *j'ai été,* comme la plus vilaine et la plus grossière est d'entamer le discours par le présent *je suis.* Votre lettre, ma belle dame, est donc très joliment tournée en débutant par: j'ai été hydropique. J'y bats les mains ; j'approuve même que vous sachiez ce que c'est qu'une hydropisie grecque, pour savoir à quoi vous en tenir là-dessus. Vous savez en outre ce que c'est qu'une solitude parisienne. Elle se passera et bien plus sûrement à l'approche de l'hiver, surtout si vous restez au Palais-Royal.

Ah ! que je suis fâché, pour vous et pour lui, de ce

que vous me mandez de notre bon chevalier [1] ! La faveur du roi ne lui vaudra pas un sol; elle lui fera perdre Paris. Le comte d'Aranda en sera jaloux et dépité au possible ; il voudra le faire rentrer dans le bas rang des secrétaires d'ambassade; il ne le pourra pas, il le rendra malheureux. Il faudra que l'un des deux saute en l'air. Ils sauteront par décence tous les deux. Mais la carrière de Magallon n'est pas finie, je ne désespère pas de le voir à Naples. Pour Aranda, à moins qu'il n'y ait des guerres d'Espagne, ses rôles sont finis.

Le prince Pignatelli est toujours résolu de partir, et compte arriver à Paris à la fin de novembre. Naples est comme la vapeur du charbon : on y meurt en y restant, mais on n'a pas la force de s'en aller. Ainsi je ne sais pas s'il partira.

Je n'ai pas de nouvelles à vous donner. Si elle vous intéressait, je vous donnerais pour nouvelle, que j'ai enfin réussi cette semaine, après deux ans de travail, à faire quelque chose digne de moi et de ma charge pour le bien de ma patrie. C'est une déclaration du roi portant règlement sur les matières d'or et d'argent qu'on emploie filées ou tissées dans les galons, broderies, passements et dont se servent même les orfèvres. Que de peine et de persévérance n'a-t-il pas fallu, avant que d'en venir à bout ! mais enfin, j'ai réussi à y établir une

1. Le chevalier de Magallon.

entière liberté, et mon abbé Morellet m'embrasserait bien pour ce que je viens de faire et verrait que je ne suis point un *Machiavellino*, ennemi de la liberté. Je l'aime lorsqu'il s'agira de galons. Le pain est autre chose, il appartient à la police et non pas au commerce.

Il serait trop long de vous détailler mon affaire; en peu de mots, je vous dirai que nous avions une vieille loi qui nous défendait de fondre et raffiner nos monnaies (toutes les nations ont la même) et celles de nos souverains. Comme nous appartenions à l'Espagne, les monnaies d'Espagne étaient défendues aussi; par conséquent, nous n'avions pas de matières suffisantes à fondre. On les fondait en contrebande, et on les raffinait mal; en outre, on avait recours aux vieux galons et broderies brûlées, qui noircissaient toujours, même après avoir été réduites en verges. Enfin le monopole s'y était établi. Il y avait des prix fixés à la diable, pour acheter et pour vendre, qui gênaient le commerce et gâtaient tout. Les acheteurs des vieux galons s'étaient ligués entre eux, avaient formé un corps de métier, sollicitaient des privilèges, et nous étions à la veille de voir tomber toute la manufacture des galons, points d'Espagne, broderies, etc. J'ai fait sauter en l'air toutes les entraves. Plus de prix fixes. Plus de privilèges exclusifs. Tout le monde peut vendre et acheter des vieux ors et argents: sauf certains règlements de

police pour empêcher les vols domestiques. Tout le monde peut fondre les monnaies espagnoles, pièces fortes, etc. Le raffinage est réglé et fait publiquement dans un lieu de l'hôtel des monnaies, par des gens habiles, sous l'inspection d'un magistrat. Bientôt nous nous passerons de vos galons et broderies ; nous vous égalerons en cela ; mais nous n'égalerons jamais vos madames de Paris. Ainsi Paris restera avec la plus grande de ses supériorités. Bonsoir. J'ai rempli la feuille.

LXXIII

A LA MÊME

Naples, 14 août 1773.

Ma lettre sur l'aventure de Varsovie [1], ma belle dame, était écrite dans le premier saisissement de l'étonnement et de la frayeur. Après cela j'ai fait mes réflexions, et je ne vous en ai plus parlé, comme vous aurez vu :

1° Parce que le roi de Pologne, quoi qu'il ne me soit

1. Les lettres de Galiani qu'on avait communiquées au nonce.

pas connu, doit être un homme prudent, puisque, tant bien que mal, il a su devenir Roi[1];

2° Parce que monsignor Garampi est le plus savant, le meilleur et le plus rare des prélats romains, et bien de mes amis ;

3° Parce que quelque enthousiasme que je suppose en Grimm ou en d'autres pour moi, ils sont assez prudents pour ne pas me compromettre. Ainsi, toute réflexion faite, je suis tranquille, et le désir de savoir quelles lettres a pu recevoir le roi de Pologne, comme écrites par moi, n'est plus à présent qu'une curiosité; et au lieu de calmer ma colère, qui n'existe plus, je vous demande en grâce de tâcher de satisfaire cette innocente curiosité de ma part, et je suppose que vous le pourrez. N'aurait-on pas fait des lettres à plaisir, qu'on m'aurait attribuées, comme les lettres de madame de Pompadour, et tant d'ouvrages de Boulanger, de Mirabaud et autres ? En vérité j'en suis très curieux. Rien n'est si vrai d'ailleurs que j'aimerais à la folie qu'on vît et qu'on lût mes lettres, pourvu que celui qui les montre se souvînt que je suis à Naples, que je suis abbé, et qu'il y a encore assez de jésuites par le monde, vivants assez pour se venger. A cela près, rien ne m'importe du reste. Je ne serai plus dans ce monde ni un grand personnage, ni un rien : je serai

1. Stanislas-Auguste Poniatowski, élu roi de Pologne le 7 septembre 1764.

un conseiller de commerce dans un pays où il n'y a pas de commerce, voilà tout. Nous nous sommes entendus, je crois. Ce qui me console le plus dans votre lettre, c'est que vous ne me dites plus un mot de votre santé : cela me persuade que sérieusement vous guérissez.

Je voudrais vous écrire quelque chose de gai, car j'en ai grand'envie, mais je ne suis plus en train. La semaine passée, je vous ai parlé de mon premier coup d'essai en fait de politico-économie. A présent, je vous dirai que personne de mes Napolitains ne sait le bien que j'ai fait à nos manufactures ; personne n'en parle, personne ne s'en soucie. Y a-t-il rien de plus agréable qu'un silence aussi mortel ? qu'en dites-vous ? Vous me plaignez ; eh bien, consolons-nous. J'ai bien dîné ce matin chez le grand-maître du roi ; je dînerai bien demain chez notre généralissime ; après-demain chez l'ambassadeur de France. Les broderies iront comme elles pourront. La cuisine va toujours bien ici.

A propos, un frère cuisinier des Célestins vient de publier un ouvrage complet sur la cuisine. On en parle beaucoup, car c'est le premier livre qui paraisse depuis deux ans. Un religieux, homme d'esprit, l'a aidé à le composer. Il dit, dans sa dédicace, qu'on a tort d'appeler gens de bon goût, ceux qui se connaissent en bonne musique ou en bons tableaux : que ces gens-là sont tout au plus des gens à bonnes oreilles ou à bons

yeux ; mais qu'il n'y a de bon goût qu'à se connaître en ragoûts. Il a raison, au moins grammaticalement.

Voilà nos nouvelles littéraires. Pour moi je suis fort occupé de rechercher quelques notes concernant la vie du duc de Valentinois, César Borgia, par une raison fort bizarre. Je devrais en composer une brochure pour la dédier au pape. Ceci n'est-il pas bien bizarre ? Voyez si M. Capperonnier ou quelque autre pourrait m'aider de ses lumières. Je ne trouve pas ici l'ouvrage de Brantôme, des *Hommes illustres étrangers*, et j'aurais besoin de savoir à quel âge il mourut, ou, ce qui revient au même, dans quelle année il mourut. Le duc de Gandia, son frère, en quelle année se maria-t-il ? et à qui ? etc. Si vous parvenez à trouver cet ouvrage de Brantôme, mandez-le-moi ; je vous ferai alors des questions.

Aimez-moi toujours. Adieu.

LXXIV

A LA MÊME

Naples, 21 août 1772.

Ne parlons plus, ma belle dame, de l'aventure de Varsovie ; il en arrivera ce que Dieu voudra. Peut-être

cette ville sera pillée et brûlée par les cosaques, et le manuscrit de mes lettres sera détruit.

Je suis bien aise que votre fille soit saine et sauve, mais je n'aurais pas su le malheur de Plombières depuis que personne ne me fait plus cadeau de la gazette de Paris.

L'ouvrage de M. Olof Torée ne m'est pas inconnu[1]. Je crois en avoir vu quelque extrait. Il me souvient que ce monsieur, en bon aumônier, est fort scandalisé du libertinage des Chinois, et très étonné qu'aucun voyageur n'ait remarqué qu'en Chine les pères abusent de leurs filles, les frères des sœurs, et que la sodomie, même de ses propres enfants, y est fort tolérée. Il croit que c'est le problème le plus difficile à résoudre en politique ; comment un empire peut-il subsister après des désordres pareils ! Cependant, si, à l'arrivée de cette lettre, M. le marquis de Militerni (qui loge chez M. de Courtanvaux) n'est pas encore parti, il se chargera volontiers de m'en apporter un exemplaire, qui me fera plaisir, et je lui en écris ce soir même. Au défaut de

1. Voyage de M. Olof Torée, aumônier de la Compagnie suédoise des Indes orientales, fait à Surate, à la Chine, depuis le 1er avril 1750 jusqu'au 26 juin 1752, publié par Linnée et traduit du suédois par Dominique de Blackford, à Milan 1771. « C'est M. Torée qui a découvert la fameuse plante Torenia que M. Linnaeus a appelée du nom de son fondateur. Un homme qui aurait eu la gloire de donner son nom à quelque coiffure nouvelle, eût fait plus de sensation dans ce pays-ci. » (Grimm. *Corr. litt.*)

cette occasion, il faudra attendre le départ de Caraccioli pour me l'envoyer.

La dissertation sur les noyés ne saurait m'intéresser. La foule de notre peuple est telle, que, s'il ne s'en noyait quelqu'un de temps à autre, il n'y aurait plus moyen de percer dans les rues. Voilà pourquoi la méthode de l'inoculation serait dangereuse chez nous ; car enfin ce ne sont que des Napolitains et des hommes qui sont noyés. S'il se noyait quelque demoiselle du Palais-Royal, je ferais sans faute venir la brochure, et je crois qu'elle ressusciterait seulement à l'odeur d'une brochure, chose si rare chez nous.

Je vous ai mandé, il y a quelque temps, la fertilité de cette année dans toutes nos récoltes, et la curiosité où j'étais d'en voir les effets politiques. Ils commencent à se montrer, et il est arrivé en effet ce que je calculais : que tout est cher, et les prix de toutes les choses sont à peu de chose près ceux des années stériles. Cet événement paraît étrange, mais il est le produit donné par le calcul et confirmé par l'expérience. Lorsque tout le monde est riche, il y a moins de besoins, et on a en vue plus de ressources. *Ergo* tous les prix se soutiennent. Notre province a récolté cette année 160,000 livres de soie. L'année passée elle n'en eut que 110,000. On avait fixé le prix des soies de quarante sols plus bas que celui de l'année passée. Mais on a eu beau faire, les soies se sont vendues cette

année plus cher, ou du moins aussi cher que l'année précédente. Voilà des os à ronger pour messieurs les économistes.

Voilà ma lettre remplie. Le philosophe s'est donc oublié à Utrecht, comme Pignatelli à Naples. En lui écrivant, parlez-lui de moi. Personne ne m'a plus mandé ce que devinrent mes inscriptions latines pour Pétersbourg et pour Gotha. En savez-vous rien?

Vous aurez appris déjà la débâcle des jésuites arrivée à Rome le 16 [1]. Leur histoire n'est pas plus finie que celle des Juifs après la destruction de Jérusalem par Titus. Elle a seulement changé de ton et de couleur, de l'actif au passif.

Aimez-moi. Des avocats m'appellent pour m'ennuyer. Adieu.

1. Le pape venait de supprimer la Société de Jésus.

LXXV

A LA MÊME

Naples, 28 août 1773.

Je fais toujours, ma belle dame, lire vos lettres à Pignatelli : peut-on lui parler davantage de vous ? J'ai reconnu mon cher baron de Thun à sa phrase. Voilà ce qui s'appelle entrer dans les détails des choses. Si je voulais l'imiter, je vous demanderais aussi : est-ce dans vos jambes ou sur vos jambes que vous êtes faible ? et cette demande m'expliquerait si vous êtes faible à marcher ou même à donner des coups de pied au c.. des gens qui en mériteraient l'honneur.

Le cours des saisons qui nous a donné cette année une fertilité générale, le voici : l'hiver a été constamment froid jusqu'au commencement de mai, avec des pluies rares et à des intervalles considérables. Ce froid a enrichi la terre de sels, a retardé la végétation, a empêché tout le dommage des gelées. Le mois de mai a été frais, avec quelques pluies et sans gelées. Le reste de l'été a été constamment frais et parsemé de pluies sans orages. Quelques jours assez chauds ont fait

opérer le mûrissement des semailles et des fruits; ce frais a empêché les vers et les insectes; il a été utile aux vers à soie. Ainsi, en substance, un frais arrosé pendant huit mois, sans brouillards, sans les vents chauds, a été la panacée universelle; et même on ne se souvient d'aucune année où il y ait eu moins de morts et de malades. Le résultat a été (comme je vous l'ai ma é) que les prix dans tous les genres de denrées se soutiennent, comme si la récolte eût été médiocre. Ils tomberont par la faute du gouvernement, qui gênera les exportations. Mais il n'y a pas de saison qui amène le sens commun : donc la récolte est toujours stérile ici. Il me suffit que Panurge sache, même par ricochet, que je souhaite me raccommoder et rentrer dans ses bonnes grâces. Pourquoi serions-nous ennemis? A propos, son dictionnaire du Commerce, à quoi en est-il[1]?

Ce grand chêne des jésuites, après quinze ans de coups, est enfin renversé[2]. Le roi d'Espagne en aura

1. Le Dictionnaire du Commerce n'a jamais paru. Morellet publia seulement le prospectus en 1769. Le *Dictionnaire universel de Géographie commerciale*, de Feuchet, fut rédigé d'après les matériaux préparés par Morellet pour le sien.

2. Le « Grand Chêne des Jésuites » avait en effet résisté près de quinze ans. Expulsée du Portugal en 1759 par Carvalho, marquis de Pombal, la Société fut supprimée en France par une déclaration royale de novembre 1764, mais on permit à ses membres de vivre en particuliers dans le royaume, en se conformant aux lois. Charles III voulut bientôt imiter l'exemple de

la gloire au jugement de la postérité. Cela me prouve que l'héroïsme consiste dans une opiniâtreté de notre part, combinée avec les hasards heureux, qui ne dépendent pas de nous. On gagne donc le surnom de Grand, moitié par hasard, moitié par mérite. Si les économistes avaient placé leur opiniâtreté dans la prospérité de la Pologne, Quesnay s'appellerait le grand Quesnay : il aurait fondé une secte. Les absurdités postérieures ne seraient pas sur son compte ; malheureusement le port de Dantzick est fermé au moment même où ils s'opiniâ-

ses voisins, et, en avril 1767, une pragmatique royale supprima la Société et expulsa les jésuites de toute la monarchie d'Espagne. C'est le comte d'Aranda qui fut chargé de l'exécution. La chute des jésuites devait réjouir Galiani ; ils avaient empêché son oncle d'être cardinal, et il ne le leur avait pas pardonné. Voici comment fut accueillie à Paris la nouvelle de leur expulsion d'Espagne : « M. le baron de Gleichen, envoyé extraordinaire du roi de Danemark, dit avec son air doux et sournois : « Il faut convenir que l'art de chasser les jésuites se perfectionne de plus en plus. » M. le comte de Creutz, ministre plénipotentiaire de Suède, prétendit que du train dont les choses allaient, le pape serait très heureux dans quelque temps d'ici d'être le grand aumônier du roi de Sardaigne, et l'abbé de Galiani, secrétaire d'ambassade de Naples, s'écria :

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor. »

D'Aranda, en effet, avait fait embarquer et diriger sur Civita-Vecchia tous les jésuites d'Espagne ; les navires qui les transportaient furent reçus à coups de canon sur l'ordre même du général de la Compagnie, le père Ricci. Les infortunés, repoussés partout, errèrent sur la Méditerranée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que Choiseul leur permît de débarquer en Corse. Ce n'est que le 20 juillet 1773 que Clément XIV, cédant aux pressantes instances de la France et de l'Espagne, fit paraître le bref d'abolition qui supprimait la Société.

trent à crier : exportation ! liberté ! et vous mourez de faim. Il ne suffit pas d'être fou, il faut l'être à propos, et cet à-propos est un vrai hasard. Dans mille combinaisons, s'obstiner à détruire les jésuites, aurait été une folie malheureuse ; il s'est rencontré la seule combinaison qui la rendait heureuse ; et voilà que l'abbé Chauvelin [1], la Chalotais, Carvalho [2], etc., sont des héros.

Peut-on se soucier d'être héros après sa mort, d'après ce que je viens de dire ? A la bonne heure, je trouve que d'être héros de son vivant est quelque chose ; cela donne toujours de la considération, souvent des persécutions délicieuses, quelquefois des ressources ; mais après la mort, courir à l'ombre d'un nom vain, dont la moitié tient au hasard ; l'autre à la qualité la

1. Henri Philippe, abbé de Chauvelin (1716-1770), conseiller au Parlement de Paris. Il acquit une grande célébrité par l'audace avec laquelle il attaqua le premier les jésuites ; car il prit l'initiative dans cette grande affaire. On frappa des médailles, on grava des estampes pour célébrer son triomphe. L'abbé de Chau velin était petit, contrefait et d'une effroyable laideur.

2. Carvalho, marquis de Pombal, premier ministre du roi de Portugal. Il était d'une sévérité terrible et établit le despotisme le plus absolu à la cour ; les grands l'exécraient ; il fit donner à ses parents les emplois les plus importants. Il réforma les jésuites et imposa silence à leurs prédications. Son père présidait l'Inquisition et lui-même s'en servait pour ses vengeances, tout en appelant le clergé et les moines « la vermine la plus dangereuse qui puisse ronger un État ». Il fut condamné à mort huit jours après l'assassinat de Joseph II, mais la Reine lui fit grâce et l'exila à Pombal où il mourut en 1782.

moins difficile à acquérir (l'opiniâtreté), c'est une folie; conclusion : Il y aura plus de héros en Allemagne qu'en Italie[1]. *Dixi.* Adieu.

LXXVI

A LA MÊME

Naples, 4 septembre 1773.

Sur l'aventure de Pologne[2], ma belle dame, j'étais tranquille déjà, comme je vous ai mandé. Les savants sont une race de fous assez difficiles à manier. Ils aspirent à la célébrité, et ne voudraient pas en même temps être compromis ; mais l'un ne va pas sans l'autre. Il n'y a que les choses piquantes qui deviennent célèbres, et tout piquant compromet. Je suis savant, je suis donc fou. Je désire deux imcompatibles, et je suis comme ce poète qui ne voulait pas être censé l'auteur de certains vers, mais qui ne souffrait pas qu'on les trouvât mauvais. Ainsi plaignez ma folie et ne vous affligez plus de ma célébrité en Pologne, car au fond elle ne me fait pas beaucoup de peine.

1. Galiani exprime cette idée dans un sonnet que nous donnons à l'appendice XII.

2. Voir la lettre du 3 juillet 1773.

Rien n'est si plaisant que de voir une Parisienne se plaindre des chaleurs à un Napolitain, qui riposte en décrivant les biens et les avantages du frais de Naples. Voilà comme les mortels se trompent dans leurs jugements. Je m'attends que bientôt vous allez me mander qu'on ne trouve plus avec qui raisonner à Paris, qu'il ne paraît plus de brochures, que les discours littéraires ont cessé, et que moi, au contraire, je vous manderai que ma perruque est toujours en l'air ici, et ma tête toujours en feu. Ce cas est encore bien éloigné. Cependant, pour l'honneur de ma patrie, je vous dirai qu'on a parlé ici de l'arrivée d'une comète presque autant qu'à Paris; que la dissertation de M. de Lalande a été réimprimée ici en français, et très bien débitée par le libraire. Nous avons donc égalé les Parisiens en curiosité astronomique, et nous les avons surpassés en ce que nous n'avons pas eu peur. Moi, en renchérissant, j'ai souhaité la comète, je soupire après elle, et j'en mourrai de chagrin si elle ne vient pas cet octobre, comme on l'attend.

Cette catastrophe des jésuites, qui aurait dû nous amuser beaucoup, a été si plate, si tranquille, qu'il n'y a plus d'autre ressource qu'une comète pour entendre un beau bruit et un charivari délectable, tel qu'au combat du taureau, à la barrière de Sèves.

Je ne sais pas si vous savez qu'au moment que le général des jésuites apprit l'abolition par la lecture de

la Bulle, un jésuite portugais lui fit les reproches les plus amers de ce qu'il leur avait promis que le roi d'Espagne et le pape seraient morts bientôt, et qu'il ne leur avait pas tenu parole. Il l'appelait traître et perfide envers la Compagnie. Y a-t-il rien de plus naïf et de plus original?

Comme votre longue maladie vous a empêchée de m'écrire sur autre chose que sur votre santé, je vous prie instamment de revoir mes lettres depuis quatre ou cinq mois, et d'y fouiller des articles auxquels vous n'avez pas répondu. J'ai un souvenir de vous avoir demandé ou questionnée sur maintes choses auxquelles vous n'avez pas répondu et qui m'intéressaient assez. Voyez; ma mémoire ne me fournit que cette idée confuse.

Grimm viendra-t-il en Italie? Le philosophe ira-t-il à Pétersbourg? Nous avons ici M. Delaborde[1] qui galope l'Italie. Il y a des gens de lettres qui étudient les ouvrages, et d'autres qui ne font que les feuilleter, et qui étudient des mains, comme disait M. de Fonte-

1. M. de la Borde, premier valet de chambre du roi Louis XV; il était bon musicien et composa la musique d'*Amphion*, petit opéra en un acte, qui eut peu de succès. Les paroles étaient de Thomas. Il eut aussi la bizarre idée de mettre en musique le poème de *Pandore*, de Voltaire, et alla lui-même à Ferney le faire exécuter. M. de la Borde venait d'être abandonné par mademoiselle Guimard et il voyageait pour perdre le souvenir de l'infidèle. C'est le maréchal-prince de Soubise qui avait exigé l'expulsion de M. de la Borde.

nelle : de même il y a des voyageurs qui étudient un pays, et d'autres qui ne font que le feuilleter. Nous avons été feuilletés par M. de La Borde, et étudiés par Pignatelli. Je ne l'accuse pas; je plains un homme qui voyage, étant premier valet de chambre d'un roi très chrétien et très absorbant les chrétiens.

Aimez-moi. Portez-vous bien, et si vous voulez des lettres de moi plus intéressantes que celle-ci, donnez-moi le premier branle.

LXXVII

A LA MÊME

Naples, 11 septembre 1773.

Ma belle dame,

Il n'y a pas moyen d'être heureux dans ce monde : à peine je respirais sur l'état de votre santé, que celle de mon frère ici vient me replonger dans l'inquiétude. Il a été attaqué, il y a quatre jours, d'une espèce de paralysie, surtout à la moitié du visage. Ces maladies de nerfs, très fréquentes dans ce pays volcanique, nous causent moins de frayeur qu'à Paris, mais la

maladie est toujours grave [1]. Je ne crains pas seulement la mort de mon frère, je tremble de ce qu'il pourrait rester perclus et imbécile; il pourrait aussi devenir aveugle. Il a une femme, la mère de sa femme et trois filles, toutes nubiles, aucune mariée; voyez donc quel spectacle effrayant se présente à mon imagination! Dans tous ces trois cas, je reste condamné à gouverner un affreux sérail de cinq femmes, à m'ennuyer à périr le reste de ma vie, ou du moins pendant plus d'une année, enchaîné à Naples, garde de cotillons, et chargé de la nourriture et des soins d'une famille. Vous qui connaissez ma tête et mon caractère, vous me plaindrez de ce malheur, dont je suis menacé, plus que de tout autre au monde. Ne vous étonnez

1. Galiani, qui affectait toujours tant d'insensibilité, aimait tendrement son frère et n'avait jamais cessé de s'en occuper. Nous en trouvons la preuve dans sa correspondance inédite avec Tanucci. « V. E. sait que mon but en m'embarquant sur la mer périlleuse et inconnue des Cours a été de venir en aide à ma amille et à mon pauvre frère. » — « J'entends dire que le départ d'un grand nombre d'Espagnols laissera quelques vides dans les emplois inférieurs de la Cour. Si on pouvait trouver une place à caser mon frère... je puis assurer à V. E. que je ressentirais cette grâce mille fois plus vivement qu'une heureuse fortune personnelle; pour moi je ne demande rien, absolument rien. » — « A propos de Président de chambre, je ne voudrais pas que la bienveillance de V. E. eût oublié mon pauvre frère... S'il est réduit à demander l'aumône, j'en charge la conscience de V. E. Il ne mérite pas un si triste sort après avoir fait un aussi beau travail et une aussi belle édition d'un bon livre. »

donc pas si ma lettre n'est point gaie aujourd'hui, je vous en dis d'assez bonnes raisons.

Puisque vous ne voulez pas vous charger de me trouver une femme, il ne faudra plus y penser. Je vous demandais une créole, parce qu'elles sont riches d'ordinaire, et puis parce qu'en prenant une femme, je suis d'avis qu'il faut qu'elle vienne de l'autre monde; car je ne suis pas content de celles de ce monde ici; mais vous ne voulez pas que j'ajoute une sultane à mon affreux sérail. Laissons-la.

Voyons si vous me ferez une commission bien plus aisée, bien plus pressante et beaucoup plus raisonnable. J'ai besoin de chemises pour cet hiver. Paris m'a habitué à en avoir de toile de coton; je ne saurais à présent m'en passer, sans crainte de rhumatismes. On ne trouve pas ici de toile de coton à propos. J'en achetais à Paris de médiocre, qui me coûtait à peu près quatre francs l'aune, ou même quelque chose de moins. J'en voudrais faire douze chemises; vous connaissez l'étendue de mes chemises. Je n'oublierai jamais l'attendrissement maternel, uni au rire le plus fou, qui vous prit à votre maison de campagne, en voyant étendue sur mon lit une de mes chemises. Il vous paraissait impossible qu'il y eût quelqu'un assez présomptueux pour oser s'appeler un homme, avec une chemise aussi courte et aussi ridicule. Ainsi réglez la quantité de la toile pour habiller cet enfant, soi-disant

homme. Tirez une lettre de change sur moi, et envoyez-moi cette toile par notre ambassadeur Caraccioli, lorsqu'il viendra ici. Je lui en écrirai la semaine prochaine, et j'imagine que son départ de Paris ne sera pas assez prompt pour prévenir l'arrivée de ma lettre. On m'appelle. Adieu.

LXXVIII

A LA MÊME

Naples, 25 septembre 1773.

Vous avez bien raison, ma belle dame; le prix qu'on attache à ce chiffon de papier qu'on appelle *lettre*, est incroyable. Cette folie rapporte au roi de France six millions par an. Mais savez-vous le pourquoi? C'est que la correspondance par lettre n'est que le débris d'une riche fortune qu'on cherche à conserver soigneusement et qui nous rend avares. Elle est mêlée du repentir d'avoir été prodigue une fois.

Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée, perruque à bas, etc. Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses que je

vous écris! En voulez-vous une autre preuve : observez qu'il n'y a de lettres intéressantes qu'entre personnes qui se soient beaucoup connues auparavant. Les lettres des savants, qui s'écrivent parce qu'ils se connaissent de réputation, orneront leurs esprits, mais ne toucheront pas leurs cœurs.

Pour ce qui est des ouvrages, faites une remarque curieuse, que peut-être vous n'avez jamais faite. Ceux qui nous rendent fous de plaisir, sont ceux précisément qui ne nous apprennent rien de nouveau, mais qui disent au public les mêmes choses précisément que nous aurions pensé lui dire. Si l'auteur les dit encore mieux tournées que nous n'aurions cru pouvoir le faire, c'est alors que nous sommes au comble de la joie, et nous nous pâmons d'aise. Si l'ouvrage nous apprend des choses neuves, tel que celui d'un voyageur, d'un géomètre, etc., il nous fait plaisir et ne nous ravit pas. Même dans un roman la partie qui nous extasiera sera toujours celle qui ne nous sera point neuve, telle que le caractère d'un personnage pareil au nôtre ou à celui d'un ami fort connu; une situation pareille à celle où nous nous serons trouvés, etc. Conclusion. Le ravissement pour un ouvrage vient de ce que l'auteur nous a soulagés de la peine de faire son ouvrage, et qu'il l'a fait aussi bien que nous aurions cru ou du moins voulu le faire.

Tel est le sentiment occulte en vous sur l'ouvrage de

M. Necker[1]; tel sera le mien. Tâchez donc de me faire parvenir ce livre *juxta cor meum*, au plus tard par la voie de Caraccioli, s'il fait, comme il le dit, une course ici. Les économistes en parlent mal, dites-vous? est-ce qu'ils sont encore en état de parler? Je les croyais devenus muets. Ne voient-ils pas que toute l'Europe met des entraves au commerce des blés? Ils ont donc fait bien peu d'écoliers.

Cependant il faut que j'achève de vous donner mes commissions, avant que la feuille soit remplie. Je vous ai priée, il y a deux semaines (car, la semaine passée, je ne vous ai point écrit, n'ayant pas reçu de vos lettres), de m'envoyer la valeur de douze petites chemises de toile de coton; mais n'oubliez pas de m'envoyer une douzaine de poignets tout faits et jolis; et même envoyez-m'en deux douzaines ou trois, car on ne sait pas en faire à Naples. Vous connaissez le tour de mon bras terrible; sinon réglez-vous sur les dimensions de l'Hercule Farnèse. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis point grandi depuis mon départ, que je n'appellerai pas mon retour, puisque ma patrie est Paris. Ajoutez à présent à cette com-

1. *L'Éloge de Colbert*, couronné par l'Académie française. Necker s'y montrait l'apologiste habile des doctrines opposées à celles des économistes, qu'avaient discrédités tant d'écrits obscurs et déclamatoires. Il voulut y faire pressentir le continuateur du grand ministre dont il exposait les travaux, et il y réussit.

mission une seconde, qui est de me pourvoir de douze mouchoirs de couleur, rouges, rayés, d'Angleterre ou de Suisse, pour me moucher; et songez que je vous devrai de n'être point un morveux. C'est la plus grande obligation qu'un homme puisse avoir. Je les achetais, à Paris, depuis 50 sols jusqu'à 3 livres 10 sols. On en trouve à Naples, mais ils sont bien plus chers. Ainsi, si le marquis Caraccioli veut bien s'en charger, comme je l'espère, j'épargnerai presque la moitié.

Je suis bien fâché de la perte de votre procès qui dérange vos finances; mais quelles finances ne sont pas dérangées? Il n'y a qu'à obtenir des sauf-conduits comme Merlin l'enchanteur; et c'est la chose du monde la plus aisée partout. Je vois que tous les souverains du monde protègent les mauvais payeurs par sympathie. Vous serez donc protégée: et mettez-vous bien dans la tête que celui qui ne veut pas payer ne doit rien, et ne sent aucune détresse. Puisque vous ne pouvez pas vous remuer, restez donc, c'est le plus sûr. Adieu.

LXXIX

* [1] A D'ALEMBERT.

Naples, 25 septembre 1773.

Mon cher d'Alembert,

La meilleure chose, sans contredit, qu'ait faite M. de La Borde [2] dans son voyage d'Italie, c'est de s'être avisé de vous demander une lettre pour moi. Il n'en avait aucunement besoin. Je le connaissais, je l'estimais, j'avais été comblé de bontés par son aimable sœur et surtout par l'héroïque madame de Marchais, malgré qu'elle était économiste à brûler, et moi un antiéconomiste à croquer par délices.

Cependant M. de La Borde a très bien fait de m'apporter une lettre de vous. Elle m'est si chère ! me cause tant de plaisir, me rend si glorieux, que c'est le meilleur présent que j'eusse pu recevoir de Paris. Si vous voyiez comme je me rengorge en disant nonchalamment dans nos compagnies : « Je viens de rece-

1. Communiquée par M. Mineret.
2. Voir la lettre du 4 septembre 1773.

voir une lettre de d'Alembert », que je tire à moitié de ma poche et que je laisse retomber sans en faire la lecture, à cause d'un certain petit briccone qu'il y a dedans, qui n'est pas pour tout le monde. Sur cela, grands discours sur d'Alembert, grands étonnements lorsque je dis qu'il est petit de taille, pantomime et polisson au possible. On veut par force que vous soyez grand comme saint Christophe, et sérieux et barbu comme le *Moïse* de Michel-Ange. On finit par me demander tout à la fois; l'avez-vous vu? Comme on demandait du papa à Panurge dans l'île des Papeguirs et des Papefigues[1]. Non, en vérité, un Messinois n'est pas si vain de la lettre de la Madonna, que je le suis de la vôtre[2]. Mais pourquoi ne suis-je plus votre petit briccone? me croyez-vous devenu moins petit, ou moins briccone? Je le suis tout autant et je serai toujours le vôtre.

Il m'a été impossible de rendre aucun service à M. de La Borde, dont bien me fâcha; mais il a vu l'Italie en courant, en galopant, comme les chiens boivent l'eau du Nil. Aussi le quartier du service est

1. Rabelais, *Pantagruel*, livre IV, chap. 45.

2. On conserve dans la cathédrale de Messine une lettre en Grec, traduite de l'hébreu par saint Paul, et écrite par la Vierge aux Messinois en réponse à une députation qu'ils avaient envoyée à Jérusalem. La fête de la *Sainte Lettre* est célébrée le 5 juin : elle est l'occasion de processions et de réjouissances.

un fier crocodile [1]. Il n'a jamais dormi ! Quelle horreur pour moi qui dort tout mon saoûl. Un courtisan est un vrai Siméon Stylite ; il paraît plus heureux que les autres parce qu'il est élevé sur une colonne, mais il ne saurait y dormir jamais. M. de La Borde s'est amusé à Naples autant qu'il l'a pu et qu'il l'a voulu.

Parlons à présent un peu des jésuites, s'il vous fait plaisir, et soyez persuadé que de tant d'ouvrages, de brochures, d'estampes, d'épigrammes, de comptes rendus, édits, arrêts etc., qu'on a entassés pour abattre le colosse, il n'est parvenu ici, il n'est resté dans le souvenir des hommes, que les discours de la Chalotais ; et le vôtre [2] (si vous n'avez fait que celui-là) est plus connu, parce qu'il était plus à la portée de tout le monde. Le reste a disparu avec eux. Ils sont finis. Ils finiront comme des Templiers, après avoir été insultés quinze ans comme des capucins. Il faut avoir l'imagination bien frappée de leurs cruautés pour ne pas s'attendrir sur celles qu'ils éprouvent. J'attribuais autrefois les cruautés faites aux Templiers à la barbarie du siècle. J'étais un sot, la crainte et l'avidité sont et

1. M. de la Borde, valet de chambre du roi, était forcé de rentrer à Paris à date fixe à cause de son quartier de service.— On sait qu'en Égypte les chiens boivent l'eau du fleuve en courant de peur des crocrodiles.

2. *Histoire des Jésuites*. La première édition parut en 1765, sous le titre : *Sur la destruction des jésuites en France par un auteur désintéressé*, in-12 ; deux ans plus tard, l'auteur publia deux lettres servant de supplément.

seront toujours les causes de la cruauté. Il est impossible d'attaquer des êtres puissants et riches sans crainte et sans cupidité. Les Espagnols du Pérou mépriseraient les Indiens, s'ils les trouvaient armés et rangés en bataille; mais il fallait se déchausser, se désarmer et dormir. Quelle frayeur pour 400 hommes, que d'être obligés de dormir environnés d'un million d'ennemis! D'ailleurs, ces ennemis avaient des mines d'or cachées. Il fallut être cruel.

Consolez-vous, mon cher ami, l'Académie française, quoique plus pernicieuse encore que les jésuites par ses dogmes (à ce que dit M. de Pompignan), n'inspire ni frayeur, ni avidité. On ne vous appliquera donc pas à la question pour déterrer vos jetons; tout au plus on vous fera enrager parfois, en retardant vos pensions.

A propos d'Académie, pourquoi ne trouve-t-on pas que j'ai la mine d'un associé étranger? Ce n'est pas que cela me soit bien important, mais je crois qu'il serait fort plaisant pour moi, si cela m'arrivait.

Mon séjour ici n'est point pénible, il est quelquefois ennuyeux. Il me prend des besoins, des démangeaisons de parler insupportables, que je ne puis pas satisfaire ici avec des gens à mon goût. Voilà tout mon mal, voilà la cause d'une lettre aussi bavardeuse que celle-ci. Venez me trouver, je guérirai. Mademoiselle de Lespinasse se souvient donc encore de moi! je fais bien

plus, je me souviens d'elle, de sa chienne et de son perroquet, grand diseur de sottises [1]. Aimez-moi, mon cher ami, je le mérite par mon attachement, qui est une raison d'amour bien plus forte que la ressemblance ou le mérite égal. En effet saint Antoine aimait son cochon et Baronius soutient que ce cochon lui était attaché, lui sautait au cou, et faisait maintes autres gentillesses par amour. Soyez mon saint Antoine. Adieu, aimez-moi, raccommodez-moi avec mon cher abbé Morellet. Il a pris dans une de mes lettres une franchise d'amitié pour une insulte, il a tort, adieu.

1. Mademoiselle de Lespinasse éprouvait pour d'Alembert une très profonde amitié, et après une maladie grave, qui mit les jours du philosophe en danger, elle n'hésita pas et vint habiter avec son ami pour pouvoir le mieux soigner. « Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très nombreuse, très variée et très assidue. Son cercle se renouvelait tous les jours depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église et de la Cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert les avait d'abord attirés, elle seule les avait retenus. » (Grimm. *Corr. litt.*) — « Personne ne savait mieux faire les honneurs de sa maison; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Elle avait un grand usage du monde et l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. » (La Harpe, *Corr. litt.*)

LXXX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 2 octobre 1773.

Puisque vous avez Brantôme, ma belle dame, voici de quoi il s'agit : je possède une pièce fort curieuse, c'est l'Épée de César Borgia, duc de Valentinois, fils du pape Alexandre VI, qu'il fit travailler exprès avec des emblêmes allusifs à sa future grandeur et à son ambition. Il est superflu de vous conter comment, par quels détours, cette épée est tombée dans mes mains. Je voulais en faire un présent lucratif au pape [1], et, selon mon usage, l'accompagner d'une dissertation érudite pour en illustrer les emblêmes. Je pris la plume en main et je commençai mon écrit : *César Borgia naquit*... et j'en suis resté là, car jamais, au grand jamais, il ne

1. Galiani ne mit point son projet à exécution et n'envoya pas au pape l'épée de César Borgia. Il la légua par testament au prélat Gaetani à condition de la payer à ses héritiers cent onces d'or, et dans le cas où il n'accepterait pas ce legs, il lui substituerait l'impératrice Catherine de Russie. Catherine attendit avec impatience le legs de Galiani, mais elle ne le reçut jamais, le cardinal Gaetani l'avait accepté.

m'a été possible, dans ma bibliothèque et dans celles de tous mes amis, de trouver en quelle année était né ce gaillard-là [1]. Je voulais poursuivre mon travail, et je ne pus pas nommer le nom de sa mère, au juste; car elle s'appelait Vannozza, par sobriquet, mais son nom je l'ignore[2]. Je voulus nommer ses frères, et je ne pus jamais démêler s'ils avaient été trois ou quatre. J'en connais bien trois, le duc de Gandia, lui et le prince de Squillace; mais des historiens en mettent un quatrième appelé D. Jean, qui est pourtant un être nul dans l'histoire. Bref, je n'ai pu trouver non plus avec qui était marié le duc de Gandia, s'il laissa des enfants, et qui hérita de son titre après son assassinat.

Nos écrivains italiens ont tous été feuilletés, mais je manque ici d'écrivains français et encore plus d'espagnols. Voyez si vous pouvez, d'accord avec le chevalier Magallon, me tirer au clair cette affaire embrouillée. Il verra les Espagnols, vous verrez les Français. Brantôme a fait une vie de ce gaillard dans ses Mémoires des Capitaines illustres étrangers. Il décrit l'arrivée de César Borgia en France, comment il s'allia avec la maison d'Albret [3]; vous pourriez trouver quelque

1. Viennet cherche à établir qu'il naquit à Venise à peu près en 1457.

2. Elle s'appelait Vannozza Catanei. Vannozza n'était qu'un prénom, abréviatif de Giovanna.

3. César Borgia fut chargé par son père, le pape Alexandre VI, de porter au roi Louis XII la dispense nécessaire pour se sépa-

chose dans les historiens de cette maison. Surtout, parcourez les généalogistes, et laissez là les historiens; car les historiens anciens manquent des dates et des détails. Ne vous occupez que des auteurs anciens, et presque contemporains. Ne vous souciez des modernes aucunement, pas même de Bayle [1], Mariana [2], etc.; car ils n'ont fait que se recopier leurs fautes. Vous voyez l'importance de mon cas. Ainsi occupez-vous-en de grâce. Il me faudrait un jeune Burigny pour cela [3].

Je dois partir pour aller voir mon frère malade. Le temps me manque. Je ne suis point gai. En revanche, je suis ravi d'apprendre que M. Necker n'est pas plus économiste que moi. En ce cas l'affaire est gagnée; car nos deux avis seuls valent plus que ceux de tous les économistes pris ensemble ou séparément.

Caraccioli me mande qu'à ce propos, M. le contrôleur général faisait faire un dénombrement plus exact

rer de sa femme Jeanne de France et épouser Anne de Bretagne. Le roi, en retour, lui donna le duché de Valentinois et lui fit épouser la fille de Jean d'Albret, roi de Navarre.

1. Bayle (J.) (1647-1706) auteur du fameux *Dictionnaire historique et critique*.

2. Mariana (le P. Jean), jésuite, célèbre historien espagnol du XVIe siècle.

3. Levesque de Burigny, né à Reims, membre de l'Académie des Inscriptions, mort à Paris en 1785. Il a laissé de nombreux ouvrages d'érudition dans lesquels il y a plus de savoir que d'esprit et de talent.

de la France. J'ai parié qu'il s'y trouvera, tout compris, Avignonaïs et pays conquis, plus de vingt-trois millions d'habitants. Personne ne donne ce nombre de sujets au roi de France. Ainsi vous trouverez bien du monde à parier contre; pariez à mes frais : je veux tenter cette autre voie de rattraper mon argent perdu avec Merlin. Bonsoir.

LXXXI

A LA MÊME

Naples, 23 octobre 1773.

Ma belle dame, depuis six jours, mon frère a eu une seconde attaque d'apoplexie, jointe à une fièvre maligne. Il est depuis trois jours à l'agonie. Ce coup m'accable. Non, rien n'est plus accablant que de se voir à la veille de devenir tout à coup mari, père, ayant trois filles à marier, une maison dérangée par mon frère à régir, et rien à espérer de plus dans ce monde, car, ma famille finie, ma fortune n'aurait plus à qui retomber. Cloué pour longtemps ici à faire le maquignon de mes nièces, pour leur chercher une honnête alliance, voilà la perspective d'un homme de lettres

fait pour écrire des dialogues. Voilà aussi tout ce que je puis vous mander.

Je serais fâché de recevoir la toile de coton par d'autre voie que par celle de quelqu'un qui pourrait l'exempter des droits de douanes, et il ne me serait pas possible de savoir ici s'il y a à Paris une occasion propice pour me l'envoyer. S'il y en a, Magallon pourrait vous l'indiquer.

J'avais reçu une autre lettre de vous, avec la réponse de M. Capperonnier à ma question sur l'année de la naissance de César Borgia, à laquelle je n'eus pas le loisir de répondre, étant à Sorrento chez mon frère malade. Je remercie M. Capperonnier, et j'aurai l'honneur de lui écrire aussitôt que ma tête sera en état de s'occuper de bagatelles littéraires.

Aimez-moi. Plaignez-moi. Saluez mes amis, et portez-vous bien. Mille grâces des jolis contes que vous me mandez, mais je n'ai pas ce soir envie de rire. Je prévois que Caraccioli finira par ne pas se soucier de venir à Naples; il aura grande raison. On meurt ici: et les survivants ne valent guère mieux que les morts. Bonsoir

LXXXII

À LA MÊME

Naples, 6 novembre 1773.

La semaine passée, je n'étais pas en état de vous écrire, mon frère était à l'agonie. Il est un peu mieux à présent, et la longueur de la maladie donne des espérances.

Heureusement vous ne m'avez pas écrit cet ordinaire, ainsi j'ai toujours votre n° 48 à rebattre, et il n'est pas de paille. Vous me faites des questions politiques et métaphysiques qui demanderaient un volume pour y satisfaire. Dieu sait donc si j'y répondrai. Mais, assurément, je vous dirai que vous avez raison quand vous soutenez que la politique des anciens ne peut plus nous être bonne à rien. La nôtre doit être très différente. A quelques théories générales près, qui sont restées les mêmes, tout a changé; les détails sont différents. Or, les théories générales et rien sont à peu près la même chose. Les économistes croyaient qu'avec quatre gros mots vagues et une douzaine de raisonnements généraux, on savait tout, et je leur ai prouvé

qu'ils ne savaient rien. Ainsi, si votre collègue ne veut pas convenir que la science des détails est la seule utile, et s'il ne convient pas que les détails de la politique moderne ne ressemblent point aux antiques, dites-lui qu'il est un économiste et anéantissez-le. Lycurgue et Solon ne ressemblent qu'à saint François, à saint Ignace, à saint Dominique; ils n'ont rien de commun avec Mazarin, Colbert, Richelieu, le czar Pierre, Victor-Amédée, Georges II, Frédéric. C'est dans ces ordres religieux et ces petites républiques que la politique est la science de l'éducation un peu plus en grand. Dans les grandes républiques, c'est autre chose. De même que la culture d'un petit vignoble de la Romanée est très différente de la culture de la forêt de Rambouillet, les moyens de tirer le produit de ces deux objets sont très divers. Vous avez donc raison, à mon avis; mais vous ne l'avez pas, lorsque vous dites que toute la théorie politique se réduit à voir juste; car ces sortes de vérités (qu'on appelle en Espagne les sentences de Pedro Grullo) [1], sont trop générales, trop communes, trop plates pour être prononcées sérieusement. Un homme qui dirait que le blanc n'est pas noir, ne m'apprendra jamais la peinture; et celui qui m'apprendra que le tout est plus grand qu'une partie, me don-

1. Les sentences de Pedro Grullo correspondent exactement à nos *Vérités de La Palisse.*

nera un fort petit cours de géométrie. Avançons donc plus nos pas, et disons que la politique est la science de faire le plus de bien possible aux hommes avec le moins de peine possible, selon les circonstances. C'est donc un problème *de maximis et minimis* à résoudre. La politique est une courbe (une parabole) à tirer. Les abscisses seront les biens, les ordonnées seront les maux. On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre avec le plus grand bien. Ce point résout le problème, et tels sont tous les problèmes humains: car tout est mêlé de bien et de mal. Vous voyez donc que tout problème politique n'est d'abord résolu que par une équation indéfinie qui ne se trouve fixée que lorsque vous l'appliquez aux cas particuliers.

Vous demandez s'il est bon d'accorder une liberté entière à l'exportation des blés? Ce problème général n'est résolu que par une équation indéfinie. Vous demandez ensuite s'il faut accorder la libre exportation en France dans l'année 1773. Alors le problème est fixé, parce que vous fixez le pays et le temps; et la même équation, appliquée au cas fixé, pourra vous donner tantôt l'affirmative (la positive), tantôt la négative. La politique est donc la géométrie des courbes, la géométrie sublime des gouvernements, comme la police en est la géométrie plane, simple: les six premiers livres d'Euclide. Sans doute un géomètre doit voir juste, mais cela va sans dire

La politique n'est donc pas seulement une science d'éducation, mais généralement une science d'amélioration quelconque. On appelle également agriculteur celui qui cultive des plantes annuelles, des oignons, des laitues, qu'il plante et arrache lui-même au bout de trois mois, et celui qui soigne des chênes, des châtaigniers qu'il n'a pas plantés et qu'il ne verra pas mourir. Ces cultures sont différentes, mais toutes les deux appartiennent à la science de l'agriculture.

Rejetez loin de vous et de la politique ces grands mots vides de sens, de la force des empires, de leur chute, de leur élévation, etc. N'aimez pas les monstres de l'imagination et les êtres moraux. Il ne doit être question que du bonheur des êtres réels, des individus existants ou prévus. Nous et nos enfants, voilà tout. Le reste est rêverie.

Je crois que les hommes peuvent faire du bien et du mal aux autres hommes. Les princes naîtront ou mourront, cela ne me fait rien et ne fait rien aux hommes. Il faut les rendre heureux ; s'ils ne sont pas heureux en France, il faut les faire déménager tous et les envoyer en Laponie; s'ils sont mal là, envoyez-les au Kamtschatka. Il est vrai que la grandeur, la force d'un empire fait souvent le plus grand bonheur de son peuple, et que sa ruine entraîne le malheur des individus : mais cela n'est pas général. Les Florentins n'ont jamais été aussi heureux au beau temps de leur république, qu'ils le

sont à présent, etc. Je crois donc qu'un homme peut hâter ou retarder, soit l'accroissement, soit la ruine d'un état, le sien ou celui de son voisin; mais il ne doit que s'occuper du bonheur des hommes. Le moyen de causer ce bonheur, je l'ai déjà dit, est toujours celui de calculer les biens et les maux, et trouver le point du milieu. En calculant soit les biens ou les maux, il faut calculer le présent et l'avenir, sûr ou fort possible. L'incertain est cet infiniment petit qu'on méprise dans le calcul. A présent, donnez vos problèmes : je tâcherai de les résoudre. En avez-vous assez pour ce soir? Adieu.

LXXXIII

A LA MÊME.

Naples, 18 novembre 1773.

Pour le coup, ma belle dame, vous avez raison. Je ne me fais point d'idée de votre état actuel, et vous, qui avez tant d'esprit, de pénétration, de lumières, vous ne songez pas que j'ai été obligé de faire teindre et vernir le balcon de mon cabinet, et que cette odeur d'huile et de vernis depuis huit jours m'empoisonne, me tue, me rend incapable de travailler, d'écrire, de

penser; c'est bien pis cela, que les cris des petits enfants.

Mon frère se porte moins mal. Il vivra, mais il vivra perclus de la moitié de ses membres. Cela fait pour sa famille et pour moi un malheur plus grand que s'il était mort. Mon embarras est extrême : le mieux est de ne rien prévoir. Ainsi ferai-je.

Voici la lettre que m'écrivit M. Capperonnier, et ma réponse. Vous trouverez une différence énorme entre ce qu'il dit de César Borgia et ce que je dis, moi. Mais, en vérité, aurais-je pris la peine de le consulter pour apprendre de lui les choses les plus communes et les plus triviales, qu'on trouve dans tous les mauvais livres et les mauvais dictionnaires; il m'a un peu piqué. Si l'époque de la naissance de César Borgia était une chose aisée à trouver ou à combiner, je n'aurais pas eu recours à lui. Si le duc de Gandia, qu'il fit assassiner, eût été son aîné, comme tout le monde le croit, pendant qu'au fait il était son cadet, si mille autres circonstances, regardant sa famille, n'eussent pas été confondues, embrouillées par les historiens même les plus fameux, je n'aurais pas frappé à la porte de M. Capperonnier. Persuadez-le donc que, lorsque je l'interroge, c'est pour cause; et que lorsqu'il me répond, il faut qu'il prenne garde à ce qu'il dit, sans quoi je reviendrai à la charge et l'interrogerai derechef.

Pignatelli partit le 7 de ce mois. Il sera à Paris, à ce qu'il croit, avant la fin de l'année.

J'ai entrevu un édit du roi de Sardaigne sur la disette que son pays souffre, rapporté dans une gazette. En général, tous les pays de l'Europe sur lesquels la disette s'est fait sentir depuis neuf ans, (c'est-à-dire depuis le commencement des troubles de la Pologne, qui en sont l'unique cause), tous ont produit des édits, et ces édits sont tels qu'on les aurait faits il y a trois siècles, preuve que les ouvrages des économistes n'ont éclairé ni persuadé aucun gouvernement. J'en suis fâché pour eux et pour les gouvernements, car il y aurait eu quelques progrès à faire dans l'administration des blés, depuis trois siècles. Mais les économistes n'ont su l'enseigner, ni les gouvernements n'ont pu l'apprendre. Voici ce qu'il fallait enseigner et prêcher :

1° Que la connaissance exacte du produit des blés d'un royaume dans chaque année, quand même on pourrait l'avoir, ne sert à rien, ne mène à rien et n'avance de rien.

2° Que la défense absolue de l'exportation est impraticable, et moins avantageuse qu'une forte imposition sur la sortie.

3° Qu'il ne faut jamais fixer le prix des blés.

Tous les édits que j'ai vus, et celui de Turin surtout, tombent dans ces trois fautes grossières. On veut savoir la récolte : bêtise. On fixe le prix : sottise. On défend la sortie : pauvreté. Le remède préservatif des famines a été dit dans mes *Dialogues* à ceux qui

les ont lus jusqu'au bout. Deux impôts. L'un sur la sortie, l'autre sur l'entrée. Le remède à la famine actuelle, il n'y en a qu'un. Il faut que le gouvernement se persuade que c'est un malheur aussi grand qu'une guerre ; un malheur digne de ses soins : et comme pour une guerre on prodigue des millions et des milliards, il faut en prodiguer contre la famine. S'endetter. Acheter partout à tout prix. Vendre à perte. Tuer le monopole, terrasser les commerçants. Il faut que l'exportation soit toujours abandonnée aux négociants et qu'elle leur soit toujours lucrative. Il ne faut pas tolérer que l'importation leur soit profitable jamais ; et il faut toujours que l'État la fasse. Bon soir. A huitaine.

LXXXIV

A LA MÊME.

Naples, 18 décembre 1773.

Je vous ai fort négligée depuis quelque temps, ma belle dame, et je crains que vous n'en soyez plus inquiète qu'il ne le faudrait, car je me porte bien.

Mon frère va beaucoup mieux, et vivra encore quel-

que temps. L'idée de l'éloignement d'un malheur égale celle d'un malheur évité à jamais. Tout est optique dans notre tête, nous ne sommes pas faits pour la vérité, et la vérité ne nous fait rien. L'illusion optique est la seule qu'il faut chercher.

Si je voulais donc vous dire la véritable cause de mon silence, j'aurais de la peine à la trouver; pourtant je crois que la voici: d'abord vos lettres ne m'ont point électrisé. La perruque de M. d'Argental et le mariage de la duchesse de Chaulnes[1] sont deux espèces de poils qui, à la différence de tous les autres poils, ne s'électrisent ni n'électrisent point.

Ensuite je suis tout occupé de réimprimer mon ancien ouvrage sur la *Monnaie*, écrit en italien, dont l'édition est tout à fait épuisée. Je voulais y ajouter quelque chose, mais plus je vieillis, plus je trouve qu'il y a toujours à retrancher dans les ouvrages, jamais à ajouter. Ce n'est pourtant pas là le compte des libraires.

1. La duchesse de Chaulnes, veuve du gouverneur de Picardie, avait épousé en secondes noces un M. Giac, maître des requêtes, pour lequel elle s'était éprise d'un amour ridicule. Cette union lui fit perdre son nom, sa dignité et le tabouret. Quand elle eut ouvert les yeux sur la folie de son mariage, elle se fit appeler «la femme à Giac», et un jour qu'on citait devant elle une femme de qualité qui s'unissait à un bourgeois: « Je n'en crois rien, dit-elle, on ne fait qu'une de ces folies en un siècle et je l'ai déguignonné. » Pétrie d'esprit, de verve et d'ironie, la duchesse de Chaulnes osait tout et disait tout; jamais elle ne laissait passer une sottise ou une bassesse, et c'est une des figures les plus vivantes et les plus audacieuses du XVIII[e] siècle.

Ils souhaitent des éditions plus complètes, et les sots (car il n'y a que les sots qui achètent force livres) les souhaitent aussi. Je dois donc faire une édition plus complète de mon ouvrage. On y demande des notes; j'en ferai. Mais quoi y mettre ? Pourriez-vous m'aider ou me faire aider à trouver ce que je dois ajouter, pour plaire, à un ouvrage que peut-être vous connaissez, car j'en ai parsemé plusieurs exemplaires dans Paris. Vous répondrez que vous n'entendez pas l'italien, et encore moins la monnaie de mon pays; mais qu'est-ce que cela fait ? ne fait-on pas des notes sans entendre le texte ? Horace, Aristote, etc., n'ont-ils pas eu une infinité de commentateurs ? Aidez-moi donc, car je me casse la tête à me commenter, et je trouve toujours que j'ai dit dans le texte ce que je voudrais dire dans mes notes.

A ce propos, je vous dirai qu'un certain président dont j'ai oublié le nom, mais que vous reconnaîtrez à ce signalement: (sa femme passait pour une femme d'esprit, car elle eut le bon esprit de s'attacher à M. Trudaine le père, homme très important), ce président fit un livre de recherches sur la valeur des monnaies relativement aux denrées dans les différents siècles [1]. Ce

1. M. Dupré de Saint-Maur, membre de l'Académie française, auteur d'un traité des monnaies; il a laissé en manuscrit une douzaine de volumes in-folio *sur les Variations des prix des denrées depuis Moïse jusqu'à nos jours*. Il avait été longtemps

livre est rare, mais je voudrais l'avoir. Tâchez de me l'acquérir, et envoyez-le-moi avec les chemises. Voilà donc mon occupation à présent, qui me distrait, sans m'amuser. Elle m'occupera assez, car il faudra que je fasse toutes les corrections; personne n'aide ici mes études. Voilà un grand mal pour ceux qui voudraient que j'enfante tous les jours quelque chose de nouveau. Si j'avais des accoucheurs !

Vous serez à la veille de revoir les voyageurs : embrassez-les donc de ma part [1]. Pignatelli était à Parme le 5 décembre; il vous aura vue avant la réception de cette lettre. Embrassez-le aussi.

Portez-vous bien. Que puis-je vous dire de nouveau? La mort de l'un de nos ministres d'État ne vous est pas plus importante que la perruque de d'Argental. Donnez-moi quelques nouvelles de nos amis. Le baron, la baronne, Schomberg, etc., que font-ils?

président-trésorier de France au bureau des finances de Paris; sa femme était une demoiselle Marie Marthe Alleou.

1. Grimm et Diderot.

LXXXV

A LA MÊME

La nouvelle année 1774.

Je commençais, ma belle dame, à être fort inquiet sur votre compte, ne recevant plus de lettres depuis trois semaines. Enfin, il m'en est arrivé deux ensemble et j'ai vu que votre santé va bien. Les postes vont mal. Les malheurs que vous souffrez à présent sont vraiment des malheurs domestiques; car *domus* signifie la maison, comme vous sauriez, si vous saviez le latin. Vous êtes en outre *kiragra* (ceci est grec et cependant n'est pas bien fin). Vous avez donc mal à une main, et c'est la gauche. Pouvez-vous vous gratter? Je trouve que les mains ne nous ont été données que pour nous gratter........, car on avait oublié la queue, aussi bien qu'aux singes. Si vous vous grattez, soyez tranquille, tout le reste s'arrangera, même en dépit d'Helvétius qui, avec son humeur sombre et chagrine, traînant son ennui à la campagne, se vengeait sur le

genre humain de ce qu'il n'y avait pas de demoiselles à Voré [1].

Vous me faites l'analyse de son livre; de quel livre parlez-vous [2]? Croyez-vous que je sache qu'il ait paru un nouveau livre sous son nom? Je n'en sais pas le premier mot; ainsi je n'entends rien à tout votre article. Vous y parlez des chutes des empires. Qu'est-ce que cela veut dire? Les empires ne sont ni en haut ni en bas et ne tombent pas. Ils changent de physionomie, mais on parle chutes et ruines, et ces mots font tout le jeu de l'illusion et des erreurs. Si on disait les phases des empires, on dirait plus juste. La race humaine est perpétuelle comme la lune, mais elle nous présente tantôt une face, tantôt une autre, parce que nous ne sommes

1. Le château de Voré était une terre magnifique avec de fort belles chasses. Depuis son mariage, Helvétius y passait la plus grande partie de l'année. La passion dominante du châtelain était celle des femmes et les agréments de sa personne lui valurent de nombreuses bonnes fortunes; bien qu'il eût été l'amant de la duchesse de Chaulnes et d'autres grandes dames, il ne comprit jamais rien aux questions de sentiment, et il fut moins que délicat dans ses choix. Il vécut sans cesse avec des femmes sans mœurs et sans principes, il les croyait toutes de même; une femme sage était à ses yeux un monstre qui n'existait nulle part. Les excès qu'il commit dans sa jeunesse l'enlevèrent prématurément à ses amis.

2. Il s'agit du livre : *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*, 2 vol. in-8°, 1772, ouvrage posthume d'Helvétius; c'est un lourd et ennuyeux commentaire de son livre de l'*Esprit*. Buffon devant lequel on en parlait après la mort d'Helvétius (ancien fermier-général), dit que l'auteur aurait bien dû faire un bail de plus et un livre de moins.

pas toujours bien placés pour la voir dans son plein. Il y a des empires qui ne sont jolis que dans leur décadence, comme l'empire français ; il y en a qui ne seront bons que dans leur pourriture comme l'empire turc ; il y en a qui ne brillent que dans leur premier quartier, comme l'empire jésuitique; le seul qui n'a été beau que dans sa plénitude, a été l'empire papal. Voilà tout ce que j'en sais, et je n'en sais pas beaucoup.

Votre monstre de Bellérophon [1], grondé de la belle manière, m'a fait rire aux larmes.

Nous avons d'aussi beaux monstres ici, mais nous ne leur soufflons pas....... Voilà la différence. Cependant votre histoire a été impayable pour égayer un peu ce pauvre baron de Breteuil. Vous savez l'horrible catastrophe de M. de Matignon, elle fait frémir. Les Napolitains même en ont pleuré [2].

Vous aurez vu à cette heure Pignatelli ; il vous aura parlé de moi, et vous l'en aurez bien interrogé, je parie.

Ne vous étonnez pas si vous voyez passer quelques semaines sans lettres de moi ; vous en savez la cause d'avance, je veux me réimprimer. Aimez-moi ; portez-

1. *Bellérophon*, joué à Versailles le 27 novembre 1773, opéra de Fontenelle. « Les machines et habillements en ont coûté cent mille écus. » C'est Lulli qui en avait fait la musique lorsqu'on le joua pour la première fois en 1679.

2. M. de Matignon, gendre de M. de la Vaupalière, venait de mourir.

vous bien, et si les philosophes du Nord [1] sont arrivés embrassez-les. Allez exprès souhaiter la bonne année de ma part au baron et à la belle baronne [2]. Adieu.

LXXXVI

A LA MÊME

Naples, 22 janvier 1774.

Tout de bon, ma belle dame, je commence à être inquiet sur votre compte; il y a deux ou trois ordinaires que je ne reçois point de lettres de vous. Que vous est-il donc arrivé? Pour moi, vous savez que je me porte toujours bien, et qu'il est impossible que je sois malade, n'ayant jamais pris de médecines ni de médecins. Je pourrais bien mourir, mais ma mort retentirait en Europe; ainsi mon silence ne doit jamais vous inquiéter; mais le vôtre est terrible autant que pénible pour moi.

Vous saurez que Caraccioli a perdu sa belle-sœur. Je crois donc que, sans faute, il fera le voyage de Naples,

1. Grimm et Diderot qui allaient revenir de Russie.
2. D'Holbach

et vous pourrez le prier de m'apporter la toile de coton et les mouchoirs. Mandez-en-moi le prix ; et s'il veut vous le payer, je le rembourserai.

J'attends toujours avec impatience les recherches sur la vie du duc de Valentinois.

Aimez-moi. Écrivez-moi. Adieu.

Je crois n'avoir pas répondu à votre n° 55 du 20 décembre. L'article de Buffon prouve qu'il n'aime pas les économistes[1]. Mais s'il avait lu et goûté mes *Dialogues*, les objections à la liberté absolue n'auraient pas dû lui paraître nouvelles tout à fait. Au fait, tout être qui fait une profonde révérence à quelqu'un, tourne le dos à quelqu'autre. Cela est dans l'ordre. Je n'entends rien au titre de l'ouvrage anglais, traduit par Suard : *Observations sur les commencements de la société*. Toute société a commencé et commence par l'accouplement du mâle avec la femelle. Est-ce que Suard a fait des observations sur cela[2] ?

1. Voici l'article de Buffon auquel Galiani fait allusion : « Je n'avais jamais rien compris à ce jargon d'hôpital de ces demandeurs d'aumônes que nous appelons économistes, non plus qu'à cette invincible opiniâtreté de nos ministres ou sous-ministres pour la liberté absolue du commerce de la denrée de première nécessité. J'étais bien loin d'être de leur avis, mais j'étais encore plus loin des raisons sans réplique et des démonstrations, que vous donnez, de n'en pas être. J'ai lu votre ouvrage deux fois, je compte le relire encore, c'est un grand spectacle d'idées et tout nouveau pour moi. » (*Extrait d'une lettre de Buffon à M. Necker.*)

2. Suard a publié : *Observations sur les commencements de la*

Je ne me souviens point du tout de ce que je vous ai dit à propos des blés, que vous avez cru digne des têtes couronnées; mais je vais vous dire le secret de l'Église et de l'État. Le voici :

Tout pays qui établira et soutiendra la liberté indéfinie des blés sera bouleversé. Sa forme deviendra entièrement républicaine, démocratique, et la classe des paysans deviendra la première et la plus puissante. Nous qui ne bêchons pas la terre, nous serions donc bien fous de la laisser établir pour devenir les derniers: *Hœc est lex et prophetœ.* Adieu.

LXXXVII

A LA MÊME

Naples, 29 janvier 1774

Vous allez donc, ma belle dame, occuper l'appartement de mon ami Sersale, dont je suis toujours inconsolable. Jouissez-y au moins d'une plus longue vie et d'une meilleure santé.

Société, par J. Millar, professeur en droit à l'université de Glasgow; traduit de l'anglais d'après la seconde édition. *Amsterdam* et *Paris. Pissot*, 1773.

Les révoltes de Russie ne me paraissaient pas dignes d'obliger notre ami le philosophe à s'en sauver à toutes jambes[1]. S'il y était obligé, il s'en tirerait très mal; il y mettrait de la philosophie, qui est la chose du monde la plus déplacée dans une bagarre. Témoin Archimède. Mais notre ami Grimm, où est-il? a-t-il remisé sa princesse à Darmstadt[2]?

Je serai fort laconique ce soir. Je vais au bal de l'Opéra. Sachez qu'en 1748, Naples vit, pour la première et dernière fois, le spectacle d'un bal public. Les prêtres, les Ostrogoths, les soutiens de la barbarie nationale, sentirent les effets terribles d'un bal libre, payé, catholique, c'est-à-dire universel. Ils s'y opposèrent avec une force incroyable et les firent défendre à jamais. Il en a coûté des peines immenses pour les rétablir. J'y ai eu plus de part qu'on ne s'imagine. Enfin, le hasard heureux que le roi passe le carnaval

1. En 1773, un cosaque nommé Pougatcheff eut l'idée étrange de se faire passer pour l'empereur Pierre III, mort assassiné depuis dix ans. Il parvint à entraîner un grand nombre de ses compatriotes, il prit des forteresses, traversa plusieurs provinces, signala son passage par d'effroyables cruautés, et fut au moment de s'emparer de Moscou ; mais ayant hésité, une partie de ses partisans l'abandonnèrent et il fut livré par ses derniers compagnons moyennant une somme de cent mille roubles. Mis dans une cage de fer et conduit à Moscou, il y fut exécuté par les ordres de Catherine en 1775. Cette insurrection avait duré près de deux ans.

2. Grimm avait été chargé d'accompagner la princesse de Hesse-Darmstadt pendant son voyage à Saint-Pétersbourg.

ici, et d'autres circonstances favorables ont fait réussir une chose qu'on croyait désespérée. J'en espère un grand bien pour ma patrie. La galanterie est la pierre ponce qui polit les nations, je vous écris donc masqué; une *bautte* vénitienne est tout mon accoutrement. Il y avait vingt-deux ans que mon visage passait à découvert, car à Paris je n'ai jamais été au bal. Je n'y mène personne. Je n'ai pas besoin de pierre ponce; je suis plus poli qu'un roué ne devrait être.

En attendant, ces bals nous ont attiré cinquante-deux Anglais, et une trentaine d'étrangers d'autres nations. Nous avons débouqué le carnaval de Rome et celui de Venise. Nous gagnerons sur l'Europe une centaine de milliers d'écus en peu de jours. Milord Clive seul pourrait les dépenser, en achetant de mauvaises copies de tableaux pour des originaux [1]. Il est ici; il en achète, et il est persuadé que les diamants donnent le goût des arts. Cela est vrai jusqu'à un certain point, car il est vrai aussi que *stultitiam patiuntur opes*.

Militerni m'a donné la médaille de M. de Sartine, en plâtre; elle s'est frottée en chemin. N'y en a-t-il

1. Clive (Robert Lord) (1725-1774), gouverneur du Bengale; il remporta aux Indes d'éclatants succès, et revint en Europe comblé d'honneurs et de richesses. En 1773, on voulait faire décider par la Chambre des Communes que Clive avait abusé du pouvoir pour acquérir sa fortune; la Chambre repoussa la proposition.

pas en écaille, faisant le couvercle d'une boîte? S'il y a des boîtes à la Sartine, achetez-en-moi une de peu de prix, mais avec son portrait. C'est tout ce que je désire avoir.

Aimez-moi; portez-vous bien. Je n'écris pas à Chastellux; j'écrirai à Pignatelli. Mardi, vous baptiserez notre princesse Louise [1]. Vous nous serez bien plus parents qu'amis. Mais c'est toujours quelque chose que de vous escamoter de beaux présents. Adieu.

LXXXVIII

A LA MÊME

Réponse catégorique au n° 87.

Naples, 15 février 1774.

Je suis persuadé que Caraccioli viendra sans faute à Naples; et je crois aussi qu'il viendra par l'Allemagne et par Vienne. Il en avait le projet et c'est son plus court, puisque c'est son plus agréable chemin. J'ai de

1. Louise-Marie-Amélie, princesse de Naples et des Deux Siciles, née le 27 juillet 1773, seconde fille de Ferdinand IV et de Caroline-Louise d'Autriche, filleule du dauphin et de la dauphine de France.

la peine à croire qu'il veuille embarquer dans sa malle, et promener par le monde, ma pacotille ; mais il est probable qu'il enverra quelques caisses ou quelques malles par mer; et, dans ce cas-là, vous pourriez le prier, et il ne me refuserait pas, car cela ne lui causerait aucun embarras, et lui coûterait en raison de treize livres le quintal, c'est-à-dire rien pour un ami. Voyons donc si cela est faisable; après, nous prendrons des partis en désespérés, comme celui de Gênes, que vous me proposez. Je ne suis point pressé de recevoir la toile de coton et les mouchoirs, avant l'automne prochain. Ils ne sont pas défendus à Naples, et la douane n'en est pas considérable ; mais elle est embarrassante et tracassière, comme tout l'est ici.

Je connais votre maison de la rue Gaillon. N'en craignez rien, on vit plus longtemps lorsqu'on est à l'abri de la ventilation. Le monde, les médecins croient le contraire ; mais l'expérience prouve qu'ils se trompent. La rechute de Mora commence à me faire désespérer sur son compte. L'air de Madrid est trop ventilé, et ses poumons ne le soutiennent pas.

Ce voyage d'Italie [1], après celui de Pétersbourg, vous assomme, vous désole; cependant, je ne pourrais m'empêcher de m'en réjouir infiniment, s'il avait lieu. C'est ce que je ne crois pas. Au reste je ne trouve

1. Grimm voulait partir pour l'Italie.

pas fou d'avair résolu d'hiverner à Pétersbourg, plutôt que de voyager dans une si rude saison. Ce voyage me paraît si terrible! Et puis il est ridicule de faire des longs voyages et des séjours très courts. Schomberg m'adore, je le sais. Je l'aime et l'admire, et si c'était à moi, je l'enlèverais à la France, pour avoir enfin quelque chose de vraiment militaire ici.

L'affliction de madame de Matignon, en effet, a été extrême; tout vient du défaut d'éducation. Si on lui avait appris qu'un mari n'est qu'un homme, elle verrait que l'espèce entière lui reste, en perdant un individu. M. de Matignon a été infiniment pleuré, sans être regretté, car on voyait qu'il n'aurait jamais été bon à rien qu'à être un bon vivant[1].

1. « Madame de Matignon avait beaucoup de gaieté et l'art de conter des riens avec un charme infini. Elle conta une histoire très plaisante à son retour de Naples, mais il est embarrassant d'écrire le mot qui en fait tout le sel, cependant à cette époque ce mot était sans cesse répété dans la société, puisqu'il tenait à une mode. Madame de Matignon arrivant de Naples, où son père était ambassadeur, fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly; elle ne s'arrêta à Paris que pour y coucher, et ne fut point mise au fait d'une mode nouvelle, devenue universelle depuis quinze jours. Cette mode consistait à se mettre par derrière, au bas de la taille et sur la *croupe*, un paquet plus ou moins gros, plus ou moins parfait de ressemblance, auquel on donnait sans détour le nom de c.. Madame de Matignon arrive à Marly pour se coucher et on la loge dans un appartement séparé par une cloison très mince de celui de madame de Rully, plus tard duchesse d'Aumont. Qu'on se figure la surprise de madame de Matignon lorsque le lendemain, à son réveil, elle entend entrer chez madame de Rully la princesse d'Hénin, qu'elle reconnaît à la voix,

Bianchi[1] m'est inconnu; il n'a rien donné au public ici. Piccini vient de donner à notre grand théâtre un opéra qui a surpassé tout ce qu'on avait entendu de bonne musique jusqu'ici. L'*Orphée* de Gluck, qu'on a donné en même temps à la cour, en a été furieusement éclipsé. Comme je sais que le prince Pignatelli aura la copie entière de l'opéra de Piccini, je suis persuadé que vous l'entendrez. Entendez-le pourtant avec tous les accompagnements.

Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape m'a fait rêver[2], et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que

et qui, sur-le-champ, dit : « Bonjour, mon cœur, montrez-moi votre c.. » Madame de Matignon pétrifiée, écoute et recueille le dialogue suivant : « Mais, mon cœur, il est affreux, étroit, mesquin, tombant! — En voulez-vous voir un joli, tenez, regardez le mien.... — Ah! c'est vrai, dit madame de Rully avec l'accent de l'admiration, regardez donc, mademoiselle Aubert (c'était la femme de chambre), il est réellement charmant le c.. de madame d'Hénin, comme il est rebondi! — Voilà reprend madame d'Hénin, comme il faut l'avoir pour réussir dans un salon. Il est bien heureux que je sois arrivée pour surveiller le vôtre! » (*Mémoires de madame de Genlis.*)

1. Maître de chapelle à Crémone. Il composa à Paris, en 1775, pour le théâtre italien, la musique de « la Réduction de Paris » et plus tard celle du « Mort marié ». — Son opéra de « Castor et Pollux » eut le plus grand succès en Italie.

2. Le pape Ganganelli était d'une très basse extraction; « on assure que son père était vendeur d'orvietan et, en cette qualité, fort lié avec le père de Carlin, l'arlequin d'aujourd'hui de la comédie italienne. Le Saint-Père le connait et l'aime particulièrement. Il vient de lui en donner une preuve, en conférant un bénéfice à son fils. » (Bachaumont.)

vous communiquiez à Marmontel de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, y bâtir dessus le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole, et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes, dont l'un a été toujours malheureux et qui, parce qu'il était malheureux, est devenu pape, tandis que l'autre, toujours heureux, est resté toujours Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine, ensuite un pauvre cardinal, enfin pape, pas trop à son aise. Arlequin lui offrirait son crédit à la cour pour la restitution d'Avignon, et le pape l'en remercierait. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicterais en quinze jours, si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque, et je convaincrais le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux. Une trentaine de lettres et autant de réponses feraient

tout l'ouvrage. Beaucoup de génie et point d'esprit en feraient un chef-d'œuvre. Bonsoir. Adieu. Aimez-moi.

LXXXIX

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Naples, 27 février 1774.

Vous avez bien raison, charmant et sublime abbé, les lettres entre Arlequin et Ganganelli feraient un ouvrage unique [1]; mais où avez-vous eu la tête en

1. Le projet de Galiani, de supposer une correspondance entre Ganganelli et Carlin, ne fut pas mis à exécution, du moins tel que l'abbé l'avait conçu. — Un Italien, nommé Caraccioli, sorte d'aventurier, qui n'avait rien de commun avec l'ambassadeur de Naples, publia sous le titre de *Lettres intéressantes du pape Clément XIV*, la correspondance de Ganganelli avec un grand nombre de personnages divers. Le livre eut le plus grand succès. « Ces lettres, dit Grimm, nous donnent l'idée la plus vraie de la manière de penser d'un homme, dont la mémoire mérite sans doute à plus d'un titre la reconnaissance et l'admiration de son siècle. » Malheureusement ces lettres étaient absolument apocryphes. Bientôt parut en réponse : *Le Tartufe épistolaire démasqué, ou épître très familière à M. le marquis de Caraccioli, colonel in partibus, éditeur et comme qui dirait auteur des lettres attribuées au pape Clément XIV, etc.* On y prouve très bien que ces lettres sont supposées et que toute l'entreprise est une imposture de librairie qui a été poussée aussi loin qu'elle le pouvait être. » (Laharpe, *Cor. Litt.)*

proposant Marmontel pour l'exécuter? Je me garderai bien de lui dire un mot, car ce serait un ouvrage manqué. Il n'y a que deux hommes sur la terre en état de faire cette entreprise et de s'en tirer avec succès, vous d'abord avant tout, ou Grimm, après qu'il aura été en Italie; car pour donner à cette besogne le degré de vérité et d'originalité qu'elle doit avoir, il faut avoir été sur le lieu, il faut avoir vu des moines italiens, il faut pouvoir rendre, non ce qu'on a vu servilement, mais que ce que l'on a vu fasse naître des tours de tête tout pareils. Personne n'entend mieux que lui ces tours d'imitation qui donnent un si grand air de vérité à la chose. Je l'entends bien aussi, moi; mais je suis trop ignorante pour qu'il me vienne assez d'idées vraies pour mettre l'esprit de côté, et, comme vous dites, il n'en faut pas. Tout bien compté, l'abbé, prenez votre courage à deux mains et faites le roman; je vous y condamne. Il le faut absolument. Vous voyez bien que vous seul pouvez remplir un plan si beau, si sublime et si profond. C'est l'affaire d'un mois; et pourquoi attendre? Allons, est-il commencé? Dictez-moi, j'écrirai. Tenez, faites mieux; à chaque ordinaire, au lieu de m'écrire, envoyez-moi une lettre de Ganganelli, et je vous répondrai une lettre d'Arlequin; elle sera bonne ou mauvaise, vous la corrigerez, si elle est à peu près bien, ou vous la refuserez si elle est à peu près mal. Vous y ajouterez les termes sacramen-

taux, les dictons du pays; cela donnerait à notre correspondance un ton fort comique, et qui attraperait bien des curieux de la poste.

XC

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 5 mars 1774.

Que voulez-vous que je vous mande, ma belle dame? Mon frère est à l'agonie, j'attends la nouvelle de sa mort demain. N'ai-je pas tout dit? Qu'il est affreux d'avoir une famille!

Un homme ici déclamait l'autre jour contre le mariage, et disait: « Voyez ce que c'est que le mariage: songez que le bon Dieu a été obligé d'en ôter le péché mortel. Il a donc mis en équilibre dans la balance l'enfer et le mariage. Encore l'enfer a paru plus léger! »

J'ai reçu vos deux numéros dans cette semaine, le 58 et le 59. Le premier m'envoie la réponse de M. de Foncemagne [1]. Quoique sa feuille me soit

1. Foncemagne (Étienne Lauréant de) (1694-1779), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son ouvrage le plus connu est sa réponse à Voltaire au sujet du testament po-

parfaitement inutile, elle a servi pour me prouver l'état actuel des savants de Paris et leur pitoyable imbécillité. Ce monsieur n'a fait que copier l'article de Moréri (comme si l'on n'avait pas ici un dictionnaire aussi commun), avec toutes les absurdités, les bêtises, les fautes qui y sont; et il en est pâmé de plaisir! Cependant voilà ce qu'il y a aujourd'hui de mieux en France en fait de littérature; je m'en doutais; je suis bien aise de m'en être assuré. Je regrette les livres qui sont à la bibliothèque du roi, mais pas les hommes qui sont à Paris. Ah! si j'y pouvais fouiller!

Mes chemises de coton, en arrivant avant l'hiver prochain, arriveront toujours à temps.

Je serais curieux de savoir si d'Alembert a reçu une réponse de moi à la lettre qu'il m'écrivit en me recommandant M. de La Borde [1].

Je passe au numéro suivant. La maladie de notre prince Pignatelli m'a effrayé beaucoup: elle a troublé le plaisir que me causaient les délicieux détails des facéties parisiennes. Celle du comte de Lauraguais est charmante tout à fait, et de très bon ton à mon avis [2].

litique du maréchal de Richelieu. Voltaire soutenait que tament était supposé.

1. Voir la lettre du 25 septembre 1773.

2. Le comte de Lauraguais est resté célèbre par ses facéties. Voici celle à laquelle Galiani fait allusion. La liaison du comte

Linguet et Laharpe m'ont affligé au lieu de m'égayer; lorsqu'on voit des gens d'esprit et même de génie dans leurs écrits, méprisables ou ridicules dans leur conduite, on voit que l'esprit n'est pas le miroir de l'âme, et que les sentiments que l'on couche par écrit sont l'effet d'un écho, et pas une production des pensées; cela fâche beaucoup [1]. Nous sommes dans un

avec Sophie Arnoult fit grand bruit. Lorsque cette actrice le quitta pour le prince d'Hénin, il envoya la question suivante à la faculté de médecine : « Messieurs de la Faculté sont priés de donner en bonne forme leur avis sur toutes les suites possibles de l'ennui sur le corps humain, et jusqu'à quel point la santé peut en être altérée. » La Faculté répondit « que l'ennui pouvait rendre les digestions difficiles, empêcher la libre circulation, donner des vapeurs, etc., et qu'à la longue même, il pourrait produire le marasme et la mort. » Muni de cette pièce authentique, Lauraguais se rendit chez un commissaire de police, qu'il contraignit à recevoir sa plainte, comme quoi il se portait dénonciateur envers M. le prince d'Hénin homicide de Sophie Arnoult, depuis cinq mois et plus qu'il ne bougeait de chez elle.

1. Presque tous les avocats s'étaient promis de ne plus plaider contre Linguet, depuis les calomnies injurieuses qu'il s'était permises contre ses confrères. Il demanda à Gerbier de réunir chez lui une assemblée d'avocats, se remettant à lui du soin de le défendre. Au jour dit, Linguet arrive et parle pendant deux heures; on le prie alors de se retirer pour qu'on puisse délibérer. Gerbier le conduit lui-même dans la troisième et dernière pièce de l'appartement, puis il rentre, on dispute, on s'échauffe. Gerbier veut sortir un instant, il ouvre inopinément la porte de son cabinet et trouve Linguet écoutant l'oreille collée contre la porte! A la suite de ce délicat procédé, les avocats assemblés en corps ont, d'une voix unanime, rayé M. Linguet du tableau.

Quant à La Harpe, voici l'histoire qui motive l'appréciation de aliani : « M. de Laharpe et M. Blin de Sainmore viennent de

siècle où il y a bien plus de perroquets qu'on n'imagine. Il y a déjà tant de belles choses écrites, qu'un homme qui n'aurait pas une lecture immense et une mémoire prodigieuse, ne saurait s'apercevoir d'où viennent les choses qu'il entend. C'est ce qui nous arrive avec Laharpe [1] : c'est un perroquet, n'en dou-

renouveler la querelle de Trissotin et de Vadius et la manière de la terminer. M de Laharpe ayant inséré au *Mercure* une analyse amère et blessante de *l'Orphanis* de M. Blin, celui-ci a guetté le jour où bien poudré et paré de son habit de velours noir, sa veste dorée et ses manchettes de filet brodé, il allait à un diner de jolies femmes et de beaux esprits. Il l'aborde poliment dans la rue, lui donne quelques coups de poing et le sauce un peu dans le ruisseau sans respect pour sa parure, et puis s'en va. M. de Laharpe prétend qu'il a ordonné à son valet de prendre ledit Blin par le collet et qu'il a eu le temps de s'enfuir sans coup férir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arriva à son diner fort en désordre et si crotté, qu'il fallut grande indulgence aux jolies femmes et aux beaux esprits pour le recevoir ainsi. » (Grimm. *Corr. Litt.*)

1. Laharpe (1739-1803), débuta au théâtre par la tragédie de *Warwick* qui eut un grand succès. Grimm, avec sa finesse habituelle, l'appelle « le coup d'essai d'un jeune homme de soixante ans ». — Il composa beaucoup de pièces, entre autres *les Barmécides*, qu'il considérait comme un de ses triomphes. Un jour, se promenant au bois de Boulogne avec deux dames de la Cour, il entendait crier des cannes à la Barmécide. Pour flatter Laharpe, ces dames appelèrent le marchand qui leur présente des bâtons noueux avec une pomme d'ivoire : « Quoi ! voilà vos Barmécides, reprirent ces dames; pourquoi leur donner un pareil nom ? — Vous allez voir, mesdames, » poursuivit le marchand d'un air futé. — Il démonta la pomme montée à vis, et montra à la carrossée un gros sifflet caché dans l'ivoire. M. de Laharpe resta tout penaud, mais ces dames eurent la cruauté d'éclater de rire. Que devint son visage ? Comme le disait M. de Beaumar-

tez pas, mais sa mémoire est si bonne, et la nôtre est si mauvaise, qu'il nous est impossible de nous apercevoir d'où il tire ces sons qui nous paraissent des productions de son esprit et même de son génie. D'ailleurs, il est absolument un mortel, en tout sens très ridicule ; je lui suis redevable de m'avoir fait passer le plaisir d'avoir de l'esprit.

Aimez-moi toujours. Plaignez-moi à présent ; soyez sûre que je me donne du courage et que je me fais une raison ; faites-vous-en une sur la Russie et les folies des voyageurs. Adieu.

XCI

A LA MÊME

Naples, 12 mars 1774.

Ma belle dame,

Hier au matin, avant midi, mon frère est mort. N'en ai-je pas assez dit pour ce soir ? Si vous trouvez que c'est peu, j'ajouterai qu'il y a trois jours j'appris la

chais, « il aurait volontiers pleuré de la bile ». *(Mémoires de madame d'Oberkirch.)*

nouvelle d'avoir perdu mon oncle. Il était vieux, mais comme il laisse une famille nombreuse et pauvre, sa mort a été fâcheuse.

Cependant votre lettre est charmante; vous y paraissez contente de la journée passée chez le baron et chez mademoiselle de Lespinasse. Votre bonheur a pensé m'égayer; je répondrai donc quelque chose. D'abord je suis ravi du rétablissement du prince Pignatelli.

M. Capperonnier ne connaît pas mon livre sur les monnaies? Il est pourtant à la bibliothèque du roi; serait-il comme le curé de Saint-Sulpice, qui connaissait mieux ses vaches que ses brebis? Pourquoi ne répond-il pas à ma question? — *Y a-t-il aucun écrivain imprimé ou manuscrit qui marque l'année précise de la naissance de César Borgia?* — Voilà la question.

M. de Pezay m'accorde donc de l'esprit; j'admire sa clémence. Si je lui accordais le sens commun, je serais bien plus généreux que lui; mais je n'aime pas à être taxé de prodigalité[1].

Dieu me garde de songer à détruire votre château

1. Masson, plus tard Masson de Pezay, était une sorte d'intrigant qui cherchait par tous les moyens à se pousser dans le grand monde. Il rimait assez mal; sa sœur, madame de Cassini, était jolie, on le déclara poète. On représenta ses opéras-comiques, mis en musique par Grétry, et parmi eux *la Rosière de Salency*. Les succès de salon ne lui suffisant plus, il acheta une compagnie; sa fortune, gagnée dans l'épicerie par ses parents, subvenait largement à toutes ses dépenses. Il réussit assez bien à la Cour, et c'est lui qui obtint qu'on écoutât M. Necker.

en Espagne; au contraire, je vais y ajouter un entre-sol, ou, si voulez, un parapet. La mort de mon frère m'approche de Paris; voici comment: il laisse trois filles; je les marierai, et, pour les mieux marier, je vais faire croire à leurs époux que je serai un jour ici un grand personnage. Lorsque la chose sera faite, et les mariages consommés, ils seront bien attrapés. Je quitterai tout, et, comme rien ne m'attache plus ici, je m'en retournerai à Paris. Ils se donneront à tous les diables; mais il n'y aura plus de remède. A l'occasion de la vente des livres de mon frère, je vendrai aussi les miens, et ce sera autant de débarrassé. Attendez-moi donc sous l'orme ou au Carrousel, et tâchez que *les échoppes* soient bien fournies de bonnes et belles marchandises.

Aimez-moi, plaignez-moi, et croyez-moi votre très humble et obéissant serviteur.

XCII

A LA MÊME.

Naples, 2 avril 1774.

Il n'est pas temps d'arlequins ni de papes [1]. Je vous dirai, en vous montrant le cercueil de mon frère, comme ce prédicateur en montrant son crucifix : *Voilà le véritable arlequin* [2].

Parlons de la commission. Puisqu'il n'y a rien compter sur Caraccioli, et que le chevalier de Magallon m'offre de me la faire parvenir jusqu'à Marseille sans frais, j'accepte l'offre, car, au fond, j'aurais bien trouvé ici des toiles de coton; mais une spéculation commerciale me faisait voir qu'en achetant à Paris, si j'eusse

1. Voir la lettre du 15 février 1774.

2. Voici l'anecdote inouïe que racontait Gatti et à laquelle Galiani fait allusion : « A Venise, le carnaval dure pendant six mois; les moines même vont en masque et en domino, et, sur une même place, on voit d'un côté, sur des tréteaux, des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, et de l'autre côté, sur d'autres tréteaux, des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur et s'écrient : « Messieurs, laissez là ces misérables; ce Polichinelle, qui vous assemble là, n'est qu'un sot; » et en montrant le crucifix : « Le vrai Polichinelle le grand Polichinelle, le voilà. » (Grimm, *Corr. Litt.*)

pu, toutefois, épargner le transport et les droits, j'aurais gagné. Ainsi, si l'on peut envoyer la toile de coton à Marseille *sans frais ni droits*, à la bonne heure. Pour les mouchoirs, s'ils ne sont pas encore achetés, ou si vous pouvez résilier le contrat, je vous conjure de ne pas les envoyer. J'en trouverai ici, et ce sera autant d'embarras de moins. Pour la toile donc, envoyez-la au plus vite au consul d'Espagne à Marseille, en le chargeant de la donner à quelque officier des frégates du roi de Naples, qui y vont aller pour conduire le prince de Roffadali, ministre en Danemark: il n'y a pas de temps à perdre. Pour les livres, vous ferez ce que bon vous semblera. Ceux-là ne m'embarrassent guère n'étant pas sujets à la douane. Je ne me soucie pas des mémoires de Beaumarchais, ignorant tout à fait la question [1].

Je suis bien fâché de votre rhume.

Le duc de Saxe-Gotha m'a envoyé la médaille en or, gravée d'après mon dessin, accompagnée d'une lettre incroyable. Il m'a pénétré de reconnaissance au point que je ne saurais vous exprimer.

Songez que c'est Pâques demain, et qu'on la souhaite ici tout comme la nouvelle année.

Je n'ai pas le temps de vous écrire un mot de plus; il faut sortir. Adieu.

1. Mémoires pour le sieur Beaumarchais par lui-même, 1774, in-4° et in-12°, contre M. Gœzman, juge; madame Gœzman, le sieur Bertrand, Marin, gazetier, d'Arnaud Baculard, conseiller d'ambassade et consorts.

XCIII

A LA MÊME

Naples, 23 avril 1774.

Je suis toujours, ma belle dame, plus abruti que jamais par mes ennuyeuses circonstances. Mon frère a laissé son bien abîmé de dettes et de désordre, et j'ai trois nièces à marier. Je ne m'occupe donc que de procès, quittances, recettes, etc.; puis j'aurai des contrats de mariage, et me voilà bien amusé pour longtemps. Cependant si je vis et si d'autres meurent, je reparaîtrai à Paris, n'en doutez pas.

Je crois vous avoir mandé que le duc de Saxe-Gotha m'envoya la médaille de feu son père, en or, accompagnée d'une lettre charmante et incroyablement obligeante. Il a reçu une réponse de moi fort drôle. Si j'avais un copiste français, je vous enverrais l'une et l'autre; peut-être la montrera-t-il à Grimm, à son retour.

Vous ne me parlez ni du départ de Caracciolí ni de la santé de Pignatelli. Les frégates du roi, qui vont d'ici à Marseille, partent aujourd'hui. Dieu fasse que ma toile

de coton arrive avant leur retour de Marseille à Naples, pour qu'elles puissent s'en charger.

Je connaissais l'épigramme du marquis de Pezay [1]; M. de Breteuil me l'avait montrée.

Votre querelle avec milord Stormont [2] me paraît aisée à apaiser [3]. Du mérite d'un homme, il n'y a que son siècle qui ait droit d'en juger; mais un siècle a droit de juger d'un autre siècle. Si Voltaire a jugé l'homme Corneille, il est absurdement envieux; s'il a jugé le siècle de Corneille, et le degré de l'état de l'art dramatique d'alors, il le peut, et notre siècle a droit d'examiner le goût des siècles précédents. Je n'ai jamais lu les notes de Voltaire sur Corneille, ni voulu les lire, malgré qu'elles me crevassent les yeux sur toutes les cheminées de Paris, lorsqu'elles parurent. Mais il m'a fallu ouvrir le livre deux ou trois fois au

1. On avait fait sur M. de Pezay l'épigramme suivante :

> Ce jeune homme a beaucoup acquis,
> Beaucoup acquis, je vous le jure,
> En deux ans, malgré la nature,
> Il s'est fait poète et marquis.

2. Lord Stormont était ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi de la Grande-Bretagne à Paris. Il habitait rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis la rue des Bons-Enfants.

3. A propos du commentaire de Voltaire sur Corneille, on avait discuté dans la société de madame d'Épinay, du bon ou du mauvais effet que ce genre d'ouvrage pouvait faire. Comme on n'était pas d'accord, on décida de prendre Galiani pour juge. Grimm ne fut pas persuadé. Voir l'appendice XIII.

moins par distraction, et toutes les fois, je l'ai jeté avec indignation, parce que je suis tombé sur des notes grammaticales, qui m'apprenaient qu'un mot ou une phrase de Corneille n'étaient pas en bon français : ceci m'a paru aussi absurde que si l'on m'apprenait que Cicéron et Virgile, quoique Italiens, n'écrivirent pas en aussi bon italien que Boccace et l'Arioste. Quelle impertinence ! Tous les siècles et tous les pays ont leurs langues vivantes et toutes sont également bonnes. Chacun écrit la sienne : nous ne savons rien de ce qui arrivera à la langue française, lorsqu'elle sera morte ; mais il se pourrait bien faire que la postérité s'avisât d'écrire en français d'après le style de Montaigne et de Corneille, et pas d'après celui de Voltaire. Il n'y aurait rien d'étrange en cela. On écrit le latin sur le style de Plaute, de Térence, de Lucrèce, et pas sur celui de Prudentius, Sidonius Apollinaris, etc., etc. ; quoique, sans contredit, les Romains fussent infiniment plus éclairés au IVe siècle sur les sciences, astronomie, géométrie, médecine, littérature, etc., qu'ils ne l'étaient du temps de Térence et de Lucrèce. Ceci est une affaire de goût, et nous ne pouvons rien prévoir des goûts de la postérité, si pourtant nous devons avoir une postérité, et qu'un déluge universel ne s'en mêle.

Bonsoir ; aimez-moi, détaillez-moi plus de nouvelles.

XCIV

A LA MÊME

Naples, 14 mai 1774.

Comme on voit bien, ma belle dame, que la nouvelle maison, rue Saint-Nicaise, vous égaie, vous anime et vous donne des idées couleur de rose ! Vous employez votre lettre (au lieu de me donner des nouvelles de Caraccioli, de Pignatelli, du baron et de tous mes amis), à m'inviter à des choses impossibles ou à peu près. Vous ne concevez donc pas l'horreur de ma situation ? Je suis en tout abruti ; je n'ai plus de frère, plus d'amis, plus de patrie, plus de maîtresses, plus de plaisirs. Je n'ai que de l'argent, assez pour payer votre lettre de change, lorsqu'elle arrivera. Quel arlequin, quel pape attendez-vous de moi[1] ? Cependant, si vous voulez absolument ce roman original et parfait, et tel qu'il est dans ma tête, donnez-vous la peine de lier connaissance avec Carlin, et prenez de lui les époques justes et très exactes des événements de sa vie, la date

1. Voir la lettre du 25 septembre 1773.

de sa naissance, ses premières études, son arrivée en France, son entrée à la comédie, son mariage, la naissance de ses enfants, etc. (ceci doit être très exact et dans le dernier détail) : ses disputes avec ses camarades, avec les gentilshommes de la chambre, etc. Il en faudrait savoir autant et avec autant de précision du père Ganganelli. Avec ces matériaux il faut bâtir; sans cela, rien n'aura l'air original, point de vrai, point de bonne plaisanterie, point de bon ton. Faites cela vous donc de votre côté, et puis laissez-moi faire; et Dieu sait ce qu'il en arrivera.

Piccini nous quittera sans faute pour venir vous trouver. Il est digne d'être connu personnellement de vous. Sa femme chante très joliment. On me dit que M. de La Borde, à son retour d'Italie, ayant beaucoup parlé de lui à madame la comtesse Dubarri, c'est elle qui l'a engagé à passer en France avec des conditions fort lucratives pour lui, et il s'y est déterminé [1]. Tout le monde est fort fâché ici de son départ; mais personne ne lui a offert dix sols pour rester. Ah ! si j'en pouvais faire autant ; mais mes nièces, mes chiennes de

1. C'est en effet M. de La Borde qui, dans son voyage en Italie, fit connaissance avec Piccini, et, à son retour à Paris, lui fit faire les offres les plus séduisantes s'il voulait venir en France. Piccini accepta et il allait partir, quand Louis XV mourut. Le marquis Caraccioli obtint de la nouvelle reine Marie-Antoinette de renouer la négociation et Piccini, dans le désir d'être utile à sa nombreuse famille, quitta l'Italie ; il arriva à la fin de 1776.

nièces, me tient à ce cruel poteau, et ma chambre, rue Saint-Nicaise, reste vide; quel dommage!

Je suis arrivé enfin à posséder un chat angola; il m'est arrivé de Marseille avant-hier. S'il vit, s'il ne m'est pas volé, j'aurai trois amis à Naples (car je possédais déjà deux chats), même après le départ en entier de la colonie française que M. de Breteuil amena ici, et qui s'est fondue et a dépéri presque aussi malheureusement que celle de Cayenne.

Aimez-moi; engagez Pignatelli à m'écrire enfin quelquefois, donnez de mes nouvelles au baron, et donnez-moi des leurs.

L'ouvrage *l'Homme* est-il véritablement de feu Helvétius[1]? cela peut se dire. S'il est d'un auteur vivant, il en faut taire le nom par écrit. Je n'ai pas vu cet ouvrage et je ne vois plus aucun livre; je vendrai même les miens pour être plus à la légère.

Bonsoir; soyez plus longue dans vos lettres.

1. C'était une des œuvres posthumes d'Helvétius.

XCV

A LA MÊME

(Lettre gratuite aux ingrats.)

Naples, 28 mai 1774.

Eh bien, ma belle dame, y pensez-vous? Voilà deux semaines que vous ne m'écrivez pas; et dans quels moments, grand Dieu! lorsque j'ai le plus de curiosité des événements de la France. Qu'avez-vous donc? la rue Saint-Nicaise vous occupe-t-elle si fort? A la bonne heure, si j'y étais, les escloppes ou échoppes me donneraient des distractions; mais vous? Enfin, ma belle dame, ne soyez pas cruelle, ni politique avec moi dans ces moments de curiosité importante. Tenez, je ne vous engagerai pas à des indiscrétions. Laissez-moi là tout ce qui arrivera ou n'arrivera pas aux ministres en place, aux parlements, aux princes du sang[1]. Tout cela ne m'intéresse guère. Laissez de même les finances, la guerre, la politique. Dites-moi ce qui arrivera

1. Louis XV venait de mourir et tout le monde était dans l'attente de la ligne politique qu'allait suivre le nouveau roi.

aux gens de lettres. Cela me touche de bien près. Le règne de Louis XV sera le plus mémorable à la postérité, qui ne nommera le siècle de Louis XIV que pour dire que sous Louis XV, Voltaire en parlait. Au reste, c'est ce dernier qui a produit Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Boulanger, Rouelle, la Chalotais et l'éclipsement des jésuites. Lorsqu'on compare la cruauté de la persécution de Port-Royal à la douceur de la persécution des encyclopédistes, on voit la différence des règnes, des mœurs et du cœur des deux rois. Celui-là était un chercheur de renom et prenait le bruit pour de la gloire; celui-ci était un honnête homme, qui faisait le plus vilain des métiers (celui de roi) le plus à contre-cœur qu'il pouvait. On ne rencontrera de longtemps un règne pareil nulle part. Dites-moi donc si, au moins, le mouvement imprimé se soutiendra. Allons, parlez; ne me faites pas sécher sur pied d'impatience; vous n'en serez pas moins vite meublée, croyez-moi, si vous m'écrivez. Pour moi, je n'ai jamais rien de nouveau à vous mander. On a tué [1]

. . . .

1. La lettre s'arrête là, la phrase n'est pas terminée.

XCVI

A LA MÊME

Naples, 4 juin 1774.

Votre lettre, ma belle dame, arrive bien à propos pour satisfaire mon appétit de nouvelles. Ce n'est pas que je ne susse tout ce que vous m'avez mandé; mais j'aime à l'entendre de vous, qui voyez bien, et qui n'avez pas d'envie de me faire voir mal.

Je suis enchanté de tout ce qu'on dit du nouveau roi[1]. Permettez-moi pourtant d'être fâché de l'engouement des Français à son égard. Je vous connais, je sais combien il vous est aisé de vous dégoûter par un effet de l'excès des désirs et des espérances conçues. D'ailleurs, plus j'y pense, plus je trouve que c'est la chose du monde la plus difficile de gouverner bien la France, dans l'état où elle est. Vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live peint les Romains, qui ne pouvaient plus souffrir ni leurs maux ni les remèdes. Les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs.

1. *Louis XVI.*

Détruisez-vous les demoiselles? le luxe tombera; tomberont les arts voluptueux, et la primauté de la France en cela, qui fait le pivot de son commerce, de sa richesse, de sa considération même, sera perdue. Vous avez des vices énormes, il est vrai; mais ils sont tels que toute l'Europe voudrait les acquérir, et payer très cher les leçons à ses maîtres. Les demoiselles bannies, on attaquera les philosophes. Ils se tiennent ensemble; c'est un autre luxe; mais ils donnent à votre nation l'éclat actuel. Vous ne serez plus rien, si vous n'êtes plus les maîtres en fait de vices. Tel est l'état de l'Europe et le vôtre. C'est bien étrange, mais c'est très vrai. Ne prévoyons donc rien; c'est le plus sûr et le moins triste de tous les partis à prendre. Tenons-nous aux faits; mandez-les-moi sans réflexions; c'est la même chose que de se taire, lorsqu'on mande les faits tout simples.

Le retour de M. de Maurepas est d'un très bon augure [1].

1. Maurepas (Jean-Frédéric Philippeaux, comte de) (1701-1781), ministre de Louis XV; disgracié à la suite d'une cruelle plaisanterie sur madame de Pompadour. Après vingt-cinq ans d'exil, M. de Maurepas venait de reprendre place au conseil. Louis XVI, qui avait d'abord hésité entre lui, Machault et Choiseul, en fit son confident intime, son guide et son ami. « Peut-être, dit Marmontel, avait-on espéré que l'âge et le malheur avaient donné à son caractère plus de solidité, de constance et d'énergie, mais, naturellement faible, indolent, personnel, aimant ses aises et son repos, peu jaloux de donner de l'éclat à son ministère et faisant consister l'art du gouvernement à tout mener sans bruit, Mau-

Je suis enchanté de ce que vous me mandez relativement au philosophe, tracassé par les gazetiers. Il fallait s'attendre à une medisance, car on a beau mentir sur celui qui vient de loin. D'ailleurs les économistes n'étaient pas des gens à se taire sur son compte.

On me dit que Mora est à Paris : embrassez-le bien tendrement pour mon compte ; pour le vôtre, faites ce qui vous convient. Vous m'aviez mandé que Magallon envoyait ma pacotille de toile de coton au consul d'Espagne à Marseille ; je lui avais écrit en conséquence. Le consul de Naples me mande que c'est à lui qu'on l'adresse. Voilà ma prévoyance perdue ; et voilà l'effet des quiproquos. Ah! qu'on a de peines dans ce monde pour avoir des chemises, même petites !

Vous ne voulez pas croire à mon abrutissement ? eh bien, jugez-le par cette lettre. Si je ne suis pas abruti, au moins vous conviendrez que je suis bien triste ; cependant je n'ai point de mémoires de tapissiers devant moi. J'ai des nièces. Fi ! les vilains meubles ! on y est bien durement assis. Bonjour, car il n'est pas nuit. Aimez-moi ; payez le tapissier, si vous pouvez, et moquez-vous du reste. Adieu.

reparut, dans sa vieillesse, ce qu'il avait été dans ses jeunes années, un homme aimable, occupé de lui-même et un ministre courtisan. »

XCVII

A LA MÊME

Naples, 14 juin 1774.

Ne vous fâchez pas, ma belle dame, si je vous dis que votre n° 78 est sublime. Il est très plat, me soutiendrez-vous, car il n'y a que de petites nouvelles de départs et d'arrivées. Eh bien, comptez-vous cela pour rien ? Ce sont des faits, et les faits sont toujours sublimes pour moi. Mais il n'y a pas de réflexions, ajouterez-vous. On en fera, madame, sur les faits, n'en doutez pas. Remplissez donc vos lettres de faits, et vous comblerez mes désirs. De mon côté, j'en ferais autant, si nos faits pouvaient vous être connus.

En voilà un pourtant à propos : ce matin a appareillé la frégate française qui vous rend, à notre grand grand regret, M. de Breteuil et sa fille ; à midi nous l'avons perdue de vue. Il pourra vous arriver ensemble avec ma lettre. Il n'y a pas d'exemple d'aucun Français qui ait été plus aimé, plus estimé, plus regretté des Napolitains. Il n'y a qu'un avis, une voix sur cela. Le roi, la reine et la nation entière le regrettent,

et se trouvent désolés de son départ. Un seul homme n'en est pas fâché ; mais il n'est pas Napolitain. Si vous n'aviez pas sainte Irénée et saint Remi, je soutiendrais que saint Breteuil a été le premier apôtre de la France, du moins à Naples. Son époque sera remarquable par le changement de nos mœurs et de nos goûts. Sous son apostolat, nous avons acquis le goût des spectacles français et des ballets décents et sérieux. Aufresne et M. le Picque seront remarquables dans l'histoire de la révolution des mœurs. Ils ont influé plus qu'on n'imagine sur le tout : ils ont plus fait connaître Voltaire et Diderot, et ces messieurs feront connaître le reste.

Maurepas et Sartine sont les deux plus excellents choix qu'il y avait à faire en France[1]. J'en suis si content, que vous ne sauriez l'imaginer. Arrangez la malheureuse affaire des parlements, et vous aurez eu le plus brillant début. Si vous voulez m'en croire, conservez le nouveau système des parlements et faites-y rentrer les anciennes personnes. Le système nouveau est meilleur ; les personnes anciennes valaient mieux[2].

Je n'ose vous parler de Mora : il y a longtemps que

1. On parlait de M. de Sartine pour le ministère ; il avait été remplacé à la police par M. Lenoir.

2. C'était là la grande question politique qui se dressait au début du règne de Louis XVI ; il fallait se prononcer entre les *anciens parlements* et les *parlements Maupeou*.

je l'ai pleuré. Tout est destinée dans ce monde, et l'Espagne n'était pas digne d'avoir un M. de Mora; peut-être cela dérangeait l'ordre entier des chutes des monarchies.

Embrassez de ma part le revenant de bien loin [1]. S'il est rassasié des froides grandeurs hyperboréennes, ce sera tout ce qu'il aura rapporté de mieux de son voyage. A Paris, les philosophes viennent en plein air; à Stockholm, à Pétersbourg, ils ne viennent que dans des serres chaudes; à Naples on les élève sous le fumier : c'est que le climat ne leur est pas favorable. Adieu.

XCVIII

A LA MÊME

Naples, 8 juillet 1774.

Il y a des vies, ma belle dame, qui tiennent à la destinée des empires. Annibal, lorsqu'il apprit la défaite et la mort d'Asdrubal, son frère, qui valait plus que lui, ne pleura point, mais il dit : *Agnosco fatum Carthaginis*,

1. Grimm qui revenait de Russie.

Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage. J'en dis de même sur la mort de M. de Mora [1]. Je sais à présent que l'Espagne doit rester barbare. Tel est l'ordre des destinées. Ce que nous voyons à présent n'est qu'une fausse lueur de polissement ; mais l'Espagne ne sera pas la France. S'il était dans l'ordre éternel qu'elle le devînt, Mora ne serait pas mort ; il serait même ressuscité, s'il l'eût fallu : telle est la force du destin. C'est peut-être cette même force qui empêchera que M. de Sartine succède à M. de Saint-Florentin, et que M. de Breteuil ait été dépassé par M. de Vergennes [2]. *Vous fûtes*, *Français*, — et ne vous y trompez pas. Vous verrez (attendez), avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) au meilleur roi possible, au mieux

1. M. de Mora quitta Paris le vendredi 7 août 1772. Cette date ne s'effaça jamais du souvenir de mademoiselle de l'Espinasse, car elle devait être celle de la séparation dernière. Les deux amants ne se revirent plus, et M. de Mora qui, après un séjour de deux années en Espagne, avait enfin quitté Madrid le 6 mai 1774, tout brûlant d'impatience de revoir Paris et celle qu'il aimait, mourut à Bordeaux, le vendredi 27 mai, étouffé par un crachement de sang.

2 Vergennes (Charles Gravier, comte de) (1717-1787), était fils d'un président à mortier du Parlement de Dijon ; attaché d'ambassade à Francfort, puis en Portugal, il plut au duc d'Aiguillon, qui avait remarqué la clarté et la précision de ses rapports ; il fut nommé ambassadeur à Stockholm. Peu après l'avènement de Louis XVI, il parvint au ministère des affaires étrangères, où il remplaça le duc d'Aiguillon que la reine ne pouvait souffrir.

intentionné, escamotera tous les desseins, détournera toutes les bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et ce que nous ne voudrions pas. Arrêtez-vous de grâce devant un rôtisseur; regardez un tournebroche; voyez-vous ce magot, en haut, qui paraît, avec une force et une application étonnantes, s'employer à tourner la roue; eh bien, c'est là l'homme : le contrepoids caché est le destin, et ce monde est un tournebroche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous fait aller.

En attendant, le roi et les princes sont inoculés : c'est par le même principe. Le destin (en cela favorable à l'Europe), veut nous guérir de la petite vérole. Il croit que nous en avons assez de la grosse, et ne se trompe guère. Voyez par quels enchaînements il s'y prend! La cour, qui le plus a résisté à la raison, n'a pas pu résister à la peur ; et la flatterie va faire plus d'inoculations que n'en aurait jamais fait le zèle de la préservation d'un monarque [1]. O homme! être bouffon,

1. La Cour de France se fit aussi inoculer et immédiatement, tout le monde s'empressa de suivre cet exemple. L'inoculation fut une mode, on portait des coiffures à l'inoculation. « Le prodige de l'imaginative, dit Bachaumont, est la coiffure à l'inoculation : elle est chargée d'un serpent, d'une massue, d'un soleil levant et d'un olivier couvert de fruits. Le serpent représente la médecine. La massue indique l'art dont elle s'est servie pour terrasser le monstre variolique. Le soleil levant est l'emblème du jeune roi vers lequel se tournent les espérances. On trouve dans l'olivier le symbole de la paix et de la douceur que répand dans

misérable, ridicule; tu crois que la Condamine a prêché l'inoculation; c'est bien l'inoculation qui a prêché la Condamine, et lui a donné la célébrité qu'il ne méritait peut-être pas.

Embrassez le revenant. Ah ! qu'il a beau mentir ! Je compte qu'à l'arrivée de cette lettre, il sera bien approché de Paris, à moins qu'il ne reste à essuyer des larmes à Darmstadt [1].

Caraccioli est arrivé et a été présenté. *Exceptus brevi osculo nulloque sermone, servientium turbæ immixtus est.* (Tacite, dans la vie d'Agric.) Je l'ai vu; il a ébauché son rapport sur tout ce que je voulais savoir de Paris. Je serais assez content, sans ce qu'il m'a dit de l'état du prince Pignatelli, qui m'a percé le cœur. Quelle autre espèce de disgrâce ! Je suis triste et rêveur, comme vous voyez. Bien des désagréments valent autant qu'un malheur, et c'est là mon état. Parmi mes désagréments, j'ai celui que mon domestique français *Dutout* vient de me quitter, après quinze ans. Une nostalgie violente l'a rappelé dans sa patrie (la Savoie), sans qu'on ait pu l'arrêter. Ce départ dérange mon

les âmes l'heureux succès de l'opération à laquelle nos princes se sont soumis. »

1. Grimm avait accompagné en Russie, en septembre 1773, la landgrave de Hesse-Darmstadt et sa fille, qui épousa le grand-duc héritier. Il revint à Darmstadt en 1774 et séjourna quelque temps auprès de la landgrave qui éprouvait un vif chagrin d'être séparée de sa fille. (Voir madame d'Oberkirch.)

économie domestique, et je suis plus embarrassé de décider à qui donnerai-je à battre mon chocolat, que le roi de France ne l'a été à donner le département des affaires étrangères. Il viendra peut-être à Paris, vous le verrez; il vous donnera de mes nouvelles. Je vous le recommande, ainsi qu'à M. de Magallon et à tous mes amis.

Cette semaine, je n'ai point de vos lettres. Pourquoi me délaissez-vous dans des moments où vos lettres me seraient plus chères et plus précieuses que jamais?

Je n'ai point épargné ni le port de Paris à Marseille, ni celui de Marseille à Naples, sur ma toile de coton; je n'épargnerai pas non plus les droits; et peut-être elle sera saisie en contrebande. Oh! le fruit de tant de mesures! Oh! destinée, maîtresse du monde!

XCIX

A LA MÊME

Naples, 16 juillet 1774.

Ne vous ai-je pas mandé, ma belle dame, que de tout ce que j'écris, je ne garde plus aucun souvenir absolument? Comment voulez-vous que je puisse vous

expliquer les derniers mots d'une lettre, écrite il y a deux mois, où vous dites que je finis par ces mots : *On a tué*[1] ? Le diable m'emporte si je me souviens d'avoir jamais écrit une chose pareille. Vous auriez dû me transcrire le paragraphe entier, depuis le commencement. Au reste, sûrement vous avez deviné mal, à force d'y employer de l'esprit. Je gage que vous aurez mal lu mon écriture; car, assurément, je n'ai ni tué, ni voulu tuer jamais personne. Mandez-moi le développement de tout cela. J'en suis devenu bien curieux. Relisez bien, et si vous ne m'entendez pas, transcrivez-moi l'article en entier.

La pacotille de toile de coton vient d'arriver; mais je ne l'ai pas encore fait débarquer, crainte de la voir saisie en contrebande. Jamais expédition ne fut plus malheureuse et plus dispendieuse, à travers les soins infinis qu'on y a mis.

Je paierai don Perez. Merlin est-il tout à fait mort à jamais ?

Il sera de M. de Sartine tout ce que la destinée voudra ; je ne crains pour lui que le poison, s'il parvient à la sublime place. Les moyens bas et lâches, dont on se sert pour lui barrer le chemin, me font avoir cette peur.

Si le nouveau roi est économe, il aura les trois

1. Voir la lettre du 28 mai 1774.

quarts des vertus à propos pour la guérison de la France, et l'on verra la poule au pot. Mais je crains qu'on ne lui ait montré la lésine, et fait ignorer l'économie. J'apprends qu'il réforme des chiens courants, et je vois qu'il garde la Corse; il fallait réformer la Corse et garder les chiens. La Corse est la plus grosse folie faite par M. de Choiseul, et la plus fatale à la France [1]. Attendez, vous verrez.

Caraccioli est déjà saoul d'avoir été à Naples, et il presse son retour. Qu'il sera content, s'il se revoit en route! Il ne se porte pas mieux de ses jambes, et je crois qu'il est persuadé que ses jambes n'acquerront rien à Naples.

La seule bonne chose qu'ait dite cet ennuyeux M. Sterne, est lorsqu'il me dit : Il vaut mieux mourir à Paris que vivre à Naples.

J'ignorais le voyage du baron. Grimm se portera à merveille, dès qu'il sera à Leyde ou à Gotha.

Rien de nouveau ici, mais l'attente des nouveautés devient plus forte de jour en jour.

Aimez-moi. Portez-vous bien. Adieu.

1. En 1756, la Corse avait enfin trouvé un gouvernement régulier sous la direction de Pascal Paoli. Gênes, qui ne possédait plus dans l'île que quelques places maritimes, voyant la difficulté de conserver ses territoires, céda la Corse à la France en paiement d'une créance. Choiseul envoya en 1769 une armée pour soumettre l'île; Paoli, écrasé avec les siens, dut s'enfuir, et la Corse entière tomba sous la domination de la France.

C

A LA MÊME

Naples, 23 juillet 1774.

Votre lettre, ma belle dame, finit par dire que j'ai besoin de toute mon indulgence pour vous pardonner. Vous êtes donc Pythonisse, Sibylle (pas vieille pourtant), Bohémienne ou autre chose pareille. Vous avez deviné que la pacotille des toiles et des mouchoirs était arrivée, que j'étais dans une colère épouvantable, dans un chagrin mortel, dans un désespoir affreux. Grand Dieu! Quelle commision! J'appelle mon indulgence à votre secours; mais, en vérité, avouez-moi, avez-vous vu la toile et les poignets avant de me les envoyer! Soupçonnez-vous que le marchand, sur qui vous vous seriez reposée, les eût troqués? Si cela n'est pas, je ne sais comment expliquer l'aventure, car il est impossible, humainement impossible, que sachant que j'avais besoin de faire des chemises, vous ayez pris cette toile, qui est au moins trois fois plus grossière qu'il ne faudrait pour employer en chemises; assurément personne n'en a porté au monde de pareilles

Le malheur, en fait d'argent, est sensible, car j'en perds tout le prix. Aucun marchand, je ne vous exagère point, n'a voulu me la reprendre ici, disant qu'on ne la connaissait point, et que personne ne s'en était jamais servi. Mais à cela il y aurait remède; j'en ferai présent à mes nièces. Le diable est que je suis sans chemises d'hiver, et qu'il est désolant *de recommencer une commission qui a duré un an.*

Réflexion morale. Les meilleurs de mes amis sont à Paris, les plus vrais, les plus intéressés pour moi; cependant je n'ai pu, en mon absence, obtenir rien de ce que je désirais à Paris. J'ai eu beau me fâcher contre Magallon, Fuentès, Pignatelli, Carraccioli, Sartine, etc. Je ne me fâche pas à présent contre vous, mais je vous fâche peut-être, et à quoi bon? Pourquoi donc cela? C'est que Dieu veut que je boive le calice d'amertume de l'absence jusqu'à la lie et que je dise toujours en moi-même : si j'eusse été à Paris, cela n'aurait pas été. — *Conclusion.* L'absence est un mal irréparable.

Je ne sais pas être inquiet sur la santé du voyageur[1]; il me paraît sauvé, puisqu'il a touché la Bohême sans maladie chronique et attaquant les solides.

La Bastardella[2], accoutumée à vendre son chant,

1. Grimm.

2. Lucrèce Agujari, de Ferrare, surnommée la Bastardella, était célèbre par l'étendue prodigieuse de sa voix qui s'élevait jus-

ne saurait s'habituer à le donner pour rien, comme elle devrait à Paris. C'est une bêtise de sa part; mais pas une impertinence.

Ce rappel du parlement est bien différent de la rentrée. L'affaire est plus scabreuse qu'elle ne paraît.

Mon domestique français m'a enfin quitté. Il m'a prié de lui faire parvenir cette lettre ci-jointe à Paris, à son adresse; comme elle sera la dernière, j'espère que vous m'excuserez si je vous surcharge de ces frais de poste. Je n'ai pas eu encore de lettre de change de Magallon tirée sur moi, mais je tiens l'argent tout prêt pour la payer. Je reconnais avoir manqué à la politesse en me plaignant de l'exécution d'une commission qui vous aura coûté beaucoup de peine et d'embarras. Mais n'aurais-je pas manqué à la sincérité, si j'eusse été poli? Soyez moins sincère, me direz-vous. Adieu.

qu'aux sons les plus aigus; elle résidait à Parme où elle épousa Colla, compositeur estimé. Elle passa quelque temps à Paris sans vouloir chanter dans aucun endroit public, mais elle chantait assez volontiers à souper. « Je l'ai entendue, disait Laharpe, ce n'est pas une voix très agréable, mais c'est peut-être l'organe le plus extraordinaire qui existe. Elle a reçu de la nature un gosier avec lequel elle exécute des tours de force incroyables. »

CI

A LA MÊME

Lettre gratuite.

Naples, 7 août 1774.

Point de vos lettres cette semaine; et pourquoi? N'eussiez-vous pu me mander quelque nouvelle, au moins de la chaise de paille?

J'envoie la lettre de change à Magallon; et comme vous m'avez fait craindre qu'il pourrait se trouver parti de Paris, je crois bien faire d'envoyer la seconde dans vos mains, en cas que la première s'égarât.

J'ai donné, il y a quelques jours, deux lettres de recommandation, l'une pour vous, l'autre pour le comte d'Albaret à un Sicilien, joueur de cor de chasse [1].

1. Le comte d'Albaret, piémontais, était le premier amateur de musique de l'époque. Gluckiste passionné, il avait une troupe de musiciens attachés à sa maison, et il donnait des concerts d'une rare perfection. M. d'Albaret avait beaucoup d'esprit et il faisait des vers charmants. On demandait un jour, à souper, à l'abbé Sabatier ce que c'était qu'une femme, il répondit :

A qui demandez-vous ce que c'est qu'une femme,
A moi qu'on a réduit à l'ignorer toujours ;
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme,
Si vous lui demandez ce que sont les beaux jours.

Je n'ai pas pu les refuser à un ami qui me les a demandées, mais je vous préviens que je ne connais, ni de vue ni de nom, le sujet que je vous ai recommandé; en conséquence je n'entends vous le recommander *qu'avec bénéfice d'inventaire*, comme on reçoit les successions suspectes. Écoutez-le, et jugez-en vous-même.

Je suis en train, comme je crois vous l'avoir mandé, de marier deux de mes trois nièces; cela m'occupe étrangement; mais l'idée du repos qui pourrait s'ensuivre dans mon esprit me soulage.

Aimez-moi; portez-vous bien, et priez Dieu que je puisse me dégager des liens napolitains, au point de redevenir voyageur. Adieu.

Le comte d'Albaret lui riposta immédiatement :

Vous peignez mal l'indifférence
Que vous feignez en ce moment.
Quand on parle aussi tendrement,
On est bien loin de l'ignorance,
Et je vous crois, l'aveugle clairvoyant.

(Voir l'appendice XIV.)

CII

A LA MÊME

Naples, 13 août 1774.

Ma belle dame, votre courte lettre du 25 passé me renvoie à une belle et longue épître qu'un quidam voyageur doit m'apporter, et qui n'est pas encore arrivée. Dieu le conduise à bon port, lui et sa lettre; en attendant je vous dirai que vos souffrances m'affligent; il serait temps de les voir finir. Déclarez-vous vieille une bonne fois; vous savez que les vieilles sont de toutes les femmes les mieux portantes. Ainsi installez-vous dans cette classe, et faites-vous en accorder l'ancienneté nécessaire par un brevet.

La nouvelle que vous m'ajoutez dans le *post-scriptum* est si grande, si agréable pour moi et pour mes amis, que j'ai grande peine à la croire [1]. Un encyclopédiste

1. M. Turgot était intendant à Limoges et il y avait conquis l'estime de tous, lorsque Maurepas le fit appeler au ministère de la marine en remplacement de M. de Boines. Un mois après, le chancelier Maupeou et Terray étaient exilés et Turgot quittait la marine pour le contrôle général. La nomination de Turgot excita un enthousiasme universel dans le parti encyclopédique, dont il

parvenu ! Possible ! Non, je n'en crois rien. Personne n'en a rien mandé à Caraccioli, et puis la chose est par soi-même incroyable. Il a trop d'esprit, trop de droiture et une vertu trop roide, pour parvenir aux premières charges; enfin je suis impatient d'apprendre si je me suis trompé, comme je le souhaite, ou si j'ai deviné, comme je crois. N'allez pas me dire qu'il n'est plus mon ami depuis l'exportation; il l'est toujours, et très fort mon ami, puisqu'il est honnête homme, homme d'esprit, ami de mes amis.

Vous me demandez si je travaille encore à mon livre de *la monnaie*. J'arrange des mariages; voilà tout ce que je fais à présent. J'espère en conclure une paire pour octobre prochain; cela fait, il ne me restera qu'une bossue à placer. Elle a de l'esprit, quoique laide et bossue; ainsi elle s'aidera elle-même à se marier, et m'en soulagera le travail. Si une bonne fois je me vois débarrassé de cette affreuse situation où je suis, ah ! que de livres, que d'ouvrages, que de jolies choses vous verrez produites par ma verve !

était membre. « Je suis comme tout le monde, écrivait Voltaire à d'Argental, le 23 décembre, j'attends beaucoup de M. Turgot. Jamais homme n'est venu au ministère mieux annoncé par la voix publique. » Au contraire, les hommes religieux furent consternés et virent avec effroi l'opposition philosophique entrer dans le ministère. Turgot avait de vastes projets qu'il essaya peu à peu de réaliser. Son premier soin fut de rétablir la libre circulation des grains à l'intérieur. — « L'abbé Baudeau disait de lui que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche. » (Chamfort.)

A présent je suis bête et faiseur de mariages; et ces deux qualités m'ont acquis plus de réputation que tous mes ouvrages; car il est bon que vous sachiez que ma conduite, relativement à ma famille et le soin que j'en prends, me font un honneur infini, et l'on ne parle que de cela avec autant d'étonnement que d'enthousiasme. Au fond, on n'a pas tort; la moitié de l'espèce humaine a bien plus besoin d'un bon mari que d'un bon livre; et si cela est vrai, même à Paris, jugez à Naples, où il n'y a que douze personnes au plus qui sachent lire, combien cela doit être vrai.

Carraccioli se porte bien. De tous les revenants de Paris, c'est celui qui m'en a donné le plus de détails intéressants pour moi. Nous ne parlons donc que de vous, et tous les vendredis nous parlons tête à tête, après avoir dîné, deux heures au moins de Paris.

Nouvelle pièce ce soir; j'y vais. Adieu.

CIV

A LA MÊME

Naples, 27 août 1774.

La semaine passée, point de lettre de vous, ma belle dame ; cette semaine, deux à la fois : faute de MM. les directeurs des postes. Je vais y répondre laconiquement et catégoriquement, tout comme si j'arrangeais une capitulation de ville; car je suis d'une humeur de chien, à mon ordinaire, je vous en préviens.

D'abord, l'énigme des mots *on a tué* [1], dans une de mes lettres, est bientôt résolue. Je n'achevai pas la phrase. Apparemment on m'interrompit, on m'appela pour entendre brailler des avocats dans ma pièce, ou, si vous voulez, dans mon salon d'audience. Le soir, j'ai cru avoir fini la lettre, et, sans la relire, je l'ai cachetée et envoyée. La question serait, à présent, d'achever cette phrase, mais voilà précisément le nœud de la difficulté; je vois clairement que c'était une nouvelle que j'allais vous donner comme un échantillon, dont la platitude

1. *Voir* la lettre du 28 mai 1774.

vous aurait prouvé la platitude du reste. Mais je ne sais pas si j'allais vous parler d'une pauvre femme qu'un soldat tua d'un coup de poing à la tête, ou si je vous parlais de deux chiens condamnés à mort par autorité de justice, et exécutés par la main du bourreau, pour avoir mordu un enfant. L'une est atroce, l'autre est ridicule à l'excès. Peut-être aussi c'était quelque autre idée dont je ne me souviens point du tout.

2°. Caraccioli a été infiniment sensible à l'article de votre lettre ; il se propose de vous en remercier de vive voix, et de vous voir souvent à son retour. Il se porte bien ; ses jambes un peu enflées sont une bagatelle en effet. Il a pris des bains, des étuves, des eaux de mer, etc. ; mais il ne les a pas fait serrer, et m'a bien promis de ne pas le faire. Cet homme, philosophe en tout, et résigné aux lois du destin, ne me le paraît pas assez en fait de santé, et cela me fait trembler pour lui. Il se tuera à force d'inquiétude et d'envie de guérir ; heureusement il est encore plus impatient de retourner à Paris que de guérir ; cela l'empêchera de multiplier les remèdes. Je cherche la raison de ce manque de résignation en lui, et la voici à mon avis : on est sage et résigné en proportion de ce qu'on a souffert. Or il avait jusqu'à cette heure souffert en tout, hormis la santé, dont il jouissait parfaitement. La philosophie n'est donc pas un effet de la raison, mais de l'habitude, elle est tout au plus une crainte, et quelquefois un désespoir raisonné.

3°. Le voyageur et votre lettre ne paraissent pas encore; je les attends pour comprendre quelque chose à l'état de votre société et de votre famille. J'en entends une portion en tâtonnant.

4°. Vous m'obligez à renouveler le souvenir de l'histoire de ma toile : *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*. Le croiriez-vous ? Cette histoire me fait trembler de colère et de rage, aussitôt que j'y pense. Vous me rendez assez de justice pour croire que ce n'est pas l'intérêt et le sacrifice de l'argent qui me dépitent ; c'est le guignon atroce que je ne saurais souffrir. Pourrait-on croire que l'endroit du monde où j'ai les meilleurs amis est séparé de moi par une barrière insurmontable ? Le destin a la force de m'arracher Paris, comme il a eu celle de m'arracher de Paris, en dépit des hommes et des dieux. Il m'a vengé ensuite, chose que je ne lui ai point demandée ; enfin ne parlons plus de l'emplette. Je me suis défait des mouchoirs en les donnant; ils ne me servaient à rien. Je les voulais en couleur, ils étaient blancs ; et c'est une malpropreté insoutenable ici que de se moucher avec des mouchoirs blancs lorsqu'on prend du tabac. Pour la toile, je l'ai offerte jusqu'à trente sols l'aune, on n'en a pas voulu ; j'ai la douleur de l'avoir encore. La police de chargement avait été employée à boucher des bouteilles ; c'est pour vous en constater le fait que je vous l'envoie ; vous verrez que j'ai payé 18 livres 4 sols de Paris à Marseille. Mais de

grâce ne les poursuivez pas; car, sans faute, vous verriez que nous avons tort, et qu'on devait les payer.

Le destin ne fait point de quartier; c'est à mon guignon, madame, et n'en doutez pas, qu'il faut attribuer le malheur de Pignatelli; je l'avais chargé de mille commissions. Il m'aurait réuni à Paris; il aurait été mon correspondant; ensuite il aurait passé en Espagne, et m'aurait été très utile. Mais le contraire était écrit dans les livres des astres, comme disent bêtement les astrologues, au lieu de dire dans le livre des combinaisons. Les étoiles fixes, puisqu'elles sont fixes, ne se combinent point; et point de destin pour elles. Les êtres mouvants eux-mêmes sont les seuls sujets au destin, qui n'est autre chose qu'une loi, impossible à calculer pour nous, attendu la quantité immense de données que nous n'avons pas.

Vous m'encouragez à écrire à Suard. Je le voudrais de tout mon cœur, mais comment s'y prendre ? Recevrait-il avec plaisir une lettre en italien? S'il la veut, je lui en écrirai une assez belle, j'en réponds. Ce n'est qu'en italien que j'écris des mots et des phrases; en français, je n'écris que des choses. Or, il est un des *quarante aux mots*, et je rougirais de lui présenter une lettre sans phrases. J'oserais bien en écrire une à M. Gresset[1], puisqu'il admire le langage de vos aïeux,

1. Gresset (Jean-Baptiste-Louis) (1709-1777), membre et directeur de l'Académie française, auteur de la comédie du *Méchant*, du poème de *Vert-Vert*, etc.

auquel mon style ressemble bien plus qu'aux lettres de nos jours.

Je me suis arrangé avec Caraccioli pour aller dîner chez lui les vendredis, jour auquel arrivent les lettres de France : nous nous communiquons ainsi nos trésors. J'ai lu une lettre de mademoiselle de Lespinasse et une autre du chevalier de Châtellux. Toutes les deux font mention de moi, et me prouvent que Paris ne m'a pas encore oublié. Si vous pouvez marquer ma sensibilité et ma reconnaissance à la société de mademoiselle de Lespinasse, vous me ferez grand plaisir. Je n'ignore pas qu'à Paris le premier mérite est d'être sensible. Assurez donc que je suis tellement sensible que j'en deviens parfois châtouilleux. Aimez-moi ; plaignez mon guignon cruel. Adieu.

CV

A LA MÊME

Naples, 3 septembre 1774.

Puisqu'il faut, ma belle dame, vous parler encore de ma toile, voici, marqué n° 1, l'échantillon de la toile

que vous m'avez envoyée [1]. Vous n'aurez qu'à la voir, pour convenir avec moi que jamais homme n'en a fait des chemises. On en ferait des voilures de bâtiments assez honnêtes.

Voici ensuite, marqué n° 2, l'échantillon de celle dont je me suis servi, tiré d'une de mes vieilles chemises. La qualité est à peu près la même que celle que vous m'avez annoncée pour 4 liv. 15 s., et c'est précisément le prix que je vous en avais marqué, si ma mémoire n'est pas fautive; car je me souviens de vous avoir mandé qu'elle coûterait un peu moins de cent sols.

Voici, en troisième lieu, que je vous renvoie l'échantillon marqué E 10, que vous m'avez indiqué être au prix de 3 liv. 15 s. Si j'avais eu une toile de cette qualité, je n'aurais rien dit; car, quoiqu'elle ne paraisse pas pouvoir être d'une assez longue durée, du moins j'aurais eu des chemises pour l'hiver. Pour expliquer à présent l'événement incroyable, il n'y a qu'à dire que par une infamie digne de la corruption de la bonne foi, autrefois si vantée, des marchands français, on a escamoté la pièce dans le moment même que vous la cachetiez : car vos cachets et les livres y étaient; et si je ne vous en ai pas parlé, c'est que cette aventure me mettait, comme elle me met encore, en furie, toutes les fois que j'y pense. Ainsi n'en parlons plus.

1. Les échantillons de toile sont encore attachés à la lettre utographe de Galiani.

Je suis ravi des nouvelles de Carlsbad; elles sont conformes, non seulement à mes désirs, mais aussi à mes conjectures et à mes prédictions. Or, vous savez que l'orgueil de l'esprit est plus fort en nous que le contentement du cœur: et que, par conséquence, l'homme est plus flatté d'avoir deviné un malheur, qui arriverait ensuite, que de s'être trompé et de l'avoir évité. Horrible constitution de l'homme, qui fait qu'un médecin est capable de tuer son ami pour n'en avoir pas le démenti, qu'un général perd exprès une bataille donnée contre son avis! etc. Heureusement, pour le coup, j'avais dit dans ma tête que le voyageur, en mettant le pied sur son sol natal, guérirait[1]. Ainsi je suis parfaitement content.

Caraccioli est à Sorrento. Je viens de marier deux de mes trois nièces. La troisième, étant bossue, sera bien plus difficile à vendre. Si j'étais votre marchand de toile, je pourrais l'escamoter contre la seconde que je viens de marier, et qui est jolie. Vous voyez que je fais comme l'Avocat Patelin : j'en reviens toujours à mes moutons; laissons cela.

Vous pouvez imaginer à quel point le soin de deux mariages m'accable, étant seul dans un pays où on ne finit rien, et où on doit s'attendre toujours à des surprises et à traiter avec des marchands de toile. Me voilà encore à mes moutons.

1. Il s'agit de Grimm.

Ah çà ? portez-vous bien. Embrassez-moi le voyageur, l'aîné des revenants. Ah ! que son exemple m'aiguillonne ! Attendez que j'ai balayé de femelles ma maison. Adieu.

Mais voyez de grâce cette toile : n'est-elle pas détestable ? Fi ! le vilain escamoteur ! Adieu.

CVI

A LA MÊME

Naples, 17 septembre 1774.

Votre lettre, ma belle dame, j'en conviens, m'annonce les nouvelles les plus grandes et les plus intéressantes; mais je vous en donnerai aussi, de mon côté, qui ne sont pas de paille. Je viens de me défaire de la toile de coton pour soixante francs, C'est précisément la moitié de ce qu'elle m'a coûté. Je vous en instruis à telle fin que de raison, en cas que l'on condamnât l'escamoteur.

Nous avons exilé la belle madame Goudar[1]; cet exil

1. Madame Goudar (Sarah), célèbre par sa beauté et par ses aventures, était la femme d'Ange Goudar, littérateur, auteur de

vaut bien celui d'un chancelier[1]. Enfin, demain, on signe le contrat de ma nièce la cadette. Voilà des nouvelles aussi importantes que les vôtres, excepté celle de votre colique, qui m'intéresserait le plus, si vous ne m'aviez prévenu que vous y êtes fort sujette depuis quelque temps.

Enfin M. Turgot est contrôleur-général. Il restera trop peu de temps en place pour exécuter ses systèmes. Son administration des finances ressemblera à la Cayenne de son frère[2]. Il punira quelques coquins ; il pestera, se fâchera, voudra faire le bien, rencontrera des épines, des difficultés, des coquins partout. Son crédit diminuera ; on le détestera ; on dira qu'il n'est pas bon à la besogne ; l'enthousiasme se refroidira ; il se retirera, ou on le renverra ; et on reviendra une bonne fois de l'erreur d'avoir voulu donner une place telle

l'Espion chinois, *l'Espion français*, etc. Pendant un séjour à Naples, il écrivit un ouvrage intitulé : *Naples, ce qu'il faut faire pour rendre ce pays florissant.* (Venise, 1771, in-8°.) Cet ouvrage, qui était une violente satire, fit sensation à Naples, lors de sa publication ; mais au bout de quelque temps, le ministre Tanucci fit brûler l'ouvrage de la main du bourreau et exiler l'auteur. Madame Goudar s'occupait aussi de littérature ; elle publia ses œuvres mêlées en 1777.

1. Le chancelier Maupeou avait été exilé le 24 août.

2. Turgot (Et.-Fr., dit le chevalier) (1721-1789), frère du ministre. Il fut gouverneur de la Guyane française, qu'il tenta de coloniser, sans y réussir. Il eut avec l'intendant Chanvallon des démêlés qui le conduisirent en prison ; il finit par se vouer exclusivement aux sciences.

que la sienne, dans une monarchie telle que la vôtre, à un homme très vertueux et très philosophe. La libre exportation du blé sera celle qui lui cassera le cou; souvenez-vous-en.

Pour M. de Sartine[1], il tombe plus heureusement. Il ira, s'il succède à M. de la Vrillière[2], rencontrer la partie la plus saine et la mieux arrangée de la France, et je dirai même de l'Europe; il y a eu grande part. Je veux dire la police intérieure, les beaux-arts, etc. Il y restera longtemps, il y sera béni, adoré, et s'il sait se préserver du désir de passer outre à la chancellerie, il sera le héros du règne actuel. Telles sont mes prophéties. Adieu, je vous quitte. Portez-vous bien.

1. M. de Sartine remplaça Turgot comme secrétaire général de la marine.

2. M. de la Vrillière (Phelippeaux, comte de Saint-Florentin), fut remplacé au ministère par M. de Malesherbes. On fit sur lui cette épigramme en forme d'épitaphe :

Ci-gît un petit homme à l'air assez commun,
Ayant porté trois noms sans en laisser aucun.

CVII

A LA MÊME

Naples, 24 septembre 1774.

Votre lettre du 5 ne vaut pas le diable, je vous en avertis. Vous y êtes malade, souffrante, enrhumée, etc. Votre secrétaire s'est donné une entorse, et vous êtes condamnée à écrire malgré vos souffrances. Cela me fâche sérieusement, et je n'ai pas besoin de m'affliger. Je suis ennuyé, obsédé de soins désagréables, et l'ennui vaut presque autant que les souffrances.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant la peine que vous vous donniez pour une seconde lettre de change parvenue dans vos mains. Vous vouliez me la renvoyer; vous m'assurez, sur votre conscience, l'avoir brûlée. Tranquillisez-vous; on ne renvoie pas les secondes lettres de change; on ne les brûle pas; mais on s'en. . . . ., car elles ne servent de rien lorsque la première est acquittée. Je sens ma supériorité d'intelligence sur vous, en fait de commerce, depuis que je suis conseiller.

Je savais la haine de Turgot contre mes *Dialogues*;

ils lui deviendront bien plus odieux lorsque cette maudite exportation l'aura culbuté; attendez.

Dieu vous préserve de la liberté de la presse, établie par édit. Rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, détruire le goût, abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition du *sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire, sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire. Si vous ouvrez les portes à la liberté du langage, au lieu de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, les remontrances des parlements, voici les remontrances qu'un parlement fera : *Sire, vous êtes un s... j. f.* Au lieu de ces chefs-d'œuvre de polissonnerie du jeune Crébillon, on verra dans un roman un amant dire à sa dame : *Je voudrais, mademoiselle, vous........* Fi! l'horreur!

La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure chez les Français. Gardez l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus. Une liberté telle quelle est bonne : on en jouit déjà. Elle doit exister par le fait, et ne doit être fondée que sur les vertus personnelles du ministre tolérant et magnanime. Par là, la nation chérira davantage le ministre qui pardonne, lorsqu'il pourrait sévir. Si vous accordez, par un édit, la liberté, on n'en saurait plus aucun gré au ministère, et on l'insultera, comme on fait à Lon-

dres. La nation deviendra aussi grossière que l'anglaise, et le point d'honneur (l'honneur, le pivot de votre monarchie) en souffrira. Vous serez aussi rudes que les Anglais, sans être aussi robustes; vous serez aussi fous, mais beaucoup moins profonds dans votre folie. Bonsoir.

Je suis ravi de la destination du chevalier de Clermont ici [1] : rien ne pouvait, qlus que cela, me dédommager de la perte de M. de Breteuil. Sa femme ne me regarde pas. Je n'ai plus de dents pour des choses aussi croquantes. Elle trouvera ici de quoi bouder à son aise; mais, pour lui, il est tellement mon ami, je l'aime si tendrement, que je regarde comme un vrai bonheur pour moi de le posséder ici : tâchez de le lui faire savoir par M. de Sartine.

1. Le marquis de Clermont venait d'être désigné pour remplacer M. de Breteuil comme ambassadeur à Naples. Il était fort aimable et très bon musicien.

CVIII

*[1] A M. DE BOMBELLES

Naples, 8 octobre 1774.

Bonjour, mon cher ami.

A qui vous avisez-vous d'écrire et d'envoyer des lettres? Ne savez-vous pas que l'abbé Galiani est mort, ou, pour mieux dire, qu'il s'est donné la mort par

1. Inédite. L'autographe de cette lettre se trouve à la bibliothèque publique de Rouen; nous en devons la communication à l'obligeance de M. Bachelet, conservateur. — Le marquis de Bombelles avait été secrétaire du duc de la Vaupalière à Naples, et c'est pendant son séjour dans cette ville qu'il se lia avec Galiani. Il allait beaucoup dans la société napolitaine. La princesse de Belmonte, la comtesse Orford et lady Hamilton le comptaient parmi leurs plus fidèles; il passait même pour fort empressé auprès de lady Hamilton : « Nous sommes allés ce soir chez lady Hamilton, dit madame de Saussure, le doux et affecté Bombelles lui en contait... » Et quelques jours après : « Nous avons été chez lady Hamilton, parée et languissante; Bombelles, penché vers elle d'un air petit maître, lui contait ses amours qu'il affectait de cacher sous un air de rudesse. » Le marquis de Bombelles fut plus tard ambassadeur en Portugal. Il racontait un singulier souvenir de son séjour à Lisbonne : « Le marquis de Bombelles m'a fait la description de deux robes à panier qu'il a vues porter à la reine. Sur l'une, on avait représenté en broderie une espèce de péristyle dont les deux colonnes suivaient la direction des jambes, surmontées d'un fronton, duquel tombait

ennui, chagrin, désolation, en se jetant le premier (nouveau Curtius), dedans ce gouffre immense qui s'entrouvrit à la porte de Chiaja après votre départ irréparable.

La divine lettre de l'incomparable Maréchal a pensé s'égarer[1]. Personne ne l'entendait ici. Enfin, on s'est avisé de l'envoyer à Panurge comme venant de la main de son protecteur Gargantua. Et l'a lue couramment, et à l'instant a fait sa réponse dans un style, qui, à la vérité, n'est plus à la mode, à moins que l'Académie française ne le rétablisse, comme elle paraît vouloir très sérieusement entreprendre, s'il faut en croire à la réponse donnée à Suard. Telle qu'elle est, je vous l'envoie, et quoique ce ne soit point une réponse directe, puisque c'était bien à l'abbé Galiani, et pas à d'autres, qu'on avait écrit, si vous voulez la présenter au Maréchal ou la déposer au greffe de l'Académie, faites comme vous voudrez, je vous en laisse le choix.

Que fait madame de Matignon? Est-elle toujours

une cascade de gaze d'argent ; l'autre, représentant Adam et Ève au milieu d'un arbre de la science du bien et du mal, et le serpent qui y grimpait en remontant vers le sommet. » (Mémoires du baron de Gleichen.)

1. Le maréchal de Brissac venait d'écrire à Galiani une lettre en vieux français, comme il avait coutume de le faire ; il s'était servi de l'intermédiaire de M. de Bombelles pour faire parvenir sa lettre.

désolée[1] ? Son enfant se porte-t-il bien ? Irez-vous à Vienne ? Viendrez-vous pour conclaviste à Rome[2] ? Répondez-moi mille choses. N'est-il pas indigne qu'on donne la mort aux rats à un Pape ? Qu'on empoisonne un souverain pontife, c'est tout simple, tout naturel, je n'y trouve rien à redire. Mais il y a des poisons pour tous les rangs, et le père Ricci, qui en avait un cabinet et une suite complète, pouvait choisir quelque chose de plus dispendieux. Enfin, j'en suis furieux contre lui. Il a dégradé le Saint-Siège, et insulté la grandeur souveraine. La mort aux rats n'aurait pu se donner tout au plus qu'à un gardien de capucins. La donner à un Pape ! fi la vilainie[3] !

1. Madame de Matignon venait de perdre son mari ; ses regrets ne paraissent pas avoir été de longue durée. Il est souvent question d'elle dans les mémoires du temps : « Elle est toute gracieuse et toute charmante. Mariée à quatorze ans, elle fut mère à quinze. Elle est d'une élégance achevée. Elle a fait un marché de vingt-quatre mille livres avec Baulard, moyennant quoi il lui fournit tous les jours une coiffure nouvelle. » (*Mémoires* de madame d'Oberkirch.) Elle aimait quelque peu la toilette, car on raconte qu'elle alla jusqu'à payer une robe 600 livres de rentes viagères à sa couturière !

2. Le conclave se réunissait pour élire un pape en remplacement de Clément XIV, qui venait de mourir.

3. Galiani dit très nettement que le pape a été empoisonné et il ajoute fort plaisamment que le père Ricci, supérieur général de l'ordre des Jésuites, aurait bien dû choisir un poison plus distingué. Notre abbé détestait les jésuites et son accusation perd ainsi beaucoup de sa valeur. Voici ce qui s'était passé : En 1769, après l'expulsion des jésuites de France et d'Espagne, Louis XV et

Bonsoir, mon ami. Vous voyez que j'ai mis un jour entier à vous écrire, car j'ai commencé par bonjour, et je finis par vous souhaiter le bonsoir. Présentez mes respects à notre incomparable ambassadeur. Aimez-moi et adieu.

L'ombre de l'abbé Galiani.

Charles III demandèrent formellement au pape la suppression de la Société de Jésus. Clément XIII mourut dans la nuit qui précédait le Consistoire où l'on devait traiter la question (1769). On choisit pour le remplacer le cordelier Ganganelli; c'était un homme instruit, tolérant, plein d'esprit, et qui chercha immédiatement à gagner du temps. On prétend que les prédictions de mort pleuvaient autour de lui, et qu'il fut menacé du poison, si sa décision était contraire aux jésuites. Pressé par les instances de la France et de l'Espagne, le pontife dut enfin se décider, et le 20 juillet 1773 paraissait le bref d'abolition de la Société de Jésus. Quelque temps après, Clément XIV mourait dans de cruelles souffrances. Beaucoup prétendirent qu'on lui avait donné de l'*aqua tofana*. Le cardinal de Bernis, notre ambassadeur à Rome, écrivait: « Le genre de maladie du pape, et surtout les circonstances de sa mort, font croire qu'elle n'a pas été naturelle... Les médecins qui ont assisté à l'ouverture du cadavre s'expliquent avec prudence et les chirurgiens avec moins de circonspection.» (Dépêche de Bernis du 28 septembre.) Un grand nombre de personnes, et parmi elles le ministre Tanucci, n'ont jamais cru à un empoisonnement; mais on a supposé que le pape, qui craignait pour sa vie, avait abusé des contrepoisons, au point d'en être victime.

CIX

A M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC[1]

Gouverneur de Paris, etc.

Naples, octobre 1771.

A très hault, très preulx et très vaillant chevalier, monseigneur le géant Gargantua, duc et pair, grand

1. Jean-Paul-Timoléon de Cossé-Brissac (1698-1784), devint maréchal de France en 1768. C'était une des figures les plus originales du XVIIIe siècle. Le baron de Gleichen, dans ses *Souvenirs*, donne du maréchal un portrait bien vivant. Nous le lui empruntons : « Jamais ridicules n'ont été respectés en France comme ceux du maréchal de Brissac. Ils étaient vraiment respectables, car ils avaient les grâces de la naïveté, le charme du romanesque et le mérite d'une réalité aussi estimable qu'extraordinaire. Son style gaulois, ses phrases amphigouriques, ses bas ponceau roulés, son juste-au-corps à grands parements, boutonné ; les deux petites queues qui terminaient sa frisure exhaussée, tout cela allait parfaitement à l'air de son âme. De loin, on croyait voir un vieux fou; mais de près, c'était un homme du temps des Bayards, et ce qui rendait son héroïsme complètement aimable, c'est que les formes de sa vertu étaient assez grotesques, pour ne pas trop humilier l'amour-propre de ses contemporains. On voulait un jour l'engager, par la crainte de déplaire à la cour, à une condescendance équivoque ; il répondit : « J'ai tous les courages, hors celui de la honte. » Dans sa jeunesse, ayant pris querelle avec le prince de Conti au sortir de l'Opéra et proposé de se battre avec lui, il fut mené à la

fouaccier de France, portant baston fleurde isé, gouverneur de tous francs badaults, saiges et fols, gens d'esprits et sots, allans ou manans en la bonne ville de Paris, le très feal, très loyal serviteur Panurge envoye salut, allégresse et joyeulx contentement.

Vos très honorés pères, ayeulx et encestres de toute mémoire ont esté, monseigneur, de ce sens que des batailles par eux consommées ont plus volontiers érigé trophées ès cœurs des vaincus qu'ès terres par eux conquestées : car plus estimaient la souvenance adcquise par libéralité, courtoisie, franchise, mansuétude, que par célébrité de fracas de harquebouzes, faulconneaulx, arbalestres, coulevrines et bombardes, dont il advient maintes fois grande destruction et doléance. Vous avez, monseigneur, oultrepassé vos encestres sur ce poinct, et plus avez soubmis de cœurs par incroyable débonnaireté et affable gentillesse, en pleine paix, que n'en avez déconfits et transpercés par coups et main revers de brand, estoc,

Bastille. Pour en sortir, il devait faire des excuses à ce prince devant toute la cour. Ses parents eurent bien de la peine à l'y résoudre; enfin, il promit d'obéir au roi. Arrivé dans la galerie de Versailles, il s'approcha du prince de Conti et il lui dit : « Le roi m'a ordonné de vous demander pardon : je le fais ; mais vous pouviez vous faire honneur à meilleur marché, car, en vérité, je ne vous aurais pas tué. » On le ramena à la Bastille ; la guerre étant survenue, il fut envoyé à son régiment et on n'en parla plus. » (*Souvenirs* du baron de Gleichen.) Voir l'appendice XV.

cimeterre et pertuisanne, et par proësses de votre espouvantable bracquemart en guerre horrificque, dont facilement je m'advise n'y avoir jamais eu ès aages dépassés ung plus chevalereux prince, ny ung plus guallant homme de vous, ny plus enclin et dispos à toute honesteté gracieulse.

J'apprends par votre briefve et joyeulse lettre à feu l'abbé de Galiani, de piteuse ressoulvenance, que vos soixante et seize ans vous pèsent. Certes ils sont griefs et lourds en fait : mais j'espère, par grâce et opération de la dive bouteille, dont je rafraîchis le vœu touts les matins à jeun, qu'il vous sera licite et loisible de passer franchement oultre jusqu'à cent, et conserver votre vieillesse chenue, vivant quoy et joyeulx sans engendrer oncques melancholie, voire entre nopces, banquets et festins, blanches fraîches joues pleines de salacité et lascivie, têtons mirifiques, poussants et promouvants, convoitise impudique, comme il convient à guallant et magnanime chevalier. Et s'il vous advient, par rencontre avecq cettui train de vie là, de rester sans sou ni maille, n'en soyez ja peiné ni marri, car ung noble prince n'a jamais un sol. Thésauriser est faict de vilain. Adoncques l'estat auquel vous êtes en ce moment, s'il vous consent encore de grimper soubdain à vos entreprinses amoureulses, si n'y faites point de faulte d'icelles consommer ; car ce serait grand dommaige, même gros

vitupère et déshonneur pardevant belles dames de hault lignage, scabreuses et prudes, qui font la chattemitte.

Ce paovre diable d'abbé Galiani a défailli de vie corporelle, comme bien mieulx vous scavez par force d'ennuy, en son terrouoir natal, où chacun vit dans sa chacunière en mortelle et horrible fainéantise, n'estant employé à chose aulcune faire louable et vertueuse. Jeunes fillettes et mignonnes gualoises ont regretté, par triste et lamentable complainte, son trépas. Que par l'épine de saint Fiacre, Dieu lui pardonne ses péchiez! Voire il vous aimait bien de tout son cœur: dont j'affirme qu'ès temps préterits, personne vivante ne vous aima oncques davantaige. Par quoy il nous fault penser qu'il vous cogneust merveilleusement, et vous prisait à bon escient comme le meilleur de ses amis. Aulcunement ne fault adviser qu'il eust défailli d'estre vostre serviteur en toute loyaulté et soubmission sempiternelle.

CX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 15 octobre 1774.

Jamais les retards de la poste, ma belle dame, n'avaient tourmenté mon âme autant que cette fois; enfin deux de vos lettres sont arrivées, et Magallon, qui m'a écrit aussi, me parle de votre santé. Je ne suis point tranquille ni gai sur ce point. Je n'aime pas plus les vents que la pluie. L'année passée c'était de l'eau qui m'incommodait, maintenant ce sont des vents. Tranquillisez-moi.

Je n'ai pas le temps de vous écrire ce soir, ni celui de vous amuser d'une autre façon, qu'en vous envoyant la copie d'une réponse qu'il m'a fallu donner à une lettre du maréchal de Brissac, écrite dans son style très original, que vous connaissez fort bien; il me l'a fait parvenir par la voie de M. de Bombelles. Comme ma réponse, apparemment, vous serait restée inconnue, je vous en envoie la copie pour vous divertir. Bonsoir.

CXI

A M. DE BOMBELLES [1]

Naples, 29 octobre 1774.

Très cher ami, votre longue, amicale et très aimable lettre du 25 septembre exigeait une réponse également longue, affectueuse et gracieuse; mais je suis, ce soir, en colère de n'avoir point reçu par la poste de France un paquet de 200 livres et de ne pouvoir tirer un sol de mes abbayes; enfin je viens d'écrire des lettres foudroyantes à mes débiteurs. Voyez à quel danger d'impolitesse involontaire vous êtes exposé. Le temps me manque; ainsi ma lettre ne sera ni longue, ni affectueuse, ni gracieuse; elle sera ce que Dieu voudra : commençons.

Militerni est parti, il y a huit jours, pour aller prendre le commandement de l'armée en Sicile, sous les ordres du nouveau vice-roi. Tout y est de la plus grande tranquillité, de sorte qu'il s'en tirera avec

1. Cette lettre a été écrite en italien. C'est la traduction que nous donnons ici.

honneur. Il ne se mariera pas, parce qu'il a des neveux; et déjà il en a placé un petit dans les troupes. A la première promotion, il sera lieutenant-général. A dire vrai, il mérite cette fortune par l'extrême honnêteté de son caractère.

Caraccioli est parvenu à désenfler ses jambes en faisant usage de vin ferré; et, quand il mange peu, il se porte très bien, et assez mal, quand il mange beaucoup; mais il faut convenir que très souvent il n'est pas bien : il a une grande impatience de partir. Ici la présence des souverains et de la cour lui laisse très peu de chose à faire.

On m'a dit hier que non seulement notre Fuentès se portait bien, mais qu'il s'occupait de ses affaires, de sorte qu'il a arrangé celle qu'il avait avec la maison de Monteleone. J'en suis charmé, et je lui écrirai mardi.

J'ai toujours eu la plus haute estime pour Turgot; s'il reste en place, il prouvera ce qui, jusqu'à ce jour, était problématique, qu'un parfait honnête homme, tout vérité, tout raison, tout philosophie, peut être contrôleur-général. Je suis de ceux qui doutent de cette possibilité, et j'ai conçu une haine et un mépris si grand pour le genre humain, que mon cœur, tout en faisant des vœux pour lui, ne peut s'empêcher de trembler et de battre quelque peu.

J'ai lu l'édit[1]; je n'y ai rien trouvé qui contrariât en rien la moindre phrase de mes *Dialogues* tant combattus. Pourquoi donc dit-on du mal de ces bienheureux *Dialogues*, si l'on en suit toutes les maximes et tous les principes? J'ai été le plus ardent prédicateur de la liberté de la circulation intérieure. J'ai dit aussi que l'exportation devait y être subordonnée. Pourquoi donc dit-on chez Turgot que mon livre est dangereux. Demandez-lui hardiment à lui-même, si vous le pouvez, qu'il veuille bien m'éclaircir cette énigme qui me tient au cœur. Demandez-le lui de la part de son meilleur ami et de M. son très digne frère.

Mes nièces n'étaient pas le seul obstacle qui me retînt loin de Paris. Je ne désespère cependant point qu'il ne naisse quelque occasion de me le faire revoir. Mais que verrai-je? Je verrai une Pouzzole, une Herculanum. Je verrai les lieux où étaient mes amis. La mort ou les voyages les auront presque tous dispersés, et je pleurerai sur les ruines de Jérusalem, comme un autre Jérémie. Vous aussi, vous voulez le quitter. Quitter Paris ou la vie, c'est tout un. Ce sont toujours nos plus chers amis qu'il faut quitter. Du

1. Un arrêt du Conseil du 13 septembre 1774 rétablissait la pleine liberté du commerce des grains à l'intérieur et révoquait les règlements restrictifs renouvelés par Terray en décembre 1770; mais le roi ajournait la liberté de la vente hors du royaume jusqu'à ce que les circonstances fussent devenues plus favorables.

reste, c'est un vilain pays que Paris, comme c'est aussi une chose bien dégoûtante que ce bon monde, où l'on n'a que de la pluie, du vent, du chaud du froid, de la puanteur, des insectes et des fanges de toutes les espèces.

Madame d'Épinay a calmé un peu cette semaine l'inquiétude qu'elle-même et vous m'aviez donnée sur l'état de sa santé. Laissons faire à Dieu, et pourvu que je la retrouve à mon retour à Paris, je serai comme cet antiquaire qui, voyant le Panthéon à Rome, s'écria : « *Voilà un monument assez bien conservé*[1]; » et se consola des ruines du reste.

Je voudrais vous dire cent autres choses, mais il est tard, et je dois vous prier, avant tout, de présenter mes respects à M. d'Aranda, et de ne pas oublier nos amis, d'Holbach, Necker, les philosophes et même les économistes qui parlent français. N'oubliez pas l'aimable duchesse de Cossé et le grand maréchal de Brissac. Si vous voyez le comte ou la comtessse de Narbonne-Pelet [1], qui demeure rue de la Planche, assurez-la que je pense toujours à elle. Aimez-moi et croyez-moi tout à vous.

1. Le comte Louis de Narbonne, chevalier d'honneur de madame Adélaïde, tante du roi, homme très remarquable par sa grâce et par son esprit. Madame l'aimait beaucoup, et lorsqu'il sollicita l'ambassade de Russie en 1784, elle appuya sa demande avec chaleur; mais son concurrent, le jeune comte de Ségur, l'emporta.

P. S. Avez-vous fait quelque chose pour le pauvre Nicolaï? J'en ai causé ici trois fois avec Caraccioli, et nous ne trouvons rien.

CXII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 29 octobre 1774.

C'est cela qui s'appelle de belles lettres, ma belle dame, et bien sublimes! Vous êtes debout, vous n'étouffez plus, vous êtes donc soulagée, quoique vous n'en disiez mot: cette réticence est sublime?

Les grands et petits philosophes vont arriver. Ils arrivent précédés de squelettes, de dominos et de pantoufles. Quelle profondeur! quelle sublimité! J'entends. Le philosophe dit par le domino, que le monde n'est qu'une mascarade; par le squelette, que la mort démasque tout, et par la pantoufle, qu'il n'y a de vrai, de solide, de sérieux dans le monde, qu'une jolie pantoufle d'une jolie femme. Tous les anciens sages ont parlé par *rébus*. Embrassez donc bien fort de ma part tous ces revenants. Vous aurez eu par surcroît le baron de Gleichen; embrassez-le de ma part aussi,

et dites-lui que j'ai reçu sa lettre, et que je lui répondrai samedi prochain..

Si vous ne me dites pas le nom du voyageur, je ne saurai jamais s'il a rempli sa commission ou non. Il y a eu ici un abbé, ami de d'Alembert, qui m'a cherché sans me trouver, et qui s'en est allé vite à Rome voir mouler un pape. Serait-il le voyageur en question? S'il l'est, il a oublié la lettre dans sa poche.

Pour ma toile de coton, j'ai enfin décidé de traîner cet hiver; le mieux que je pourrai, en rapetassant mes vieilles chemises. Au printemps, vous aurez M. de Clermont d'Amboise, qui partira pour venir ici jouer le rôle d'ambassadeur. C'est à lui que vous donnerez la pièce, et je l'aurai sans frais et sans escamotage. N'ai-je pas bien pensé? Je suis sublime aussi quand je m'en mêle.

J'ai marié deux de mes nièces, c'est vrai; mais je ne les ai pas encore dotées, voilà le diable; et voilà un reste bien considérable d'ennuis et d'embarras qui me retiennent ici, et me retiendront tant, que j'arriverai à Paris au moment précis qu'on brûlera, par la main d'un boulanger [1], les *Éphémérides du citoyen*, par décret du parlement [2].

1. Partisan de Boullanger.

2. Il était difficile de mieux prévoir l'avenir; en 1776, après la chute de Turgot, non seulement on supprima les *Ephémérides*

Relisez mes lettres; voyez si votre maladie vous a laissé des arrérages qui me soient dus. J'entends en être payé et soldé, et j'ai un souvenir confus de vous avoir mandé bien des choses.

Nous avons ici le duc de Luxembourg [1] et la nièce du cardinal de Bernis [2] : je suis toujours avec eux, et je rappelle Paris à mon souvenir. Caraccioli a décidé son départ dans un mois d'ici ; il emportera des jambes à vendre à Vestris. C'est une bonne manufacture de jambes que celle de Naples; mais les têtes qu'on y travaille ne valent en général rien: elles sont laides et creuses. Adieu. Bonsoir.

du citoyen, mais encore les auteurs de ce recueil, les abbés Baudeau et Roubaud furent traînés en justice et exilés en province.

1. Il se fit remarquer plus tard comme membre des Etats généraux. « Né avec de l'esprit, de la grâce, de l'amabilité, un penchant marqué pour la paresse, pour les choses extraordinaires qui ne gênent pas, il avait une hauteur difficile à allier avec la connaissance des hommes et des choses. » (Galerie des Etats généraux. *Luxem.*)

2. Marie-Christine-Thérèse, fille de Claude de Narbonne-Pelet et d'Helène-Françoise de Pierre de Bernis, épousa le marquis de Puy-Montbrun, mestre de camp de cavalerie. Elle était nièce par sa mère du cardinal de Bernis, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Elle a écrit sous la dictée du cardinal le manuscrit des mémoires de celui-ci.

CXIII

A LA MÊME

Naples, 19 novembre 1774.

Je ne dois donc, ma belle dame, vous parler que de lui [1] ? A-t-il vu notre aimable prince de Saxe-Gotha? A-t-il lu la lettre par laquelle je l'ai remercié de la médaille d'or qu'il m'envoya ? Qu'a-t-il fait dans ce triste nord ? A-t-il assuré son état avec de bonnes pensions et de légères correspondances [2] ?

Caraccioli dit qu'on ne tirera rien de ces deux voyageurs, car l'un dira ce qu'il n'a pas vu, l'autre ne dira pas ce qu'il a vu ; et je crois, ma foi, qu'il a raison [3] ?

1. Grimm.

2. Grimm resta en correspondance avec l'impératrice Catherine pendant vingt-deux ans.

3. Grimm et Diderot revenaient de Russie, comblés des présents de l'impératrice. L'un et l'autre étaient ravis de leur voyage.

« M. Grimm est de retour, écrit mademoiselle de Lespinasse, je l'ai accablé de questions. Il peint la czarine, non pas comme une souveraine, mais comme une femme aimable, pleine d'esprit, de saillies et de tout ce qui peut séduire et charmer. Dans tout ce qu'il me disait, je reconnaissais plutôt cet art charmant d'une courtisane grecque, que la dignité et l'éclat de l'impératrice d'un grand empire. Mais il nous revient une autre manière

Mes *Dialogues* sont en vente? Est-ce qu'ils étaient défendus? Vous m'encouragez à les achever. Rien n'est si vrai qu'un dixième dialogue manque : mais le moyen de l'achever! Ma verve, mon esprit, ma force, mon loisir, tout a manqué. Je ne vois qu'un seul moyen d'ajouter quelque chose à une seconde édition; ce serait d'y insérer tous les articles des lettres que j'ai écrites, relatives au même objet, à Suard, à Morellet, à vous, à M. de Sartine, et à bien d'autres, dont je ne me souviens plus à présent. Je pourrais vous envoyer aussi une consultation que je fis, pour la république de Gênes, l'année passée, sur la même question de liberté d'exportation. Enfin, si avec de vieilles productions de ma tête, il y a de quoi rendre plus intéressant l'ouvrage, à la bonne heure! sans cela, je ne vois pas moyen d'y rien ajouter. Si Merlin avait payé, j'aurais plus de courage; mais ce premier

d'un plus grand peintre, c'est Diderot: il m'a fait dire que je le verrais demain : j'en serai bien aise. Mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrais le moins voir habituellement : il force l'attention et c'est assurément ce que je ne puis ni ne veux accorder de suite à personne au monde. » — « A propos de Diderot, dit La Harpe, je l'ai vu depuis son retour de Russie. Il ne tarit point sur les merveilles de ce pays et de la cour de Pétersbourg. Il en parle à tous ceux qu'il rencontre, avant de leur avoir dit bonjour. Il prétend que la tête lui aurait tourné s'il était resté plus longtemps à Pétersbourg. « Je crois que j'ai bien fait, me dit-il de mettre l'espace de 600 lieues entre cette sublime magicienne et moi. » (La Harpe, *Cor. Litt.*)

malheur m'a tellement abattu, que je ne trouve pas de forces en moi pour m'occuper, dans un pays où rien ne m'électrise, à des études qui ne serviront qu'à me faire briller dans un pays où je ne suis plus.

On a traduit ici, en italien, l'édit de M. Turgot [1], et on l'a imprimé à côté du texte, avec une dédicace au nouveau vice-roi de Sicile. Cela fait une pièce tout à fait curieuse.

Caraccioli partira dans quinze jours. Il emmène avec lui des excellents chevaux napolitains; il les a préférés aux hommes avec raison. Le duc de Luxembourg partira de même, saoulé de nos dames; il les préfère de même aux hommes, et avec raison.

Moi, je reste tristement occupé de recouvrer le bien de mon frère, de le partager à mes nièces, et de juger des procès. Quelle vie! vous n'en avez point d'idée.

Aimez-moi, ma belle dame; je ne suis bon à rien ce soir. Vous le voyez. Point de vos lettres cette semaine.

1. Voir la lettre du 29 octobre 1774.

CXIV

A LA MÊME

Naples, 10 décembre 1774.

Peste soit de l'Allemand [1] ! Il est donc toujours ivre? Toujours? Et ne voit-il pas qu'avec ses propos bêtes, de retour et de nouveaux voyages, il vous empêche de vous bien porter, selon mon ordonnance. Enfin, ma belle dame, prenez patience; attendez qu'il ait cuvé son Nord. Lorsqu'il sera rassis, je me flatte qu'en se frottant les yeux, il dira : que j'étais ivre!

Vous prétendez de moi qu'après une lecture profonde de Rabelais, je sois décent dans mon style. Y songez-vous? N'avez-vous jamais lu Rabelais [2] ? Eh bien, lisez-le donc, et envoyez-le parcourir aux commis des postes. A propos de Rabelais, je suis enchanté que la copie de ma lettre à Gargantua-Brissac vous soit parvenue, car je crois l'original égaré. Il est bon que vous sachiez

1. Grimm.

2. Voici la définition naturaliste que Galiani donnait de Rabelais : « Il ressemble au c.. d'un pauvre homme, frais, dodu, sale et bien portant. »

que j'ai envoyé ma lettre au duc de Brissac, incluse dans celle que j'ai écrite à M. de Bombelles [1], qui était à Naples avec le baron de Breteuil, et je n'ai pas eu de réponse d'aucun des deux. La même chose m'est arrivée avec M. le baron de Breteuil, à qui j'ai écrit depuis trois mois, et point de réponse. Tâchez de connaître ce M. de Bombelles. C'est un très aimable garçon, d'un grand mérite, et digne tout à fait d'être connu de vous. Madame Geoffrin vous en donnera des nouvelles. Tâchez donc de savoir s'il a reçu ma lettre, et, en cas de désespoir, communiquez-lui, de grâce, ma lettre au maréchal de Brissac : rien ne désole autant qu'une lettre égarée.

Votre Erington, chargé du paquet pour moi, est attendu d'un jour à l'autre. Ne soyez donc pas inquiète.

J'ai vu tout ce qui s'est passé au mémorable lit de justice; je ne sais pas ce qu'on en dira : pour moi, j'y vois le retour des personnes, et je n'y vois pas le retour de la chose [2]. On avait aboli un parlement, on

1. Voir les lettres du 8 octobre 1774.

2. Peu de temps après son avènement, Louis XVI dut résoudre la grave question des parlements. Garderait-il les parlements Maupeou ou reviendrait-il aux anciens parlements? Turgot était pour le système Maupeou; Maurepas, au contraire, qui voyait que l'esprit public y était opposé, persuada au roi le rappel des anciens magistrats. Mais, comme le dit Galiani, c'était le retour des personnes, non pas le retour de la chose, car on imposa au parlement rappelé, à peu de choses près, le régime de Maupeou. Le 12 novembre 1774, jour de la rentrée annuelle des

a rétabli un Châtelet. S'ils sont justiciables d'une cour de notables, ils ne sont plus une cour souveraine; *ergo*, etc. Mais je vois que dans ce monde, pour jouir de la vie, il faut s'occuper toujours des personnes, jamais des choses. Les choses appartiennent à la durée des temps, aux révolutions des empires, à l'histoire, et cela ne nous fait rien du tout. Les personnes touchent à la jouissance de l'individu dans le court espace de notre vie; ainsi, puisque les personnes sont contentes d'être rentrées d'une façon quelconque, soyons-en contents aussi.

Richard de Glanières a donc été morfondu par l'abbé Badot [1]. Ne craignez pas l'inondation des pamphlets: on s'en lasse. Le premier pas en avant que M. le contrôleur-général voudra donner, on lui écorchera les oreilles à force de cris et d'un tintamarre horrible; et peut-être on l'épouvantera au point de le faire reculer.

vacances, le roi tint un lit de justice et harangua les magistrats qui revenaient. Les anciennes magistratures furent rétablies. Toute interruption de service de la part du parlement devait être considérée comme forfaiture, et, dans ce cas, le grand Conseil remplaçait de droit le parlement.

1. Richard des Glanières avait publié un plan d'imposition économique et d'administration des Finances, présenté à M. Turgot, 1774. Les financiers, les fermiers généraux surtout, furent exaspérés de ces plans. L'abbé Baudeau répondit par : *Questions proposées à M. Richard des Glanières sur son plan soi-disant économique.*

Mon état ici est toujours le même ; très ennuyeux et très occupé. Plaignez-moi. Ce soir je ne vous en dirai pas davantage. Aimez-moi, et accoutumez-vous, comme je fais, à n'aimer que les absents. Bonsoir.

CXV

A LA MÊME

Naples, la veille de Noël 1774.

Votre lettre du 23 juillet, livrée à M. Erington, est enfin dans mes mains depuis trois jours. Soyez donc tranquille sur un objet qui commençait à vous tracasser l'imagination. Parlons d'autre chose.

Si la chaise de paille a le plaisir de voir descendre à Paris le thermomètre autant qu'à Pétersbourg, il peut donc y rester sans aller chercher les frimas si loin. Nous avons eu toutes les autres horreurs des saisons, hormis le froid. Lorsque la paix est universelle dans le monde (comme il arrive à présent par une combinaison bien rare), c'est aux éléments à s'entretuer. Il n'y a que Morellet qui guerroye avec moi [1]. Je

1. La réfutation des « *Dialogues de Galiani sur le commerce des blés* » venait de paraître. On se rappelle que cette réfutation,

serais bien curieux de voir son livre, si cela se pouvait sans frais de transport. Je gagerais qu'il me prête des opinions que je n'ai jamais eues, pour les combattre ensuite à toute force.

Savez-vous que je reçois des compliments de toutes parts, d'Italie, d'Allemagne, etc., sur ce qu'on croit que M. Turgot a tiré de mon livre tous les principes de son édit, et de ce qu'il en a adopté le système en entier, d'encourager la circulation intérieure, et de ne s'occuper que de cela? Dites ce que je vous mande, et qui est très vrai, à Morellet, et voyez-le expirer de chagrin.

Je suis au désespoir d'oublier toujours ce que je vous mande, et de n'avoir pas le temps de tirer une copie de mes lettres. Par exemple, je n'ai rien entendu à un reproche de polissonnerie, que vous me fîtes l'avant-dernière lettre; et je n'entends rien à un compliment, que vous me faites, sur ce que j'ai écrit à Magallon; je ne m'en souviens point du tout.

J'attendrai le baron Bullo[1], et je lui rendrai les soins qui dépendront de moi. Mais, de mon côté, je suis si occupé qu'il m'est impossible de soigner personne. Il faut que je finisse. Adieu.

œuvre de Morellet, avait été saisie en 1770 et déposée à la Bastille. Le nouveau ministère autorisa Morellet à mettre cet ouvrage en vente.

1. Probablement le baron de Bulow, publiciste allemand distingué. Ses ouvrages d'histoire et de jurisprudence sont estimés. (1743-1810.)

CXVI

A LA MÊME

Naples, 7 janvier 1773.

Parbleu, ma belle dame, quand vous vous en mêlez, vous êtes sublime aussi dans votre genre, qui est la connaissance de l'allure des hommes! Rien n'est si vrai. Après avoir reçu votre eringtonienne, la paresse m'a pris : je n'ai point relu vos lettres et je me les suis tenues pour entendues, quoique je n'y eusse rien compris. A vous dire vrai, ce que vous mandez sur le compte du Révérend Père, à qui vous faites jouer un rôle dans votre coterie, me paraît si peu assorti à son âge, que je suis tenté de croire qu'il y a quelque erreur dans la dénomination. A cela près, tout le reste est comme je l'avais prévu et même prédit à vous-même.

Ce que vous me mandez à propos de votre santé est si réjouissant, si consolant pour moi, que vous ne sauriez l'imaginer. Vous voyez que tout mon Paris, mon cher Paris, se trouve réduit à vous toute seule à présent. Si je vous perdais, je perdrais Paris en entier.

Mais après tout ce que vous avez souffert, et dans un âge si critique, se bien porter, m'assure encore quarante années de correspondance, et j'en ai assez pour moi et presque assez pour vous.

Pour ce qui est de composer des dialogues, ne m'en parlez point à présent. Il faut que je sorte de mes nièces et de leurs dots, au préalable. La chicane est longue à Paris, éternelle à Naples. Cependant, comme je suis d'une activité à morfondre l'éternité elle-même, j'espère qu'au mois de mai, je pourrai respirer un peu. A présent, je ne suis occupé que d'inventaires, ventes de livres, tableaux, estampes, louages de maisons, baux de petites terres, et de grands procès avec. Plaignez-moi, je suis pitoyable.

Embrassez mon cher baron Kock, que je croyais mort à Montpellier; n'embrassez pas l'autre baron Gleichen, car vous vous y prendriez fort gauchement; je ferai cela beaucoup mieux moi-même, l'année qui vient. En attendant, dites-lui sincèrement que je ne lui ai point écrit, de crainte que ma lettre ne s'égarât à la poste, comme il m'est arrivé avec celles au baron de Breteuil, à M. de Bombelles et à bien d'autres.

Cela me jette toujours dans de telles rages, que je perds le courage d'écrire à qui que ce soit. Au reste, dites au baron que son vin de Lipari lui aurait été envoyé, si son banquier de Venise avait remis ici l'argent à D. Michel, ce que ledit banquier n'a point

fait ; pourquoi ledit D. Michel n'a point acheté ledit vin, pour l'envoyer audit baron ; et n'ayant pas acheté ledit vin, il aurait demandé audit abbé de Galiani ladite somme, que ledit abbé n'a pas pu lui prêter, et pour cause. A ces fins, je suis d'avis que ledit baron boive de l'eau de Spa en attendant, et achète son vin de Lipari à Naples, quand il y viendra.

Décrassez-moi bien ce russe ou rustre qu'il est. Remettez-le à la roue pour que tout le rouillé s'en aille, et qu'il soit, comme il était ci-devant, le plus maniéré de tous les lamentins [1].

Mille choses à mon excellent chevalier. Ce pauvre prince laisse-t-il quelque espoir [2] ?

Aimez-moi, et portez-vous bien. Caraccioli voudrait trop guérir de ses jambes ; mais à son âge, il faut songer à vivre, et pas à guérir. Adieu.

1. Il s'agit de Grimm. Pourquoi Galiani le désigne-t-il ainsi ? Lamantin ou Lamentin Manatus, de l'espagnol *lo manato*, l'animal à mains, est ainsi nommé de la ressemblance grossière de ses membres antérieurs avec des mains. On lui a donné vulgairement le nom de sirène ou femme marine.

2. Pignatelli était dangereusement malade.

CXVII

A LA MÊME

Naples, 14 janvier 1775.

Notre aventure est bien bonne, notre bonheur est sans égal. Votre nº 99, qui m'aurait effrayé, s'est égaré; le nº 100, qui me rassure sur l'état de votre santé, est arrivé sain et sauf, et j'apprends que je ne dois pas trembler, avant que d'avoir eu peur. Mais vous, auriez-vous peur, si je vous disais que j'ai un anthrax très douloureux dans le bord des narines, qui m'a causé trois fièvres, et qui me fait souffrir horriblement ce soir?

Le baron Bullo est arrivé, et m'a remis votre livre[1]:

1. Les *Conversations d'Émilie*, par madame d'Épinay, publiées pour la première fois en 1774. Ce n'est qu'en 1783 que l'Académie française donna à cet ouvrage le prix d'utilité, fondé par M. de Monthyon, alors chancelier de M. le comte d'Artois. L'impératrice Catherine fut enchantée de ce livre, qu'elle fit traduire en russe, et elle permit que, dans les éditions suivantes, il lui fût dédié. Elle voulut connaître, au moins par lettre, la petite Émilie (plus tard madame de Bueil), et cette correspondance devint l'origine de la protection qu'elle accorda à la famille de Bueil pendan l'émigration.

vous en voudriez mon sentiment, je le vois d'ici; mais j'ai eu la fièvre, les feuillets n'étaient pas coupés, et ils sont d'un papier très acariâtre. J'ai donc lu par bouts et morceaux. Tout ce que je vous en dirai ce soir, c'est qu'il m'a paru très original et très nouveau, à cause du genre. Il y a une infinité de dialogues didactiques, mais tous prennent l'écolier quelques tons plus haut. Vous le prenez au bégaiement, pour ainsi dire, ce qui n'avait été encore fait par personne; mais au fond, en touchant par le g, sol, ut, vous prenez la base fondamentale de tout le savoir humain. Je vous dirai aussi que vous avez été furieusement aidée par Émilie, qui a composé en entier son rôle, sans quoi vous ne vous en seriez jamais tirée.

Je souffre au nez comme un malheureux, ainsi je vous quitte. Je ne souhaite qu'une douzaine de chemises de coton, par la voie de M. de Clermont. Nous sommes entendus sur la qualité et sur le prix. Je souffre. Bonsoir.

CXVIII

A LA MÊME

Naples, 28 janvier 1773.

Savez-vous bien, ma belle dame, que vous avez pensé me faire étouffer à force de rire. Si j'en étais mort, votre livre en aurait été la cause. Cette dixième conversation est chose incroyable (car le mot *chef-d'œuvre* est trop avili). Émilie s'est surpassée elle-même en contant ce conte des *et puis*. Mon Dieu, quel conte ! Ah ça, je rêve depuis quelques jours à décider à quoi votre livre est bon, et je crois l'avoir trouvé. Je m'en servirai comme d'une pierre de touche pour connaître les hommes. Voici un échantillon de la table de ce nouveau baromètre.

Ceux qui diront que ce livre est bon, utile, mais qu'on aurait pu le faire mieux, et le rendre plus instructif, ce sont des têtes bornées, petits esprits rétrécis.

Ceux qui ne le goûteront point du tout, ce sont des plats b......, sans âme ni cœur.

Ceux qui le trouveront parfait, ce sont des flatteurs.

Ceux qui le trouveront d'une gaieté et d'une naïveté originales, qui en étoufferont de rire, et qui ne le trouveront utile en rien, parce que rien n'est utile à l'éducation, attendu que l'éducation est en entier un effet du hasard, autant que la conception, ce sont des hommes sublimes, Diderot, Grimm, Gleichen et votre serviteur.

J'en étais là, lorsque votre n° 1 m'arrive. Il m'apprend que votre état sera incurable. Tant mieux! car la mort est une espèce de guérison. Je ne demande pas que vous guérissiez; je demande que vous viviez.

Caraccioli se porte à merveille ; il s'est arrêté parce que l'horreur du grand hiver lui a fait peur. Il partira en carême ; en attendant, il verra si dans la promotion il aura le cordon qu'il désire, quoique sans impatience.

J'apprends le succès de votre livre, comme nouveauté. C'est une autre espèce de succès qui n'entre pas dans mon tableau. Il prouve uniquement que l'ouvrage est original, et, par conséquent, en sortant du ton monotone des platitudes courantes, il plaît par sa nouveauté.

L'opéra *le Conclave* n'a de beautés que pour ceux qui savent Métastasio par cœur ; je gagerais d'en faire un qui tournerait les têtes à tout Paris, car il serait cousu de morceaux de Voltaire, de Corneille, etc.

Chaque nation, chaque langue a ses plaisanteries qu'on ne saurait dépayser.

Le duc de Luxembourg part demain. M. de Clermont fera mon bonheur ici. Si vous voulez le charger d'un almanach royal, outre la toile, cela me fera plaisir. Enfin je prendrais avec plaisir des jarretières de femmes, sans odeurs, mais élégantes : car on ne se connaît point en jarretières ici, et j'en voudrais répandre la mode. Le retroussement étant venu à la mode, il est temps de perfectionner les jarretières. J'en voudrais avec des agrafes d'argent à plusieurs trous, pour les serrer plus ou moins, car nos cuisses sont diablement épaisses. Bonsoir ; aimez-moi.

P. S. M. de Bombelles, qui était ici, n'a pas reçu ma lettre [1] avec celle au maréchal de Brissac. De grâce, faites-lui en parvenir la copie ; n'y manquez pas.

1. Voir les lettres du 8 octobre 1774.

CXIX

A LA MÊME

Naples, 18 février 1775.

Votre lettre du 23 janvier, ma belle dame, a eu la force de me remettre en gaieté, par la bonne humeur dont elle est assaisonnée. J'en avais bien besoin dans l'état où je suis. Au milieu des affaires chagrinantes, qui m'accablent de tous les côtés, voici ce qui vient de m'arriver. On m'annonce qu'à la poste de France il y a pour moi, et à mon adresse, un petit paquet estimé 24 ducats napolitains, ce qui fait cent francs de France juste. On me somme de le retirer et d'en payer la taxe, sous peine d'être privé de toutes autres lettres. Imaginez mes furies. Je n'attendais rien de France; je n'avais rien demandé à personne. Je rêve à ce que cela peut être, et comme on m'assure que c'est un livre in-8°, je ne puis soupçonner que ce soit autre chose que le livre de Panurge, qu'il a la cruauté de m'envoyer de la façon la plus sanglante, ou que ce soit l'almanach royal de l'année, dont M. le baron de Breteuil a voulu me faire présent. Pour m'en éclaircir, je demande

à voir le paquet sans le retirer : on me le refuse net. Ainsi je reste dans l'obscurité, et toujours condamné à cent livres. Je prends le parti de requérir qu'on le renvoie à Rome au directeur de la poste de France, en lui faisant entendre (car c'est lui qui l'a taxé) l'injustice qu'il y avait de taxer comme écriture ce qui est imprimé, et qui doit être taxé comme marchandise. Vous verrez dans le papier ci-joint la réponse du directeur de Rome, qui me dit de m'adresser à M. de Monregard [1] que je connaissais beaucoup. Mais je ne m'adresse qu'à vous. Je vous prie de savoir si c'est l'abbé Morellet qui m'a envoyé ce paquet; et comme il est impossible qu'il ait commis une vengeance lâche, et qu'il faut qu'il y ait eu quelque méprise, en ce que le paquet qui aurait dû être contresigné Turgot ne l'a pas été, il ne lui coûtera qu'un mot à M. Turgot, mon ancien et véritable ami, pour remédier à ce désastre affreux. Si ce n'est pas lui, alors adressez-vous à M. de Monregard, ou même à M. Turgot, pour m'obtenir, ce qui est juste, et qu'on ne saurait refuser à personne, qu'il soit taxé comme marchandise. Je le paierai trois ou quatre fois plus qu'il ne vaut, et mille fois plus que je ne m'en soucie : mais du moins je ne le paierai pas cent francs.

1. M. Thiroux de Monregard était intendant général des postes de France.

Revenons à nos moutons. Gleichen n'est pas mort, tant mieux. Mais c'est moi qui suis mort au monde, à la gaieté, aux amis. L'argent, qu'il avait remis ici pour l'achat de certain muscat, n'a été payé que cette semaine, parce que le banquier d'ici, etc., etc..... Don Miquel lui doit écrire ce soir.

On vient de refaire un pape Rezzonico [1]. Autrefois le pape était le calife de l'Europe, et tous les sultans des différentes provinces s'intéressaient à son élection. Aujourd'hui qu'il n'est que le souverain de Rome, ce sont les grandes familles de Rome qui le font absolument. Albani, Corsini, Borghèse, Colonna, s'arrangent et choisissent, pour leur plus grande commodité, un laquais dans leurs maisons pour en jouer le rôle. Caligula fit consul son cheval.

Bonsoir. Il ne faut pas que je vous ruine en gros paquets au moment même que je m'en plains. Bonsoir.

1. Le prédécesseur du pape Ganganelli avait été le pape Rezzonico, sous le nom de Clément XIII. Pie VI succéda à Ganganelli.

CXX

A LA MÊME

Naples, 25 février 1775.

Quoique je n'aie pas, ma belle dame, cette semaine, de lettres de vous, j'ai assez de quoi remplir une demi-feuille; ainsi je commence :

Votre baron de Bullo est parti cette semaine pour aller voir le pétrissement qu'on fait à Rome d'un pape nouvellement fait. Il a été, si je ne me trompe, assez content de moi, lui ayant rendu les petits services qu'un homme qui ne sort pas de chez soi, et qui ne voit personne (tel que moi), pouvait lui rendre. Il a été assez assidu, pour un étranger, à me venir voir. D'ailleurs c'est un bon diable, un grand drôle bien bâti, qui aurait assez plu à nos grandes dames, s'il s'était donné la grande patience de leur plaire. Enfin il ne m'a point ennuyé, chose que vous craigniez.

Castrucci est aussi parti cette semaine. Comme il retournera dans quelques mois à Paris, je l'ai chargé d'un petit paquet pour son ancien maître M. Grimm, qui, dans le fond, est destiné à toute la société de mes

amis. Vous saurez que je fis, il y a vingt ans juste, une dissertation sur les matières du Vésuve, que je dédiai au pape Lambertini, sans l'imprimer [1]. Il y a deux ans qu'on l'a furtivement imprimée à Florence avec beaucoup de fautes et à mon insu : c'est cette brochure précisément que j'envoie à M. Grimm. J'aurais, dans cette année écoulée, fait réimprimer à Naples plus correctement cette édition, mais les suites de la mort de mon frère m'en ont empêché. J'espère qu'un temps viendra que personne, en mourant, ne m'embarrassera plus, et alors je ferai cette seconde édition. Ce Castrucci m'a paru aussi digne de servir M. Grimm, que Grimm de lui commander. Ainsi je le lui recommande. Il m'a promis de m'amener Grimm un beau matin ici ; et moi, qui suis précisément dans l'état de ce bourreau jeté en bas de l'échelle par le pendu, qui se justifiait en disant : « Tudieu, comme il y allait ! » je ne fais que crier : Qu'on me les amène ici, je les étranglerai tous ! car depuis qu'on m'a jeté en bas de Paris et que j'ai les jambes cassées, je ne saurais faire autrement.

Je vous prie de dire à Gleichen que moi et don Miquel nous sommes après à lui acheter ce muscat de Lipari, qui n'est point du tout aisé à se laisser trouver. Nous en goûtons à gauche et à droite, et rien de bon

1. Voir l'introduction.

jusqu'à présent. Je lui promets de ne lui pas faire jeter son argent ; ainsi patience.

Nous avons un carnaval bien bruyant. Moi je m'y ennuie ; n'ayant point de maîtresses ; et comme j'ai aussi un cœur de chair et d'os, cela m'est sensible. Bonsoir, aimable dame !

XI

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 18 mars 1775.

Madame,

Vous voulez donc absolument que je vous réponde? Mais si maman ne se porte pas bien, que voulez-vous que je vous dise? Puis-je former une seule pensée, si vous m'effrayez par votre écriture? Ne savez-vous pas qu'en fait de maladies, l'éloignement grossit les objets, que les règles de la perspective sont en défaut en cela? Je vois bien que vous avez cherché à égayer le ton de vos lettres ; je vois que maman y a mis des apostilles de sa main, mais tout cela ne me tranquillise point. Elle m'avait promis de n'être plus malade, il y a trois mois, elle m'a manqué de parole et j'en suis furieux.

Cependant il faut vous remercier des soins que vous vous êtes donnés pour me distraire de l'objet principal de vos lettres, en me cherchant querelle sur les dialogues d'Émilie. Vous voulez qu'il y ait quelque chose dans l'éducation qui ne soit pas ce que nous appelons l'effet du hasard; j'en conviens en partie, et je dis que la vie est un hasard, mais que l'éducation ne l'est pas tout à fait. Il y a une influence décidée sur nous, qui est l'effet de l'éducation. Cela est vrai. Mais savez-vous qui est le précepteur qui nous élève? Le siècle et la nation au milieu de laquelle on vient au monde. Ainsi un homme qui viendra au monde à Constantinople, aujourd'hui, s'élèvera Turc; à Rome, chrétien apostolique romain; à Paris, bel-esprit, économisto-anglomano-rural; à Londres, goddem-coloniste, etc. Tout ce qui nous environne nous élève, et le précepteur est un infiniment petit, méprisé par les bons calculateurs.

Vous avez donc raison; il faut multiplier les hasards heureux. Vous avez raison aussi de dire qu'on élève bien plus une fille qu'un garçon, parce que une fille est bien moins environnée; mais aussi elle a une crise naturelle à quinze ans, qui est une espèce de régénération, et lorsque la gorge lui pousse, l'éducation est effacée en entier.

Vous voyez que j'aimerais bien à disputer avec vous, si vous me faisiez l'honneur de m'écrire lorsque maman se porte bien. Enfin, je veux des lettres gratuites de vous, j'en abhorre en forme de remplacement.

Pourquoi craignez-vous de vous approcher de moi pour m'embrasser? Je ne vous mordrai pas; j'ai perdu toutes mes dents, et si vous êtes jeune, je ne le suis plus.

Daignez remettre cette incluse à la personne à qui elle va, que vous reconnaîtrez aux qualifications. Faites bien porter maman et puis écrivez-moi à outrance.

CXXII

*[1] GRIMM A L'ABBÉ GALIANI

Paris, 28 février 1775.

Mon cher prototype de tous les charmants abbés, passés, présents et à venir, madame d'Épinay n'a plus de fièvre, mais elle est faible; malgré cela, elle vous aurait écrit elle-même, sans une maudite migraine qui a dérangé ses projets de jour de poste. Si elle ne vous écrit pas elle-même par la suite aussi souvent que vous le désirez tous les deux, ce ne sera que par des motifs de ménagements, si nécessaires à son état. Ce qu'il y a de mieux, c'est que son courage et sa tranquillité se soutiennent, et ce sont les deux plus grands remèdes que je connaisse en médecine.

1. Collection de mademoiselle Herpin.

Charmant abbé, je suis au désespoir de vous écrire aujourd'hui, parce que je n'en suis pas digne, hébété, assommé par l'arrivée du jeune duc de Saxe-Weimar et du prince son frère, traînant après eux une suite de six maîtres. J'en suis rendu, mais rendu ou non, il n'est point d'instant dans ma vie où je ne vous aime à la passion. J'en parle souvent à ceux qui sont dignes de l'entendre, mais ne craignez pas que j'en parle à ceux qui s'en sont rendus indignes. Le secrétaire ordinaire, madame de Belsunce, est à Versailles à la fête que Monsieur donne à l'archiduc Maximilien. L'abbé J.-C.[1] fait son mardi-gras et moi ma pénitence au milieu des enfants d'Allemagne, nouvellement débarqués à Paris. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous regretterai tant que mon boyau fêlé me permettra de vivre. Vous ne savez pas peut-être que depuis l'été dernier, j'ai pour premier médecin, le roi de Prusse, qui m'a tiré d'affaires en m'envoyant à Carlsbad en Bohême?

Vous ne savez pas, peut-être, que vous êtes connu de l'impératrice de Russie comme le pain quotidien, et qu'elle en parle aussi souvent que moi. Cette femme a le malheur de se moquer des Musulmans et des Économistes, mais, à cela près, c'est une charmante femme. Moi qui ai appris, dans la civilité puérile et honnête, qu'il ne faut se moquer de personne, je vous dis

1. L'abbé Mayeul.

qu'il y a grande apparence que j'irai vous embrasser l'hiver prochain; mais n'en disons encore mot à personne, de peur de nous tromper encore une seconde fois dans nos calculs.

Adieu, charmant abbé, aimez-moi; vous n'avez rien de mieux ni de plus sensé à faire.

Nous renvoyez-vous monsieur l'Ambassadeur? Il est aussi de ceux qu'on ne peut aimer sans passion. Nous sommes menacés de perdre le chevalier de Magallon sous un mois; c'est une perte irréparable, et combien n'en avons-nous pas fait depuis six ans?

CXXIII

AU BARON DE GRIMM[1]

Naples, 20 mars 1773.

Au fiacre de tous les princes allemands, ancien lamentin, maître de cérémonie de la philosophie, salut!

Porte-voix de tant de princes qui vous arrivent, quand est-ce donc que vous finirez de les remiser?

1. Cette lettre n'existe pas dans l'édition Barbier.

Je m'étais bien douté que l'impératrice de Russie me connaissait; car, comme elle envoie des présents à une infinité de gens de lettres qu'elle ne connaît pas, voyant que je n'en recevais aucun, j'ai dit aussitôt: c'est qu'elle me connaît.

Je ne connaissais pas le roi de Prusse pour médecin; sur ce pied, vous aurez le Grand-Turc pour apothicaire, et il pourra vous fournir à vous, aussi bien qu'à mon cher Gleichen, d'excellents remèdes contre les vers qui s'engendrent par la peur. Il a fait de nouvelles recherches là-dessus.

A propos de l'impératrice de Russie, se moquer des économistes dans notre siècle, c'est être au-dessus de son siècle, et c'est ce qu'il y a de plus difficile[1]. Le penchant de tous les esprits médiocres est de briller par le ton et le jargon du siècle. Il faut avoir un grand fond de caractère dans l'âme pour mépriser une gloire et un applaudissement infaillibles, aussitôt qu'on prend

1. L'impératrice Catherine se moque souvent et spirituellement des économistes, entre autres de Mercier de la Rivière :

« 29 juin 1776.

» J'ai été enchantée d'apprendre que l'admirable La Rivière était le commis *pensant* de M. Turgot et l'abbé Baudeau le commis *écrivant*. Oh! les bonnes têtes que Louis XVI possédait là! En honneur, il ne pouvait rien faire de mieux que de les renvoyer. »

le ton à la mode, et qu'on est Beccaria [1], Genovesi [2], Badaud, Roubaud, etc.

Venez me trouver et vous ne vous en repentirez pas; il y a encore d'assez beaux restes de ce charmant abbé; mais venez vite, sans quoi je ne vous réponds de rien.

Nous vous renverrons Caraccioli, quoique l'état de sa santé ne me paraisse pas sûr. Il a l'extérieur de la santé; mais je crois que son foie le mine sourdement pour en faire un hydropique.

J'ai tâché, en vous écrivant, de ne point songer à madame d'Épinay; si j'y réfléchis un instant, je ne sais pas former d'autre idée dans mon esprit, que de vous demander de me la guérir. Si elle ne se porte pas bien, je n'ai ni le cœur ni l'esprit capable d'écrire un mot à quiconque en France. Adieu, homme charmant, digne d'aller en Russie, et de ne plus y retourner. Adieu.

1. César Bonesana, marquis de Beccario (1735-1793), publia le célèbre *Traité des délits et des peines* qui eut un immense retentissement. Il y posait, d'une façon remarquable, l'origine, la base et les bornes du droit de punir.

2. Antoine Genovesi, un des philosophes italiens les plus distingués (1712-1769). Il entreprit la réforme de l'instruction publique à Naples, et il ouvrit une chaire de métaphysique à l'Université; mais comme il substituait le doute philosophique à la croyance «automatique», il eût été sacrifié comme hérétique, si l'archevêque Célestin Galiani ne l'avait soutenu. Il créa le premier une chaire d'économie politique. Le pape Benoît XIV lui avait accordé sa protection.

CXXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 8 avril 1775.

Voilà ce qui s'appelle une belle lettre tout à fait. Une lettre écrite de votre main en entier, où vous chantez victoire contre les pets, qui ne sont pas en l'air, où vous renaissez après le climatérique, où vous voulez changer de titre et de sexe, et au lieu de belle dame être Pierrot, où vous savourez le plaisir d'exister, d'écrire, d'écrire à votre abbé. Tout ceci est ravissant.

Pour moi, quoique l'année de la mort de mon frère soit révolue, que j'aie marié deux de mes trois nièces, et, qui plus est, remarié en secret ma belle-sœur, je ne suis pas au bout de mes ennuis. Les intérêts de mon frère ne sont pas à beaucoup près débrouillés, et il me reste une nièce à écorcher. En attendant, je vis comme je puis, et puisque vous êtes guérie, voilà un grand point de mon bonheur assuré. Vous ne voulez plus être *belle dame*, et mon épithète de *charmant abbé* s'en ira au diable aussi, car je ne suis plus char-

mant, je suis maussade, je suis Pierrot, et je ne vous céderai ce titre pour rien au monde.

J'ai été ravi de recevoir une lettre du prince Pignatelli dans son état naturel.

Caraccioli part dans la huitaine. Il prend le chemin de Vienne pour son plaisir; et il fait fort bien d'allonger son voyage, car plus il voyagera, mieux il se portera.

Je suis étonné que Naples vous ait donné la mode des coiffures; car il y a quatre ans, ou trois au moins, que nos dames se coiffent sur 22 pouces de hauteur et 15 de largeur, sauf panaches, brimborions, saucissons et autre attirail. Le visage, au milieu de toute cette atmosphère, a l'air d'un nombril; encore ce nombril est joli chez vous; il est affreux chez nous.

Je vous renouvelle mes instances de vous occuper d'un certain paquet qui m'est venu de France, estimé cent francs juste, et pour lequel il faut parler à M. de Monregard. Je vous en ai écrit; mais, soit que ma lettre se soit égarée, soit que votre maladie vous ait empêchée de vous en occuper, vous ne m'avez rien répondu là-dessus. Il s'agit de faire comprendre l'injustice de me forcer à recevoir un livre, qui est peut-être celui de l'abbé Morellet, à cet énorme prix de port. Je veux l'avoir gratis, car, sûrement, par quelque équivoque, il n'a pas été contresigné. Si cela est impossible, on ne peut me refuser de le taxer comme marchandise. Bonsoir; il est bien tard.

CXXV

A LA MÊME

Naples, 15 avril 1775.

Puisqu'il y a une convalescence, souffrons qu'elle soit longue. Vous m'avez promis de ne plus retomber malade, ainsi il est juste que vous vous éloigniez à regret et lentement de quelque chose qui vous a été plus attaché que vous n'auriez voulu.

Quelque pathétique que soit le tableau de votre impotence, vous ne me persuaderez jamais que vous n'avez pas des moyens de parler à M. de Monregard. L'abbé Morellet lui-même, dans sa toute-puissance auprès du contrôleur-général, serait excellent. Pour moi, je suis très prêt à abandonner au rebut le paquet, car, comme on sait que c'est un imprimé, c'est une chose très aisée que d'avoir une brochure qui coûte moins de cent francs : mais je ne saurais consentir à rester toute ma vie dans l'incertitude et la curiosité de savoir ce que contenait ce paquet, et par qui il m'était envoyé. Je ne demande autre chose sinon qu'on l'ouvre à Rome, qu'on me mande ce que c'est, et puis qu'on

le brûle. Allons, faites-moi ce plaisir, et épargnez-moi le travail d'écrire à M. de Monregard : il est si gras ! Tourner de belles phrases, composer une épître en français ! Dieu, quel ouvrage ! Le cœur me manque, si j'y songe.

Caraccioli est parti lundi. Il ne va plus en Allemagne, il arrivera à la fin de mai à Paris, car il doit se trouver au sacre du roi et voir la Sainte-Ampoule. Il vous dira tant de choses de moi, que je n'ai plus d'envie presque de vous mander autre chose, sinon que je me porte bien. Il m'a bien promis de vous voir très souvent. Nous sommes restés plus amis que jamais. Ainsi aimez-moi. Assurez l'abbé Morellet que rien de ce qu'il aura dit dans son livre ne pourra me fâcher. Lorsque j'aime, je suis bien indulgent.

CXXVI

A LA MÊME

Naples, 29 avril 1775.

Avant que de répondre à votre lettre pleine d'amertume pour le départ du chevalier, je dois vous dire que je suis parvenu à savoir le contenu de ce fameux

paquet, et l'homme qui s'est avisé de me l'envoyer. C'est précisément le livre de Morellet qui est dedans; mais ce n'est pas lui qui me l'envoie. Le criminel est un abbé Leblond[1], sous-bibliothécaire du collège Mazarin, aussi illustre imbécile qu'antiquaire obscur. Personne ne l'avait prié de cela ; il a cru faire un trait d'amitié insigne, et m'obliger infiniment par cette expédition. Tout se voit dans ce bas monde. Notez que je ne connais pas cet abbé, sinon parce que M. Pellerin, ayant perdu la vue, l'a chargé de m'écrire quelquefois au sujet des médailles. Je lui monte une garde comme je sais en monter quelquefois. Je le charge de réparer le mal qu'il a fait, car le paquet n'est pas encore retiré de la poste ni jeté au rebut, et cette affaire n'est pas encore finie : je ne vous l'ai mandée que pour vous tranquilliser.

Venons à présent à vos plaintes sur les amitiés liées avec des étrangers. Vous avez tort de vous en plaindre. Tout est étranger dans ce monde, car tous s'en vont par la mort. Les étrangers ont cela de commode, qu'ils partagent en deux le regret. On en sent la moitié, lorsqu'ils s'en vont, et, quoique absents, ils ne sont pas entièrement perdus. On en a des lettres, des nouvelles, et le cas de les revoir n'est jamais impossible.

1. Leblond (l'abbé Gaspard-Michel, dit) né à Caen en 1738, mort à Laigle en 1809. Membre de l'Académie des Inscriptions.

S'ils viennent à mourir, la douleur tombe sur ce reste d'existence perdu, et qui est bien moindre que le total. Vous n'aimerez pas sûrement plus de tomber à plomb, que de glisser sur des malheurs. Les malheurs sont la sauce de cette vilaine viande qu'on appelle la vie : on en est environné. Ne vaut-il pas mieux détremper cette sauce par les absences, les éloignements, l'habitude aux détachements ? Voilà des raisons bien fortes pour que vous continuiez à aimer les étrangers.

Ce soir le temps me manque absolument. Je travaille comme un forçat à donner de l'arrangement à toutes mes affaires et à celles de ma famille ; et si je réussis à m'en débarrasser, ne doutez pas que je fasse encore un voyage à Paris. Je ne rêve qu'à cela à présent, et je commence à y voir des possibilités, si je vis, et si d'autres meurent. Adieu.

CXXVII

A LA MÊME

Naples, 6 mai 1775.

Jamais lettre de vous ne m'a fait plus de plaisir. Le rétablissement de votre santé, l'établissement de

votre fils, sont des objets solides de gaieté et de bonheur humain.

Pour moi, jamais je ne me suis trouvé en plus grand besoin d'être égayé. Nous avons ici une saison terrible qui tue tant de monde qu'on regarderait notre épidémie comme une véritable peste, si elle était contagieuse. J'ai perdu trois ou quatre bons amis; j'ai perdu avant-hier la femme d'un ancien domestique qui me servait, aussi bien que son mari, depuis trente-deux ans. Cette perte est terrible pour un garçon comme moi, qui n'a aucune femme à la maison. Je ne vous en dirai pas davantage pour vous peindre combien j'ai l'âme noircie d'idées sombres et tristes. Jamais je n'ai eu tant de peur de mourir moi-même. Comme les morts sont subites ou précédées d'une maladie de deux jours tout au plus, et qu'elles consistent en une fièvre maligne avec un abcès à la tête ou à la poitrine, on n'est pas tranquille, malgré la sensation de la meilleure santé. Je me porte bien et je me plains pour mort.

Parlons de vous, cela vaudra mieux. Votre fils séjournant à Fribourg pendant quelque temps est tout ce que je trouve de mieux dans votre affaire. L'air froid, flegmatique de la Suisse, la société avec des êtres calmes, sensés, pesants même, fera grand bien à la tournure de l'esprit de votre fils, et j'espère qu'à Fribourg il deviendra le fils de sa mère, comme à

Pau il était bien le fils de son père. Ceci n'est pas ostensible comme vous voyez.

Je suis ravi des nouvelles du baron de Gleichen. J'en aurais souhaité du prince Pignatelli, et s'il est encore à Paris? Grimm à Naples? j'en doute fort; et s'il vient, il me causera bien plus de chagrin que de plaisir. Il ne viendra que pour rester huit ou dix jours. Vaut-il la peine d'attendre six ans ces huit jours, pendant lesquels nous nous verrons à peine?

A propos, faites mes compliments à M. d'Affry[1]; dites-lui très sérieusement qu'il travaille à toute force pour avoir l'ambassade de Naples. Vous viendrez à cette occasion me trouver, et voilà, par une suite d'événements les moins prévus, que nous nous reverrons dans un an. Le chevalier de Clermont ira autre part; cela m'est égal, si je le dois troquer contre vous et M. d'Affry. Autrement je ne m'en déferai pas pour rien au monde, car je suis ravi de le posséder ici.

Vous êtes à la veille de voir Caraccioli en recevant

1. Louis-Auguste-Augustin d'Affry, d'une des plus anciennes familles de Fribourg (1713-1793). Il embrassa la carrière des armes, où son père s'était illustré; fait maréchal de camp en 1748, il fut choisi par le roi en 1755 pour son envoyé extraordinaire auprès des Provinces-Unies. Il fut revêtu du titre d'ambassadeur, puis nommé colonel-général des Suisses en 1780. Arrêté le 10 août et conduit en prison, il fut mis en liberté peu de temps après et il mourut en 1793 dans son château de Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, inconsolable de la mort de son fils, tué le 16 août aux Tuileries. Le fils de madame d'Épinay épousa une parente de M. d'Affry.

cette lettre. Il sera donc mon chancelier, et vous dira le reste.

Voudriez-vous embrasser madame de Belsunce de ma part? En voilà, incluse, la procuration pour cet acte si solennel. Adieu. Voyez-vous comme je me bats les flancs pour être gai. En vérité je ne le puis pas à cette heure.

CXXVIII

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 6 mai 1775.

Madame,

Quoi, est un ancien mot, ma belle dame, qui vient peut-être du latin *quietus* et de l'italien *quetto*, très énergique pour expliquer ce qui se fait à petit bruit, en cachette. Mademoiselle Quoyet était donc ce qu'elle devait être, et ses trois jacobins l'étaient aussi. C'est son père qui est très indigne de ce nom. Cependant je pardonne à ce père ce qu'il a fait; s'il n'est pas un homme d'esprit, il est du moins un homme en règle; la règle veut qu'une fille déréglée aille à Sainte-Pélagie; il y envoie sa fille, c'est la règle. Croyez-moi, Madame, l'es-

prit tracassé fatigue et n'avance guère. La règle tranquillise, lorsqu'on s'y tient, on a bien moins de peine ; ainsi laissez à Sainte-Pélagie mademoiselle Couet ou Quoy ou Quoyet, ou qu'*on hait*, puisque l'orthographe de ce mot est très disputée parmi les savants.

Pour vous, vous n'irez pas à Sainte-Pélagie, ni pour des jacobins, ni pour un capucin, ni pour personne. Les jacobins ne puent guère, comme vous vous imaginez, sans le savoir, puisque vous n'en avez jamais flairé. Ils sentent le jacobin comme de raison; c'est votre faute si cette odeur ne vous est pas agréable. Laissons donc quoys, les capucins et les jacobins et parlons de ce qui nous intéresse.

La beauté de maman, le rétablissement de sa santé, les adorations qu'elle mérite de préférence à sa fille, voilà de grandes nouvelles intéressantes, précieuses pour moi, et arrivées très à propos pour m'égayer. J'en avais grand besoin. Le séjour de Naples, ennuyeux par essence, est devenu encore pire depuis qu'on y meurt subitement. Ceci passe la raillerie, car, du moins, il était bon d'être prévenu qu'on allait mourir. Mais laissons cela. Vous avez enfin consenti à m'embrasser; que je suis content! Venez donc que je vous embrasse, approchez-vous. Vous vous retirez tout doucement; madame! ne reculez pas tant. Diable! vous avez reculé de trois cents mortelles lieues! Vous avez diablemen peur des dents que je n'ai plus.

CXXIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 27 mai 1775.

Ce n'est que par vous, madame, que j'ai appris les bagarres de Paris, et comme je ne vois plus personne qui reçoive des lettres de France, depuis le départ de MM. de Breteuil et Caraccioli, tout ce que vous ne m'en dites pas me reste inconnu, à mon grand regret. Mon premier mouvement, à la lecture de votre lettre, a été de remercier Dieu de n'être pas à Paris. J'y aurais peut-être été mis en prison comme auteur de la révolte [1]. On aurait eu raison de trouver dans mes *Dia-*

1. En 1775, la cherté du blé avait augmenté vers le printemps, et dans plusieurs endroits s'était produite une véritable famine, qui occasionna des troubles graves. Ces émeutes, sinistres avant-coureurs de la Révolution, ne furent pas prises au sérieux ; le sang n'avait pas encore cessé de couler que les femmes portaient déjà des *bonnets à la révolte* et qu'on chantait au maréchal de Biron :

Biron, tes glorieux travaux
En dépit des Cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles.
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine.
Général, digne de Turgot,
Tu n'es qu'un Jean Farine.

On n'épargna pas davantage le ministre. « M. Turgot, après

logues que je l'avais prédite et annoncée, lors que j'ai dit que l'homme d'État doit prévoir les cas imprévus.

Cette indigne et occulte cabale, qui est sans doute le premier mobile de l'imbécillité populaire, aurait dû être prévue. La moinaille et la prêtraille ont été les moteurs des émeutes de Madrid en 1765. On se servit du prétexte de la cherté, pour venger les impôts que M. de Squillace [1] mettait sur les ecclésiastiques. Ceux qui n'entendent pas souvent la messe doivent s'attendre donc qu'on vengera les mépris de la messe. Le premier problème à résoudre pour un ministre est de garder sa place; et plus il se croit honnête homme, plus il doit s'acharner à rester en place, pour faire plus longtemps du bien aux hommes. Si quelque bien qu'il

avoir permis la sortie des grains, dit Métra, fut surpris de la révolte des peuples à cette occasion : « C'est, disait-il, parce » qu'on n'a pas donné encore assez de liberté. » — « Il me rappelle, disait M. Dubucq, à ce sujet, un médecin qui vit mourir son malade après l'avoir fait saigner vingt fois et qui s'écria : « Je » l'avais bien dit qu'on ne l'avait pas assez saigné ! » (Voir l'appendice XVI.)

1. Le marquis de Squillace, Napolitain, ministre favori de Charles III, roi d'Espagne. Il fut éloigné à la suite du terrible soulèvement de Madrid en 1765; il était très impopulaire, et comme étranger et comme novateur. Il prohiba les grands chapeaux rabattus et les grands manteaux (*chambergos*, *capas*) avec une rigueur telle, qu'elle provoqua l'émeute. On accusa les jésuites, qui le haïssaient, d'avoir contribué au soulèvement. — Squillace était du reste odieux à la noblesse à cause de son origine napolitaine. On dit aussi que la beauté de la marquise désolait les grandes dames de Madrid; ce ne fut peut-être pas étranger à la disgrâce de son mari.

voudrait faire, l'expose à la perdre, il doit le sacrifier net à son existence.

J'espère que cet événement aura appris à M. Turgot et à M. l'abbé Morellet à connaître les hommes et le monde, qui n'est pas celui des ouvrages des économistes. Il aura vu que les révoltes occasionnées par la cherté ne sont pas impossibles, comme il croyait. Il calculait tout et n'oubliait que la méchanceté des hommes, et l'envie qui persécute les hommes en charge. On ne sait jamais au juste le nombre des ennemis. Feu M. le maréchal d'Estrées[1] ne savait pas que le duc de Cumberland[2] avait pour allié M. de Maillebois[3], et M. Turgot ne sait pas peut-être que le jadis parlement, aujourd'hui grand-conseil, trouve le pain fort cher

1. Le maréchal Louis-César Letellier, comte d'Estrées, nommé maréchal en 1756, se distingua à la bataille de Fontenoy (1745), commanda en chef en Allemagne et battit le duc de Cumberland à Hastenbeck (1757). Le nom d'Estrées s'éteignit avec lui.

2. Cumberland (Guillaume-Auguste, duc de), (1721-1765), général anglais, fils du roi Georges II.

3. Maillebois (J.-B. François Desmarets, marquis de), (1682-1762), maréchal de France, fils du contrôleur-général Desmarets et petit-fils de Colbert. Le comte de Maillebois, que le maréchal d'Estrées avait choisi pour son maréchal des logis, fut accusé d'avoir cherché à faire perdre la bataille d'Hastenbek. Il voulut se disculper dans un mémoire qu'il publia, mais il fut arrêté quelque temps après, et reçut l'ordre de se rendre en prison au château de Doullens où il demeura quelque temps. On disait qu'il avait été fort jaloux du commandement en chef donné au maréchal d'Estrées. Besenval, dans ses Mémoires, défend Maillebois de cette imputation.

aussi. Si son chagrin et celui de M. l'abbé servaient à leur faire rendre un peu plus de justice à mes *Dialogues* ou du moins à mes intentions, qui résultent de la totalité de mes maximes, j'aurais gagné beaucoup à cette bagarre, puisqu'il n'y a pas d'hommes dont je chérisse plus l'estime et l'amitié. Ils ont de grandes vertus et un grand génie. Ils sont restés peut-être trop longtemps au cabinet, et n'ont pas été, comme moi, jetés dès leurs premières années au beau milieu d'une cour, pour y être le jouet de la fortune.

En attendant, je remercie l'abbé Morellet de vouloir bien me soulager du paquet dont il est la première cause.

Ma nièce me reste à écorcher : car (ce que vous ne saviez pas) je me suis débarrassé aussi de ma belle-sœur, que j'ai aidée à se remarier. Il est vrai que je me débarrasse, mais c'est toujours par des sacrifices et des pertes; et me voilà débarrassé comme on se débarrasse des habits et des haillons, en restant tout nu.

Vous avez force noces et festins [1]. Je vous laisse donc, en vous priant de me continuer des nouvelles de Paris. Caraccioli sera arrivé : mais il sera à Reims [2]. A son retour embrassez-le de ma part.

Il y a un siècle que je n'ai pas de nouvelles du baron d'Holbach.

1. Madame d'Epinay mariait son fils.
2. Pour le sacre de Louis XVI

CXXX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 3 juin 1775.

Bien peu de fois, madame, il m'est arrivé d'être aussi fâché que cette semaine, de me trouver sans aucune lettre ni de vous ni de personne. Vraiment je ne suis pas inquiet sur votre santé individuelle, vous m'avez promis de vous bien porter. Mais je soupirais après celles de la santé publique, qui auraient pu intéresser un grand nombre de mes amis. Mille bruits se répandent ici, qui me paraissent exagérés : et vous ne dites mot. Qu'en penser donc ?

Il faut pourtant que je vous mande la négociation du paquet, heureusement terminée hier, on me l'a envoyé *franco di porto*. J'ai entr'ouvert l'ouvrage de Morellet [1], à l'instant j'ai bâillé et il m'est tombé des mains. Quelque envie que j'aie de le lire, je sens que cela est au-dessus de mes forces. Je sens de même qu'il me serait impossible de le réfuter. Il est si long !

1. La *Réfutation des Dialogues sur les blés*. Voir l'appendice XVII.

et il me paraît que c'est un ouvrage prestigieux, parce que chaque morceau, chaque ligne, chaque syllogisme du livre est bien écrit, est clair, est juste, et cependant le tout ensemble est plat, obscur et faux. Je n'entends pas par quel prestige cela arrive: mais c'est le second cas après les jésuites. Chaque jésuite était aimable, morigéné, utile; et toute la Société, qui n'était pourtant que la masse de tous les individus, était odieuse, corrompue dans la morale, pernicieuse. Que d'autres expliquent cet étrange phénomène: pour moi je m'y perds.

A présent je vous prie très instamment de me dire, tout au long et tout au juste, quel effet a fait le livre de Morellet sur les différents esprits de Paris, sans me parler de vous-même, et de celui de mes intimes amis. Cela m'intéresse infiniment.

Pour ce qui est de la question traitée par moi et par l'abbé Morellet, elle est jugée par tous les gouvernements unanimement. Tous se sont détrompés des enthousiasmes des économistes; tous ont renchéri sur les anciennes entraves mises à la liberté des blés. Les Anglais même, depuis dix ans, ont mis des entraves à leur liberté et à leur commerce, en dépit de la forme de leur gouvernement libre et commerçant par essence. La France (foyer du mal) a été incertaine et flottante: mais dix années consécutives de cherté, de famine, de révoltes, auront dû la détromper aussi;

et M. Turgot, qui était persuadé que la liberté seule suffisait, sera très étonné de se voir obligé à donner des récompenses pour l'importation, épuiser le trésor royal, et flétrir sa gloire. Dieu veuille qu'il soit à temps de la sauver ! C'est dommage s'il est renvoyé; mais c'est un peu sa faute. Pourquoi se faire économiste? Que diable allait-il faire dans cette galère? En attendant, remerciez-le bien, lui et Morellet de m'avoir délivré du paquet. Cent livres de port étaient ce qu'il y avait de plus dur dans cet ouvrage contre l'auteur malheureux des *Dialogues*. Dieu fasse qu'il n'arrive rien de plus dur à l'auteur de la *Réfutation!*

Aimez-moi toujours et beaucoup. Je ne parlerai plus de blés dans ma vie. Je m'occupe à présent de retoucher mon Horace [1]: cela du moins n'occasionnera aucun bruit ni à la halle, ni à l'hôtel de Soissons [2].

Adieu, mille choses à madame de Belsunce.

1. Pendant son séjour à Paris, Galiani, qui était un latiniste de premier ordre, avait entrepris un commentaire sur Horace, dont Diderot faisait le plus grand cas. « Horace pourrait-il être mieux entendu de tous les beaux esprits du règne d'Auguste, qu'il ne l'a été dix-huit cents ans après par notre abbé? Je ne le pense pas et j'imagine que tous ceux qui liront les remarques qu'il a faites sur ce poète diront comme moi. » (Grimm.)

2. L'hôtel de Soissons était l'hôtel des Fermes; le *Dialogue sur les blés* avait naturellement causé beaucoup de bruit parmi les Fermiers Généraux.

CXXXI

A LA MÊME

Naples, 19 juin 1773.

Je reçois à la fois, ma belle dame (je reprends mon ancien formulaire, parce que le cœur me dit que les émeutes, les bagarres, etc., vous auront rembellie, rengraissée, rajeunie), deux lettres de vous, des 15 et 27 mai, qui ne me disent rien. C'est bien étrange que dans un pays où il est permis de tout imprimer, il ne soit permis de rien écrire. Cependant j'ai reçu des lettres de Spa, qui m'en disent davantage.

S' j'avais du loisir, je ferais un traité politique des émeutes, de leurs causes, de leurs effets, et des moyens de les prévenir et de les guérir. D'abord, je voudrais bien établir et bien prêcher que rien ne fait autant d'honneur aux souverains que les émeutes. Le czar Pierre en eut une vingtaine. Le roi Charles est le premier qui ait eu la gloire d'en avoir à Madrid après en avoir balayé les immondices, et avant que d'en balayer les jésuites[1]. Mais c'est tout simple, on ne prend

1. « Charles III avait entrepris de purifier Madrid, dont l'infection était si épouvantable, qu'on la sentait à six lieues à la

pas des purgations, des émétiques, sans avoir des tranchées d'estomac, des petites convulsions, des défaillances, etc.; tous ces petits maux sont les compagnons de la guérison.

Si votre jeune souverain ne sacrifie pas M. Turgot aux caprices ou à la terreur panique de son peuple, il mérite d'acquérir, par ce seul trait, le surnom de Grand. Mais je crains qu'on ne surprenne sa jeunesse. Voyons.

J'attends l'ouvrage de Necker [1], que je lirai parce qu'il se laisse lire, et, ce qui plus est, entendre. Il est même, en économie politique, le Bernouilli qui sur-

ronde, et qu'on la mâchait pendant six semaines avant de s'en être blasé. Il n'y a sorte d'oppositions et de difficultés qu'il n'éprouva dans ce projet. Il fallut faire venir et employer des Napolitains, pour établir de force des latrines dans les maisons, et le corps des médecins composa un mémoire pour représenter que l'air de Madrid ayant toujours été fort sain, il leur paraissait dangereux de vouloir le changer. Ceci me fait souvenir de l'histoire d'un Espagnol qui était tombé malade en France et dont les médecins ne pouvaient pas deviner la maladie. Son valet de chambre, imaginant que l'air natal pourrait lui faire du bien, et le malade ne pouvant plus être transporté, il fourra sous son lit un bassin plein d'odeur de Madrid. L'Espagnol, après des rêves délicieux, s'éveilla en disant : « Ho Madrid de mi alma ! » et il guérit. » (*Mémoires* du baron de Gleichen.) Mais ces innovations irritaient profondément la population espagnole, et lorsque Charles III défendit les grands manteaux et les grands chapeaux, Madrid se souleva, la garde du roi fut mise en déroute et il fallut exiler Squillace, qui passait pour l'inspirateur de tous ces changements.

1. *Sur la Législation et le Commerce des grains.*

passa Newton même, dans l'élégance, netteté, brièveté des démonstrations. C'est ce que j'admire le plus en lui.

Pour ce qui est de mon ami Morellet, aujourd'hui mon réfutateur, puisque je n'ai pas payé son livre cent francs, je lui pardonne toute sa réfutation. En vérité, il m'a fait mourir de rire, en voyant que comme bon théologien, il est persuadé intimement qu'il est obligé, en conscience, de réfuter tous mes mots, mes syllabes, mes virgules. Vive le jansénisme ! toutes les vertus des païens sont des vices. Il me réfute lorsque je m'oppose aux économistes, et il me réfute encore plus, lorsque je suis d'accord avec eux. Tout lui déplaît dans ma bouche : c'est charmant en vérité. De là, il en doit arriver qu'un homme qui lira son livre ne saura pas quelle conséquence en tirer, ne devinera pas quel est l'avis de l'abbé ; il saura seulement qu'il n'est pas de mes avis, autant de ceux que j'ai, que de ceux que je n'ai pas. Que cela est instructif !

La chaise de paille me demande des inscriptions. Dites-lui qu'il n'en aura pas, qu'au préalable il ne m'ait informé du sort qu'ont eu, autant celle pour la statue du czar Pierre, que celle pour le tombeau des ducs de Saxe-Gotha.

Bonsoir ; il est très tard. Adieu, aimez-moi.

CXXXII

A LA MÊME

Naples, 24 juin 1775.

Vous avez été bien aimable de m'avoir donné de vos nouvelles à travers vos mariages [1], vos émeutes et vos hourvaris récréatifs. Apparemment tout cela est arrangé, car vous ne m'en dites mot. Tant mieux, et j'en suis vraiment ravi pour M. Turgot ; je regarde comme un vrai bonheur pour la France de le posséder en place. Je m'en suis assez expliqué avec notre Caraccioli.

J'aurai tout le temps d'attendre l'ouvrage de Necker sur les blés : rien ne presse, car, comme je ne veux réfuter personne, ni ne dois administrer cette partie, et comme mon système est pris, et que rien ne me détermine à le changer, puisque je suis exportiste autant qu'aucun autre, et que l'impôt des traites sur l'exportation ne saurait la gêner en aucune manière, pas plus que les impôts des aides ne gênent le commerce des vins, je n'ai plus rien à apprendre, et rien

1. Le mariage du fils de madame d'Epinay.

à répondre sur la question. Morellet me réfute à outrance ; il ne saurait me pardonner rien, pas même d'aimer l'Almanach Royal. Patience. Me pardonnera-t-il de l'aimer toujours, et de le voir toujours assis à table à côté de moi, chez le baron ? S'il me le pardonne, je suis content.

Sans doute, il me faut des chemises de toile de coton, au moins douze. L'ambassadeur qui viendra doit être chargé de me les apporter.

Aurons-nous M. de Clermont, si sa femme meurt ? On craint qu'il s'en soit tellement affecté, qu'il prenne le parti, au lieu de Naples, de s'en aller à la Trappe ; et, en vérité, j'en donnerais le choix comme de deux épingles. Pourquoi m'enviez-vous le bonheur de voir la chaise de paille, changée en chaise de poste, et roulant l'Italie ? Vous vous connaissez peu en fait de *réfrigérer* des âmes du purgatoire ; tout leur est bon, jusqu'aux plus chétifs chapelets. Caraccioli vous a-t-il dit combien je m'ennuie ici, et combien j'y suis malheureux ?

Sérieusement, si vous croyez qu'il faille donner une seconde édition de mes *Dialogues*, songez à y ajouter tous les morceaux de mes lettres relatifs à la question. Ajoutez-y aussi la parodie de *l'Intérêt de l'État* de M. de la Rivière [1], s'il vous paraît amusant ; et en un

1. *La Bagarre*, dont madame d'Épinay possédait seule le manuscrit.

mot compilez, compilez, compilez tout ce que vous trouverez de moi à Paris, mais n'attendez rien de plus d'ici. Puisque je n'ai pas réussi à persuader des têtes exaltées, je perds courage.

Donnez-moi quelques nouvelles du baron et de la belle baronne.

Aimez-moi; portez-vous bien, et faites-vous une raison sur la perte par éloignement, puisqu'il s'en faut faire aussi sur les pertes par mort. Adieu.

CXXXIII

A LA MÊME

Naples, ce juillet 1775.

Je ne sais pas si c'est une réponse ou non.

Voilà deux ordinaires que je n'ai point de lettres de vous, et en voilà tout autant au moins que je ne vous écris pas. Mais, depuis que Caraccioli est à Paris, je suis moins inquiet sur votre silence, et vous le serez moins sur le mien : je compte lui écrire régulièrement. Il vous estimait infiniment dès Naples; il vous aimera à la folie à Paris. *Ergo* il vous verra souvent, il vous lira quelques articles de mes lettres, comme par exemple celle de ce soir; nous serons donc sans lacunes

dans notre correspondance. Tâchez toujours de lui donner de vos nouvelles dans les semaines que vous ne comptez pas m'écrire.

Avez-vous fini vos mariages? Je vous les souhaite plus heureux que les miens. Pour ce soir, je n'ai rien à vous dire ni de sublime ni de plat. J'ai dormi trop cet après-dîner, et j'en ai un grand mal de tête; je m'en vais au spectacle. Adieu.

CXXXIV

A LA MÊME

Naples, 29 juillet 1775.

Voici une lettre de vous tout à fait charmante. Vous y êtes gaie, bien portante, et bien contente pour notre ami Sartine. Vous m'annoncez des choses très agréables, et vous me dessinez des tableaux bien risibles. Naigeon [1], s'arrachant les poils de sa tête de plaisir,

1. Littérateur encyclopédiste; ses premiers travaux eurent pour objet l'étude de l'antiquité. Son pédantisme et la raideur de caractère qu'il affectait, la délicatesse de son tempérament, sa frisure recherchée, formaient un contraste, qui prêtait assez au ridi-

et criant ; c'est effroyable ! Peut-on ne pas étouffer, à se l'imaginer?

Maurepas, Turgot, Sartine, Malesherbes [1], voilà quatre hommes dont un seul suffit à rétablir un empire. Dieu sait si tous les quatre le feront, comme il est sûr qu'un seul d'entre eux l'aurait fait. Ah! que l'arithmétique politique et physique est différente de la numérique! Il n'est pas vrai qu'en doublant les causes on double les effets : si on met double charge, il *ne* s'ensuit pas qu'on enverra le double plus loin la balle; mais on fera péter ou crever le canon. Voilà ce que je crains sérieusement, à présent que je le vois si chargé : restons donc à voir cela. Il faudra bien que je me presse d'arriver à Paris, si je veux attraper le moment agréable pour moi de voir quatre grands amis à moi, quatre grands hommes, quatre anciens intimes amis en place. Je crois voir là la conjonction de toutes les planètes; ils s'entr'éclipseront.

Au lieu de diminuer ma famille, je l'augmente

cule. Une liaison très étroite, à laquelle il dut toute sa consistance littéraire, s'établit entre lui et Diderot. Naigeon composait sa conversation de celle de Diderot, qu'il copiait en tout. On a trouvé parmi ses papiers des mémoires historiques et philosophiques pour servir à l'histoire de Diderot.

1. Le 6 mai 1775, la Cour des Aides, présidée par Malesherbes, présenta au roi des *remontrances*, restées célèbres, sur le système d'impôt qui pesait sur la France et sur les abus qui en résultaient; elle demandait des États généraux. — Turgot fit nommer Maleserb hesauministère de la maison du roi.

tous les jours. Hier m'est arrivée de Marseille une chatte angola destinée à mon chat angola : faites-en-moi compliment, car je suis au comble de la joie. On aura une race angola à Naples, et au moins les gens d'esprit auront avec qui passer la soirée, et trouver qu'on leur fait patte de velours. Au reste, nous déclinons vers la barbarie stupide et grossière tous les jours davantage, et l'on voit bien que c'est Dieu qui fait cela à lui tout seul, et parce que cela l'amuse : il nous enlève, par la mort, tous les jours, quelqu'un qui aimait les lettres et qui aurait pu les protéger; et il fait cela avec un choix et une intelligence qui ne laissent rien à soupçonner des effets du hasard. Le duc de Bovino, grand veneur du roi, était le seul de nos courtisans qui avait lu Horace, et la mort nous l'a enlevé avant-hier. D'après ce tableau, ne m'attendez-vous pas d'un moment à l'autre?

Bonjour, ma belle dame; mille choses à M. d'Affry, à votre famille, à nos amis. Adieu!

CXXXV

A LA MÊME

Naples, 19 août 1775.

Madame, je n'ai pas répondu à une très belle lettre de vous, la semaine passée; heureusement cette semaine je n'en ai point reçu : ainsi je ne serai point en retard. Vous me disiez qu'à la chaleur près, vous vous portiez à merveille; et moi, je me croirais encore mieux portant, si j'étais en.......

Vous m'avez conté l'histoire de l'abbé Baudeau, en croyant me l'avoir déjà mandée; mais, en vérité, vous ne me l'avez écrite qu'une seule fois. Croyez-moi, et souvenez-vous-en lorsqu'il en sera temps, les économistes casseront le cou à M. Turgot. Ils ne méritent pas d'avoir un ministre dans leur secte absurde et ridicule.

Je commence à être embarrassé pour ma toile de coton : cependant je vois que le meilleur parti est toujours d'attendre qu'un ambassadeur de France vienne à Naples, car enfin il en viendra un, et de le prier de s'en charger.

J'ai repris ces jours passés la lecture de vos *Dialogues*, et je suis tombé sur ce petit catéchisme du douzième dialogue : c'est un chef-d'œuvre [1] ; il est au-dessus de tous les éloges : très peu de personnes sont en état d'en mesurer l'effet progressif.

Nous n'avons rien ici en fait de littérature. Je m'occupe sérieusement à diriger un opéra comique : s'il réussit, je vous en instruirai plus amplement.

Puisqu'il n'est pas temps de la liberté de la presse à Paris, laissons là les blés, les dialogues et les économistes. Je m'occupe d'Horace [2] ; je suis parvenu à me former une idée bien distincte de sa vie : il a été malheureux, pauvre, très mal traité par Mécène qui l'employa beaucoup et lui fit très peu de bien. Les Mécènes anciens étaient tels que les Mécènes modernes. Le monde s'est toujours ressemblé.

Pardonnez-moi si je ne remplis pas le papier. Vous ne sauriez imaginer combien je suis obsédé et excédé d'ennuyeux. Adieu !

1. *Conversations d'Emilie*, tome Ier, page 323. — Lausanne, François Lacombe.

2. Voir la lettre du 3 juin 1775.

CXXXVI

A LA MÊME

Naples, 9 septembre 1771.

Madame,

Vous avez bien raison, mais je n'ai pas tout à fait tort. Je vous avais mandé que, lorsque Caraccioli serait arrivé, j'écrirais tantôt à lui, tantôt à vous; ainsi, vous pourriez avoir toujours de mes nouvelles, sans en faire jamais la dépense. La raison principale, d'écrire plutôt à Caraccioli qu'à vous, est votre maudite langue, sur laquelle je commence à me rouiller, au point que je me trouve bien plus à l'aise d'écrire en italien à Caraccioli. En même temps cela doit l'obliger à vous aller trouver, et je travaille, d'ici, à nouer votre amitié avec lui.

Plaignez-moi si je ne puis pas vous écrire plus au long ce soir : je suis excédé d'affaires ennuyeuses, et je m'en donne d'amusantes avec mon Horace et une pièce comique, que je suis occupé à faire achever sous ma di-

rection. Elle aura pour titre *le Socrate imaginaire* [1]; il n'y a rien de plus fou. Je vous la ferai tenir lorsqu'elle sera imprimée. Bonsoir !

CXXXVII

A LA MÊME

Naples, 16 septembre 1775.

Il est vrai, notre correspondance est allée depuis trois ou quatre mois, fort dérangée chronologiquement, mais je vous aime toujours très méthodiquement. Si je suis absent, ce n'est pas ma faute, ni celle de mon cœur : mais vous, qui avez besoin de fruits, pourquoi ne vous rendez-vous pas à Naples, le pays des fruits ? Je vous promets des excellentes figues et des melons à Noël. Venez, je vous logerai : vous ne verrez que moi, si vous voulez, et je ne verrai que vous durant votre séjour. Si le baron [2] ne se laisse voir ni à dîner ni à souper, et que

1. Paesiello en fit la musique.
2. Grimm.

vous ne vouliez pas entamer le coucher, on pourrait au moins le forcer à accorder le lever. Les barons du St-Empire sont une sorte de souverains : leur lever pourrait être majestueux !

Comme je n'ai rien à vous mander ce soir, je vous parlerai de ma pièce comique : c'est une imitation de *Don Quichotte*. On suppose un bon bourgeois de province qui s'est mis en tête de rétablir l'ancienne philosophie, l'ancienne musique, la gymnastique, etc. Il se croit Socrate : il a pris son barbier, dont il a fait Platon (c'est le Sancho Pança) ; sa femme est acariâtre et le bat toujours : ainsi c'est une Xantippe. Il va dans son jardin consulter son démon ; enfin on lui fait boire un somnifère, en lui faisant croire que c'est la cigüe : et grâce à l'opium, lorsqu'il se réveille, il se trouve guéri de sa folie. Ce sujet serait digne d'un petit roman bien gai,[1] et c'est, à mon avis, le seul qui pourrait être aussi original que Don Quichotte, et du goût de notre siècle. Lorsque la pièce sera imprimée, je l'enverrai à Caraccioli ; et s'il veut se donner la peine de vous en expliquer les phrases et les plaisanteries napolitaines, vous rirez.

Je me réjouis infiniment du succès de vos mariages ; les miens ne l'ont pas été autant : l'aînée est tombée dans les mains de certains dévots, d'ailleurs bonnes gens ; ils ne me sont d'aucune ressource, mais du moins ils ne me tracassent pas. Mais la cadette a développé un

caractère infâme [1], et est tombée dans les mains d'un homme encore plus infâme ; mais, lorsqu'elles auront eu leurs dots, je serai tranquille.

Aimez-moi ; portez-vous bien. Adieu !

CXXXVIII

A LA MÊME

Naples, 30 septembre 1775.

Ma belle dame, vous êtes bien bonne de songer à m'écrire et à faire mes emplettes, au beau milieu de vos noces ; je n'en aurais pas fait autant. Au fond, toutes mes commissions, que je vous prie de m'envoyer par M. de Clermont, se réduisent à la quantité de toile de coton nécessaire pour douze chemises et trois douzaines de paires de poignets ; si vous voulez y ajouter douze mouchoirs rouges de toile de Suisse, à la bonne heure !

Pour des livres, je ne souhaite, comme vous savez, que des voyageurs. Si on a traduit en français les voya-

1. Après la mort de Galiani, cette nièce, la marquise de Sassinoro, se trouvant mal traitée dans le testament, voulut le faire casser ; elle ne réussit pas.

ges de MM. Solander et Bancks, en Islande, à l'île d'Otaïti, etc., voilà tout [1].

J'attends Grimm, puisque tout le monde me le promet, mais avec des fils de conquérants de Turcs et des Transdanubiens [2], Grimm ne me vaudra pas grand'chose et il appartiendra à la classe des quantités transcendantales. Adieu, je suis horriblement pressé.

CXXXIX

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 14 octobre 1773.

Madame, il y a des mains maudites qu'il faut baiser. La vôtre en est une. Je la baise, comme vous me l'ordonnez; mais puis-je ne pas maudire cette maladie inexorable que rien n'apaise, ni les mariages, ni les ouvrages publiés [3], ni les soins des médecins, ni ceux

1. Joseph Banks, propriétaire de biens considérables dans le comté de Lincoln, s'embarqua à bord du vaisseau du capitaine Cook, sans autre motif que sa passion pour le progrès des sciences. Il engagea le docteur Solander, élève du célèbre Linné, à l'accompagner dans ce voyage.

2. Grimm voyageait avec les comtes Romanzoff.

3. Madame d'Épinay venait de publier les *Conversations d'Émilie*.

des enfants. Si vous ne m'aviez rien mandé, c'eût été mieux, car j'aurais cru madame votre mère partie pour la Suisse. A présent, il me faut attendre impatiemment six jours, six mortels jours; et vous me demandez de la philosophie! Belle demande! Tout au plus puis-je vous donner ce soir les assurances du respect, de la reconnaissance, de l'amitié avec lesquelles je suis, etc.

CXL

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 11 novembre 1775.

Madame, vous êtes la plus aimable des filles, puisque vous soignez votre mère, vous soignez les amis de votre mère absents, vous regrettez ceux qui sont partis, et vous finissez par avoir toutes les incommodités de votre mère; vous êtes enrhumée, vous toussez, vous crachez, voilà qui est admirable. Comme vous m'ordonnez d'être gai, je tâche de l'être, mais je n'en ai pas trop de sujet. Il est vrai que j'aurai le plaisir de voir le petit prophète, mais ce sera pour un instant et en fuyant. Voilà toute ma perspective de bonheur et de

plaisir. Si je retournais le tableau, Dieu, quel spectacle de chagrins !

Premièrement, je tremble pour la toile de coton qui va m'arriver. Vous m'annoncez qu'elle n'est pas égale à l'échantillon; si elle allait être aussi vilaine que la précédente, je me serais ruiné en toile, sans avoir une chemise.

Secondement, vous aurez lu, dans ma lettre à maman, que je m'étais amusé à faire composer une pièce intitulée *Socrate*. Cette pièce a été donnée; elle a fait tant et puis tant de bruit, qu'elle a fini par être défendue du très exprès commandement de Sa Majesté. Vous ne sauriez imaginer combien, à cette occasion, j'ai eu le plaisir de voir que j'étais aussi cordialement détesté par nos beaux esprits que je le suis par les économistes. Ainsi, j'ai pris la résolution de ne plus rien publier, rien faire, rien écrire dorénavant.

Troisièmement, j'ai le chagrin de ne pouvoir continuer cette lettre; on m'appelle; je dois sortir, et on ne me permet que de vous assurer des sentiments de respect, d'attachement, qui me lieront éternellement vous.

CXLI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 9 décembre 1775.

Madame,

Votre fille, qui a eu au moins autant soin de moi que de vous dans votre maladie, vient de m'avertir que je pouvais recommencer à vous écrire, parce qu'il y avait tout à parier que ma lettre vous rencontrerait bien portante : si cela n'arrive pas, prenez-vous-en à elle. Au fait, je suis ravi de recommencer avec vous, car la parenthèse a été un peu longue, et je commençais à en avoir peur, mais n'y songeons plus.

Le fait est que je ne sais pas par où recommencer, tous les fils de nos dialogues étant cassés ou ralentis par le laps du temps. Commençons par le bon bout, et c'est toujours l'argent. Je vous dois de l'argent et des remercîments ; pour les remercîments, je vous les compte sur le champ : recevez-en mille, dix mille, un million. C'est bien beau à vous, au milieu de vos souffrances, d'avoir songé à mes chemises. Pour de l'argent, la chose n'ira pas si vite. Je voulais en écrire

à Caraccioli; mais il tire de l'argent de Naples, et n'en remet guère. Je pourrais attendre l'arrivée de M. de Clermont, mais il tardera peut-être. Ainsi le plus court et le plus sûr sera de vous les remettre, ces 137 liv. 8 sols, par une lettre de change, et c'est ce que je compte faire dans la semaine prochaine. Ayez donc ce peu de patience.

Gleichen est à Milan. Ainsi il verra la chaise de paille avant moi. Je l'attends, cette chaise, avec la dernière impatience, pour lui montrer mon travail sur Horace, qui, assurément, lui fera grand plaisir.

Je vous avais mandé que je m'étais occupé à faire travailler à un opéra comique appelé *Socrate*, et que cela m'avait infiniment diverti. Ensuite vous êtes tombée malade, et je ne vous en ai plus parlé. Il faut donc vous apprendre que cette pièce a eu le plus sublime de tous les succès. Elle a été défendue du très exprès commandement de Sa Majesté, après avoir été donnée six fois au public, et même une fois à la cour. Cela n'était pas encore arrivé en Italie. En France, le seul *Tartufe* mérita cet honneur. Ainsi, mettez *Socrate* au niveau du *Tartufe* pour le bruit qu'elle a fait, pour les cabales, les intrigues, les méchancetés qu'elle a enfantées [1]. Telle est ma situation ici, la frayeur qu'excite mon esprit dans les têtes des imbéciles; enviez-moi et

1. On prétendit que Galiani avait tourné en ridicule un des principaux magistrats de la ville, le conseiller Mattei.

ne me plaignez pas, car cette affaire ne m'a fait aucun tort. Vous ne sauriez imaginer toutes les explications qu'on donnait à cette pièce, toutes les allusions qu'on y trouvait. Après l'Apocalypse, rien n'a été aussi drôlement expliqué. Je veux mourir si je savais rien de ce qu'on trouvait dans ce que j'avais fait. Cependant on n'a pas défendu les imprimés, mais si je vous en envoyais, vous ne les goûteriez pas. Adieu.

CXLII

A LA MÊME

Naples, 23 décembre 1775.

Madame, une lettre de madame votre fille est aussi belle que peut l'être pour moi une lettre qui ne soit pas de vous. Mais il y a des choses au monde qu'on ne supplée pas par équivalents, telles que la maîtresse, le duel et vos lettres. Il m'en faut donc; songez à m'en écrire au plus vite ; en attendant, je joins ici une lettre *sur* et non pas *à* messieurs Tourton et Baur, qui n'est point bête, telle que toutes celles de la nouvelle année. Elle a pour cent trente-sept livres huit sols d'esprit ; n'est-ce pas en avoir beaucoup? L'ordre de compter

l'argent au Romanzogogue [1] m'est arrivé trop tard, et ma lettre de change vous fera toucher l'argent plus tôt. Ainsi c'est le mieux.

Madame votre fille m'a donné des nouvelles touchant des séparations dont elle a bien senti la nullité d'intérêt. Elle ne m'a pas appris la plus importante pour moi, savoir si M. l'ambassadeur, et mes chemises avec, étaient partis.

Nous avons ici le margrave de Bareith [2] ; il me connaissait de réputation sur les rapports de Grimm, Gleichen et peut-être de mademoiselle Clairon ; il m'a comblé, par conséquent, d'amitiés auxquelles j'ai répondu par beaucoup de franchise et de vérité dans mes propos. C'est un aimable prince, fort réservé ici, mais n'ayant aucun des défauts de son rang. Gleichen sera ici en carnaval et le petit Prophète y sera en même temps.

1. Grimm.

2. « Le margrave de Bareith et d'Anspach était un homme très original; l'Europe entière retentit de ses folies et des impossibilités dont sa vie fut pleine. Il ne connaissait pas de frein dans ses caprices et établit à sa cour mademoiselle Clairon, qui y resta dix-sept ans comme amie, comme maîtresse, je ne sais, mais assurément comme première puissance. » (*Mémoires* de madame d'Oberkirch.) On dit même que Clairon, au grand scandale de la noblesse, fut nommée gouvernante des enfants du margrave. Dès 1779, aux conférences de Teschen, le margrave, dominé par mademoiselle Clairon, et préférant sa liberté et ses plaisirs aux devoirs de la souveraineté, fit à Frédéric II la cession de ses deux margraviats en échange d'une pension, annuelle de douze cent mille livres. (Voir l'appendice XVIII.)

j'aurai des jours heureux, mais bien courts ; il faut s'en contenter : la vie est si courte elle-même !

Peut-on avoir de l'esprit dans ses lettres, lorsqu'on a passé toute la journée (comme je fais), à entendre des platitudes ? Plaignez-moi : je suis abruti. Adieu. Mille remerciements à madame de Belsunce des soins qu'elle a eus d'entretenir ma correspondance. Allons, c'est trop la fatiguer ; déchargez-la une bonne fois de ce travail.

Puisque la nouvelle année m'obligerait à écrire enfin à quelqu'un de mes amis délaissés, chargez-vous du baron d'Holbach, de la baronne, de MM. Necker, Suard, Marmontel, Raynal, etc. Caraccioli se chargera du reste. Adieu encore.

CXLIII

A LA MÊME

Naples, 20 janvier 1776.

Pour le coup, ma belle dame (car, quoique vous soyez très faible et fort maigrie, vous êtes toujours ma belle dame), sans flatterie, votre lettre est la plus belle lettre qu'on ait écrite, depuis qu'on a écrit des lettres. Je

vous en fais juge. La chaise de paille et moi embrassés, voulant jouir de ce bonheur tant soupiré, et commençant à le goûter en effet, si une lettre de vous était arrivée avec de fâcheuses nouvelles de votre santé, quel coup de massue! Quelle horrible situation pour nous deux, de ne nous être revus que pour pleurer ensemble! En revanche, j'ai reçu votre lettre dictée par vous : je ne faisais que le quitter; vite j'ai couru chez lui : nous nous sommes embrassés comme des pauvres, et vite et vite nous avons pris des arrangements pour le Vésuve, la Cocagne, les presepios et mille autres niaiseries napolitaines. Ah! la bénite lettre! la bienheureuse lettre! elle nous a ressuscités!

Si je l'ai revu, pourquoi ne vous reverrais-je pas aussi?

Il m'a apporté les poignets et la toile. Je fais précisément comme celui qui, voulant avoir un équipage, commença par acheter le foin. Adieu, je ne puis pas être plus long, la poste part à minuit, et voilà onze heures qui sonnent, adieu encore. Toujours de bonnes nouvelles de votre santé, et puis laissez-nous faire.

CXLIV

A LA MÊME

Naples, 17 février 1776.

Madame,

Votre lettre du 14 au 21 a mis le comble aux plaisirs du séjour de Grimm à Naples et au mien de l'avoir revu. Nous tremblions à chaque instant d'être troublés dans nos doux transports parisiens, par quelque lettre désagréable de vous ; au contraire, vous nous avez régalés au commencement et à la fin de deux lettres dictées par vous, dont la dernière respire la gaieté et la force. Ce dialogue, grand Dieu ? quel dialogue ! Grimm l'a emporté pour en régaler Gleichen et quelque autre à Rome ; mais il me le renverra, pour que rien ne manque à ma collection de vos œuvres.

Que puis-je vous dire d'ici ? Grimm a laissé un grand vide dans mon existence et des regrets infinis dans mon âme. Cependant, c'est beau de nous être revus. Peut-être je vous reverrai à mon tour. Ainsi donnez-vous la peine et songez sérieusement à m'attendre.

Les Romanzoff ont singulièrement réussi ici comme

partout, et avec justice. Il y a bien de l'étoffe en eux, surtout dans l'aîné qui est déjà mûr, et ils ont un très beau poli de vernis. De tous les étrangers, qui se sont trouvés ce carnaval ici, ils étaient les plus aimables sans comparaison [1].

Ce soir je n'ai pas le temps de m'arrêter davantage avec vous. Remerciez votre aimable fille des soins qu'elle a eus de m'informer exactement de votre état, et dispensez-la à jamais de ce soin-là. Informez-en-moi vous-même. Adieu. Grimm, de Rome, vous en dira davantage.

1. Nous trouvons dans madame de Genlis quelques détails qui confirment l'opinion de Galiani sur les Romanzoff : « Ce voyage de Spa (juillet 1787) fut très brillant ; j'y retrouvai M. le comte de Romanzoff, que nous avions rencontré à Venise, quelques années auparavant, sous la conduite de M. de Grimm. Quoiqu'il n'eût à cette époque-là que dix-huit ans, il était déjà fort aimable. M. de Romanzoff, qui n'avait jamais été en France, parlait et écrivait le français comme s'il eût passé sa vie à Paris. Je n'ai connu personne dont la conversation fût plus agréable ; son esprit s'était formé, il avait acquis beaucoup d'instruction et sans avoir rien perdu de son amabilité sociale. »

CXLV

A LA MÊME

Naples, 13 avril 1776.

Je ne répondis pas la semaine passée à votre charmante lettre, parce que c'était samedi saint, jour consacré aux visites de ce que nous appelons *buona pasqua*, qu'il faut remplir aussi soigneusement que celles de la nouvelle année de Paris. Cette semaine j'attendais avec la dernière impatience vos nouvelles sur le Lit de justice et sur les suites de la suppression des corps et métiers, que j'imaginais terribles et funestes; mais je me suis trompé peut-être, et l'abbé Morellet aura raison.

Vous ne m'avez point écrit, et me voilà à l'obscur de tout. Cependant, quelle que puisse être la réussite de la chose, comme je ne vous ai jamais donné mon avis sur ces opérations Turgotiennes, le voici simple et naïf[1]. J'applaudis à la substance de l'affaire des corvées

« 1. Depuis peu, les marchands de nouveautés en tabatières ont imaginé des boîtes plates, qu'ils ont par cette raison appelées des Platitudes; elles sont de carton et à très bon compte. Madame

ôtées et d'un impôt substitué, mais j'aurais souhaité qu'on eût pris des mesures bien plus fortes pour s'assurer que jamais l'argent récolté par la taxe sur les terres ne serait employé à autre chose qu'à faire des chemins. Sans une grande précaution sur cela, à la première guerre et peut-être même sans guerre, dans la main d'un autre contrôleur, on prétextera des besoins de l'État, on détournera ce fonds et vous resterez sans chemins : car on ne pourra plus y forcer les paysans, et l'on n'aura pas d'argent pour les soutenir.

Pour ce qui est de la suppression des jurandes[1], je

la duchesse de Bourbon est allée ces jours-ci à l'hôtel Iabach, et quand on lui a demandé ce qu'elle désirait? « Des Turgotines », a-t-elle répondu. Le marchand surpris, ignorait ce qu'elle voulait dire. « Oui, des tabatières comme celles-là », a-t-elle ajouté, en montrant la forme moderne : « Madame, ce sont des Platitudes. » « Oui, oui, a riposté la princesse, c'est la même chose. » Le nom leur en est resté et il n'est personne qui ne veuille avoir sa Turgotine ou sa platitude. »

(Bachaumont.)

1. Turgot continuait ses réformes. En janvier 1776 il proposa au roi :

1° L'abolition de la corvée pour les chemins et son remplacement par un impôt sur les propriétaires de bien fonds.

2° L'abolition des droits établis à Paris sur les blés et les farines.

3° L'abolition des offices créés sur les halles, quais et ports de Paris.

4° La suppression des jurandes, maîtrises et corps de métiers, et la pleine liberté pour tout citoyen d'entreprendre toute espèce d'industrie, etc., etc.

Le 9 février 1776 les édits annoncés furent envoyés au parlement pour l'enregistrement. Sur six édits envoyés, le parlement

le dis à la barbe de tous les raisonneurs à la mode et de tous les économistes, c'est une bêtise, une faute, une absurdité. On ne connaît pas les hommes : *Conamur in vetitum*. Plus une chose est difficile, pénible, coûteuse, plus les hommes l'aiment, s'y attachent, en raffolent. Les ordres religieux les plus austères sont ceux qui ont produit le plus de grands hommes. Rendez les règles des pères de Saint-Maur ou des jésuites aisées, commodes, leur ordre est détruit; ainsi je suis persuadé que M. Turgot a porté le coup fatal aux manufactures de la France. Les habiles artistes, en partie sortiront; d'autres se négligeront; et au lieu d'établir l'émulation, il aura cassé tous les ressorts vrais du cœur de l'homme. Tel est mon avis.

Je n'ai pas eu de nouvelles du voyageur depuis un mois; mais il est si paresseux! Je suis enchanté des progrès de votre santé. Pour moi je me porterais bien, si je n'étais dans le chagrin d'avoir perdu mon chat. Vous ne sauriez imaginer à quel point je suis fâché d'avoir perdu l'ami le plus raisonnable que j'eusse ici.

Gleichen nous quittera bientôt; son imagination est bien blessée, et peut-être sa santé est plus mauvaise

n'en enregistra qu'un seul et demanda au roi le retrait des autres. Louis XVI refusa, et comme le parlement persistait à désobéir, un lit de justice fut tenu le 12 mars et on passa outre pour l'enregistrement.

qu'elle ne paraît. En tout il se dispose à devenir très malheureux. Grondez Magallon de ne m'avoir jamais écrit. Adieu.

CXLVI

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 11 mai 1776.

Pour le coup, c'est bien à vous, madame, qu'il faut que je réponde. Savez-vous que vous devenez charmante avec vos lettres? Elles n'annoncent plus la maladie de maman; elles en exposent les occupations, les distractions, les idées agréables de changer de maison, et même d'en acheter (ce qui, soit dit entre nous, me cause autant de plaisir que d'étonnement). Continuez donc à présent à m'écrire à sa place, je ne m'en plaindrai pas, et même à peine pourrai-je m'apercevoir du changement.

Je sens tout le chagrin et l'amertume dans lesquels doit être plongée maman, par la mort de son chien. Jugez, vous, à présent, de la mienne, puisqu'on vient de tuer mon chat. Ah! quelle perte que celle des chiens et des chats! Tous les Vrillières du monde ne sont

rien en comparaison[1]. En vérité, je suis inconsolable depuis trois semaines. Il avait été mon maître de langue chatoise ; et quoique je ne pusse pas la parler, parce que la prononciation en est plus difficile que l'anglais, je l'entendais passablement.

Mais parlons d'autre chose. Je ne suis point du tout content du changement de maison que veut faire maman. Je crois plus utile pour elle le bruit que la solitude, on se fait au plus grand bruit, comme à celui des vagues lorsqu'il est continuel, mais on ne se fait pas à la solitude. Elle nous laisse le temps de sentir nos incommodités, qui en deviennent plus fortes par là !

Le baron de Gleichen a été plus heureux que le général Koch ; il a trouvé ici une eau soufrée dont il boit, et qui tue les vers ; elle l'a remis dans un état de santé meilleur qu'il n'aurait pu s'imaginer. Jamais il ne s'est si bien porté ; il est vrai qu'il s'ennuie à périr ; mais les eaux n'ont jamais guéri l'ennui ; quelquefois le vin l'a dissipé.

Pardonnez-moi, madame, la bêtise de cette lettre ; je suis accablé constamment d'occupations ennuyeuses. Il faut que je sorte : il est tard ; la matière me manque, et l'esprit est à sec. Embrassez maman de ma part. Adieu.

1. M. le duc de la Vrillière était ministre, secrétaire d'État ; il avait le département de la maison du roi, le clergé, etc. Il fut destitué en 1776 et remplacé par Amelot, secrétaire d'État.

CXLVII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 18 mai 1776.

Que blasphème ! Vous appelez un chiffon une lettre écrite toute de votre main, qui me parle de votre santé, mieux que je ne l'osais attendre ; qui m'annonce des idées de changements de maison, d'achat, et d'autres choses, toutes agréablement fastidieuses. Et que pouviez-vous m'écrire de plus important ?

M'auriez-vous parlé de vos édits, de vos réformes ? Sur les édits, je vous ai déjà mandé mon avis. J'applaudis à tout, excepté les maîtrises, dont l'abolition est le coup mortel porté aux manufactures de France ; et l'effet s'en apercevra dans trente ans et pas auparavant. Pour vos réformes, je les applaudis toutes, d'autant plus qu'aucune ne retombe sur moi. Tite-Live disait pourtant de son siècle (qui ressemblait si fort au nôtre) : *Ad hæc tempora ventum est, quibus nec vitia nostra nec remedia pati possumus.* « On est dans un siècle où les remèdes nuisent au moins autant que les vices. » Savez-vous ce que c'est ? L'époque est venue de

la chute totale de l'Europe et de la transmigration en Amérique. Tout tombe en pourriture ici : religion, lois, arts, sciences : et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. Ce n'est pas un badinage ceci, ni une idée tirée des querelles anglaises : je l'avais dit, annoncé, prêché il y a plus de vingt ans : et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir. N'achetez donc pas votre maison à la Chaussée-d'Antin, vous l'achèterez à Philadelphie. Le malheur est pour moi, puisqu'il n'y a point d'abbayes en Amérique.

Embrassez-moi Schomberg et les amis qui ne seront pas absents. Le voyageur sera à Venise. Je n'en ai point de nouvelles. Adieu. Voilà du chiffon, si vous en voulez.

CXLVIII

A LA MÊME

Naples, 1er juin 1776

Hier au soir est arrivé votre ambassadeur. La première chose dont il m'a parlé, c'est de votre paquet. Je l'attends avec impatience pour voir si la deuxième expédition de la toile aura été moins malheureuse que

la première; mais il faut lui donner le temps de déballer son équipage. Dieu veuille donc que ce paquet ne s'égare pas! Car comme madame la duchesse de Chartres va lui tomber sur le corps[1], il y aura pendant quinze jours dans sa maison un hourvari récréatif.

Vous aurez appris la mort du bon comte de Fuentès[2]. J'en suis pénétré, et j'avais bien besoin d'une lettre aussi gaie que la vôtre. Ce qui a ajouté à mon plaisir, c'est la feuille de notre incomparable philosophe. Notre voyageur vous dira que, dans son séjour ici, je ne lui ai parlé que du philosophe, lorsque je pensais à m'égayer, et de vous, lorsqu'il fallait s'affliger. Vous étiez alors dans un état bien chagrinant, et je m'attendais bien plus à apprendre que vous eussiez été loger dans la *domus exilis Plutonia* qu'à la Chaussée-d'Antin. Enfin Dieu a eu pitié de moi.

Je répondrai sans faute au philosophe, mais donnez-en-moi le temps. Je compte l'amuser avec ma réponse.

Par l'arrivée du beau-frère de l'ambassadeur, qui l'a

1. La duchesse de Chartres visitait l'Italie.

2. Pendant tout son séjour en France, Galiani avait eu les rapports les plus affectueux et les plus intimes avec le comte de Fuentès, alors ambassadeur d'Espagne à Paris. Dans sa correspondance inédite avec Tanucci, il parle à chaque instant *della casa* Fuentès, comme de la maison où il allait avec le plus de plaisir. Le comte de Fuentès mourut à Madrid le 13 mai 1776, âgé de 52 ans.

devancé d'un jour, j'avais appris le changement du ministère, et je n'avais appris rien de plus que ce que je savais, lorsqu'on créa contrôleur-général M. de Turgot[1]. De grâce, relisez cette lettre que je vous écrivis alors[2].

Je vois que M. de Sartine va devenir le pilote de l'État[3]; *beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Vous-même, madame, à présent que vous achetez une maison, vous aimerez bien plus l'architecte, qui vous en réparera les trous, vous fera quelques légers changements, que vous n'aimeriez l'illustre Perraut, qui vous la démolirait pour la rebâtir à neuf sur un dessin magnifique. Car vous voulez loger, vous sentez

1. Les réformes de Turgot avaient peu à peu ameuté contre lui tous ceux qui l'avaient d'abord soutenu, Maurepas le premier, qui se voyait complètement effacé, puis la famille royale, la Cour, enfin tous ceux qui se trouvaient atteints par les innovations du ministre. On poussa Malesherbes à se retirer, et quand on eut fait le vide autour de Turgot, on obtint du roi qu'il le renvoyât. « Ah! s'écria Voltaire, quelle funeste nouvelle j'apprends! La France aurait été trop heureuse! que deviendrons-nous? je suis atterré ».— Maurepas prit aussitôt le titre de chef du Conseil des finances, et il appela au contrôle-général l'intendant de Bordeaux, M. de Clugny. Peu de temps après une déclaration royale rétablit l'*ancien usage pour les réparations des chemins*, c'est-à-dire la corvée. On rapporta également l'édit qui supprimait les maîtrises et les jurandes. On interdit les *Éphémérides du Citoyen* de l'abbé Baudeau, qui fut exilé en province avec l'abbé Roubaud. — Galiani ne pouvait que se réjouir de voir la défaite de la secte économique, qu'il détestait si cordialement.

2. Voir la lettre du 17 septembre 1774, qui, en effet, est une véritable prophétie.

3. M. de Sartine était ministre de la marine.

que la vie est courte, et qu'il est toujours vrai, ce trait philosophique d'Horace : *Quid brevi fortes jaculamur ævo multa?* Enfin Sartine est le seul qui n'a point fait de grands édits, qui n'a pas demandé des lits de justice, et je parie pourtant que son département est en bien meilleur état qu'il n'était auparavant. Il est donc le seul qui connaisse les hommes, et le vrai bonheur qu'on peut leur procurer. Turgot aura reculé le bien d'un demi-siècle. Il aura ruiné la secte économique : et voilà tout ce qu'il aura fait de bon. Morellet sera bien étonné, étant honnête homme autant que son chef, de se trouver encore plus détesté que les Terray, etc. : mais il ignore que les fripons malheureux ont un parti, et que les honnêtes gens n'en ont aucun, Ricci[1] avait un parti ; Silhouette[2] n'en avait point. Aimez-moi. Mille choses à madame de Belsunce. Adieu.

1. Supérieur général des Jésuites.

2. Contrôleur des finances, né en 1709, mort en 1767. — Il commença quelques réformes, mais ayant voulu diminuer les dépenses personnelles du roi et établir de nouveaux impôts, il perdit tout crédit et fut obligé de quitter son poste au bout de huit mois. Il occupa beaucoup le public pendant son ministère, et, après sa chute, tout ce qu'ordonnait la mode était *à la silhouette*.

CXLIX

A LA MÊME

Naples, 15 juin 1776.

Je suis sans lettres de vous depuis deux semaines. Je crains que ce ne soit politique! Après m'avoir donné sèchement la nouvelle du changement du ministère, vous avez voulu me taire la glose, n'est-ce pas? Moi, plus honnête homme que vous, je vais vous écrire franchement tout ce que je sais de madame la duchesse de Chartres, qui nous est arrivée hier au soir, et qui a dîné ce matin avec le roi et la reine. Des gens qui sont venus de Rome nous ont rapporté que là elle voulait être rentrée chez elle à neuf heures, pendant que les sociétés à Rome, en été, commencent à onze heures du soir. Lorsqu'on lui montra Saint-Pierre, elle courait comme un lévrier, sans s'arrêter à rien, disant toujours : *C'est charmant*, entre ses dents, sans rien fixer; enfin elle fixa le tombeau de la reine Christine, et, après l'avoir regardé longtemps, elle dit : *Comme elle est mal coiffée!* et s'en alla. Ce trait est si original et si neuf, que je n'ai pu vous le

laisser ignorer. Ce matin elle a pensé mettre en émeute les rues. Il a fallu ôter les coussins à la plus haute voiture de l'ambassadeur, pour que sa coiffure y entrât. Le roi a fait des efforts incroyables pour s'empêcher de rire. Je suis très pressé d'aller ce soir au théâtre, pour voir le succès de cette nouveauté[1]. Ah! jusqu'aux maitres d'hôtel des philosophes causent des séditions dans les États?

Je n'ai aucune nouvelle du voyageur depuis Pâques; donnez-en-moi, si vous en avez.

J'ai reçu le paquet de la toile de coton; il y en avait trois coupons. Les deux sont excellents; mais un troisième coupon ne vaut rien. Assurément, vous y aurez apporté tous les soins. Il faut donc dire que le commerce de la compagnie des Indes est si florissant qu'il n'y a pas à Paris de quoi faire douze chemises de toile de coton. Qu'en dit-il l'abbé Morellet?

1. Extrait d'une lettre de Gênes du 20 mai. « Madame la duchesse de Chartres a d'abord désolé ici toutes les femmes qui se piquent de se parer à la Parisienne; cette princesse, qui voyage sous le nom de comtesse de Joinville, n'a paru les premiers jours qu'en demi-grand bonnet : ce qui a fait triompher les maris, ennemis des coiffures hautes et des panaches; ils ont représenté à leurs moitiés qu'elles ne pouvaient mieux faire que de se conformer à la façon de se coiffer de notre première princesse du sang. Mais celle-ci s'étant mise *in flocchi* et ayant arboré les plumes, l'allégresse a été universelle chez les dames, et, dès le lendemain, les banquiers ont eu pour 50,000 livres de commission en plumes à faire venir de France. » (Bachaumont.)

Est-il bien content de sa liberté? Trouve-t-il agréable jusqu'à la liberté de renvoyer les ministres?

A propos, le margrave de Bareith m'a mandé de sa résidence, qu'étant à Paris, il avait chargé son banquier de m'expédier douze bouteilles d'encre parfaite. Je n'en ai reçu aucun avis de Paris, si ce n'est que M. l'ambassadeur Clermont m'a dit qu'on voulait le charger de cette caisse, et qu'il ne voulut pas s'en charger. J'aurais pourtant très besoin de cette encre. Voyez à engager ce banquier à me l'expédier au plus vite.

Puisque la rencontre de la toile pour chemises est si difficile, soyez à la vedette, s'il s'en présente, et achetez-en-moi, à votre aise et lorsque vous la rencontrerez, une autre douzaine. Vous avez bien du temps pour cela, et au départ de quelque Nonce ou autre, vous me l'expédierez.

Mille choses à madame votre fille. Adieu. Aimez-moi en dépit de l'absence. C'est aujourd'hui le jour précis qu'en 1769 je vous quittai. Ah! quel souvenir!

CL

A LA MÊME

De Somme, 29 juin 1776.

Vous voyez, ma chère dame, par l'endroit d'où je vous écris, que je suis hors de Naples; et, par conséquent, bien peu à mon aise surtout pour épistoliser. Mais il faut vous écrire 1° pour vous dire que la lettre du 27 mai, dont vous faites mention, est précisément celle des vôtres qui s'est égarée; et je doute fort que ce soit dans cette lettre égarée que vous m'ayez mandé la mort de mademoiselle de Lespinasse, car Grimm me la manda de Venise, et, dans votre lettre du 3 juin, vous ne m'en disiez mot. Le plus agréable pour moi serait d'apprendre que Grimm m'avait mandé une fausse nouvelle.

Madame la duchesse de Chartres nous a quittés. Si M. de Genlis [1], qui la dirigeait, eût été un peu

1. Le comte de Genlis, marquis de Sillery, mari de la célèbre madame de Genlis, gouvernante des enfants du duc d'Orléans. Il était capitaine des gardes de M. le duc d'Orléans. C'était un brillant causeur, plein d'esprit. Il ne fut pas le modèle des

moins lésineux, il n'y aurait eu rien à désirer sur le succès qu'elle a eu ici. Mais la dépense qu'elle a faite a été si incroyablement mince, que, si je vous la disais, vous seriez étonnée. Les dames de sa suite marchaient en habits rapetassés (c'est au pied de la lettre) et leur attirail était quelque chose de gueux, qu'on ne saurait aisément décrire [1]. Voilà une grande preuve d'amitié que je vous donne, en vous mandant de telles nouvelles avec tant de candeur.

maris, mais madame de Genlis, si l'on en croit les mémoires du temps, sauf les siens, ne se piquait pas d'une constance à toute épreuve.

1. Madame de Genlis explique de son mieux, dans ses *Mémoires*, cet attirail mesquin ; reste à savoir si l'explication est vraie : « Nous arrivâmes à midi et en passant dans la rue de Tolède, rue qui est aussi peuplée que la rue Saint-Honoré, on nous vola deux porte-manteaux, qui contenaient des habits de livrée de nos gens, et tous nos paniers de robes parées. Comme nos courriers étaient en avant, nous ne nous en aperçûmes pas, et les passants de la rue, trouvant apparemment cette action fort simple, ne nous donnèrent pas le moindre avertissement. Nous fûmes fort embarrassées parce que nous avions besoin de nos paniers pour être présentées le lendemain matin. L'ambassadeur en emprunta pour nous à des dames de sa connaissance, mais ces paniers étaient beaucoup plus grands que les nôtres, de sorte que nos robes se trouvèrent très raccourcies, et nous parûmes à la cour fort ridiculement habillées. L'ambassadeur conta notre aventure ; on en rit beaucoup, et le roi dit à l'ambassadeur qu'il nous ferait restituer nos paniers et qu'il fallait qu'il s'adressât pour cela, de sa part, à un homme de justice qu'il lui nomma. On fit comparaître le chef de la bande qu'on connaissait fort bien et il restitua gratuitement les paniers ; mais il fallut payer pour les habits de livrée, car le roi n'avait pas donné d'ordre à leur sujet. »

Votre lettre est charmante en ce qu'elle me parle beaucoup de vous et de votre famille, et bien peu des affaires politiques.

Gleichen, après avoir pris congé de tout le monde, et s'être muni de passeports, est resté; et il est fort content d'avoir une fois pu vaincre son irrésolution; aussi, à l'instant, il s'est mieux porté. Adieu; il faut aussi que je vous quitte brusquement, comme vous dans votre lettre.

CLI

A LA MÊME

Naples, 6 juillet 1776.

Cette semaine, je n'ai point de lettre de vous; je suis assez tranquille sur votre santé, et cependant cette privation me chagrine. Il n'y a pas d'argent que je dépense avec plus de plaisir que ces trente cinq sols par semaine pour vos lettres, qui ne disent rien pour la plupart. Mais une lettre qui ne dit rien, est toujours une lettre qui dit qu'il n'y a rien à dire, et le silence dit tout et rien en même temps : et voilà un propos obscur qui ne vaut rien.

Moi aussi je ne vous mande jamais rien; mais qu'importe; j'écris, et ce soir je suis dans ce cas. Que vous dirai-je ? Que les galères de Malte sont ici, qu'il y a dessus force chevaliers français, jeunes étourdis; que M. Bérenger [1] va partir, et que si vous le voyez à Paris, il vous parlera beaucoup de moi; qu'hier au soir, chez l'Ambassadeur de France, on exécuta un *Te Deum* composé par un jeune maître de musique français, qui est ici, et que ce *Te Deum* est peut-être le premier qu'on ait chanté *sans avoir remporté victoire.*

Vous dirai-je que Paesiello nous a donné un opéra bouffon d'une musique tellement supérieure, qu'elle a engagé les souverains à aller à son petit théâtre l'entendre, événement nouveau depuis l'établissement de la monarchie chez nous [2] ? Vous dirai-je qu'hier le roi est allé en procession avec la reine, les seigneurs et les dames de sa cour, gagner le pardon du jubilé [3].

1. M. de Bérenger était attaché à l'ambassade de France à Naples. Madame de Saussure en parle souvent dans son voyage.

2. Le titre de cet opéra est : *Dal finto il vero.*

3. « Dans cette fête, écrit le prince Grégoire Orloff, se déploie en liberté le goût de la nation napolitaine pour tout ce qui est faste. Il n'est pas un noble, pas un bourgeois qui ne vienne s'y montrer, et dans sa plus belle voiture, et dans ses plus beaux habits. On ne voit qu'or, broderies et brillants. Le roi, les princes et tous les grands officiers de la cour assistent à cette fête dans des voitures de gala fort antiques, qui ne sortent guère que ce jour-là. Le carrosse du roi est surmonté d'une immense couronne d'or et d'un si grand amas de plumes blanches, qu'en le voyant, on se croit transporté dans l'ancien Mexique, au

Voilà bien des nouvelles et bien intéressantes. La plus intéressante est pourtant que je commence à respirer sur mes affaires domestiques, et que je me porte bien; du moins il me paraît ainsi. Bon soir; mille respects à madame de Belsunce et à mes amis. Vous avez rétabli M. Lenoir [1] : j'en suis charmé.

N'oubliez pas les bouteilles d'encre que le margrave de Bareith devait me faire envoyer par son banquier de Paris.

Pérou, et assister au triomphe de Montezuma. » Madame de Saussure décrit également cette procession. « Mon mari revint me prendre, et il me plaça dans ma belle chaise à porteur, toute d'or et de glace, comme le dit ma fille. J'avais deux porteurs en livrée, mon mari marchait à côté de la chaise; nous en avons rencontré beaucoup, c'est étonnant la magnificence qu'on étale pour cette occasion, le nombre des coureurs, des laquais, des pages, des gentilshommes, qui suivent et précèdent tous dans des habits de livrées neuves et brillantes; la princesse de Ferolite; chez qui nous allions voir la procession, nous a très bien reçus. Je ne pouvais m'ôter du balcon; cette place de l'Arco du Castel, avec la foule qui la remplissait, la quantité des chaises, et de leur suite, faisait un effet brillant et singulier; enfin la procession a passé, elle est en vérité superbe; le roi, la reine, précédés de tous leurs gardes, suivis de toute la cour, leur maison, les officiers de presque tous les régiments, vont visiter à pied cette église, etc. »

1. Il avait remplacé M. de Sartine comme lieutenant de police; Turgot le fit destituer après les émeutes occasionnées par la cherté des blés.

CLII

A LA MÊME

Naples, 20 juillet 1776.

Vous avez raison, madame; une petite lettre de votre main équivaut à une très bonne nouvelle; aussi je suis content de ce courrier. Cependant vous parlez des chagrins que vous causent les absents. Ah! si je commençais à vous parler de ceux que causent les présents, il me faudrait vous parler de cinq sœurs, trois nièces, un neveu, la femme et les enfants de ce neveu, une tante maternelle et sa famille, les maris de mes deux nièces, ma belle-sœur, son mari, sa mère, et puis à peu près trente cousins et une centaine de parents plus éloignés. Il est vrai, au pied de la lettre et sans exagération, que tout ce monde est sur mes bras; tous ont recours à moi; aucun n'est en état ni en charge à m'appuyer, à me faire quelque bien, à m'étayer : tous me pèsent; tous, à mon neveu près, sont dévots à brûler; et tous, y compris mon neveu, sont ennuyeux à périr. Toujours quelqu'un de cet essaim de parents dîne avec moi ou vient loger chez moi. Ils m'ôtent la solitude

sans me donner la compagnie. Je ne me suis étendu sur cela que pour vous consoler et vous prouver que, à la santé près (qui est un grand article), mon état est bien pire que le vôtre, et pour vous faire convenir qu'il n'y a rien de bon dans le meilleur des mondes possibles. Ah ! si le bon Dieu eût voulu créer un monde impossible, comme nous y serions heureux !

Je vous remercie de m'avoir mandé un excellent mot de Caraccioli que je n'ai communiqué à personne. Il paye la punition d'avoir voulu ménager et même chérir cette engeance économistique, qui s'est avisée, pour flatter leur feu Turgot, de publier sur les gazettes un bon mot de lui, qui lui a fait, en Italie et ici, grand tort à la réputation de discrétion qu'un ambassadeur doit soutenir en parlant des affaires des souverains. Je le plains, mais en même temps je lui dirai : que diable allait-il faire dans cette galère ?

L'ambassadeur de France est tout à fait aimable. Il réussit ici mieux qu'aucun autre, même mieux que Breteuil. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

L'Hôtel-Dieu, placé aux Invalides, est la meilleure chose qu'on eût pu imaginer. Il fallait un bel incendie pour opérer ce bien, tant il est vrai que la lumière fait des progrès (à ce que disent les économistes). Quelle lumière que celle d'un incendie[1] !

1. L'Hôtel-Dieu avait été détruit en partie par un incendie terrible qui éclata dans la nuit du 30 décembre 1772 et dont on

Vous ai-je mandé le service essentiel que m'a rendu la chaise de paille? Il a fait acheter par l'impératrice de Russie le cabinet de livres et d'estampes de mon frère, au prix de l'estimation que j'en ai demandé [1]. Le service consiste en ce que je me suis vengé par là de mes aimables compatriotes qui le voulaient acheter pour rien.

Adieu. On m'interrompt; et c'est le frère du mari de ma nièce qui arrive, après avoir visité les églises du jubilé : ne vous l'avais-je pas dit?

ne put se rendre entièrement maître qu'au bout de plusieurs jours. Depuis cette époque les ruines de ce bâtiment étaient demeurées sans réparations et il était sans cesse question de le rebâtir ailleurs, ce qui n'eut pas lieu; on le reconstruisit sur son ancien emplacement.

1. Son frère, le marquis Bernard Galiani, s'était occupé toute sa vie d'une édition complète de Vitruve, avec planches; il la publia peu de temps avant de mourir. Sa bibliothèque se composait surtout de livres d'architecture, et l'impératrice Catherine les aimait beaucoup. Elle écrivait à Grimm : « 29 juin 1776» « La lettre de l'abbé Galiani est charmante; son envoi de livres me fera grand plaisir, car je raffole des livres d'architecture; toute ma chambre en est pleine et je n'en ai jamais assez. » Et quand l'envoi fut arrivé : « La bibliothèque de l'abbé Galiani m'amuse souvent; une heure avant mon dîner, je vais lui rendre visite, et là, comme les petits enfants, j'en examine les feuilles gravées, afin d'emporter le miel dans ma ruche; quant aux reliures je n'y regarde jamais, cela m'est fort indifférent. J'enverrai à l'abbé Galiani une médaille qui lui servira de portrait. »

CLIII

A LA MÊME

Naples, 27 juillet 1776.

Je n'ai point de lettre de vous, madame, cette semaine, et je n'aurais rien à vous mander, si ce n'est l'état de désespoir où me met la mauvaise encre qu'on trouve ici. En vérité c'est la plus grande des raisons que j'ai de ma paresse à écrire. Ce bon Margrave de Bareith m'en voulait expédier de Paris ; il en a chargé son agent, et il a eu la bonté de m'en informer. Moi je l'ai remercié, et cependant l'encre n'est pas arrivée. Je rougis d'écrire au Margrave et de lui porter mes plaintes sur cette *lésine* de son agent, qui, pour rencontrer peut-être l'occasion d'envoyer les bouteilles sans frais jusqu'à Marseille, me fait attendre désormais six mois. De grâce, aidez-moi à recouvrer cette encre. Criez, pestez, écrivez, grondez, cherchez, faites en sorte que j'aie de quoi écrire, si l'envie m'en prend. Vous y gagnerez, vous la première, je vous en assure.

Paesiello, notre grand compositeur, est pris au service

de la Russie [1], et part d'ici après-demain. Il sera d'une grande ressource à Grimm cet hiver, car il raffole de sa musique, et avec raison. Moi et Gleichen nous éprouvons beaucoup de peine du départ de cet homme de talent et de génie, qui, en outre, est fort aimable. Vous le verrez à Paris, peut-être dans trois ans d'ici.

Aimez-moi ; et lorsque j'aurai une meilleure encre, je vous promets de plus longues lettres. Adieu.

CLIV

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

29 juillet 1776.

C'est certainement, mon charmant abbé, une correspondance unique que la nôtre; nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose, sinon :

1. Paesiello avait débuté au théâtre de Bologne par la *Pupilla*, qui eut un éclatant succès. L'impératrice Catherine, qui voyait dans la correspondance de Galiani tout le bien qu'il pensait de ce compositeur, songea à se l'attacher et lui offrit un traitement de neuf mille roubles, avec maison de ville et de campagne. Paesiello accepta et passa neuf ans en Russie ; puis il vint en France et retourna mourir à Naples.

Je me porte bien, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc., et nous sommes contents de nous comme des rois : nous nous trouvons de l'esprit comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris : il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons. Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité*, et pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets, non à travailler, mais à penser; et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes dialogues sur l'éducation. Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête.

Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille, depuis la naissance jusqu'à la mort, pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre; et puis je me suis demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous [1]. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui, au lieu de résoudre le

1. Voir la lettre du 12 octobre 1776.

problème, m'a dit : « Lisez un livre de Bordeu [1] qui vient de paraître... » Lire! moi, lire! ai-je dit; jamais. Des faits, tant qu'on voudra; mais en fait de raisonnement, je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai tout ce que je ne sais pas. En vérité, l'abbé, il y a des moments où je suis assez folle et assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout à fait deviné, à moi toute seule, la réponse à ma première question. J'ai bien dit : c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (à qui vous devez toujours une réponse, par parenthèse); il m'a dit : « J'y ai rêvé plus d'un jour; c'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant, qui le subjugue, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. » Il m'apporta un exemple; mais je ne peux pas vous le dire, vous le devinerez. Il naquit trois enfants jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois; ils étaient imbéciles, féroces, sauvages; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point de perfection, et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe? devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfants n'étaient absolument

1. Théoph. de Bordeu, docteur en médecine (1722-1776).

propres qu'à une chose; et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes....

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux; ils n'ont ni la peur de mourir, ni l'amour des richesses; ils n'en ont pas même le besoin [1].

Eh! mon Dieu! je laisse trotter mon imagination, et je ne vous dis pas que notre excellent gros curé, que vous n'avez sûrement pas oublié, vous demande si vous ne pourriez pas lui procurer une lettre de recommandation pour le prélat Philomarini, qui vient comme vice-légat à Avignon, où réside notre bon pasteur. C'est simplement dans la vue d'en être distingué; car il est heureux, à son aise, et n'a rien à lui demander, et vous savez qu'il s'appelle l'abbé Martin [2].

J'ai déjà sommé tous les banquiers de Paris d'avoir à me déclarer lequel d'entre eux est celui par excellence du Margrave de Bareith..Il n'y en a plus que

1. Voir l'appendice XX.

2. L'abbé Martin est l'ancien curé de Deuil, dont il est souvent question dans les lettres de Galiani et de Diderot. C'était un homme excellent et d'une grande tolérance.

deux à interroger sur faits et articles : car jusqu'à présent mes recherches ont été vaines; mais de ces deux banquiers, l'un est en campagne, l'autre a perdu sa femme, et est plus triste et plus noir que l'encre que nous réclamons. Il ne serait pas poli d'aller faire cette recherche subitement. Il faudra donc laisser passer encore cet ordinaire sans vous donner satisfaction.

Adieu, adieu, mon cher abbé, voilà une des plus longues lettres que j'aie écrites depuis deux ans. Je vous embrasse.

CLV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 10 août 1776.

Votre lettre, madame, cette fois est tout à fait dans le style récréatif. Vous vous portez bien au point que vous craignez de vous porter guignon, en vous en vantant trop. Ne vous l'avais-je pas dit? L'ennui engraisse. Depuis que tous vos amis sont morts ou absents, que vous êtes dans une solitude parfaite, vous crevez de santé : jugez donc combien je dois être plus gras que vous.

Je me suis amusé des nouvelles d'alarmes de guerre que vous me mandez; nous qui devrions être aussi alarmés que vous, nous ronflons du plus profond sommeil : et soyez bien sûre, mais très sûre, qu'il n'y aura pas de guerre entre l'Espagne et le Portugal [1]. Profitez donc du jeu des actions et des effets royaux sur cette certitude. Il est vrai que le roi actuel [2] de Portugal étant très malade, on ne saurait prédire au juste les idées et le système de son successeur; mais toujours il y a à parier qu'il sera aussi pacifique que son frère, et qu'il sera plus embarrassé des affaires intérieures qu'on ne l'imagine [3].

Vous ne m'aviez pas mandé la mort du pauvre docteur Roux [4], ni celle de mademoiselle de Lespinasse. Je crains pour la vie de d'Alembert; il faudrait l'engager à un voyage d'Italie [5].

1. La guerre eut lieu et le Portugal opposa la plus énergique résistance à toute l'armée espagnole, appuyée d'un corps auxiliaire français. Détail incroyable, s'il faut en croire Gleichen, l'armée espagnole était arrivée aux frontières du Portugal et on avait oublié... la poudre! On en envoya chercher à Bayonne!

2. Joseph de Bragance.

3. Le frère du roi était dom Pedro.

4. M. Roux, docteur régent de la Faculté, rédacteur du *Journal de Médecine*. Il s'empoisonna lui-même en faisant des expériences sur l'arsenic.

5. D'Alembert était l'ami intime de mademoiselle de Lespinasse et il ressentait pour elle une passion qui ne s'éteignit qu'avec la vie. On sait qu'ils demeuraient ensemble depuis la maladie qui avait failli enlever d'Alembert.

Je vous ai mandé le bienfait de Grimm, de m'avoir fait vendre le cabinet de livres de mon frère. A présent il ne me reste que les tableaux et les instruments mathématiques. Parmi ces tableaux, il y en a une douzaine de jolis, qui ne sont pas fort grands; pourrais-je me flatter de les débiter à Paris, ou faut-il que je me retourne aussi du côté de la Russie? Écrivez-moi quelque chose sur cette question que. je vous fais, et qui m'intéresse infiniment.

Aimez-moi. On m'appelle. Adieu. J'embrasse Émilie, que je ne connais que par ses dialogues. Adieu.

CLVI

A LA MÊME

Naples, 18 août 1776.

On le voit bien que vous faites de grands progrès vers la *robusticité* : mais vous diriez que j'en fais à grands pas vers la *rusticité*, si je ne répondais pas à votre charmante lettre. Je n'en ai pourtant ni le temps ni l'envie. Cependant il faut répondre.

Pour l'affaire de mon encre, vous avez pris le chemin le plus long; voici quel aurait été le plus court.

Il aurait par exemple fallu trouver quelqu'un qui fût en correspondance avec mademoiselle Clairon (soit Marmontel ou autre), et lui faire écrire que Galiani se plaint à Naples, qu'après avoir reçu une très gracieuse lettre du margrave, qui lui mandait avoir chargé son banquier à Paris de lui envoyer douze bouteilles d'encre, et après l'en avoir remercié très humblement, il n'avait rien reçu. Mademoiselle Clairon aurait tout arrangé d'abord. Pour moi, je n'ose pas importuner le margrave pour une pareille bagatelle avec une seconde lettre, et je crois que vous en feriez autant à ma place. Voilà donc le chemin qu'il faut prendre pour terminer cette affaire.

Je vous ferai très bien l'affaire de notre gros curé; mais il aurait fallu me donner plus de détails sur lui, sur le lieu de sa cure, sur ce qu'il pourrait obtenir, etc. Si je ne fais autre chose que de dire qu'il s'appelle Martin, on le prendra pour l'ennemi de Pangloss dans *Candide*.

Sur votre question, des animaux et des hommes et de leur perfectibilité, je vous écrirai une autre fois : car pour à présent je suis interrompu. Adieu.

CLVII

A LA MÊME

Réponse à une infinité de numéros.

Naples, 21 septembre 1776.

J'ai été malade, ma chère dame; j'ai été affairé; j'ai été plongé dans l'ennui, le chagrin, le dégoût: voilà les causes de mon silence depuis trois ou quatre semaines. Vos lettres m'ont réjoui, vivifié même, mais pas au point de pouvoir vous le dire. Je vous répondais le vendredi en vous lisant, et quelles réponses! Mais je retombais dans la paresse le samedi, qui se passait sans vous répondre. Aujourd'hui, j'ai fait défendre ma porte, et j'en avais le droit, car c'est un jour de fête, et je me suis acharné à vous couler à fond une réponse. D'abord, je vous remercie d'une recette d'encre que vous oubliâtes d'inclure dans la lettre qui m'en parlait, et qui vint dans la suivante. Mais grand Dieu! si je savais faire de l'encre, si l'on en savait faire ici, je n'en aurais pas demandé à un prince souverain. Ces recettes sont aussi vieilles que l'encre; cependant on en fait de bonne et de mauvaise, selon

les pays, sans que la recette de la bonne ait jamais été un secret. Or, persuadez-vous bien que la cause la plus forte et la plus vraie, que j'aie à présent de ne pas écrire volontiers, est la mauvaise encre. Si vous prenez intérêt à cela, tâchez d'y remédier, et je vous ai dit le comment s'y prendre avec le margrave.

La lettre où vous me mandiez le malheur de la perte de mademoiselle de Lespinasse s'est égarée, et je m'en étais douté comme je vous l'ai mandé.

Votre dernière me parle du malheur de madame Geoffrin; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle vivra encore quelque temps en languissant, mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris.

M. de Clermont, hier au soir, m'étonna et me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de madame Geoffrin, avaient été causées par des excès de dévotion, qu'elle avait commis pendant le jubilé[1]. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur cette

1. Madame Geoffrin, qui toute sa vie avait fréquenté les philosophes athées, ne se piquait pas de sentiments religieux très prononcés. Il en fut autrement dans les dernières années de sa vie. (Voir l'appendice X.) Elle poussait l'attention pour ses amis jusqu'à pourvoir à leurs derniers moments, ne voulant pas qu'on puisse dire qu'ils étaient morts sans confession; elle avait dans ce but un capucin fort accommodant. « Quand ses amis font les mutins, dit Laharpe, elle se charge de les réduire et en est toujours venue à bout. »

étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux ; il s'agit de vider tout le sac du savoir ; et l'homme voudrait savoir ; de nier ou de douter toujours et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. Quel vide affreux ! quel rien ! quel effort ! il est donc démontré que la très, très grande partie des hommes (et surtout des femmes dont l'imagination est double, attendu qu'elles ont l'imagination de la tête et l'imagination de la matrice), ne saurait être incrédule, et celle qui peut l'être, n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persécuter les vrais incrédules : et je vous ajouterais qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fanatiques, fondateurs de sectes, qui pourraient être suivis. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une foule, et d'abord tout le monde le suit. L'incrédule fait bien plus. C'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de sa corde. Il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et per-

sonne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. *Ergo* madame Geoffrin devait finir par un bon jubilé. Q. C. B.

Je vous souhaite de finir de même : ce n'est pas un mauvais souhait pour votre santé. Vous me direz que c'est vrai ; mais que ce n'est pas non plus un joli compliment à votre esprit; j'en conviens. Mais qu'est-ce que vaut l'esprit, vis-à-vis de l'estomac?

Je vous ai tenu parole. Voilà une longue lettre, je pourrais l'allonger par les compliments de Gleichen, qui m'en charge toujours.

Pourquoi ne pas m'envoyer vos couplets? Quelqu'un arrivera qui me les expliquera. Adieu. Lorsque vous le pourrez, envoyez-moi des nouvelles publiques : c'est ma passion à présent que la Gazette.

CLVIII

A LA MÊME

Naples, 5 octobre 1776.

Madame, deux semaines sans lettres de vous! cela serait tourmentant; mais je suis si persuadé que vous ne le faites que pour me punir de mon silence, que je suis tout à fait tranquille sur l'état de votre santé. Mon silence est criminel, car plus je suis navré de chagrin et

d'amertume, plus je devrais vous écrire pour me soulager. Cependant je ne le fais pas, parce que le temps me manque autant que le cœur.

Je vous écris ce soir pour vous donner un embarras auquel je n'ai pu me refuser. Un homme de mes plus chers amis d'ici (c'est beaucoup dire d'un pays où je n'en ai guères) me demande de lui faire venir de Paris deux exemplaires de l'ouvrage de M. d'Egly[1], *Histoire des Rois des Deux-Siciles de la Maison d'Anjou.* Voudriez-vous vous donner la peine de les faire acheter, reliés passablement au moins, et de les envoyer à Marseille, soit à quelque négociant, ou à M. de la Rosa, consul d'Espagne, pour me les faire tenir par la voie de mer? Je payerai votre dépense comme vous jugerez le mieux, et le mieux serait que je la payasse ici à M. l'ambassadeur.

Aimez-moi; excusez-moi. Je dois mener au spectacle ma nièce non mariée et sa mère : ceci n'est-il pas bien amusant? Une autre est accouchée hier d'une fille. Quels vrais plaisirs que la naissance d'une foule de sots et de sottes futurs, qu'il me faudra marier aussi.

Ah ! quel plaisir au sein de sa famille !

1. Charles-Philippe de Monthenault d'Egly (1696-1748), membre de l'Académie des Inscriptions. « Son *Histoire des rois des Deux-Siciles, de la Maison de France* (Paris, 1714, 4 vol., in-12°), renferme tout ce que cette monarchie offre d'intéressant depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Le style en est pur, la narration claire, suivie et naturelle. » (*Éloge d'Égly*, par Bougainville.)

CLIX

A LA MÊME

Naples, 12 octobre 1776.

Vous en parlez bien à votre aise, ma chère dame, vous me grondez de ce que je ne vous ai point répondu sur la perfectibilité des bêtes, et sur la perfectibilité des arts et métiers dans les mains des économistes. Si vous saviez dans quel anéantissement d'esprit, de goût, d'existence morale je suis tombé, au lieu de me gronder, vous me plaindriez :

1° Les affaires de mes nièces ne sont pas réglées; et, par une ingratitude dont il y a peu d'exemples, le mari d'une de mes nièces plaide contre moi.

2° Le pauvre Militerni, qui servait en France et qui m'aidait à me ressouvenir de Paris, est à l'agonie, et sans espoir de rétablissement de son hydropisie.

Ce n'est pas tout : j'ai perdu un cheval, et ma chatte angola se meurt. Peut-on vous verbaliser politique et métaphysique dans cet accablement de disgrâces?

Au reste, puisque vous le voulez, je vous dirai que sur l'article des bêtes, je vois qu'on commence par

tenir pour sûr ce qui est très douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent vient par instinct, et n'est pas passé par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou pour mieux dire de l'herbe, comme ils font à présent ? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnements à perte de vue sur un fait faux ou douteux ? Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très forts qu'elles sont perfectibles; mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle ; ainsi le changement qu'ils auront subi dans ce temps est imperceptible. Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité : car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grande progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans, et Dieu sait combien de temps avant, on n'avait fait que de vains efforts. Si une race asiatique n'avait pas passé en Europe et en Afrique, et si d'Europe elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du globe, l'homme ne serait encore que

le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes : ainsi, la perfectibilité n'est pas un don de l'homme en entier; mais de la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue, et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro caüsâ*, erreur la plus commune de la logique. Tout tient aux races; la première, la plus noble des races, vient naturellement au nord de l'Asie. Les Russes y tiennent de plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinq cents. En avez-vous assez pour ce soir?

Aimez-moi; plaignez-moi bien fort, et croyez-moi encore plus fort tout à vous.

CLX

A LA MÊME

Naples, 19 octobre 1776.

Puisque la galanterie du margrave se réduit (à ce que vous me mandez) à m'avoir fait acheter dans Paris douze bouteilles d'encre pour y rester, pendant que je

suis à Naples, et que ce digne banquier du margrave, M. Rieder, entend que l'ordre de ne pas causer des frais soit relatif au margrave, et non pas à moi (comme tout le monde l'aurait entendu), je vous prie de voir d'abord s'il m'a acheté de cette encre fameuse qu'on vend à l'enseigne de *la petite vertu*. Si c'est de celle-là, je vous prie de m'en envoyer la caisse à Marseille, adressée au consul d'Espagne, et je vous rembourserai des frais de transport. J'ai le plus grand besoin du monde d'avoir de bonne encre. Votre recette est inexécutable à Naples ; ainsi, lorsqu'une chose est nécessaire, il faut passer par-dessus toutes les difficultés. Si la caisse était trop grande et trop dispendieuse avec douze bouteilles, envoyez-en-moi la moitié, et j'en aurai encore assez pour le reste de ma vie. Au reste, je ne saurais me persuader que le margrave ait entendu que je dusse payer les frais du transport jusqu'à Naples. Le présent ne consiste qu'en cela : car ces bouteilles sont à un très bas prix, à ce qu'il me paraît.

Autre commission. Lorsque je partis de Paris, j'emportai avec moi seize volumes du recueil général des Voyages de M. l'abbé Prévôt, traduit de l'anglais : il en a paru ensuite jusqu'à vingt-deux, si je ne me trompe[1]. On me demande ici de chaque volume à

1. Il n'en existait que 19 volumes à l'époque où écrivait l'abbé Galiani ; le 20e et dernier volume a paru en 1789.

peu près dix-huit ou vingt livres, non relié. Faites-moi le plaisir de calculer si, en achetant à Paris, brochés, ces six volumes, et comptant les frais de transport, je pourrais épargner quelque chose de dix-huit ou vingt livres par volume qu'on me demande ici; et si cela est, et que le libraire ne fasse pas difficulté à vous les vendre, je vous prie de me les envoyer dans la même caisse où vous mettrez les deux exemplaires de l'histoire du royaume de Naples par M. d'Egly, dont je vous ai parlé il y a deux semaines. Trêve aux commissions[1].

Je suis fâché de la mort de madame Trudaine; cependant, depuis que j'ai appris qu'on a calculé qu'il meurt les trois pour cent, année commune, des vivants, il me paraît que chaque personne qui meurt, contribuant de son côté à remplir cette fatale dette des trois pour cent, elle en décharge les vivants, et par conséquent chaque mort donne un degré de probabilité de vie de plus à ceux qui restent. D'après ce joli calcul, j'ai trouvé qu'il y avait des personnes à Paris dont la vie m'intéressait plus que celle de madame Trudaine, et je suis bien aise du degré de probabilité de plus à la vie qu'elles viennent de gagner : ce qui me fâcherait, ce serait la naissance de votre petit-fils; car chaque personne nais-

1. Il ne faut pas s'étonner de la parcimonie qu'apporte Galiani dans les moindres détails; il avait des charges nombreuses, un grand état de maison, auxquels sa fortune suffisait à peine.

sante ôte ce degré de probabilité : mais, comme il est né à Fribourg, je le mets dans la rubrique des vies fribourgeoises, et ne m'en inquiète pas.

Je suis ravi de l'état où vous avez vu le prince Pignatelli : il faut que les chagrins lui aient ôté le souvenir, car il m'avait promis de m'envoyer d'Espagne du tabac et du malaga, et n'en a rien fait : faites-l'en ressouvenir. Gleichen vous rend mille compliments.

CLXI

A LA MÊME

Naples, 2 novembre 1776.

Point de lettres de vous, ma chère dame, cet ordinaire ; et, d'une certaine façon, je dis tant mieux, car je suis honteux de ma paresse, et je suis enchanté de trouver des complices.

Je vous annonce avec plaisir qu'un banquier de Lyon m'a écrit qu'il avait déjà expédié le 16 octobre à Marseille la boîte avee douze bouteilles d'encre, par ordre du margrave, qui me parviendrait *franco*, du moins du port de terre. C'est à vous, en grande partie, que je dois l'acquisition de cette précieuse liqueur, dont vous

profiterez bien plus que si c'était du vin ou du Rosolio. Les premières gouttes vous en seront dédiées, n'en doutez pas.

Après quarante-deux ans, nous avons eu ici une espèce de changement dans le ministère. Le marquis Tanucci a été déchargé de ses départements [1], qu'on a donnés au marquis de la Sambucca, Sicilien ; et il est resté ministre d'État sans département. Il ressemblerait à M. de Maurepas, si le successeur était sa créature, mais il a été choisi par le roi à son insu, et cela fait une différence. Un événement pareil dans le pays de la léthargie et du sommeil (tel que le nôtre), en est un : cela ne fait rien à Paris. Cependant pour nous c'est beaucoup, et moi qui aime infiniment le fracas, le bruit, les changements, je suis enchanté du spectacle : cela m'a réveillé un peu de l'abattement où m'avait plongé la maladie déclarée incurable de ma chatte angola ; et je vois que ce monde n'est qu'une chaîne perpétuelle de plaisirs et de chagrins.

Embrassez-moi bien tendrement le prince de Pignatelli, et engagez-le à m'écrire ; mais surtout à m'envoyer du moins le tabac d'Espagne qu'il m'avait promis, et dont j'ai le plus pressant besoin.

Nous vous enverrons dans quinze jours Piccini avec

1. Tanucci, ministre des affaires étrangères à Naples, fut renversé par l'influence de la reine Marie-Caroline, qui voyait avec mpatience et jalousie l'empire qu'il avait sur l'esprit du roi.

sa femme, qui est une bonne personne, aimable, douce, chantant parfaitement bien, et qui vous plaira [1]. Pour lui, c'est une espèce de M. Duni : sa conversation ne vaut pas ses pièces, mais c'est un très honnête homme, et je vous le recommande très fort, en vous priant de le recommander aussi au baron d'Holbach, à d'Albaret, à la Briche, à votre mari, *et omni generi musicorum.* Aimez-moi ; demandez à Caraccioli pourquoi il ne m'écrit plus depuis six mois : est-il fâché contre moi ? et de quoi ? Adieu.

CLXII

A LA MÊME

Naples, 9 novembre 1776.

Votre numéro 21 serait admirable, puisqu'il est long, et que vous m'y annoncez un parfait état de santé. Il n'y a qu'un certain article sur la santé d'Émilie, qui ne vaut pas le diable. Vous voudriez des nouvelles de ma santé. Elle est à souhait à présent et par

1. Piccini avait épousé en 1756 Vincenza Sibilla, son élève dans l'art du chant ; elle joignait aux agréments de sa personne la voix la plus belle et la plus touchante.

raison. J'aime les grands événements, et nous en avons eu un ces jours passés, dont vous serez instruite. Il ne me fait rien à la vérité, ni en bien ni en mal, puisque je n'ai que fort peu à craindre et encore moins à espérer ; mais le plus grand bonheur de ma vie, étant la vue des grands spectacles, je suis heureux d'abord qu'il y en a, et je me porte à merveille.

L'encre du margrave est, à ce que je crois, déjà dans le port de Naples. Si elle est bonne, comme je l'espère, je ne ferai qu'écrire; et quelles lettres vous aurez !

J'ai aussi des lettres de Pétersbourg, du 1er octobre, qui m'annoncent le bonheur physique et moral du voyageur[1]. Il va posséder Paesiello, et se rassasier d'excellente musique.

Vous avez perdu un contrôleur-général[2], dont on ne dira dans l'histoire ni bien ni mal. Le successeur m'intéresse fort peu. En tout, je ne vois pas que vous puissiez avoir un grand homme; car le grand homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinis-

1. Grimm.

2. Après la chute de Turgot, on avait appelé au contrôle général M. de Clugny, intendant de Bordeaux. Il mourut en octobre 1776. On a défini son ministère : « Quatre mois de pillage dont le roi seul ne savait rien. » (*Mémoires* de Marmontel, t. II, p. 204.) Son successeur fut Taboureau des Réaux, ci-devant intendant de province et depuis conseiller d'État. Le roi lui adjoignit pour la partie des fonds M. Necker, le fameux banquier genevois.

sable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous rend insupportables autant les maux que les remèdes, vous voyez de quelle difficulté est de résoudre ce problème. Je crois, après y avoir longtemps rêvé, que le plus plat homme serait le plus grand homme de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut), en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). Turgot qui, sérieusement voulait guérir, a été culbuté; Terray, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré; un plat homme dirait tout ce que disait Turgot, et ferait tout ce que faisait Terray, et cela irait à merveille.

Ah çà! bonsoir! Il est deux heures après minuit; je vais me coucher.

CLXIII

A LA MÊME

Naples, 16 novembre 1776.

Votre lettre du 29 octobre, malgré votre à-propos de colique arrivée fort mal à propos, est un baume à mon

âme. C'est donc moi, tout de bon, me suis-je écrié, qu'on a fait contrôleur-général! A l'instant je me suis souvenu des deux Amphitryons, et des dîners de M. Necker [1], et je me suis corrigé en disant: le véritable Amphitryon est celui où l'on dîne.

Vous avez vu que je me suis retenu d'écrire à Sartine, à Malesherbes, et à d'autres amis à moi dans leur élévation ; mais à M. Necker, je n'ai pu me retenir d'écrire. Je vous envoie la lettre, et je vous prie d'y mettre une enveloppe. Voyez s'il serait bon pour continuer notre correspondance, sans frais, sous son adresse.

Piccini est parti ce matin. Vous l'aurez à Paris à la fin de l'année : je l'ai chargé d'aller vous voir. Je suis fatigué d'écrire. Aimez-moi. Adieu!

1. M. Necker n'avait pas été nommé contrôleur-général. On avait créé pour lui la fonction nouvelle de directeur du Trésor royal. Maurepas avait lu le Mémoire où le célèbre banquier indiquait les moyens de combler le déficit et d'inspirer confiance aux capitalistes; il fut séduit, mais n'osant porter au contrôle-général un étranger, surtout un protestant, il créa pour lui un titre nouveau. Comme on l'a vu, M. Necker et Galiani partageaient à peu près les mêmes idées économiques. Une hausse considérable sur les effets publics accueillit la nomination de M. Necker qui, dès son entrée en fonctions, commença des réformes. Le contrôleur-général, Tabureau, voulut faire de l'opposition, il fut immédiatement sacrifié et on ne le remplaça pas. M. Necker fut alors nommé directeur général des finances, mais, s'il avait l'autorité, il n'avait pas l'entrée au Conseil.

CLXIV

A LA MÊME

Naples, 30 novembre 1776.

Votre n° 23 ne parle que d'encre et de livres, ce qui ferait en tout une bien plate lettre, si heureusement il n'y avait aussi que vous vous portez bien.

L'encre du margrave est à flot, comme vous saurez, depuis le 20 d'octobre; mais elle ne m'est pas encore arrivée, et, jusqu'à ce qu'elle arrive, je n'ai pas de plaisir à écrire. Pour les livres partis le 2 du mois de novembre, je vous remercie, et prie Dieu qu'il les fasse arriver au plus tôt; car celui qui me les a demandés a été frappé d'apoplexie, et il serait bon qu'ils arrivassent avant sa mort. Mon Recueil de voyages est in-4°, comme vous auriez pu vous en apercevoir par ma lettre, où je vous disais que e n'en manquais que de six pour avoir les vingt-deux qui font l'édition complète. Assurément, les volumes in-12 seront bien plus nombreux. Je ne vous demande pas de me les expédier, mais de me dire si je pourrais épargner sur les prix qu'on en demande ici.

Dites-moi, en même temps, s'il a paru à Paris quelque nouvelle carte de Pologne, en une ou deux feuilles, ou, tout au plus, en quatre feuilles, car j'en ferais bien volontiers l'acquisition.

Vous saurez le changement de Grimaldi[1] à Madrid en même temps que celui de Tanucci ici. On m'a assuré que les deux courriers se rencontrèrent à Saragosse. Celui de Madrid parla le premier, et dit au Napolitain :

— Compère, j'ai une bien grande nouvelle dans ma valise.

Le Napolitain. — Quelle donc?

L'Espagnol. — C'est la démission de Grimaldi.

Sur cela le Napolitain froidement lui riposte:

— Vous me prenez, compère, pour un courrier boiteux ; j'ai la démission de M. Tanucci dans la mienne.

Jugez de l'étonnement et de la surprise des deux ! Ils finirent par s'embrasser, et remercier Dieu d'être nés courriers; et ils se quittèrent bien persuadés qu'ils trouveraient sans faute à qui remettre leurs paquets à leur arrivée.

Caracciolí ne m'écrit plus depuis un temps immémorial. Tâchez de découvrir un peu les causes de son silence envers moi. Malgré l'opinion que j'ai de sa

1. Il était ministre des affaires étrangères; il avait rempli en France les fonctions d'ambassadeur.

paresse, de son dégoût pour sa patrie, et d'autres raisons, je ne laisse pas d'être inquiet sur ce silence. Bientôt vous verrez Piccini, mais nous avons eu une musique de Guglielmi [1], qui ne nous laisse pas de regrets pour Piccini. Adieu! Tâchez de persuader Magallon qu'il vienne avec Grimaldi à Rome. Puisque vous ne le voyez pas, ce cher chevalier, laissez-le-moi revoir du moins. Quelle joie j'en aurais!

CLXV

A LA MÊME

Naples, 24 décembre 1776.

Vous ne sauriez imaginer, ma chère et aimable dame, à quel point l'encre du margrave, qu'enfin je possède, m'a rendu heureux. C'est, sans exagération, une résurrection de mon bras qu'elle vient de causer. Il m'était

1. Guglielmi, né à Massa di Carrara, élève du célèbre Durante, émule de Cimarosa et de Paesiello. Il voyagea en Angleterre, en Espagne et à Vienne, puis revint se fixer à Naples, en 1776, vers l'âge de cinquante ans. Ses opéras eurent le plus grand succès. Zingarelli regarde l'opéra de *Deborah* comme le chef-d'œuvre de Guglielmi. Il mourut le 19 novembre 1804 dans sa soixante-dix-septième année.

devenu absolument impossible d'écrire. La plume me faisait plus d'horreur à prendre en main qu'une bêche, et je croyais avoir perdu entièrement la force physique d'écrire. Je ne ferai, à présent, autre chose qu'écrire; et vous jugez bien qu'à l'instant l'envie d'achever mon ouvrage sur Horace, ma dissertation sur la vie du duc de Valentinois, mes pensées sur l'origine des montagnes est revenue. Il est bien vrai que je n'en ferai rien; mais, du moins, ce ne sera plus la faute de mon bras ni de mon encre [1].

Point de lettres de vous cette semaine; mais je sais, à n'en point douter, que vous vous portez bien, car mon cœur ne palpite pas.

Excusez, en attendant, une demande ennuyeuse que je vais vous faire. Pourriez-vous soulager le désir d'un évêque, ennuyeux janséniste, que nous avons, qui voudrait compléter son précieux recueil des gazettes ecclésiastiques; il a le bonheur d'en posséder la collection jusqu'au 13 juin 1770. Quel trésor! Il voudrait avoir le reste jusqu'à la fin de l'année courante. Il payera tout au monde pour avoir cela et posséder un ouvrage immortel de génie et de goût. Aidez-moi à le conten-

1. L'avocat Azzariti, un des exécuteurs testamentaires de Galiani, a trouvé les documents préparés par l'abbé pour cette vie du duc de Valentinois, mais ils n'étaient pas rédigés. Ces papiers sont entre les mains de la famille Gaetani, à Rome. (Voir le récent article de M. Ademollo dans l'*Antologia nuova*.)

ter, je vous en prie, et répondez-moi catégoriquement sur cela. Si vous ne pouvez pas vous en mêler, voyez si Caraccioli pourrait faire cela ensemble avec vous.

En attendant, aimez-moi bien fort, et comptez sur de longues lettres de ma part, depuis que l'encre et la plume favorisent mon bras. Adieu encore! Piccini est-il arrivé?

CLXVI

A LA MÊME

Réponse au n° 25, écrite avec la plus mauvaise encre de l'Europe, pour faire triompher la Petite Vertu *du margrave*[1].

Naples, 28 décembre 1776.

Avant que de vous répondre, ma chère et aimable dame, je vous dirai qu'il y a déjà dix jours qu'un bâtiment français, arrivé au grand galop de Marseille, m'a rendu une petite caisse dans laquelle il y avait les deux exemplaires de l'histoire des rois de Naples, que je vous avais demandés. J'en ai payé le port, et comme sur la

1. L'encre de la Petite Vertu que le margrave de Bareith avait envoyée à Galiani.

police il y avait vingt livres en outre, j'ai deviné tout seul, par la force de mon génie, que cette somme était celle de la valeur de l'ouvrage, et je l'ai payée aussi, sans quoi on ne m'aurait pas livré la boîte. *Ergo*, nous devrions être quittes de la valeur de cet achat, à moins qu'il n'y ait quelque équivoque. Je dois vous dire en outre que vous ne m'aviez rien écrit sur cela, et que votre mémoire est en défaut, lorsqu'elle vous dit m'en avoir écrit le prix de dix livres. Mais vous avez grand tort d'accuser votre pauvre santé des fautes de votre mémoire; accusez-en, et croyez-moi, l'absence de plusieurs de vos plus tendres amis. Vous songez à eux souvent. vous vous proposez à tout instant de leur écrire telle ou telle chose, vous dictez même les lettres dans votre tête, et voilà ce qui vous confond les idées. Examinez-vous d'après ce que je viens de vous faire remarquer. et vous verrez que j'ai raison.

J'ai lu dans une gazette d'Italie, qu'on imprime à présent à Paris, l'histoire complète ou les annales de la Chine, traduites d'une grande histoire chinoise qui est à la bibliothèque du roi, en cent volumes chinois, et que cet ouvrage sera de douze vol. in-4°, enrichis de planches. Dites-m'en quelque chose, si cela est bon; combien coûtera-t-il [1]. Est-il imprimé déjà? etc. Je serais curieux de faire cette emplète.

1. *Histoire générale de la Chine*, publiée par l'abbé Grosier et Le Roux des Hauterayes. 12 vol. in 4° (1777-1784).

Madame de Belsunce, votre aimable fille, m'a fait parvenir une lettre par M. le comte de Bressac, et dans cette lettre elle me recommandait beaucoup M. de Gallard. Je cherchais donc ce comte de Gallard par terre et par mer, et c'était M. de Bressac lui-même. Nous nous sommes beaucoup amusés de ce quiproquo. Elle me donne aussi, dans cette lettre, de vieilles nouvelles; mais je la remercie beaucoup de m'avoir fait connaître un homme aussi aimable que M. de Bressac; il n'aura pas ici le temps d'avoir besoin de moi. Un prince de Suède, beaucoup d'Anglais, pas mal de Français, deux Russes, Gleichen, etc., voilà une assez nombreuse compagnie d'étrangers qui leur fera oublier qu'ils n'ont point vu de Napolitains à Naples. Caraccioli vient de perdre sa sœur ici; il en sera affligé à ce que j'imagine; tâchez de le consoler.

Aimez-moi!

A propos, vous m'avez demandé à quel point m'a affecté le changement de ministère? le voici: comme tout le monde savait que Tanucci ne m'aimait guère et m'employait encore moins, je ne puis pas être enveloppé dans la disgrâce de ses créatures. Sambucca est mon ancien et véritable ami, aussi bien que sa famille entière; mais il ne fera rien de moi; et cela, par la même raison que Tanucci. Un ministre ne s'attache qu'aux gens qui se dévouent, et moi je ne puis point me dévouer; je ne saurais pas même

me donner au diable. Je suis à moi. Je n'aurai ni grande fortune, ni grandes persécutions. Pourvu que j'obtienne une année de congé pour revoir Paris, je serai content.

CLXVII

A LA MÊME

Naples, 11 janvier 1777.

La semaine passée, je n'eus point, ma chère dame, de lettres de vous, parce qu'apparemment vous ne m'aviez point écrit. Cette semaine je n'en ai pas, et c'est peut-être parce que le courrier n'est point arrivé. Je n'ai donc rien à vous dire, sinon que, heureusement, je ne suis pas mort du froid, comme le bruit en avait couru.

Le baron de Gleichen, qui compte sur vos bontés, puisque vous avez tant de souvenirs de lui, est la cause principale pour laquelle un homme comme moi, qui aurait dû mourir de froid, vous écrit cependant ce soir; il met le plus vif intérêt à faire parvenir la ci-jointe au général Kock. Il le croit à Paris. Il aurait pu envoyer cette lettre à MM. Caccia banquiers, rue

Saint-Martin; mais il aime mieux l'adresser à vous, pour être plus sûr qu'elle parviendra au général, mort ou vif qu'il soit.

Aimez-moi donc, et attendez le dégel. Adieu!

CLXVIII

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

Paris, 20 février 1777.

Ah! je vous entends d'ici, mais en vérité, mon cher abbé, ce n'est pas ma faute, et, si je n'ai point écrit, c'est que je n'ai pu écrire. Mal aux entrailles, mal aux dents; des comptes à retirer des mains d'une veuve désolée, qui n'avait le temps que de pleurer et ne trouvait pas celui de me rendre mon argent; des dialogues à faire; un catéchisme moral que j'ai entrepris, une pièce de mes amis qui est tombée et qu'il a fallu relever; que sais-je? et tout cela du fond de mon fauteuil, car je n'en bouge pas; et puis, le temps qui coule sans en avertir; un dimanche n'attend pas l'autre; on ne sait comment faire. Enfin me voilà, je vais vous conter une histoire, et puis nous verrons.

M. le lieutenant de police était prié d'un grand dîner

de cérémonie, d'un repas de communauté. C'était le cas d'avoir une perruque neuve, il la commanda. Le jour arriva, et la perruque n'arrivait pas. Un valet de chambre va la chercher. Le perruquier fait mille excuses, mais sa femme était accouchée deux jours avant, l'enfant était mort la veille, la femme était encore très mal ; il n'est pas étonnant que, dans ces moments de trouble et d'embarras, on ait oublié de porter la perruque à monseigneur. Mais la voilà dans cette boîte: « Vous verrez, dit-il, que j'y ai apporté tous mes soins : » on ouvre la boîte avec précaution pour ne pas gâter la perruque, on y trouve l'enfant mort de la veille. « Ah dieu ! s'écrie le perruquier, les prêtres se sont trompés, ils ont enterré la perruque !.... » Il a fallu un ordre de l'archevêque, un procès-verbal, un arrêt du conseil, et je ne sais quoi encore pour enterrer l'enfant et déterrer la perruque.

Il y a aussi un procès fort plaisant entre la marquise de Saint-Vincent et un tailleur, à qui elle a commandé une paire de culottes pour l'abbé un tel, et qu'elle refuse aujourd'hui de payer ; mais le détail de cette affaire assez plate en elle-même serait trop long.

Que vous dirai-je encore pour vous tenir au courant ? On avait décidé de faire de l'École militaire un séminaire pour les aumôniers des régiments et on destinait ces aumôneries aux ex-jésuites. Le parlement et un ministre étranger ont fait des remontrances ; elles

ont été écoutées et l'établissement n'aura pas lieu, au grand regret de M. de Saint-Germain qui espérait voir à l'avenir toutes les troupes, conduites par de tels aumôniers, mener une vie exemplaire.

Comment vont vos dents, l'abbé? Les miennes ne veulent ni tomber ni rester, elles se bornent à me faire des maux enragés. Est-ce qu'on ne peut pas les mettre à la raison? chaque partie de nous-mêmes a donc une volonté, une puissance? Y entendez-vous quelque chose? Ah! dites-le moi, je vous prie!

Bonjour, mon abbé. Soyez-en sûr, je vous aime toujours, toujours; mais le temps de le dire où le trouve-t-on?

CLXIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 8 février 1777.

J'ai été ravi, ma chère dame, d'apprendre par vous les premières nouvelles du malheureux Piccini et de sa charmante femme. Caraccioli est toujours Caraccioli : inutile à la société, agréable en société [1]. Je

1. Caraccioli défendait et soutenait Piccini à outrance, mais comme le disait Laharpe : « La foule est pour Glück; on a beau

voudrais que Piccini mandât à ses amis et surtout à la princesse de Belmonte, les services que, par égard pour moi, vous lui avez rendus; cela est plus intéressant pour moi que vous n'imaginez. Il faut savoir que cette vieille princesse, qui est une sorte de madame Geoffrin, à la manière napolitaine, était brouillée à mort avec moi, précisément parce qu'elle protégeait Piccini, et qu'elle me croyait partisan outré de Paesiello. Lorsqu'elle vit que je m'intéressais en honnête homme à bien recommander Piccini à Paris, elle y fut très sensible; et à présent, si vous faites en sorte qu'elle sache que mes recommandations ont été utiles à Piccini, elle va être enthousiasmée et folle de moi, ce qui ferait grand plaisir à mon cœur, un grand triomphe à mon caractère, et même cela aurait des rapports de cour qu'il serait trop long de vous expliquer. Ainsi occupez-vous-en.

En revanche, ne vous donnez plus la peine de me faire transcrire des morceaux imprimés; ils m'arriveront

faire, notre nation a la tête dramatique et n'a pas l'oreille musicale; les amateurs ne sont pas le grand nombre et la foule n'aime que le bruit. » — « Il y a quelque temps que l'ambassadeur de Naples, grand prôneur de Piccini, comme de raison, me disait avec son accent italien : « Les oreilles des Italiens ne sont qu'un » simple cartilage; mais celles des Français sont doublées de maroquin. » — « A propos d'*Iphigénie en Tauride*, l'abbé Arnaud dit que *la douleur antique était retrouvée par Glück*. — Sur quoi l'ambassadeur de Naples répondit assez plaisamment qu'*il aimait mieux le plaisir moderne.* » (Laharpe, *Corr. litt.*)

toujours plus tard. Il y avait déjà quinze jours que j'avais lu le préambule de Necker. Son idée antiéconomistique de commencer par des idées plates de routine, de création de rentes, d'emprunts, etc., me fait croire, plus que tout, qu'il restera longtemps en place, qu'il y fera d'aussi bonne besogne qu'il est possible d'en faire *en fait*. En propos, on en fera toujours de bien plus merveilleuse. Il faut vivre avec ses maux. Le problème est de vivre et pas de guérir.

M. le comte de Bressac est parti avant-hier avec ses deux compagnons; il nous a laissé des regrets par ses aimables qualités. Je crois qu'il ne sera pas parti mécontent de Naples, puisque dans le furieux jeu qu'il a joué avec le prince de Suède, le roi et des Anglais, il n'a pas été bien malheureux ; mais il jouait trop gros jeu pour un voyageur. Il m'a promis de vous parler de moi.

Le landgrave invisible est ici depuis hier. Il a rendu ses devoirs au Vésuve d'abord. On dit qu'il ne verra pas le roi ; ainsi le roi ne le verra pas, cela est clair. Moi, sans être roi, je ne le verrai pas, cela est sûr.

Il faut que je vous quitte pour aller entendre *Sémiramis*; car nous avons encore une troupe française qui est fort mauvaise ; et cependant nos Napolitains y vont; le roi surtout s'y plaît beaucoup, et y donne plus d'attention qu'il n'en a donné encore à aucun spectacle. Qu'en dites-vous ?

J'espère que vous m'aurez acheté les gazettes ecclésiastiques? Il faut me les expédier dans une caisse à Marseille, pour y être embarquées, et c'est dans cette caisse que vous mettrez la carte de Pologne. Je vous rembourserai par une remise.

CLXX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 22 février 1777.

Si le margrave, avec ses bouteilles d'encre, m'avait envoyé des bouteilles d'eau de Jouvence et de gaieté, je vous écrirais des lettres interminables, et vous les mériteriez, attendu la gaieté des vôtres. Mais, hélas! je suis à Naples. Cela veut dire dans le pays de l'ennui, de la pesanteur, de la tristesse. Je ne répondrai donc qu'aux articles tristes et fâcheux de vos deux lettres. Le premier et le plus sensible est celui de vingt livres que je vous dois sur ce maudit M. d'Egli. J'avais absous de toute dette mon ami qui m'en avait donné la commission, croyant que les vingt livres que j'avais trouvées sur la police étaient le prix de l'acquisition. Je cours donc risque de le payer, moi, et voilà ce qui arrive aux

commissions. Mais, enfin, ce qui m'intéresse le plus à présent c'est de vous solder. Tirez donc sur moi une lettre de change ou un ordre de payer à qui vous voudrez, soit à l'ambassadeur ou à d'autres, et vous verrez que je payerai.

Vous ne m'avez plus parlé de Piccini. Cela me fâche, car les premières nouvelles que vous m'en donnâtes n'étaient pas tout à fait agréables.

Laissons Caraccioli dans sa tristesse : il est Napolitain aussi.

La chaise de paille m'écrit de charmantes épîtres de Pétersbourg, et en reçoit de moi qui ne sont pas de paille.

Gleichen va nous quitter sous huit jours, et compte être à Paris en octobre.

Je ne sais que vous mander de plus, qui vaille la peine d'être écrit. Il ne m'arrive à moi aucune aventure agréable de volcans. Je suis amoureux : voilà ce que je puis vous apprendre de plus gai, mais je suis malheureux, voilà ce que je puis vous apprendre de plus triste. Adieu, aimez-moi, je le mérite, même dans la tristesse et l'insipidité. Adieu.

CLXXI

A LA MÊME

Naples, 5 mars 1777.

Madame, je viens de recevoir vos deux nos 32 et 33 à la fois. Je vois donc que ce n'est pas vous qui avez le tort; ce sont les neiges, les pluies, les diables et leurs suppôts.

Je voudrais répondre à tout ce que vous me mandez, mais en vérité je ne le puis pas. J'ai une petite fièvre insensible presque, qui m'incommode depuis douze jours. Le plus grand de ses symptômes est un ennui mortel qui m'abat. Je ne fais que dormir ou m'enrager. Pardonnez-moi donc et plaignez-moi.

Je souhaite de plus grands détails sur Piccini. Qu'est-ce qu'il compose? du sérieux ou du bouffon? de qui est la pièce? quand la donnera-t-on? sur quel théâtre? exécutée par qui[1]?

1. Piccini travaillait à cette époque à son opéra de *Roland*, poème de Quinault, arrangé par Marmontel. Piccini ne savait pas un mot de français. Marmontel se chargea de le lui apprendre; il montait tous les matins chez son collaborateur avec lequel il s'enfermait pendant deux ou trois heures; il commençait par lui

Tout ce que vous me mandez de Paesiello, je le savais en droiture par la chaise de paille qui me fait l'honneur de m'écrire aussi, et ne m'oublie pas au milieu de ses grandeurs. Il aura de la peine à pouvoir retourner à Paris, mais je suis sûr et très sûr qu'il en a grande envie.

Je vous ferai tenir le plus tôt possible les quatre-vingt-dix livres huit sols que je vous dois. Je l'aurais fait ce soir même, si j'eusse pu sortir de ma chambre. Pardonnez si je ne suis pas plus long, en vérité je n'en ai pas la force. Adieu ; embrassez-moi la danseuse vicomtesse[1], et croyez-moi toujours votre, etc.

expliquer une scène, qu'il lui faisait ensuite répéter ; puis il marquait sur son manuscrit la quantité de tous les mots en longues et en brèves ; cela fait, il le laissait travailler seul. Le lendemain le musicien chantait au poète ce qu'il avait fait ; s'il lui était échappé quelque inexactitude quant à la prosodie, ils la corrigeaient sur-le-champ. Cela dura une année !

1. Madame de Belsunce.

CLXXII

A LA MÊME

Naples, 22 mars 1777.

Voici en vérité la première de vos lettres depuis huit ans qui, sans m'affliger, m'a déplu. Elle est en vérité gaie, folâtre, plaisante, ce qui prouve un assez bon fonds de santé à la fin d'un hiver fort rude, et cela m'empêche de m'affliger, mais elle me prouve aussi que vous commencez à me négliger, et que vous ne m'écrivez que par manière d'acquit; et cela me déplaît fort. Vous savez que je m'intéresse à Piccini. Il est à Paris, vous ne m'en dites rien. Vous ne me dites rien non plus de M. Necker, rien de Caraccioli, rien de Breteuil, de madame Geoffrin, du baron d'Holbach, etc., rien enfin de tout ce qui pourrait m'intéresser, rien de Pétersbourg (j'allais l'oublier), et vous employez le temps à m'écrire une longue histoire fabuleuse qu'on faisait de mon temps sur la perruque de M. de Sartine, et qui n'appartient, en première époque, qu'à la feue perruque noire de feu M. d'Argenson. Ceci n'est-il pas cruel? Vous me parlez aussi des ex-jésuites; qu'est-ce

que cela me fait ? Mais de mes amis, de nos affaires, vous ne dites rien.

Je vous conterai, moi, que ce monsieur à qui vous donnâtes une lettre pour moi, étant un homme d'esprit, trouva bon de placer votre lettre dans son portefeuille; ensuite il eut l'esprit de se laisser voler son portefeuille à Rome ; enfin il eut l'esprit de s'épouvanter de se présenter chez moi sans votre lettre. *Ergo*, il serait parti sans me voir ; mais il arriva une aventure de bal qui me le fit déterrer.. Votre recommandé s'était introduit chez madame André [1], femme du consul de Suède, jeune Provençale assez jolie. Son mari est de ma taille *(Nota bene)*. Ils étaient au bal masqué public que nous avons eu ce carnaval passé. Pour être à leur aise, ils s'étaient retirés dans un coin obscur d'une espèce de portique. Madame était démasquée ; moi, j'étais masqué jusqu'aux dents, et me voulais approcher lentement d'elle, puisque je la connais beaucoup. J'entends qu'ils se disaient : *C'est lui, oui, c'est lui*, et l'inconnu pour moi me paraissait alarmé. Je m'avance, et, par signes, je commence à tourmenter madame, qui ne me reconnut pas, quoiqu'elle s'aperçût bien, à l'odeur, que je n'étais pas son mari. Enfin, las de la tourmenter,

1. Il est fort souvent question de madame André dans le journal de madame de Saussure. « Au dîner de l'ambassade, dit-elle, madame André était parée et glorieuse. Elle est fort jalouse des succès des autres et d'une humeur peu aimable. »

je me retourne à son homme, et je lui dis avec ma voix naturelle : « Oui, monsieur, c'est moi précisément, celui que vous croyez. »

Au son de ma voix, madame me reconnaît, et jette un cri de joie en disant :

« Ah ! c'est M. de Galiani. »

Sur cela votre monsieur se démasque, et se trouve forcé de me dire :

« Oui, vraiment, monsieur, c'est vous que je désirais connaître avant de partir. J'avais une lettre etc. ; je l'ai perdue, etc. ; je suis un sot, etc. ; je pars demain, etc. ; je conterai à madame d'Épinay cette histoire, etc. »

Nous avons causé un quart d'heure, et tout a été dit, après qu'il m'a rendu compte de votre santé. Si vous voulez des nouvelles de la mienne, demandez-en au chevalier du Moustier, qui part cette nuit pour aller enlever une femme à Paris et nous l'amener. Si j'avais plus de papier, je serais plus long. Adieu.

CLXXIII

A LA MÊME

Naples, 26 avril 1777.

Je suis très honteux, madame, de n'avoir pas, plus tôt, pu vous faire rembourser les quatre-vingt-dix livres que je vous dois; mais sachez que M. l'Ambassadeur a été si incommodé pendant quinze jours par une fièvre acharnée à le poursuivre, qu'il a refusé la porte à tout le monde sans exception. Enfin, hier au soir, je l'ai forcée, et je lui ai parlé. Il m'a promis qu'il écrirait à son homme d'affaires de vous faire tenir cette somme, que je lui rembourserai. Il ne me nomma pas son homme; et comme il était souffrant, je n'osai pas l'importuner. Cependant je ne crois pas qu'il l'oublie, lui en ayant laissé un mot d'écrit.

Piccini a écrit à sa protectrice, la princesse de Belmonte, toutes les bontés que vous aviez eues pour lui par égard pour moi, et j'en ai reçu des remerciements à foison. Je vous en suis vraiment obligé.

Votre catéchisme pique autant ma curiosité que celle de l'Impératrice. Le sujet est admirable, neuf, j'ose

dire original. Mais permettez-moi : je crois cette entreprise extrêmement pernicieuse. Il est constant que *les* catéchismes ont altéré infiniment les dogmes de toutes les religions qui se sont avisées d'en avoir. Si une fois on en a en morale, ils estropieront la morale, n'en doutez pas. La morale s'est conservée parmi les hommes, parce qu'on en avait peu parlé, et jamais didactiquement ; toujours éloquemment ou poétiquement. D'abord que les jésuites s'avisèrent de la réduire en système, ils la défigurèrent horriblement. En effet la vertu est un enthousiasme. Si on en fait une géométrie calculée, on trouvera le bien = x, le mal = y, et l'équation sera $\begin{matrix}+x\\-x\end{matrix}=o\begin{matrix}+y\\-y\end{matrix}=o$ Voilà mes craintes : dissipez-*les*.

Parlez-moi toujours de Piccini, lorsque vous voudrez me donner des nouvelles.

A propos, on m'écrit de Marseille qu'on y avait déjà embarqué la caisse de livres que vous y aviez adressée. Portez-vous bien. Aimez-moi. Adieu.

CLXXIV

A LA MÊME

Naples, 10 mai 1777.

Vous avez donc cru bonnement que je me fâcherais bien de m'entendre appeler monstre, ingrat, tout ce qu'on peut être, etc.: vous vous trompez. Toutes les passions me sont égales. La seule indifférence me tue. Je me réjouis des colères, des rages, des transports : tout cela est amour. Fâchez-vous et aimez-moi. Voilà la loi et les prophètes.

Parmi les nouvelles agréables, vous me donnez celle que M. Necker vous enverra bientôt à l'hôpital [1] : c'est en vérité bien réjouissant. Vous saurez que les Vénitiens, par une véritable banqueroute de leurs hôpitaux, en ont presque fait autant au bon baron de Gleichen.

1. Madame d'Épinay était dans une situation de fortune très précaire ; Grimm en parla à l'impératrice Catherine, qui intervint directement auprès de M. Necker; puis, se ravisant, elle écrivit de nouveau à Grimm : « Écoutez, plutôt que de vous mettre en faux frais avec des gens, qui ne peuvent ou ne veulent pas accorder une chose qui est juste, et qui, outre cette justice, est encore grande bagatelle pour trésor de roi, vous qui me dépen-

Pour moi, ce n'est que mes nièces qui auront cet honneur-là de m'envoyer à l'hôpital. Ce qui n'est pas encore décidé, c'est de savoir si elles m'enverront à l'hôpital des fous, ou à celui des mendiants, ou à tous les deux. A ce propos, je vous dirai que je suis accablé d'affaires au *non plus ultra* dans ce moment, puisque je suis à régler les contrats de mariage de ma troisième et dernière nièce. Elle a été bien coriace à écorcher parce qu'elle est laide et bossue[1]. Cependant je la marie enfin, et m'en débarrasse; convenez que je suis un terrible épouseur. Voulez-vous que je déniche un mariage pour madame Geoffrin, ou pour madame de la Ferté-Imbault? vous n'avez qu'à parler, j'en assortirai un très convenable, et j'aurai la force de le stipuler. Je suis devenu formidable et illustre sur cet article-là; et cela me donne un relief et une considération que vous ne sauriez imaginer. Mes pauvres Napolitains ignorent absolument que j'ai publié des ouvrages, et s'ils le savaient, cela ne leur ferait rien du tout. Mais ils savent

sez de l'argent tous les jours de l'année pour des inutilités, prenez de cet argent jusqu'à deux fois huit mille livres, donnez-les à l'auteur des *Conversations d'Émilie*. En cas qu'elle ne voulût pas les accepter prêtez-les-lui pour cinquante ans, et surtout ne m'en parlez plus, ni à personne, mais dites-moi tout simplement, j'ai donné ou prêté les deux fois 8,000 livres. » (Correspondance de Catherine avec Grimm, publiée par la Société d'Histoire russe.)

1. C'est cette nièce qui, plus tard, attaqua le testament de Galiani.

que j'ai marié deux nièces et que je m'en vais dépêcher la troisième, après avoir remarié la veuve de mon frère, et ces quatre mariages leur paraissent la chose du monde la plus incroyable et la plus merveilleuse. Si cela dure, on me claquera, au moment que je paraîtrai dans les loges de spectacles.

Autre à-propos. Réjouissez-vous avec moi de ce que le roi (cela veut dire le ministre) vient d'ajouter à mes charges celle de ministre dans le bureau des domaines; nous appelons cela la chambre des allodiaux. C'est une magistrature de plus qui me donne plus d'autorité, un peu plus d'occupation et point de profit, mais cela m'achemine à en avoir et voilà pourquoi cela me fait plaisir. Je suis devenu avide sans être plus avare; au contraire, je dépense plus que jamais.

Voilà mes nouvelles. Adieu. Parlez-moi toujours de Piccini et jamais des perruques de M. le lieutenant de police.

CLXXV

A LA MÊME

Naples, 24 mai 1777.

Sans doute, ma chère dame, il faut vous répondre. Vous m'écrivez de jolies lettres, amoureuses même, charmantes tout à fait, telles que celle que je viens de recevoir. Mais le moyen de vous écrire ? Savez-vous que, dans le moment, je viens de régler le contrat de mariage de ma troisième et dernière nièce ? Savez-vous qu'on le signera demain et qu'on célébrera les fiançailles ? Savez-vous qu'il m'a fallu emprunter de l'argent pour cela, signer d'autres contrats etc. ? Savez-vous en outre que j'ai travaillé avec le ministre Sambucca, ce matin, sur les affaires du roi, c'est-à-dire de ma nouvelle commission, que je suis excédé d'affaires, d'ennuis, de diableries ?

Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai été faire une petite course à Salerne, et que dans la voiture, ne sachant que faire de mieux, j'ai fait un livre ; il est fait et parfait, puisque j'en ai fait les titres des chapitres. Vous n'avez qu'à les *remplir*, ce

qui est très aisé, puisqu'ils se remplissent d'eux-mêmes. L'idée de faire cet ouvrage m'est venue d'après une lecture de Grotius (ah quel déraisonneur!), qu'il a fallu que je fisse. Voilà donc mon livre que je ne communique qu'à vous, sauf à le montrer à la seule chaise de paille, qui pourra le communiquer à la seule Impératrice[1].

De l'Instinct et des Habitudes de l'homme, ou Principes du droit de Nature et des Gens.

Hinc omne principium, hùc refer exitum.

Londres, 1777.

AVANT-PROPOS

De l'instinct de la faim.

De l'instinct de l'amour.

De l'instinct de la jalousie, un des principes des guerres.

De l'instinct de la vengeance, autre principe des guerres.

De l'instinct de l'exercice, de l'adresse et de la force, troisième principe des guerres et des jeux guerriers.

De l'instinct de la pudeur, principe de la décence et de la politesse.

1. Catherine II.

De l'instinct de crédulité, principe de la fausse médecine et de la fausse religion.

De l'instinct de frayeur, autre principe de la fausse religion.

De l'instinct de l'amour paternel.

De l'instinct de l'amour filial. Rechercher s'il existe naturellement dans l'homme.

De l'instinct du changement et de la liberté, principe des expatriations et de la population de la terre.

LIVRE II.

Du droit des gens.

De l'habitude du local, principe du droit de propriété.

De l'habitude pour la même femme, principe des devoirs conjugaux.

De l'habitude à la subordination, principe de l'autorité paternelle et de toutes les formes de gouvernement.

De l'habitude à la confiance, principe des devoirs sociaux et des traités.

De l'habitude à la méfiance, principe de l'infraction des traités et des guerres.

De l'habitude au dol et à la fraude, principe des mœurs des nations barbares.

De l'habitude à l'esclavage.

LIVRE III.

Des lois civiles primitives et générales.

J'oubliais que vous pouviez montrer aussi cela au philosophe : veut-il se charger de remplir le blanc de mes chapitres? Vous m'avez affligé par les nouvelles du baron d'Holbach. Un goutteux qui s'avise d'être néphrétique fait trembler : faites-le voyager dans les pays chauds. Adieu.

CLXXVI

A LA MÊME

Naples 31 mai 1777.

Ne me grondez plus, de grâce, ma chère dame, sur mon silence : je vous en ai donné de si bonnes raisons que vous devez être tranquille, et, quand même je n'eusse pas eu de bonnes raisons, je vous ai envoyé, la semaine passée, une table de chapitres d'un ouvrage tel que, si vous le faites, il vous immortalisera. Mais (je ne suis qu'une bête) vous ne courez pas après la gloire, l'immortalité, et vous venez de me l'apprendre. Faites-le donc pour votre amusement;

car, si vous attendez que je l'écrive, puisqu'il est tout fait dans ma tête, vous attendrez longtemps.

Le cosmopolite [1] m'a écrit pour m'apprendre son court voyage en Allemagne, et puis son retour en Russie. Si les cours n'étaient pas des mers orageuses, vous auriez grande raison de le pleurer pour perdu à jamais; mais il est philosophe, et point ambitieux; aussitôt qu'il verra l'orage, il virera au port, et vous le reverrez. En attendant, il m'a sérieusement invité à aller à Pétersbourg, et me donne le rendez-vous chez vous, à Paris, pour nous mettre ensemble en voiture. Rien n'est si plaisant que de voir ces arrangements de voyage, faits entre une hirondelle et une tortue. Que voulez-vous? cela amuse au moins l'imagination. Il faudra cependant que je lui réponde sérieusement à Francfort; mais, si ma lettre ne l'y attrape pas, daignez lui dire qu'un commerce épistolaire, mieux lié qu'il n'a été, pourrait autant amuser l'impératrice, que ma conversation devant elle; et je lui assure que je lui donnerai ce commerce pour le quart au moins de ce que lui coûterait mon voyage et mon séjour en Russie. Vous voyez que je fais bon poids et bonne mesure, et que je ménage les finances de l'impératrice [2].

1. Grimm.

2. L'Impératrice désirait beaucoup connaître personnellement Galiani et elle avait chargé Grimm de l'inviter à venir à Pétersbourg.

Laissons partir l'empereur [1]. Je ne sais pas quel démon de notre siècle inspire aux souverains de se montrer chez les autres nations : si on les trouve meilleurs que le propre souverain, ils laissent le plus indigne de tous les regrets ; si on les trouve égaux ou même inférieurs, ils laissent un abattement et une désolation dans le cœur humain. Il y a des choses qui ne sont belles qu'à être souhaitées : l'amour a de ces beautés-là, et je trouve que la vertu des souverains est comme le plaisir d'une virginité. Il vaut mieux se le figurer que d'en jouir. Adieu.

CLXXVII

A LA MÊME

Naples, 14 juin 1777.

Avant tout, ma chère dame, sachez que ma provision d'encre à la *Petite Vertu*, touche à sa fin. J'en fus très prodigue, parce que tout le monde, enchanté des bouteilles de cuir, inconnues jusqu'alors

1. L'empereur d'Autriche, Joseph II, qui vint à Paris incognito sous le nom de comte de Falkenstein.

à Naples, m'en demandait. Je n'ai plus besoin de bouteilles, mais si pouviez faire parvenir à Marseille une bonne provision de cette encre en une bouteille de terre cuite, ou, que sais-je moi? en quelque autre récipient point coûteux, vous me rendriez un très grand service. Voyez. *Volenti nil difficile.*

Vous êtes donc déménagée? Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour de mon départ de Paris? Puis-je être gai avec un tel souvenir? Mille grâces des nouvelles de Piccini : il faut toujours attendre que la toile soit baissée pour savoir ce qu'il en sera de son succès avec le public.

Je suis aussi fort aise du retard du Russe [1]. Il se trouvera à l'arrivée de ma bibliothèque à Pétersbourg, et cela me fait plaisir [2]. Je voudrais ensuite qu'il s'acheminât avec le comte Rasomousky [3] à Naples, et que, d'ici, il allât vous chercher à Paris, en carême. Cet homme parcourt l'Europe comme si elle n'était qu'une carte géographique; il est heureux de ne pas se fatiguer dans les chaises de poste et les mauvaises auberges.

1. Grimm.

2. On se rappelle que Galiani avait vendu la bibliothèque de son frère à l'impératrice Catherine.

3. Le comte de Razomowsky, favori du grand-duc de Russie, fut exilé lors du mariage du grand-duc avec la princesse de Wurtemberg (juillet 1776); il était à la tête de la faction qui poussait le prince héritier à s'emparer de la couronne de sa mère.

Vous ai-je dit que j'ai reçu la gazette ecclésiastique et la carte de Pologne, où je n'ai trouvé qu'une très vieille et très mauvaise carte de Pologne, avec du jaune, du vert et du bleu, mis au hasard? Ce n'est pas ce que je cherchais; mais, si vous vous engagez à faire parvenir cette lettre ci-jointe à son adresse, et à m'en envoyer la réponse, j'en saurai davantage.

Je suis bête à manger du foin ce soir. C'est que je suis excédé des informations des avocats, des affaires de mes nièces, de celles du roi, des procès, des diables, et qu'en attendant, mon excellent ouvrage sur le Droit de Nature et des Gens f...... languit. Adieu. Aimez-moi autant que les Parisiens aiment l'empereur, à ce que vous me mandez [1]. Adieu encore.

De grâce donnez-vous quelque peine pour dénicher

1. Joseph II. « C'est, dit madame d'Oberkirch, un prince étrange, et peu fait peut-être pour occuper une pareille place dans un siècle comme celui-ci. Il est de l'abord le plus facile, recherche la franchise et la vérité, souffre qu'on la lui dise sans voile et sans prétexte. Il est du reste très fin et d'une pénétration merveilleuse. Il excita parmi la population parisienne un véritable enthousiasme; sa politesse, sa simplicité et son instruction lui attiraient les plus grands succès. Il portait un simple habit de drap, ce qui lui valut ce compliment d'une poissarde qui lui offrait un bouquet : « Le peuple qui paye les galons de vos habits est bien heureux, monsieur le comte.» Il visita tout Paris, toutes ses curiosités, tous ses monuments comme un simple particulier et à un seigneur qui lui reprochait de trop se confondre avec le peuple, il répondit : « Si je ne voulais voir que mes égaux, je devrais me renfermer avec mes ancêtres au couvent des capucins, où ils reposent. »

ce M. Zannoni [1] à qui j'adresse ma lettre : s'il est vivant, vous en aurez des nouvelles par d'autres géographes, et surtout par M. Messier, astronome aux comètes, et autres. Il était l'ami de Diderot; mais Diderot ne sait rien de ce qui se passe dans la nature, malgré qu'il en ait interprété les secrets. Adieu.

CLXXVIII

A LA MÊME

Naples, 21 juin 1777

La semaine passée, je n'avais pas votre lettre sous les yeux lorsque je vous écrivis : je venais de l'envoyer au ministre de Vienne pour lui faire lire l'éloge impartial de l'empereur, que vous y faites, et qui lui a fait grand plaisir à lire. Il me renvoie à cette heure votre lettre et comme je n'en ai point de vous cette semaine, j'épuiserai la réponse.

Je m'aperçois que vous songez à faire réimprimer mes *Dialogues* [2]. Savez-vous bien que ceci est une

1. Rizzi Zannoni, qui avait gravé la carte de Naples sous les ordres de Galiani.

2. Il n'y a pas eu de seconde édition à cette époque.

nouvelle très importante pour moi, une affaire très grave, et qu'il ne fallait pas glisser dessus comme vous faites? D'abord il y a trois ou quatre fautes d'impression si graves, qu'il faut absolument les corriger. Je ne puis pas vous mander à quelles pages elles sont, puisque je n'ai pas même un seul pauvre petit exemplaire des *Dialogues* chez moi, et ayant envoyé chez trois ou quatre de mes amis pour en trouver, ils n'en ont pas : il faut donc me donner le temps de déterrer un exemplaire à Naples, où mon livre est presque inconnu, et, la semaine prochaine, je vous manderai ces corrections.

Deuxièmement, ne croyez-vous pas qu'il pourrait être agréable au public, et surtout au libraire, d'ajouter dans cette nouvelle édition trois ou quatre lettres dogmatiques sur la question, ensemble avec les lettres qu'on m'écrivit, telles, par exemple, que ma lettre à Suard, ma lettre à Morellet, à Sartine et à d'autres. Je les conserve, si vous n'en avez pas de copies; et je puis vous fournir aussi les lettres de ces messieurs, auxquelles les miennes servent de réponse. Je pourrais vous envoyer enfin une consultation que j'envoyai à Gênes, au doge Pallavicino, sur la meilleure manière d'administration des blés, convenable à la république de Gênes. Il me l'avait demandée. Cet appendix ne serait-il pas piquant? Le libraire ne le payerait-il pas cinq ou six cents livres? C'est là le substantiel. S'il le payait,

je trouverais par là le moyen de me rembourser de la malheureuse banqueroute de Merlin. Ceci m'intéresse infiniment. Répondez-moi donc catégoriquement sur cela, et tâchez de me rendre utile cette seconde édition; j'en ai vraiment besoin. Je pourrais vous faire parvenir les copies de toutes ces lettres et de mes réponses sans frais. Il est vrai qu'il faudrait un peu en retoucher le style, mais ceci est votre affaire. Notre arrangement est ancien sur cela : je mets les choses, vous y mettez les paroles. Adieu. Êtes-vous délassée de votre déménagement?

CLXXIX

A LA MÊME

Naples, 5 juillet 1777.

Vous êtes bien aimable, ma chère dame, de songer à m'écrire au milieu de vos déménagements, de vos souffrances et de vos affaires, et surtout de vos bénéfices. Je vais déménager aussi, et rentrer dans ma maison à moi; car je possède une vaste maison, ne vous en déplaise. Cela m'occupe. Le mariage de ma nièce me tracasse, ma nouvelle charge m'obsède, et

surtout la paresse me gagne. Si je mangeais moins, je dormirais moins, et j'aurais plus de temps à m'occuper; mais j'ai tant de plaisir à manger et si peu à écrire, qu'en vérité je crains fort que les chapitres de mon ouvrage ne soient pas remplis de sitôt; cependant, il faudra voir dans la nouvelle maison le loisir que j'aurai.

Si vous avez occasion de voir Piccini, encouragez-le à trouver le moyen de faire parvenir ici les disputes et les brochures entre les gluckistes et les piccinistes : elles nous intéresseront beaucoup [1].

Je ne sais vraiment où me tourner pour vous donner des nouvelles d'ici qui vous intéressent. Vous dirai-je que notre roi a pris beaucoup de goût au spectacle français, en sorte qu'on peut bien dire qu'il est le seul qui y soit assidu?

Vous dirai-je que c'est moi qu'on a chargé d'examiner les pièces qu'on pourrait donner? Je n'en ai défendu que trois en tout, c'est-à-dire *Olympie*, *le Galérien* et *le Tartufe*. Toute la ville crie contre moi,

1. « Cette grande querelle eut pour origine un mot de l'abbé Arnaud; il imprima que Gluck faisait un Orlando et Piccini un Orlandino. M. de Marmontel, qui avait écrit le poème de Roland pour Piccini, se mit en furie, déclama, tempêta; et de là la bataille. Les femmes s'en mêlèrent comme les hommes. Ce furent des rages et des cris tels qu'on était souvent obligé de séparer les gens, et qu'il y eut nombre d'amis, d'amants brouillés pour cette cause. Elle troubla même des ménages, et je connais une très jolie femme que je ne nommerai pas, laquelle donnait pour

de ce que j'ai été un censeur trop sévère, et veut absolument qu'on donne ces trois pièces. Auriez-vous cru à tant de progrès chez nous? N'allez pas croire pourtant que ce soit un progrès de lumières; c'est un progrès de stupidité. On ne trouve rien de mauvais dans ces trois pièces, parce qu'on n'y entend goutte. Cela n'est-il pas fort plaisant?

Embrassez-moi l'aimable Schomberg. Mes amis de Paris se partagent furieusement. J'ai perdu les économistes, je perdrai les gluckistes, et si je retournais à Paris je n'aurais plus ni les économistes, ni les gluckistes, ni les jansénistes, ni les molinistes, et il ne me resterait peut-être que les ébénistes. Adieu. A huitaine, car je suis pressé.

raison de ses torts envers son mari : « Comment voulez-vous endurer cet homme-là et lui être fidèle? Il est piccinisté et m'écorche les oreilles du matin au soir. — Alors vous le lui rendez du soir au matin, lui répliqua-t-on. » (*Mémoires* de madame d'Oberkirch.) Ces querelles des piccinistes et des gluckistes séparèrent en deux toute la société parisienne et firent beaucoup de peine à Piccini. La reine était à la tête des gluckistes et son parti finit par l'emporter.

CLXXX

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 18 juillet 1777.

Madame,

Que vous êtes aimable et judicieuse d'avoir commencé votre lettre par m'annoncer l'état de la santé de maman! Savez-vous bien que ce trait est fort érudit, et que les anciens Romains en usaient ainsi? Si vous n'aviez pas fait cela, assurément je serais tombé mort à la renverse. J'avais le cœur chargé de chagrin et d'amertume; la frayeur que votre lettre m'aurait inspirée, ajoutant à la charge un nouveau poids, j'aurais succombé. Le plus grand des malheurs qui pouvaient m'arriver, le plus sensible à mon cœur, venait de m'être annoncé, lorsque j'ouvrais votre lettre. Ma chatte angola était tombée d'une terrasse dans la cour et restée morte sur le carreau. Ce coup est un coup de foudre pour moi. Sans plaisanterie et sans exagération, tous les objets *ici*, après cette perte, sont devenus indifférents pour moi; rien ne m'attache plus à ma chère patrie, où rien de bon n'est resté depuis

que ma chatte marseillaise (car on me l'avait envoyée de Marseille) est trépassée. Malgré mon deuil et mon accablement, j'ai bien goûté ce joli couplet qui commence *Chez son libraire*. Je ne le crois pas neuf, mais il est fort bien appliqué, et il est incomparable en lui-même.

Piccini est bien à plaindre, puisque ses amis lui font encore plus de mal que ses ennemis; mais pourvu qu'il soit payé! Enfin, il n'est pas allé jusqu'à Paris chercher la gloire; il en avait assez; il y est allé chercher l'argent dont il a amassé fort peu dans sa vie[1]. N'exigez pas de moi une longue lettre; peut-on écrire lorsqu'on a perdu sa chatte!

1. Le malheureux Piccini n'eut que des déceptions et des chagrins en France; en 1789, il perdit ses pensions, retourna à Naples où il vécut misérablement, puis il revint encore à Paris où il mourut en 1800.

CLXXXI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 13 septembre 1777.

Me voici couvert de honte et de repentir. Oui, je l'avoue, je ne vous ai point écrit : j'ai été mort, enseveli, malgré que vous, au milieu de vos souffrances et de vos déménagements, vous avez toujours songé à moi, et vous m'avez écrit ou fait écrire par votre fille et par le prince Pignatelli, s'il avait voulu s'en acquitter.

Que vous dirai-je pour mon excuse? Voici le plus vrai. Votre aimable fille m'a grondé de ce que, dans mes lettres, je ne parlais que de mes quadrupèdes : mais ce serait bien pis si je vous parlais des bipèdes de ce pays-ci. De quoi dois-je donc vous parler? Voilà pourquoi je me tais. Mes occupations, mes embarras domestiques, mon déménagement, m'ont ôté le temps et l'envie de rêver à des idées philosophiques ou savantes ; je suis à sec. Ce plaisant ouvrage sur l'origine du Droit tiré des bêtes (toujours j'étudie les bêtes, tant je suis rassasié des hommes), est resté à la table des

matières. Pourtant, si une bonne fois ma troisième nièce est mariée, et le partage des biens de mon frère achevé, je me flatte de ressusciter. Vous aurez en octobre Grimm et Gleichen, et vous guérirez de tout, hormis d'être impotente.

Je me tourmente pour trouver de quoi vous écrire. Vous dirai-je que le duc d'Ayen est parti d'ici il y a trois jours, que M. et Madame de Tessé [1] sont restés? Qu'est-ce que cela vous fera, puisque cela ne nous a rien fait? Ils n'ont pas voulu ici se lier avec personne; ils nous ont négligés, nous en avons fait de même, et on ignorerait qu'ils y sont, s'ils n'avaient des chevaux à courte queue qui les rendent très remarquables.

Vous dirai-je que ce prince imbécile, que nous avons ici, a depuis trois ou quatre jours une maladie? Nos savants médecins n'ont pas pu décider si c'était la petite vérole ou une fièvre maligne avec des éruptions à la peau? Pour moi je dis que c'est la gale. En attendant, le roi, la reine s'en sont enfuis à Caserte, en déroute. Rien n'a ressemblé à une ville prise d'assaut, comme Naples ce matin.

Pourriez-vous me dire les bonnes raisons qui ont porté M. Necker à mettre les postes en régie? Je suis pour les fermes, en tout ce que font les souverains.

1. Le comte de Tessé, grand d'Espagne, était premier écuyer de madame la Dauphine; madame de Tessé était la fille du maréchal duc de Noailles.

Vous ne m'avez pas mandé s'il était possible d'avoir encore un grand pot d'encre de Paris; j'en aurais pourtant bien besoin, car, du présent du margrave, il ne m'est resté que les excellentes bouteilles en cuir: l'encre, je l'ai toute donnée.

Grimm eut la cruauté de ne pas m'écrire avant son départ de Russie; persuadez-lui de solder son compte avec moi, de Paris; on lui aura renvoyé une lettre que je lui avais adressée à Pétersbourg.

Faites de ma part mille excuses à madame de Belsunce, sur ce que je n'ai point répondu à deux de ses lettres. Je suis un monstre; voilà mon excuse. Je suis Azor, elle est Zémire[1]; mais je l'aime.

A propos, les comédiens français ont joué ici la *Chasse d'Henri IV* supérieurement. Le roi l'a tellement goûtée qu'il l'a redemandée jusqu'à trois fois. Ah! si nous avions un Sully, nous aurions un Henri.

1. Allusion au conte de *la Belle et la Bête*, de madame d'Aulnoy; on a tiré de ce conte l'opéra de *Zémire et Azore*.

CLXXXII

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 27 septembre 1777.

Madame,

Vous ne voulez pas que je parle de quadrupèdes, vous aimez les bipèdes ; et bien, je vous dirai que Gatti doit arriver ici, peut-être demain, pour inoculer la famille royale. Une mort causée par la petite vérole vaut plus que les dissertations de la Condamine. Voilà toutes nos nouvelles politiques. Je ne puis pas vous envoyer des vers et des couplets sur nos ministres, nous les maudissons en prose.

Le comte de Wilseck est parti. Son départ a été un mystère ; il est parti boudant, et boudé de tout le monde politique ; mais les amis de sa personne l'aiment toujours, et le regretteront à jamais. Je suis du nombre ; et comme je n'entre pas dans les coulisses de la politique, de mon parterre vulgaire je n'ai point entendu son départ, je n'ai fait que le sentir.

On vient de tirer les numéros de la loterie ; je comptais cette fois y gagner ; j'ai perdu. Je suis dans

l'abattement et la désolation, car (cela soit dit entre nous, et gardez-moi le secret) je n'ai plus un sol. Un changement de maison, des embellissements, des tentures, de nouveaux meubles, m'ont ruiné, abîmé, réduit à l'indigence. Madame votre mère en a-t-elle fait de même? Notre proverbe dit: *Fabbricare è un dolce impoverire* [1]; et j'en fais l'expérience.

Vous ne m'avez plus parlé de Piccini, et au lieu de cela, vous me parlez de M. Necker; mais si Necker fait le bonheur de l'État, Piccini fait le bonheur de la vie, ce qui vaut bien plus.

L'homme du Nord [2] étouffera de chaud cet hiver.

Il reviendra chevalier de Vasa, peut-être de Sainte-Anne, comblé de boîtes, couvert de diamants, et endetté de réponses à tous ses amis; embrassez-le de ma part, et faites-le ressouvenir de cette dette.

Comme je n'ai plus de chatte, cet article manquant, je ne sais plus comment prolonger ma lettre, aimez-moi, réclamez-moi l'amour de madame votre mère, et croyez-moi au vrai votre...

1. Bâtir, c'est se ruiner doucement.

2. Grimm.

CLXXXIII

A LA MÊME

Naples, 4 octobre 1777.

Madame,

Je suis bien affligé des nouvelles de la santé de madame votre mère, mais je n'en suis pas désolé. La mère de ma belle-sœur crache du sang depuis trois ou quatre ans; elle a soixante et seize ans; elle vit toujours, et même, depuis quelques mois, cela va mieux. La mère du mari d'une de mes nièces a craché de temps à autre du sang depuis une vingtaine d'années; je viens de la voir; elle approche des soixante et dix ans; elle m'a dit qu'elle se portait fort bien. La mère d'un autre mari d'une autre de mes nièces est au lit pour avoir, non pas craché, mais vomi du sang, et ensuite craché plusieurs fois depuis huit jours. De ce pas il faut que j'aille la voir; elle m'a dit qu'elle avait souffert de cette incommodité depuis dix ans; elle ne me paraît pas bien épouvantée du symptôme. Je conclus donc que les femmes sont de vrais boudins, et que de quelque côté que le sang leur sorte, il n'en saurait jamais sortir assez. Ce n'est donc pas le sang, ce sont

les douleurs aiguës, continuelles, inexpugnables, de madame votre mère qui me font souffrir et trembler. Je voudrais apprendre qu'elles sont calmées, et puis je me moquerais du reste.

Votre correspondance, à laquelle vous me menacez d'être réduit, n'est pas si mauvaise que vous pensez. Il est vrai qu'à votre âge votre conversation vaut mieux que votre correspondance, mais vous direz que c'est ma faute si je ne jouis pas de la première. Que ne venez-vous à Paris, me direz-vous ?

Patience, j'y viendrai, mais laissez-moi auparavant meubler ma maison.

Ah ça, parlons d'affaires. J'avais prié madame votre mère de deux affaires très importantes pour moi ; elle ne s'en est pas acquittée, et peut-être pas ressouvenue dans l'état de santé où elle est.

Voyez donc si vous y pouvez quelque chose. La première était de tirer au clair si M. Rizzi Zannoni était vivant ou mort ; et dans quel endroit du monde on croyait qu'il était. Ce monsieur est le premier géographe de l'Europe. Il est connu de Diderot, Danville[1], Messier[2], Buache[3], etc. On lui avait donné la garde du

1. D'Anville (J.-B. Bourguignon d') (1697-1782), géographe célèbre, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

2. Messier (1730-1817), astronome de la marine, membre de l'Académie des sciences, etc., etc.

3. Buache (Philippe) (1700-1773), premier géographe du roi, membre de l'Académie des sciences.

dépôt de la marine; ainsi M. le comte de Narbonne-Pellet doit le connaître; il a fait la carte superbe du royaume de Naples, sous ma dictée; il a fait, ou du moins commencé, la carte de Pologne; il a fait des dettes; il a fait banqueroute; il a fait peut-être encore pis. Qu'est-il donc devenu après avoir tant fait?

Seconde affaire: il s'agissait de l'expédition d'une grosse bouteille, tenant à peu près douze pintes d'encre de Paris de la *Petite Vertu*, envoyée jusqu'à Marseille; je me charge de la faire venir de Marseille ici. Cela est-il possible?

Gatti arriva il y a huit jours. Il a inoculé les princes et deux princesses mercredi passé; tout le monde tremble du succès, excepté lui. On a fait des prières publiques. La reine même, qui a voulu l'inoculation, s'en repent. A force de voir trembler, je commence à trembler aussi. A huitaine, nous serons hors de doute.

Ce monstre du Nord [1], Dieu sait s'il m'écrira! Il devrait au moins m'apprendre quelque chose relativement aux livres de mon frère. Vous ne m'avez plus rien mandé sur Piccini. Gleichen arrivera en même temps que Grimm. M. Necker réussira à faire de grandes réformes; mais je doute fort qu'il réussisse à faire de grandes économies. Adieu.

1. Grimm.

CLXXXI

A LA MÊME

Naples, 1er novembre 1777.

Madame,

Avant que je l'oublie, faites-moi la grâce de faire savoir au baron de Gleichen que je viens de lui écrire ce soir même, et qu'il fasse chercher ma lettre à la poste.

Revenons à présent à nos moutons. Ne vous l'avais-je pas dit, que le symptôme du crachement de sang n'était pas si fatal que vous imaginez? Je crains bien plus cette maudite faiblesse; mais espérons toujours, la vie n'est qu'un espoir.

Mon diable, ma troisième nièce n'est pas encore parachevée dans le mariage. Il y a contrat, promesse, dot, présent; mais la *consomption* ne s'est pas encore bien établie; cela m'ennuie jusqu'à l'abattement.

C'est vrai, j'ai gaspillé mon encre; mais j'ignorais que la chaleur du climat de Naples produisit une consommation d'encre, par le desséchement qu'il s'en fait, six fois plus forte mau oins que celle de Paris. Vous

m'accusez d'être un enfant prodigue ; vous avez tort : je ne suis (comme dit l'abbé Morellet) qu'un mauvais calculateur économique.

Qu'est-ce que c'est qu'une *Olympiade* de Sacchini que vous avez entendue? En quelle langue? Exécutée par qui? Expliquez-moi ce phénomène [1].

Piccini, que fait-il? Vous ne m'en parlez plus?

Jamais je n'ai eu tant envie de vous écrire ; mais de quoi remplir ma lettre? J'avais deux des vôtres à répondre ; je les ai épuisées, à cela près que je ne vous ai rien dit de l'*Armide* de Gluck.

Eh bien! elle est tombée ; j'en étais sûr d'avance, et je crains le même sort pour *Roland* [2]. On peut dire de

1. *L'Olympiade*, de Métastase, poème fort connu en Italie, avait été traduit et arrangé pour la scène par Framery et mis en musique par Sacchini. L'Académie royale de musique ayant refusé cet ouvrage, les auteurs le proposèrent à la Comédie Italienne où il fut représenté pour la première fois le 2 octobre 1777, sous le titre de : l'*Olympiade ou le Triomphe de l'Amitié*, drame héroïque, en trois actes, en vers. La pièce eut du succès, quoique jouée par des acteurs peu faits au ton et aux costumes de leur rôle ; madame Trial et mademoiselle Colombe furent, entre autres, fort applaudies.

2. Lorsque les répétitions de *Roland* commencèrent, ses partisans et ses ennemis préparèrent leurs armes. Ceux-ci paraissaient les plus forts parce qu'ils étaient les plus bruyants. Piccini crut sa chute inévitable. Le jour de la représentation (février 1778), lorsqu'il partit pour le théâtre, sa famille ne voulut point l'y accompagner et fit tous ses efforts pour le retenir lui-même, il sortit au milieu des larmes et des gémissements. Le succès fut des plus heureux et on ramena l'artiste en triomphe.

l'opéra français, comme de la République romaine au temps de Tite-Live, *nec vitia nostra nec remedia pati possumus.*

Pour le coup, il m'est impossible de m'allonger davantage. Adieu.

CLXXXV

A LA MÊME

Naples, 22 novembre 1777.

Madame,

Deux semaines sans lettres de vous commençaient à m'inquiéter. Cette semaine, j'en ai reçu trois à la fois, du 19, du 28 octobre et du 3 novembre, et je vais y répondre.

Commençons par le plus important. Vous comprenez que c'est de la santé de maman dont je veux vous parler? Pourquoi vous inquiétez-vous si fort qu'elle fasse toujours usage de l'opium? Qu'en craignez-vous? Ignorez-vous (non vous ne l'ignorez pas) que l'Orient tout entier, c'est-à-dire la moitié du genre humain, vit avec l'opium, ou pour mieux dire dans l'opium jusqu'à la décrépitude? L'Occident se sert de vin au lieu d'opium et en tire le même parti. Ne connaissez-

vous pas de vieilles ivrognesses ? Eh bien ! maman sera une vieille ivrognesse d'opium. J'ai connu la comtesse Borromée, qui, par une santé frêle, à l'âge de cinquante ans, eut besoin pour ses nerfs de l'opium et du musc. On ne saurait imaginer le dégât qu'elle en a fait dans sa vie ; elle vient de mourir à l'âge de cent deux ans.

Mettez-vous bien dans la tête que la vie n'étant qu'un amas de maux, de souffrances et de chagrins

Dieu fit de s'enivrer la vertu des mortels

L'opium, le vin, le tabac, les trois drogues les plus enivrantes, sont le contrepoison de la vie des Asiatiques, des Européens, des Américains. Le *napeuthe* des anciens Grecs n'a été autre chose que l'opium. L'ambroisie et le nectar n'ont été autre chose que l'hydromel, boisson tirée du miel, et capable d'enivrer. Le vin n'était pas encore connu des Grecs, du temps de leur plus ancienne mythologie. Les conquêtes du roi Égyptien, figuré sous le nom de Bacchus, transplantèrent les vignes, plantes originaires de l'Arménie, dans l'Asie-Mineure. Voilà une terrible et bien neuve dissertation à propos de l'opium de maman. Laissez-lui en prendre à foison ; et puisque Fréron et son *Année littéraire* sont morts[1], que les économistes se taisent, vous

1. Les ennemis de Fréron avaient obtenu de M. de Miroménil, garde des sceaux, la suspension du privilège de l'*Année Litté-*

voyez qu'elle ne saurait trouver d'autre somnifère. J'espère enfin que, si elle ne s'impatiente pas de guérir, elle vivra, et finira par guérir tous ses maux, excepté la vieillesse.

Gatti a été dans le ravissement des articles qui le regardent. Nous lui avons très bien payé l'inoculation des princes. Il a eu une pension de 2,500 livres, et pour plus de 1,800 livres de présents en boîtes et bagues. Ce qui pis est pour lui, c'est que les princes et princesses se sont amourachés de lui. Il me charge de vous dire mille choses, tenez-les pour dites.

J'avais appelé *mentor du Nord*, celui que vous appelez *mouton du Nord*. La différence n'est pas bien grande, c'est la même qu'entre précéder et suivre. Les princes allemands et russes qui étaient avec lui, étaient bien ses moutons ; mais la toison n'en a pas été bien riche. Enfin ce Mentor mouton est arrivé ; il m'écrira, je l'espère ; mais il ne me dira pas la centième partie de ce qu'il devrait me dire.

Les vers de Marmontel sont délicieux ; c'est bien dommage qu'ils aient été faits pour sa propre femme[1]. Il faut espérer qu'il en reviendra. L'inconstance est une

raire. Fréron avait une attaque de goutte au moment où on lui annonça cette nouvelle ; la goutte remonta et l'étouffa le 10 mars 1776.

1. Chanson pour madame Marmontel, le jour de sainte Adelaïde, sa fête. (*Œuvres complètes de Marmontel*, t. X, p. 634, Paris. — Verdière, 1819.)

loi physique de toutes les espèces d'animaux. Sans elle, point de fertilité, point de variété, point de perfectibilité. L'immense variété des nations qui ont peuplé ou se sont alliées en Europe, a fait la perfection de notre race. Les Chinois ne se sont abrutis que par la non-mixtion; et depuis l'arrivée des Tartares, ils ont gagné beaucoup. Voici une autre dissertation bien étrange. Je vois que, ce soir, je suis en train de disserter; c'est peut-être ma nouvelle maison qui amène cela; car c'est la première lettre que je vous en écris.

Mes dissertations et ma gaieté vont finir à présent que je relis votre dernière lettre du 3, que je n'avais lue qu'en courant, et que je m'en trouve frappé comme d'un coup de massue. Vous m'annoncez l'expédition de l'encre, et vous m'annoncez en même temps l'achat et l'expédition des bouteilles à six francs pièce. Grands dieux! J'avais pourtant bien dit, bien écrit, bien déclaré, que je voulais avoir de l'encre et point de bouteilles; que le margrave m'avait pourvu de bouteilles en si grande quantité, que j'en avais distribué à tous mes amis. Pourquoi ne m'avez vous pas envoyé cette encre dans des bouteilles de verre, comme si c'était du vin? Mais le mal est fait, il est irréparable, Dieu sait quel mémoire va me tomber sur le cou! Dieu sait comment je ferai pour le payer? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai plus la force de rien dire:

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

CLXXXVI

A MONSIEUR D'ALEMBERT[1]

Naples, 28 novembre 1777.

Monsieur,

Les économistes me poursuivent partout; ce sont donc de nouvelles furies qui me *pendent*, pour me servir des expressions du Tasse, *indivisibilmente a tergo*. Ceux de Naples, pour venger ceux de Paris, viennent de me jouer un tour diabolique; ils m'ont fait donner une place. Une place! devinez? je vous le donne en mille, et puis en mille encore. Jamais problème ne fut pour vous si difficile à résoudre. On m'a fait censeur; Galiani, censeur! J'ai droit de vie et de mort sur tous vos auteurs dramatiques. Vous avez appris, sans doute, par les papiers publics, que nous avons une troupe de comédiens français à Naples. Les nouveaux missionnaires de votre patriarche voulaient jouer indistinctement toutes sortes de pièces, et, comme de raison, particulièrement celles dont la représentation pouvait leur assurer un bénéfice plus considérable.

1. Nous avons tout lieu de croire que la plus grande partie de cette lettre est l'œuvre de Serieys.

On a cru devoir arrêter leur zèle, et c'est moi qu'on a chargé de cette tâche, si importante au salut de la République. *Caveant consules*, a-t-on dit, etc.

J'ai bien trompé ces messieurs, à peine suis-je nommé que

Ma colère revient, et je me reconnois,

et qu'en parodiant votre poète tragique par excellence, sans avoir plus d'égards que lui à la rime, j'ajoute :

mmolons, en censeur, trois pièces à la fois.

Je défends aussitôt *Olympie*, *le Galérien*; le croiriez-vous, le *Tartufe?* — Le *Tartufe!* Oui, monsieur l'anti-cagot, le *Tartufe*. Pourquoi un conseiller d'aujourd'hui ne ferait-il pas ce qu'un président d'autrefois fit avec tant de succès?

Vous me demanderez, peut-être, d'où venait de ma part ce transport de colère? *Tantæ ne animis cœlestibus iræ?* De ce qu'on avait laissé jouer plusieurs fois mon *Socrate imaginaire*, parce qu'on l'attribuait à un autre, et qu'aussitôt qu'on apprit que j'en avais fait le Plan, on en défendit la représentation.

Convenez, mon cher philosophe, que c'est une belle chose que la censure; admirons la finesse de son art, l'excellence de son goût; voyez-vous comme elle s'attache de préférence à tous les chefs-d'œuvre du génie; c'est du Voltaire qu'il lui faut, c'est du Raynal, c'est du Jean-Jacques; en vérité ce siècle sera remarquable par ses prouesses. D'un côté la raison, de l'autre un bûcher,

et tout cela pour le mieux. Si j'étais moins versé dans les antiquités, et surtout dans l'histoire des événements mémorables, qui précédèrent le déluge, j'attribuerais cette belle institution à des économistes de Rome ou de la Grèce, mais, si je ne me trompe, l'origine de la censure a quelque chose de plus qu'humain; elle date du moment où notre premier père ayant commis un acte répréhensible, en mangeant d'un fruit prohibé, encourut la première censure dont les plus anciennes annales du monde fassent mention. Par exemple, je croirais assez volontiers que nos sublimes panégyristes de la liberté illimitée, font remonter leur système à peu près à la même époque, c'est-à-dire lorsque le fils aîné de ce premier père usa des droits de cette liberté pour se débarrasser de son cadet, dont l'innocence et la considération dont il jouissait auprès de l'Eternel lui portaient ombrage. Mais laissons là ces vieilleries[1].

A propos de censure, il court ici un bruit assez singulier : vous avez voulu, dit-on, vous et consorts, vous aller établir à Clèves, pour fuir la place de Grève, qui menaçait vos écrits et vos personnes; à cet effet, vous en avez demandé la permission au roi de Prusse, qui, ajoute-t-on, vous a permis de venir habiter ses États; mais à condition de ne rien écrire sur la philosophie ni sur la religion. Y a-t-il dans tout

1. Ce paragraphe nous paraît être le seul de toute la lettre qu'on puisse attribuer à Galiani.

cela quelque chose de vrai? Le grand Frédéric ne serait-il philosophe que pour lui seul? quant à vous, je ne crois pas un mot de cette prétendue expatriation : celui qui a préféré sa tanière du Louvre aux palais et aux largesses de la Sémiramis du Nord, ne s'exposera point, à coup sûr, au danger d'aller mêler sa cendre à celle de Jean Huss. Veuillez bien, cependant, me donner à cet égard quelques éclaircissements. Le voyage de Diderot a paru si propre à justifier ce conte!

Que font tous nos amis? nos Roubaud, nos Panurge, nos dames? Aimez-moi comme je vous aime. Bonsoir.

P.-S. — On parle de l'établissement d'une académie des sciences à Naples, vous en serez, mon maître.

CLXXXVII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 7 février 1778.

Modicæ fidei, quare dubitasti? Ne vous l'avais-je pas dit, qu'on vit avec l'opium, qu'on se rétablit avec l'opium et qu'on vieillit jusqu'à la décrépitude avec l'opium. Vous serez une maréchale de Mirepoix; vous tremblerez : qu'importe. Vous jouerez au cavagnole

jusqu'à trois heures du matin : n'est-ce pas être bien heureux et bien employer sa vie[1]?

Vous ne m'avez jamais fait dire à qui je dois payer ici le prix de cette malheureuse encre, dont je ne puis me ressouvenir sans frissonner. Cherchez les Piccini, Caraccioli, Perez, comte de Fuentès, marquis de Clermont, ou que sais-je moi, qui veuillent vous rembourser la dépense faite et m'ordonner de payer ici à leur correspondant ; car, pour une lettre de change, l'embarras serait plus grand que la chose ne vaut.

Nous avons vu remettre ici et tomber à plat un superbe opéra comique de Piccini. Les acteurs n'étaient pas les mêmes que lorsqu'il le donna il y a sept ans.

Le comte de Voronzoff, qui m'apporta une lettre du plénipotentiaire coureur [2], est un bien aimable sujet [3].

1. La maréchale de Mirepoix, princesse de Lorraine et dame du palais de la reine ; ses soupers étaient célèbres. « Nulle femme n'était plus aimée, plus aimable que cette amusante duchesse de Mirepoix, toujours désordonnée, noyée d'embarras d'argent, ruinée par le jeu, perdue de contrariété et de gêne au milieu de cent mille livres de rente et cependant quand elle s'échappait de Versailles et tombait à Paris, toujours gaie, sans humeur, douce, complaisante, gracieuse à tous, empressée à plaire, ne demandant que des services à rendre, si bonne qu'elle réussissait à faire oublier ses lâchetés à la cour et à remplacer autour d'elle l'estime par l'amitié. » (De Goncourt, *la Femme au dix-huitième siècle.)*

2. Grimm.

3. Le comte de Woronzoff devint ambassadeur de Russie à Londres, où il jouit de la plus haute considération.

Nous nous sommes déjà pris de belle amitié, et, ce matin, je dîne avec lui chez le prince Auguste de Saxe-Gotha. Nous boirons à votre santé, et à celle du grand coureur, chaise de paille et de poste. Mais il est indigne à lui de n'avoir pas encore écrit de Paris, ni achevé l'histoire de nos affaires à Pétersbourg.

Le roi voulant ici représenter en mascarade la sortie publique du Grand-Turc, M. l'ambassadeur de France, qui a souhaité être du nombre des acteurs, avait été désigné pour y représenter l'aga des eunuques blancs; mais comme il a trouvé cette place trop coûteuse pour lui, eu égard à l'état de ses revenus, il l'a changée et l'a fait accorder au prince de Migliano, qui l'a acceptée sans frayeur, attendu que c'est l'homme de Naples qui a le nez le mieux conditionné. Cette cabale, pour cette place, nous a autant divertis que la mascarade elle-même nous divertira, lorsqu'elle aura lieu. Nous croyions avoir un carnaval bien gai, mais nous avons des spectacles indignes, des bals ennuyeux et déplacés des vrais lieux, et nous prenons un deuil de deux mois. Force Anglais et Anglaises, qui viennent s'abriter à Naples des tempêtes américaines[1], nous ont persuadés qu'ils venaient chercher le meilleur

1. Les possessions anglaises en Amérique étaient bouleversées par la guerre de l'indépendance. La France signait, ce même mois de février, un traité d'alliance avec les États-Unis d'Amérique, dont elle reconnaissait l'indépendance.

des *carnavaux* ou carnavals possibles. En attendant, les Washington et les Hanckocke[1] leur seront fatals ou *fataux*.

On me dit que M. Necker songe à quitter le ministère ; les Français sont donc ingouvernables.

J'aurais dû répondre à cinq ou six lettres de votre aimable fille ; mais, si elle était procureur-général des domaines du roi de Naples, elle excuserait tous ceux qui ne répondent jamais.

Aimez-moi, et croyez-moi, soit que j'écrive ou non, toujours le meilleur de vos amis.

CLXXXVIII

A LA MÊME

Naples, 11 avril 1778.

Les chagrins cuisants, ma chère dame, que me causent mes embarras domestiques, sont la véritable cause de mon silence. Ma santé en est affectée au point que j'ai pris la résolution subite d'aller faire un voyage jusque dans la Pouille. Je pars demain, et je resterai

1. Hankocke fut un des fondateurs des républiques américaines ; il était né à Boston.

un mois ou quarante jours. Ne vous attendez pas à des lettres de moi, durant cet intervalle; j'ai besoin d'une forte dose d'opium aussi.

Vos deux lettres du 1er et du 22 mars, m'ont fait un plaisir infini, et ont diminué mon regret de n'être pas à Paris, pour y voir le phénomène de Voltaire[1]. Vous me le peignez avec des couleurs si vives, que je le vois, que je l'entends, et je ris de bon cœur.

Il m'était impossible de vous faire payer par le moyen de M. de Clermont; il me fait l'honneur d'être brouillé à mort avec moi, parce que, dans un petit procès, je n'ai pas donné un avis favorable à son recommandé. Voilà pourquoi il ne me salue plus.

Gatti a bien voulu donc se charger de vous faire payer cette somme, mais, comme je ne me souviens plus du montant, vous la retirerez de son banquier Brussoni, et je rembourserai Gatti.

Ce Gatti a gagné ici le cœur des souverains. Ils ont exigé de lui qu'il se fixât à Naples, et il y a consenti, mais sans charges, sans titres, sans appointements; telles ont été ses conditions. En attendant, pour l'inoculation du roi, il a obtenu une pension de quatre mille deux cents livres.

1. Voltaire avait quitté Paris depuis vingt-huit ans lorsqu'il y rentra le 10 février 1778. L'accueil qu'il y reçut fut indescriptible, une foule enthousiaste ne cessait d'entourer son hôtel; partout il était suivi d'un cortège triomphal.

et à peu près dix mille francs en présents et en comptant. Il me charge de vous dire mille choses de sa part. Le prince Pignatelli m'en écrit autant de Palerme ; vous apercevez-vous que cette lettre est bête à manger du foin ! Eh bien ! mon âme et ma tête ne sont pas en état de produire rien de mieux dans mon état actuel. Si vous êtes sensible aux amours des bêtes, sachez que vous êtes la même dans mon cœur abruti.

La Chaise de paille, que fait-il? Aimez-moi et plaignez-moi. Adieu.

CLXXXIX

MADAME D'ÉPINAY A GALIANI

3 mai 1778.

J'espère que ma lettre vous trouvera de retour à Naples, mon charmant abbé. J'ai reçu votre lettre de change, et je fais courir après le banquier; aussitôt que j'aurai touché les soixante francs, je vous le manderai.

Je trouve M. de Clermont sublime de vous refuser le salut parce que vous avez opiné contre son protégé; je connaissais bien tout son esprit, mais je ne le croyais pas si profond politique. Cela ne se trouve peut-être

pas dans votre excellent traité d'Amico-Politico, dont vous nous fîtes un jour un si charmant précis; mais vous avez tort. *Ergo*, M. de Clermont est plus profond que vous, cela me paraît clair.

Ce qui me le paraît encore davantage, c'est qu'il n'est pas donné à l'espèce humaine d'être heureuse et tranquille, puisque vous-même, l'abbé, vous avez des chagrins domestiques qui dérangent votre santé, qui vous font courir les champs, qui troublent votre repos, votre gaieté. Et qu'est-ce donc qui peut vous tourmenter à ce point? La mortalité est-elle parmi vos chats? l'amour ou l'envie parmi vos servantes et vos valets? Et qu'importe la cause grave ou frivole? c'est l'effet sur votre âme qu'il faut calculer. Celui qui n'est malheureux que parce qu'il n'est environné que de désirs trop promptement satisfaits, n'en souffre pas moins. Tirez-moi de peine, et dites-moi que tout va à peu près bien; c'est en vérité tout ce qu'il faut pour rendre contents les gens raisonnables.

Que vous m'avez fait de plaisir en me donnant de si bonnes nouvelles de notre cher Gatti! Je l'aime toujours et je m'intéresse vivement à son bonheur. J'ai des petits-enfants qui le rendraient bien heureux. Ma petite Émilie, qui est une charmante enfant, lui tournerait la tête. Dites-lui encore que, s'il vient dans ce pays-ci, et que je lui fasse le récit détaillé de tout ce qui m'est arrivé depuis cinq ans, il croira plus que jamais aux

miracles de la nature : car Tronchin ne m'a rien fait que de petites choses pour l'aider, lorsqu'elle avait bien clairement annoncé son intention.

Voltaire a acheté une maison assez près de moi. Il l'habitera au mois de septembre. Sa nièce est assez sérieusement malade. Cette circonstance lui a fait renoncer au projet d'aller passer deux mois à Ferney. Il parle d'un voyage de cent vingt lieues comme d'une course à Chaillot. Il partage toujours avec Franklin les applaudissements et les acclamations du public. Dès qu'ils paraissent soit au spectacle, aux promenades, aux académies, les cris, les battements de mains ne finissent plus. Les princes paraissent, point de nouvelles. Voltaire éternue, Franklin dit : « Dieu vous bénisse », et le train recommence. Voici un vers latin qu'on a fait pour mettre au bas du portrait de ce dernier.

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En voulez-vous la traduction en vers, que d'Alembert a faite l'autre jour en s'éveillant ?

Tu vois le sage courageux
Dont l'heureux et mâle génie,
A ravi le tonnerre aux cieux
Et le sceptre à la tyrannie.

Puisque je donne dans la poésie, voici d'autres vers sur la petite politesse qu'a faite l'empereur à l'électeur de Bavière, en lui envoyant la toison :

Prenez, pauvre électeur, et prenez avec joie,
La toison que fort à propos
L'empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos.

En voici d'autres sur le même sujet :

En tous temps, en tous lieux, la toison des brebis
Jusqu'ici du tondeur avait fait les profits;
Mais aujourd'hui, par un trait tout nouveau,
Au tondu le tondeur en a fait le cadeau.

J'arrête ici ma veine poétique; sans quoi vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait du Mercure de France. Parlons de l'opium. Je commence à m'en passer d'un jour l'un pour ne pas m'user sur ce charmant remède. Le général Koch arrive; il ne m'interrompt pas, mais il me dit de vous embrasser pour lui. Gleichen part mercredi; nous parlerons encore une fois de vous, et je vous dirai cela ou autre chose à la première occasion.

CXC

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 13 juin 1778.

Madame, il faut vous écrire pour ne pas vous laisser ignorer mon état. Mais que vous dirai-je? Mes regrets deviennent plus cuisants tous les jours. Aussitôt que je suis seul, je retombe dans les rêveries et les tristesses. Ce n'est plus la mort qui fait mon chagrin, je me suis fait une raison sur cela. Je comprends que c'est une chose toute naturelle, que moi et tous nous en devons faire autant; mais c'est le genre de mort, c'est la manière brusque et imprévue avec laquelle j'ai été quitté, qui me désole. En un mot, si je pouvais la faire revivre pour deux heures, lui parler, savoir la cause de son désespoir, ses pensées, ses dernières volontés, et qu'elle se rendormît ensuite, je crois que je serais content et consolé, tout comme d'un départ. Pour la première fois, j'ai compris l'utilité, la sagesse, la raison universelle des testaments. Ils sont la vraie consolation des survivants à une personne qui nous est chère. Mais j'ai été si brusquement quitté, qu'en vérité je ne sais pas si

elle s'est jetée, ou si on l'a perfidement jetée, et ce dernier trouble, et cette incertitude est la plus affreuse de toutes.

Mais je vous noircis l'âme. Je vous dirai donc que, pour me distraire, je n'ai trouvé d'autre moyen que celui de m'occuper très profondément sur Horace, et que j'ai enfin commencé à écrire la vie et l'occasion des pièces de cet auteur, ce qui est, comme vous savez, l'ouvrage que Grimm souhaitait si fort. Assurément j'en achèverai l'ébauche, mais il est bien difficile que je le mette en état de paraître. Si je meurs, je léguerai cet écrit à Grimm, qui le fera achever et publier. Pour le coup, dans peu de jours, toutes mes découvertes et mes idées seront sauvées de l'oubli, cela suffit pour une ébauche. Le public est si difficile qu'il faut polir les ouvrages pour qu'ils puissent lui plaire, et je ne sais pas si, dans l'état où je suis, j'aurai la force de me donner la peine de plaire à M. le public.

Voulez-vous m'aider dans mon travail sur Horace? Voici ce dont j'ai besoin. Je voudrais que vous fissiez ou fissiez faire une recherche exacte de tous les endroits des ouvrages de Voltaire dans lesquels il a critiqué Horace, et que vous me les marquiez sur une feuille. Ce diable de vieillard a le nez si fin, le goût si délicat, qu'il l'a critiqué toujours avec raison; mais il se trouve que sa critique tombe toujours sur le dégât que les éditeurs et les interprètes ont fait à mon pauvre auteur,

et jamais sur Horace lui-même. Par exemple, Voltaire critique une ode comme faible, sans objet, sans suite, et il a raison. Mais il se trouve que cette ode ne sera que la moitié d'une pièce de vers, qu'il faut coudre avec une autre moitié, et alors la critique disparaît. Comme je n'ai pas la collection entière des ouvrages de Voltaire, et que je ne sais pas si à Naples (pays très savant), il y a personne qui la possède, j'ai recours à vous. Adieu! Aimez-moi. Plaignez-moi.

P. S. Qu'est-ce que coûterait un morceau de vélin préparé pour faire une miniature? Pourrai-je en avoir une boîte avec huit ou dix morceaux de médiocre grandeur? Mandez-moi le prix avant tout.

CXCI

A LA MÊME

Naples, 25 juillet 1778.

Les marques de la plus tendre amitié, madame, que vous continuez à me donner en m'écrivant, et de votre main, au milieu de vos souffrances, peuvent seules réveiller ma léthargie, et, pour ainsi dire, me tirer du tombeau. Au reste je suis mort, comme vous savez. Mes

événements sont incroyables. Vous en savez une partie, et assurément vous avez cru qu'il ne pouvait plus m'arriver rien qui secouât davantage mon âme. Eh bien ! vous vous êtes trompée : il m'est arrivé d'autres choses bien plus uniques, étranges, pas horribles, mais extraordinaires, au point qu'enfin j'ai succombé. J'ai laissé là mon Horace. Je n'écris plus, je ne pense plus, je ne vis plus, je végète [1].

La Chaise de paille autrefois, aujourd'hui Chaise de poste, m'a écrit une longue lettre. Il voudrait que je lui réponde. Pourquoi dois-je lui répondre? Je n'ai pas reçu le portrait de l'impératrice. Il se plaint très fort qu'on n'ait pas voulu enterrer un homme immortel [2]; mais parbleu ! on n'enterre que les morts. *Sinite mortuos sepelire mortuos suos*. Jésus-Christ n'est enterré nulle part. Pourquoi faut-il que l'antechrist le soit? Il se plaint de la maladresse des prêtres. Je ne conviens

1. L'impératrice de Russie écrit à Grimm à cette époque : « Mais qu'est-ce donc que les chagrins qui accablent l'abbé Galiani? Je croyais moi qu'à Naples, dans le plus beau climat de l'Europe, on les ressentait moins, parce que l'air m'a toujours réjouie; mais ils y sont trop accoutumés pour y prendre autant de part que nous. » — Nous n'avons point pu découvrir la cause des violents chagrins qu'éprouvait Galiani.

2. Lorsque Voltaire mourut, le clergé était décidé à lui refuser les honneurs funèbres, que l'opinion publique demandait impérieusement. Tout s'arrangea, grâce à un neveu de Voltaire, l'abbé Mignot, qui enleva le corps de son oncle et le fit ensevelir dans l'abbaye de Scellières, en Champagne.

pas de cela. Je trouve pourtant que ce serait peut-être adroit d'enterrer Jean-Jacques à Saint-Denis [1].

Ah! que j'avais bon nez de m'être constamment refusé à placer ma tête dans la collection de feu madame Geoffrin. Dieu sait comment madame de la Ferté-Imbault m'aurait étiqueté [2]. Je gage qu'elle y aurait mis : *Galiani, célèbre par sa perruque toujours de travers.* Votre amitié aurait ajouté à cette épigraphe : *et sa tête jamais de travers*; mais les économistes auraient effacé cette addition.

Vous aurez, à l'heure qu'il est, décidé la plus grande révolution du globe : savoir, si c'est l'Amérique qui régnera sur l'Europe, ou l'Europe qui continuera à régner sur l'Amérique [3]. Je gagerais en faveur de l'Amérique, par la raison toute matérielle que le génie tourne à rebours du mouvement diurne, et va du levant au couchant depuis cinq mille ans, sans aberration.

Gatti me dit que son banquier Brussoni ne lui mande pas de vous avoir payé les soixante livres, prix de l'encre. De grâce finissez-moi cette affaire. Faites-vous payer, et faites-moi payer à Gatti.

1. Jean-Jacques Rousseau était mort le 3 juillet.

2. Madame de la Ferté-Imbault détestait les philosophes, amis de sa mère.

3. En reconnaissant l'indépendance des États-Unis et en signant avec eux un traité d'alliance, la France venait, en effet, de décider une des grandes révolutions politiques et de créer une des plus importantes puissances du monde.

Adieu! Comptez que c'est le plus grand effort que j'aie pu faire que de vous écrire ces quatre mots de griffonnage.

CXCII

A LA MÊME

Naples, 1er août 1778.

Votre lettre, madame, du 13 du mois passé, m'a fait pâlir de frayeur. Malgré la précaution que vous comptez prendre, d'envoyer un gros paquet au cardinal de Bernis, je tremble, et ce n'est pas sans fondement, d'être obligé d'en payer le port en entier, et d'être ruiné par cet événement fâcheux et tout à fait inattendu. Enfin, voyons et ne prévoyons pas. Je commence à sentir que les malheurs des hommes viennent de leur prévoyance, malgré qu'on en dise le contraire. La prévoyance est la cause des guerres actuelles de l'Europe. Parce qu'on prévoit que la Maison d'Autriche s'agrandira; que les Américains, dans quelques siècles d'ici, que les Anglais, les Français, les Espagnols, dans cent ans, feront ou ne feront pas certaines choses, on commence par s'égorger à l'instant. Si l'on voulait se

donner la peine de ne rien prévoir, tout le monde serait tranquille, et je ne crois pas qu'on serait plus malheureux parce qu'on ne ferait pas la guerre.

En attendant, voici la perspective de mon pays : La guerre au couchant, la peste au levant, la famine dans l'intérieur. Le prophète Nathan a de quoi choisir à son aise. Nous avons eu une très mauvaise récolte. On a fait des règlements à l'antique (car nous sommes arriérés de plusieurs siècles), et à l'instant la cherté a paru. Vous imaginez bien que je ne suis ni consulté, ni employé ici, ni estimé pour entendre rien sur la matière. La raison est que tout le monde ignore ici parfaitement que j'ai composé un livre sur cette question. On sait que j'ai écrit un ouvrage en français, mais les uns croient que c'est un joli roman de fées, les autres que c'est de la poésie. Ne croyez pas que je badine ou que j'exagère comme le chevalier Lorenzi [1].

1. Lorenzi, disait Grimm, était naturellement rêveur, distrait, naïf, simple, toujours vrai, sérieux et grave. Le plaisant de ses traits consiste en ce que les opérations de sa tête se font lentement et difficilement, qu'il a de la peine à assortir l'expression à son idée, qu'il supprime ordinairement tous les intermédiaires entre deux propositions, qu'il répond souvent à sa tête, au lieu de répondre à ce qu'on lui dit. Un jour, chez madame Geoffrin, il s'embrouille dans une généalogie : — « Mais, chevalier, dit la maîtresse de la maison, vous radotez, c'est pire que jamais. — Madame, lui répond le chevalier, la vie est si courte ! » — Un autre jour, dans la même maison, d'Alembert, Grimm, Lorenzi étaient réunis dans le salon ; Lorenzi sommeillait et avait peine à soutenir sa tête. — « Il me semble, chevalier, dit Grimm, que notre conversation vous amuse beaucoup, puisqu'elle vous endort

Autre chose qui vous paraîtra plus étonnante, car mon pays même en a été étonné. On a fondé une académie de sciences et de belles-lettres, et je n'en suis pas. Vous souvenez-vous de cet homme de lettres inconnu à Diderot, qui lui disait tranquillement : « Monsieur, je travaille pour les colonies ! » J'en dis de même : je suis à Naples et je travaille pour Pétersbourg [1].

Gatti vous salue. Le comte de Wilseck est arrivé ; et d'abord m'a parlé de vous et de Grimm. Il *souhaite* des nouvelles de ce terrible voyageur.

Aimez-moi ; priez Dieu que je ne paye pas le paquet. Si je le paye..... en vérité..... en vérité..... *je vous* expédierai l'encyclopédie par la poste. Adieu!

tout debout ? — Oh ! non, dit-il, en hochant la tête et avec son ton innocent et naïf, je dors quand je veux. » — Il devait partir pour Londres avec le duc de Mirepoix, et il était convenu qu'il enverrait sa malle à l'hôtel du duc ; pendant qu'il la préparait, il reçoit un message qui le presse de l'expédier. Il se dépêche en conséquence, et, de peur d'oublier quelque chose, il emballe tous ses habits. Lorsque la malle est partie, il s'aperçoit qu'il est resté en chemise, que son habit de voyage est dans sa malle et qu'il n'a conservé, pour sortir, qu'une mauvaise robe de chambre. »

1. « J'ai ordonné une médaille pour l'abbé Galiani ; il a beau dire, mademoiselle Cardel l'aurait appelé tête de travers tout comme elle m'appelait esprit gauche. Quel dommage que la tête de cet homme-là reste sans utilité à Naples, qu'on y ignore jusqu'à ses ouvrages, et qu'on y fasse des édits à l'antique, sans se servir de lui et de ses idées sages. C'est de l'abbé qu'on peut dire que sa patrie le méconnaît. » (Correspondance de l'impératrice Catherine.)

CXCIII

A LA MÊME

Naples, 29 août 1778.

La semaine passée, madame, je vous ai envoyé par le baron Vandertentronck Grimm, mes remerciements sur les papiers que vous m'avez adressés. Mon cœur a été touché en voyant l'empressement du vôtre à saisir une occasion de me soulager dans le travail sur Horace. Je ne vous demandais que la recherche des endroits des ouvrages de Voltaire, dans lesquels il critique les pièces d'Horace. Vous avez fait transcrire tous les endroits où le nom même d'Horace se rencontre, soit en louange, soit en blâme. Cependant il me paraît que la recherche n'a pas été exacte, relativement aux ouvrages de Voltaire parus depuis longtemps. Je me souviens que dans Candide le sénateur *Poco-curante parle d'Horace*. Quoi qu'il en soit, ne vous donnez plus de peine : ne m'envoyez que vos lettres à l'ordinaire; point de paquets, et laissez-moi faire. Si je vis, Horace paraîtra. Il faut dire : si je vis, puisque nous sommes dans des frayeurs mortelles relativement à la peste qui

s'approche très vilainement de nous. En temps de peste, un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie.

Le prince Pignatelli d'Egmont est arrivé, il y a trois jours, de Palerme, et, à son grand regret, il se trouve obligé à faire une courte quarantaine dans le port : il en est au désespoir.

Le comte de Wilseck veut que je vous parle toujours de lui. Je vous en parle donc, et je lui parle de vous. Que ne puis-je lui dire que vous vous portez à ravir ! Donnez-moi l'ordre de lui dire cela. Je n'ose pas le faire de mon propre mouvement : il faut m'y autoriser.

Le temps, la tête, le cœur me manquent pour remplir ce reste de papier.

Gatti attend toujours que vous me fassiez savoir si je dois lui payer les soixante livres. Il est ici ; il travaille à ne rien faire absolument, et il trouve que cette occupation est bien forte et surtout bien politique, et il a raison[1].

Adieu! Aimez-moi, et portez-vous bien.

1. Gatti comparait la vie d'un Européen riche et savant, courant les bibliothèques, les cercles, les académies, les spectacles à celle d'un Turc, étendu sur des coussins, en face de la mer Noire, étincelante au soleil, buvant le moka le plus exquis, entouré de parfums délicieux, d'esclaves charmantes, qu'il aime juste assez pour qu'elles lui donnent du plaisir et pas de tourment, et détournant les yeux de ce riant tableau pour les élever au ciel en prononçant le seul mot Allah, qui renferme toutes les prières. Gatti prétendait que le second avait mieux choisi !

CXCIV

A MADAME DE BELSUNCE

Naples, 12 septembre 1778.

Madame,

Vous êtes bien digne d'être la fille d'une mère incomparable. Accablée de chagrins, de fatigues, de lassitude, vous songez à m'écrire pour me tirer de l'incertitude, relativement à l'état de santé de votre mère. Vous êtes charmante, adorable, divine. Mais maman souffre toujours et souffre beaucoup. Voilà qui est horrible, détestable, abominable, mais ce n'est pas votre faute. Vous viendrez me voir à Naples. J'en suis ravi. Nous attendons d'un moment à l'autre, ici, et avec la dernière impatience, la peste. On compte, comme chose sûre, cet hiver, sur la famine ; attendez donc que tout cela soit passé, et ensuite venez ; et si vous me retrouvez, comptez me trouver tel que vous me connaissez.

Le prince Pignatelli est de retour de Sicile, et comme il est heureux ! à l'instant le Vésuve vient de faire une

éruption assez gentille et point malfaisante ni dangereuse, pour l'amuser [1].

Voilà nos nouvelles. Pour les miennes, je vous assure qu'il ne peut y avoir que la peste qui puisse me rendre la gaieté et la belle humeur : car je suis dans un accablement, un vide de sentiment mortel.

Je voulais travailler sur Horace ; j'avais commencé, et puis j'ai laissé là mon ouvrage, partie par accablement, partie par effet de l'excès de chaleur que nous avons enduré cette année.

Gatti me demande toujours de vos nouvelles. Nous allons reperdre et pour toujours, le comte de Wilseck, qui a pris ses audiences de congé avant-hier.

Mille choses de ma part au baron de Vandertentronk, et je suis pour la vie votre très humble et très obéissant serviteur.

1. « Que dit l'abbé Galiani de la conduite de son petit cousinet le Vésuve ? Où était-il pendant ce temps là ? » (Correspondance de Catherine.) — L'impératrice disait en recevant les lettres de Galiani : « Je suis au pied du Vésuve, c'est-à-dire en face d'une lettre de l'abbé Galiani. »

CXCV

A LA MÊME

Naples, 10 octobre 1778.

Madame,

Le prince Pignatelli d'Egmont est parti d'ici avant-hier; je l'ai rendu dépositaire de mes sentiments pour vous et votre incomparable mère. Comme il ne compte pas rester beaucoup de temps en chemin, j'espère que bientôt il pourra s'acquitter de ma commission, et vous peindre le terriblement ennuyeux état de mon existence déplacée.

Votre charmante lettre que j'ai reçue il y a quinze jours, et qui n'a été suivie d'aucune autre depuis, était consolante par deux promesses, l'une que maman se porterait bien avec le temps, l'autre que vous viendriez me voir avec le temps. Quand est-ce que ces temps arriveront?

Jamais vous ne m'avez mandé si les soixantes livres vous avaient été payées par le banquier de M. Gatti, et si je dois l'en rembourser ici. On ne finit rien avec les malades, cela est très vrai.

La *chaise de paille* autrefois, aujourd'hui chaise de poste, passera-t-elle l'hiver à Paris, ou à Saint-Pétersbourg, ou en Laponie? Pourquoi ne m'écrit-il plus? Il sait bien le besoin qu'il a de mes réponses. Dites-lui, je vous prie, que je travaille à force sur Horace, et que, si je mourais aujourd'hui, on trouverait assez de quoi attraper mes principales idées et découvertes sur cet auteur.

Gatti me charge de vous présenter toujours ses respects. Il s'ennuie ici presque autant que moi, lui à ne rien faire, moi à faire des riens; mais mes riens sont des riens dégoûtants, et son rien est délicieux. Ainsi il a presque tort de s'ennuyer.

Vous voyez comme je me tourmente pour remplir ma lettre sans pouvoir en venir à bout. Mon esprit appauvri ne me fournit plus d'idées. Celles du sentiment de reconnaissance de votre amitié pour moi vous sont si connues, que vous bâilleriez en lisant cette lettre, si je voulais m'y appesantir. Aimez-moi donc, donnez-moi de bonnes nouvelles de maman, et adieu.

CXCVI

A LA MÊME

Naples, 31 octobre 1778.

Madame,

Je te supprime, disait Soliman, dans la pièce des *Trois Sultanes* [1], à son écuyer tranchant, et je vous en dis autant à vous, en qualité de gazetière, vous ne valez rien.

Grimm, l'adorable Grimm m'avait écrit quinze jours auparavant que maman se portait mieux, sans qu'on y eût rien fait, et cette nouvelle m'avait consolé. Vous changez ma joie en tristesse. Laissez donc écrire des nouvelles de sa santé au baron, pendule oscillatoire de Paris à Saint-Pétersbourg. Pour vous, continuez-moi les nouvelles politiques et littéraires. Vous êtes char-

1. *Les Trois Sultanes,* comédie en trois actes, en vers de Favart, représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre-Italien le 9 avril 1761 et sur le Théâtre-Français le 28 avril 1803. Le succès des *Trois Sultanes* fut des plus brillants. On crut voir une allusion aux mœurs de la cour. Louis XV paraissait fort bien caractérisé dans le rôle de Soliman et madame de Pompadour dans celui de Roxelane.

mante dans votre style, souvent on n'y entend rien, tant mieux. C'est le vrai style pour écrire les riens amusants. En attendant, je vous remercie de m'avoir enfin assuré que les soixante francs vous étaient remboursés ; s'il est bien vrai que maman me l'avait mandé, il faut dire que quelqu'une de ses lettres s'est égarée.

Le prince Pignatelli est en chemin depuis quinze jours, ainsi je ne puis rien lui dire de votre part ; vous le lui direz de vive voix, puisqu'avant Noël il compte être à Paris.

Le comte de Wilseck est fixé à Milan, et perdu à jamais pour Naples ; Gatti est fixé à Naples, mais c'est comme s'il n'y était pas. Il végète et ne s'occupe qu'à étouffer les germes du raisonnement qui voudraient éclore en lui.

Horace me prend, comme la goutte, par des accès, qui s'évanouissent ensuite. A présent je n'y songe pas. Ah ! que mon état est cruel ! J'ai un vide dans l'âme, dans la tête, dans le présent, dans l'avenir ; mais ne parlons pas de cela. — Il y a un siècle que vous ne m'avez rien mandé de Piccini et de sa musique. Voudriez-vous bien m'en dire quelque chose ? Aimez-moi, soignez maman, et dites à vos grands enfants, de se presser de me venir voir à Naples, sans quoi ils ne me retrouveront pas. Adieu.

P. S. — Nous sommes à la veille de supprimer les chartreux ; tout le monde les regrette et avec raison ; ils faisaient de si grandes omelettes !

CXCVII

A LA MÊME

Naples, 7 novembre 1778.

Ah ! que vous avez bon nez, ma douce vicomtesse, vous avez senti d'abord que j'allais vous supprimer, et même vous rembourser la charge de gazetière de maman, si vous aviez continué sur le même ton. J'admets votre rétractation, pourvu que vous persistiez à donner un temps froid, beaucoup de sommeil, force opium, de l'embonpoint et de la musique italienne à maman. C'est assurément Caribaldi[1] et *la Frascatana*[2] qui l'ont guérie. Or, sachez que dans le même temps qu'on donnait *la Frascatana* à votre Opéra, on l'a donnée ici, et moi qui ne savais rien de ce qui se passait à Paris, je brûlais du désir qu'on y jouât le premier finale

1. Caribaldi, premier chanteur de l'Académie royale de musique en 1778. Il avait, dit Grimm, une voix enchanteresse, une aisance et un naturel remarquables dans son chant.

2. Opéra bouffe de Paesiello, on le joue encore en Italie. Les situations en sont vives et gaies, le chant plein de grâce et de facilité.

et surtout le morceau *Momento più funesto*; et je disais en moi-même : si les Parisiens entendent ce prodige des effets de la musique, ils en deviendront fous; je disais vrai, Paesiello est infiniment plus fort que Piccini, dans le *contrapunto*, ainsi il est plus sûr de réussir, aidant sa nature avec l'art. Au reste, il y a des morceaux produits par la nature toute pure, par les mains de Piccini, que ni Paesiello, ni aucun être mortel n'égaleront jamais. Le duo de la *buona Figliuola*, et le duo de la pièce d'*Alessandro*, et un certain quintetto dans une pièce napolitaine appelée *I Viaggiatori*, sont trois morceaux de Piccini qu'on n'égalera jamais; mais ces morceaux sont rares, comme vous dites; Piccini n'est pas sûr de réussir toujours; Paesiello est si fort en musique qu'il peut tirer parti de tout.

Vous attribuez la perte de la gaieté à la corruption des mœurs; j'aimerais mieux l'attribuer à l'augmentation prodigieuse de nos connaissances; à force de nous éclairer, nous avons trouvé plus de vide que de plein, et, au fond, nous savons qu'une infinité de choses, regardées comme vraies par nos pères, sont fausses, et nous en savons très peu de vraies qu'ils ignorassent. Ce vide, resté dans notre âme et dans notre imagination, est, à mon avis, la véritable cause de notre tristesse :

Le raisonner tristement s'accrédite;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Ce sont les plus beaux vers et la pensée la plus sublime enfantés par l'immortel Voltaire.

De grâce, remerciez le grand baron de sa lettre ; dites-lui qu'il a tort, à son ordinaire. Il me fait des reproches injustes. Le prince Pignatelli emporte avec lui une copie exacte de la musique de *Socrate*, et si on veut la donner à Paris, on le pourra très aisément. Adieu.

CXCVIII

A MADAME D'ÉPINAY

N° 1, après Pâques, jour de la Résurrection.

Naples, 28 novembre 1778.

Ma belle dame,

Je vous rends les titres qui sont dus à votre embonpoint actuel.

Voilà enfin une lettre satisfaisante : vous n'y avez oublié qu'une seule chose, c'est de me remercier, comme le Sénat de Rome à ce général qui perdit la bataille de Cannes, *quod de Republica non desperaverit*. Vous savez que j'ai été le seul à m'opiniâtrer sur l'opium et sur la force de votre sexe, autant que sur

celle de votre âme. Gatti vous rend ses compliments. Il croit que vous étiez ensorcelée, et qu'enfin le diable est sorti à force d'exorcisations. Qu'il s'en aille donc chez soi, et nous laisse en paix.

Vous possédez encore une fois le baron de Gleichen. Dites-lui qu'à Naples le whist a pris vogue et qu'il trouvera à le jouer partout; dites-lui aussi que le nommé Simon, qui était à son service, a eu le malheur d'être condamné aux galères pour trois ans, sans avoir commis aucun crime, et sans avoir rien fait d'extraordinaire. Ce pauvre diable ne fait autre chose que de dire que si le baron eût été ici, cela ne lui serait point arrivé, et il dit vrai.

Je vous prie de dire à la chaise de paille et de poste que notre ministre destiné pour la Russie est enfin parti avant-hier : ainsi nous sommes à la veille de voir arriver le ministre russe.

Continuez-moi les bonnes nouvelles de votre santé. Ne vous flattez point d'en avoir de moi de pareilles sur l'état de ma santé spirituelle. Ma santé corporelle est passable.

Adieu; mes compliments à la douce vicomtesse. Elle a eu soin de m'écrire bien exactement, mais pas bien fidèlement l'état de votre santé.

Gatti et moi nous désirons des détails sur l'état actuel du baron et de la baronne d'Holbach et de leur famille.

CXCIX

A LA MÊME

Naples, 23 janvier 1779.

Madame,

Gatti et moi nous vous remercions des détails que vous nous avez donnés sur la famille d'Holbach, pour laquelle nous conservons toute la reconnaissance et l'attachement possible. Je me fais une fête de revoir le jeune d'Holbach, et assurément cette vue m'attendrira jusqu'aux larmes.

Pourvu que vous vous portiez bien, qu'importe que votre machine soit incompréhensible. L'homme est fait pour jouir des effets sans pouvoir deviner les causes.

Je dîne ce matin avec madame de Chabot. J'y plaiderai la cause de Grimm, si on lui donne tort, mais apparemment il aura raison. N'est-il pas un libre baron? Il est donc libre de faire ce qu'il veut. On me mande de Florence que Grimm revient à Naples ce printemps. Serait-il bien vrai?

Madame de Chabot a rencontré l'hiver le plus riant, le plus beau, le plus serein qu'on ait eu depuis long-

temps à Naples. Elle en est tellement extasiée que je crains qu'elle n'en devienne folle. Le ciel, l'air, les vues lui tiennent lieu de spectacle, de bals, de sociétés et, quoique le carnaval doive être très triste, elle en passera une partie ici croyant jouir de tout.

Mon Horace avancerait, si j'avais des bibliothèques ici ; mais le défaut de livres, les peines qu'il faut se donner pour s'en procurer, entrecoupent, retardent, et me dégoûtent de mon ouvrage.

Nous venons de perdre notre madame Geoffrin, la princesse de Belmonte la douairière, la grande amie de Metastasio [1]. Quelle différence entre l'état de l'esprit humain à Paris et à Naples ! Vous avez publié jusques à quatre éloges de madame Geoffrin, vous en avez parlé en rimes et en prose, vous en avez fait retentir l'univers. Nous n'avons pas dit un *pater* et un *ave* à madame de Belmonte. Elle est rentrée dans l'oubli. C'est dans ce pays qu'il faut que je vive, et vous me demandez des lettres spirituelles, et Grimm des ouvrages par-dessus le marché !

Je vous prie de mes tendres compliments à la douce vicomtesse. Je vous prie d'embrasser Gleichen de ma part, et de lui dire que le malheur de Simon ne le dé-

1. La princesse de Belmonte, douairière, était la belle-mère de la charmante princesse de Belmonte, dont parle si souvent madame de Saussure dans son journal ; sa maison était le rendez-vous de la société la plus distinguée de Naples.

courage pas de venir à Naples; que nous ne sommes devenus ni plus rigoureux, ni plus injustes, ni plus persécuteurs; qu'en tout nous traitons, comme de coutume, assez mal les misérables, et respectons les riches. Adieu.

CC

A LA MÊME

Naples, 27 février 1779.

Voilà bien du temps écoulé, ma chère dame, sans aucune nouvelle de vous. Cela commence à m'inquiéter, malgré les assurances positives que j'ai eues de votre parfaite guérison. Mais il a fait une saison si extraordinaire, tout le monde est mort de froid le mois passé; tout le monde meurt de chaud dans ce mois. La sécheresse a tout brûlé. Les aurores boréales, les comètes, jusqu'aux solstices et aux équinoxes, tout a paru dans le ciel et sur la terre. Êtes-vous donc morte, ou guérie, ou malade encore? Enfin parlez-donc, et mandez-moi positivement la cause de votre silence.

Pour moi, je manque toujours de matière écrivable. Nous venons de promulguer une sage loi par laquelle

le crime de viol, de séduction *(stuprum)*, est aboli à jamais. Quatorze cents personnes dans le royaume de Naples sont sorties de prison par l'effet de cette loi salutaire. Voyez quelle rage de *stuprer* nous avions, ou, pour mieux dire, quelle rage avaient les parents et les prêtres consulteurs de forcer les hommes au mariage en laissant prostituer les filles. Enfin je suis vraiment content de cette loi, qui rétablira les mœurs avec le temps, et, pour le coup, ramène la tranquillité publique.

Je vous l'avais prédit. Je ne verrai qu'une seule fois ou deux le jeune d'Holbach, qui a paru et disparu sur notre horizon comme un météore. A peine eus-je un moment pour causer avec lui et lui demander des nouvelles de votre famille et de la sienne. Gatti en a un peu plus joui, ayant plus de loisir que moi. Le chevalier Mozi, à qui il avait été recommandé par Gleichen, lui a rendu les petits services qu'il a pu. En tout il m'a paru assez aimable, plus raisonnable que je ne croyais, mais pas encore mûr. Il s'est bien comporté ici, et mieux que les Français ne le font d'ordinaire. Enfin il m'a laissé des regrets et point de chagrins dans l'âme.

La chaise poste et paille, que fait-elle? Et le cher baron de Gleichen qui trouvera à Naples, en revenant, une superbe Tuilerie, qui sera par sa position la plus belle de l'Europe, que dit-il? Reviendra-t-il nous voir?

Nous attendons cette année la peste. Si elle ne vient pas, je l'attends, et je ne serai pas fâché du troc de lui contre la peste.

Je présente mes respects à la douce vicomtesse. Aimez-moi, et croyez-moi toujours votre très humble et obéissant serviteur.

CCI

A LA MÊME

Naples, 2 mars 1779.

Voilà, ma chère dame, la plus belle lettre que vous ayez écrite depuis quatre ans. Elle est pleine de santé, de gaieté, de force. Vive l'opium, et vive la vieillesse, dirai-je aussi ! car, quoique vous n'y soyez pas encore arrivée, vous allez y entrer; et, une fois que vous serez dedans, vous vous *enjambonnerez*, *impresciuttirete*, et resterez salée jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

J'avais besoin de votre lettre. Je passe de chagrin en chagrin, d'amertume en amertume. Je m'étais donné une furieuse entorse au genou, qui m'a obligé de rester chez moi, une quinzaine de jours, à m'ennuyer. L'envie m'a pris, pour me désennuyer, de faire un

petit vocabulaire étymologique des mots du jargon napolitain [1]. Il s'imprimera sous le nom de quelqu'un, et ne laissera pas que d'être intéressant et bouffon. Si l'on soupçonne qu'il est de moi, on le persécutera, on le défendra, j'en suis bien sûr; ainsi gardez-moi le secret.

Je suppose que la chaise de paille aura reçu ma lettre avec l'inscription latine qu'il m'avait demandée; je suis bien impatient de l'apprendre.

Faites-vous dire par le baron de Gleichen, ce que c'est que milady Orford [2], et combien je dois aimer, après vous, cette respectable femme. Eh bien, elle est malade, et ce n'est pas sans danger, voilà une autre cause de mes tristesses; mais le fond vient de l'ennui, du manque de société convenable et raisonnable, et du tableau effrayant de l'avenir.

Est-il vrai que Rousseau laissât les mémoires de sa vie en manuscrit? Existe-t-il, ce manuscrit? L'imprimera-t-on [3]?

Gatti est à Caserte: rassurez-vous, il n'est menacé

1. Voir la lettre du 17 avril 1779.

2. Milady Orford, bru de Robert Walpole, s'était d'abord retirée à Florence, puis elle se fixa à Naples dont le climat lui convenait beaucoup. Son hôtel était à Pizzo Falcone, le lieu de Naples le plus élevé. Elle menait grand train et avait deux maisons de campagne, l'une à Pouzzoles, l'autre à Santo-Sorio au pied du Vésuve, tout près de celle que possédait Galiani.

3. Il s'agit des *Confessions*.

d'aucune fortune ici, non plus que moi. Vous connaissez bien peu notre pays, pour avoir ces sortes de frayeur.

Piccini, que fait-il?

Aimez-moi, et tâchez de perfectionner votre santé. Le cas de passer nos vieillesses ensemble n'est pas des plus impossibles, mais il le deviendrait si nous n'entreprenons pas de vieillir. Adieu. Je vous prie d'embrasser l'aimable Zuckmantel [1], si vous pouvez, attendu la circonférence de son ventre. Il mérite pourtant qu'on fasse un effort des bras pour cela, car il est aimable au possible. Adieu.

1. Le baron de Zuckmantel avait été ambassadeur de France à Venise. Le roi lui demande un jour de combien de membres le Conseil des Dix était composé : « De quarante, sire, répondit-il sans hésiter. » Le baron avait parlé sans réfléchir, partant de ce principe qu'on doit toujours répondre immédiatement à une tête couronnée. Le roi du reste n'y fit pas attention et eut l'air de trouver la phrase du baron toute naturelle.

A LA MÊME

Naples, 17 avril 1779.

Oui, ma chère dame, vous avez bien pénétré les recoins de mon cœur, pour vous être aperçue du ton de tristesse qui s'y trouve dans le fond et qui obscurcit mes lettres. Depuis ce désastre qui vous est connu, le temps a dissipé les douleurs, mais il m'est resté une espèce d'apathie et d'ennui. L'état actuel des lettres, des esprits, des événements de ma patrie, l'a augmentée. Je deviens tous les jours plus déplacé dans ce pays. Je déplais aux gens en charge, et aux gens de lettres. La mort m'enlève des amis ; les révolutions de la cour me substituent des ennemis cachés, des envieux, des *espèces* méchantes et ennuyeuses.

Je ne sais pas si je vous ai mandé que je m'étais donné une entorse au genou, qui m'obligea à garder la maison quinze jours ; ne sachant que faire pour me désennuyer, et ne pouvant pas continuer mon travail sur Horace, faute de livres et de secours, j'ai entrepris un ouvrage dont Diderot me donna l'idée. J'y ai tra-

vaillé un mois et il n'est pas loin de paraître imprimé. Je suis obligé de garder le plus grand secret, sans quoi on le défendrait, comme il arriva de la pièce de Socrate : c'est à vous seule que je m'ouvre. J'ai entrepris un dictionnaire du dialecte napolitain, avec des recherches étymologiques et historiques, sur les mots particuliers à notre jargon [1]. Ce livre sera curieux, et utile à mon pays, au reste, plaisant au dernier gré pour ceux qui entendent notre dialecte. Il m'a coûté peu de peine, mais beaucoup de temps, et voilà une raison pour laquelle je ne vous ai point écrit depuis quelques semaines ; et si vous me voyez rester dans le silence, pendant quelques autres semaines, vous en savez la raison, que je vous prie pourtant de cacher jusqu'à tant que l'ouvrage paraisse.

Je suis fâché de votre chagrin sur le veuvage de madame de la Live [2] ; pour lui, je crois qu'il a bien fait de mourir.

Continuez vos ouvrages. C'est une preuve d'attachement à la vie que de composer des livres.

1. Le livre de Galiani fut publié en 1779 sous le titre : *Del Dialetto Napoletano ;* puis l'abbé composa aussitôt après un second ouvrage, destiné à compléter le premier, intitulé : *Vocabolario delle parole del Dialetto Napoletano ;* cette seconde partie ne fut publiée qu'après sa mort.

2. M. de la Live de Jully, frère de M. d'Épinay, était mort Il avait une des plus belles collections de tableaux et d'objets d'art du dix-huitième siècle. On a de lui un excellent portrait qui appartient à madame la comtesse de Goyon et qui a figuré à l'exposition en faveur des Alsaciens-Lorrains en 1874.

Je dois une réponse au baron du Saint-Empire [1]; mais il m'a tant fait attendre les siennes quelquefois, qu'il n'y a pas grand mal qu'il m'attende à son tour.

Ces maudits Américains vous ont engagés dans une guerre ruineuse [2].

Tantæ molis erat Americanam condere gentem!

Adieu.

CCIII

A LA MÊME

Naples, 19 juin 1779.

Madame,

Lorsque je vous ai mandé que, m'étant mis à imprimer un ouvrage, je serais moins exact à vous écrire, je ne m'attendais pas que, de votre côté aussi, les lettres auraient cessé tout à coup. Est-ce que vous im-

1. Grimm.

2. La prise de Pondichéry et la malheureuse expédition de Sainte-Lucie étaient alors le sujet de graves préoccupations à Paris. Cependant on ne put s'empêcher d'en plaisanter en disant que si jamais on donnait le bâton de maréchal à M. d'Estaing, qui commandait la flotte, il ne serait pas de bois de Sainte-Lucie.

primez aussi ? Vous auriez du moins dû m'en avertir, pour me tirer d'inquiétude. Et la chaise de paille imprime aussi ? Et votre aimable fille ? Tout le monde imprime donc ! Enfin, mandez-moi la raison de votre silence absolu ; je ne le comprends pas, en vérité.

Mon ouvrage va très lentement dans les mains d'un imprimeur boiteux. Vous n'avez pas idée de ce que c'est qu'un imprimeur napolitain. La typographie a sûrement fait plus de progrès chez les Hottentots. Dieu, quelle peine ! quel travail ! Au bout d'un mois j'en suis à la seconde feuille tirée. L'ouvrage sera au moins de vingt feuilles ; ainsi jugez que cela va durer tout le reste de ma vie.

Je ne sais plus que vous mander, si vous ne soutenez pas le dialogue de votre côté. Aimez-moi ; portez-vous bien et ne m'oubliez pas entièrement, comme votre silence paraît l'annoncer. Adieu.

CCIV

A LA MÊME

Naples, 31 juillet 1779.

Vous ne sauriez, madame, vous imaginer le contraste des sensations qu'a causées dans mon âme votre

dernière lettre du 3. Lorsque mon domestique me l'apporta de la poste, je descendais un escalier, et je n'avais pas le temps de l'ouvrir. En voyant l'enveloppe toute écrite de votre main, la joie paraissait sur mon visage, et, ce qui est bien plus drôle, sans l'avoir lue, j'arrangeais dans ma tête la réponse, et je vous félicitais, je me félicitais, je plaisantais. Enfin le temps de la lire arriva. Qu'avais-je affaire de la lire ? Quelle sottise ai-je faite ? Ne pouvais-je pas m'en tenir à ce que disait l'adresse de l'enveloppe ?

Cet opium vomi m'assomme ; essayez donc le musc : voilà mon dernier mot. Médicamentez-vous à rebours de toutes les autres médecines, puisque vous êtes une femme si différente de toutes les autres.

Rien n'est plus juste que vous vous dispensiez d'entrer en détail de nouvelles politiques avec moi. Cependant, comme nous sommes dans une année qui *sera la* plus mémorable pour les siècles à venir, s'il arrivait quelque grand événement, tel qu'une bataille, un débarquement, etc., annoncez-le-moi en trois mots, pour que je puisse, sur votre indication, chercher à le savoir en détail [1].

Grimm ne m'écrit plus ; dites-lui qu'enfin le comt

1. L'appui que la France prêtait aux États-Unis d'Amérique avai amené une rupture entre l'Angleterre et la France (1778). Or se battait sur mer depuis un an déjà et on s'attendait à d graves événements.

de Borck, Polonais, part de Florence pour aller à Paris, et me demande encore une fois, avec instance, de le lui recommander. Je le recommande donc, et j'espère qu'ils seront bien contents de s'être connus.

Mon ouvrage napolitain n'est qu'à la cinquième feuille tirée. Dieu sait s'il vous amusera; je le fais parce qu'il ne me coûte aucun travail; je ne souffre que des impatiences que me donnent ces maudits imprimeurs.

Gatti vous dit mille choses. Aimez-moi, et croyez-moi, pour la vie, votre très humble, etc.

CCV

A LA MÊME

Naples, 18 septembre 1779

Madame,

Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? Je ne reçois plus de nouvelles de vous, ni de personne de mes amis de Paris. Gatti n'en sait rien non plus. Il est bien vrai que je vous avais annoncé une occupation qui m'aurait empêché de répondre régulièrement. Grâce à Dieu, ma petite brochure est im-

primée et paraîtra après-demain. J'en attendrai le succès pour me déterminer si je dois publier la seconde partie, contenant le dictionnaire de mon dialecte; ainsi pendant deux ou trois mois, je serai désœuvré. Reprenons donc notre correspondance, si votre santé vous le permet; votre aimable fille ne peut-elle plus vous aider en cela?

J'enverrai, ou pour mieux dire, je ferai envoyer sous l'enveloppe de M. de Sartine, un exemplaire de ma brochure à la chaise de paille; daignez donc l'en prévenir. Il me paraît impossible qu'il puisse la goûter. Cependant c'est à voir. En tout, je suis d'avis qu'un ouvrage, qui contient des faits, et des faits peu connus, et prêts à tomber dans l'oubli, est toujours un ouvrage utile, et c'est ce qui me console dans mon travail.

Je vous avais suppliée de m'indiquer, en *fait de* nouvelles, les grands événements publics. Nous sommes arrivés à une époque dont on ne trouvera pas la pareille dans l'histoire des temps passés. La seconde guerre Punique, même, n'est qu'une vraie pétarade vis-à-vis de l'année 1779. Ainsi il faudrait être stupide pour n'être pas curieux. Il est vrai que je ne puis pas encore vous reprocher de n'avoir pas satisfait ma prière, car rien de grand n'est encore arrivé; mais nous l'attendons à tout instant, et ce n'est plus l'empire de l'Italie et de la Méditerranée qu'on va

décider, c'est l'empire du globe entier. J'espère donc que vous daignerez m'indiquer, en peu de mots, ce que je dois ensuite chercher à mieux savoir.

Aimez-moi, même si vous m'écrivez peu. Mille choses à la chaise de paille. Adieu.

CCVI

DIDEROT A GALIANI[1]

Paris, 24 septembre 1779.

Monsieur et très aimable abbé,

M. de Meunier, qui vous présentera ce billet, est là, debout, à côté de ma table, en bottes, le fouet à la main, tout prêt à partir, et bien résolu de ne partir qu'avec un mot de moi qui vous le recommande. M. de Meunier est homme de lettres, homme d'esprit, honnête homme, c'est l'ami de vos amis. Il voyage par curiosité. Je vous supplie de lui rendre tous les bons offices qu'un de vos protégés obtiendrait de moi. Je vous salue, je vous embrasse. Si vous ne pensez pas

1. Inédite. Collection de mademoiselle Herpin.

quelquefois à des hommes qui ne vous oublieront jamais, parce que personne ne remplira jamais le vide que vous avez laissé dans leur société, vous êtes le plus ingrat de la race humaine.

CCVII

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 18 mars 1780.

Madame, vous ne sauriez imaginer le plaisir que m'a causé une lettre de vous, qui me parle de toute autre chose que de votre santé. Il est vrai que *le sujet* de votre lettre ne m'intéresse guère, et m'embarrasse un peu ; mais enfin puisque vous regrettez si fort une défunte, c'est une preuve que vous sentez en vous-même que vous n'allez pas la suivre. Ainsi soit-il. Je tâcherai de vous servir de mon mieux, mais donnez-moi un peu de temps, une quinzaine de jours.

Faites-moi l'amitié de dire à la chaise de paille que j'ai reçu de Rome la carte de Sicile où mon inscription se trouve gravée. M. le conseiller Reiffenstein s'est donné tous les soins pour me l'envoyer montée,

coloriée, embellie au possible : malgré cela, elle est très faiblement gravée [1].

Que vous dirai-je de moi? Je ne fais rien ou presque rien. Je fais réimprimer mon ouvrage sur la *Monnaie*, j'ai promis, dans la préface, d'y ajouter des notes, mais peut-être n'en ferai-je rien [2].

Gatti végète ici tout comme moi. Quel climat paresseux ! On ne fait qu'imprimer des satires sanglantes contre moi. Heureusement le public est de mon côté, et les auteurs de ces satires sont dans le dernier mépris. Toute cette colère est venue d'une certaine académie des sciences, qu'on croit avoir établie ici, dont j'ai dédaigné d'être membre, aussi bien que quelques autres hommes qui l'ont également dédaignée. Cette académie a débuté par vouloir faire une thériaque excellente et supérieure à celle de Venise, et par vouloir obliger par force les apothicaires de l'acheter. Vous jugerez par là du ton de cette académie, qui est établie

1. Le baron de Reiffenstein, né dans la Lithuanie prussienne, fit ses études à Kœnigsberg ; il voyagea de 1761 à 1762 avec le comte Linar, se lia à Rome avec Winckelmann et finit par s'établir dans cette ville. Il a publié en allemand plusieurs ouvrages relatifs aux arts et à la littérature. Il est mort le 13 octobre 1793. L'impératrice Catherine, qui tenait Reiffenstein en grande estime, l'avait nommé conseiller et le chargeait de toutes ses acquisitions d'objets d'art en Italie. (Correspondance de Catherine II avec Grimm.)

2. Galiani a ajouté quatorze notes fort intéressantes ; cette seconde édition a donc beaucoup plus de prix aux yeux des bibliophiles

bien plus pour un objet de finance que pour le progrès du savoir humain. Je sais que l'année passée, lorsqu'on voulut fonder cette académie ici, on écrivit à d'Alembert et à d'autres en France, pour leur annoncer qu'on les avait créés membres honoraires. Faites-moi l'amitié de me mander si d'Alembert et les autres acceptèrent cet honneur et qu'est-ce qu'ils ont répondu? On a gardé ici le plus profond silence sur leurs réponses; ainsi tâchez de me faire savoir ce qui en est.

Embrassez-moi Diderot et les autres amis. Remerciez de ma part Caraccioli du bien qu'il a dit de ma petite brochure sur le dialecte napolitain. Tâchez de me donner quelque nouvelle intéressante. Je ne vous en demande plus de politiques. La guerre me paraît finie. On traînera encore une campagne; cependant les Américains s'arrangeront le mieux qu'ils pourront, et lorsqu'ils se seront arrangés, la médiation russe arrangera l'Europe.

Je souhaiterais savoir si le vieux M. Pellerin, l'antiquaire, est encore vivant[1].

Si vous pouvez faire parvenir des nouvelles de moi

1. M. Pellerin ne mourut qu'en 1782, âgé de 99 ans. « Il avait travaillé l'art numismatique avec beaucoup de succès et était une merveille d'érudition en ce genre. Les savants étrangers allaient le voir autant pour son cabinet que pour lui-même. » (Bachaumont.) — Galiani, qui à Paris était fort lié avec lui, avait continué une correspondance assez suivie, et il a laissé une petite notice restée inédite sur les médailles de Pellerin.

à mademoiselle Clairon, et m'en donner d'elle, vous me ferez plaisir. Le temps efface les petits sillons, mais les profondes gravures restent. Je sais à présent parfaitement quelles sont les personnes qui m'ont le plus intéressé à Paris ; dans les premières années, je ne les distinguais pas.

Adieu.

CCVIII

A LA MÊME

Naples, 3 juin 1780.

Madame, votre dernière lettre est du 21 février : cela fait trois mois juste que vous ne m'avez donné aucune nouvelle de votre santé. Grimm non plus. Personne ne m'écrit plus de Paris. A la fin, le temps a opéré et gagné la bataille. Mais pourquoi désespérez-vous de me revoir ? Vous allez revoir Magallon, car je ne doute pas que, dans son voyage à Parme, il ne prenne le détour de Paris. Je vais revoir Caraccioli et j'en suis comblé de joie. Je ne le crois pas aussi joyeux que moi. Grand Dieu ! qu'est-ce qu'il y a donc dans ce

Paris enchanteur, qu'on soit au désespoir de le quitter pour la vice-royauté de Sicile[1] !

Je vous avais priée de me mander si d'Alembert avait accepté d'être membre d'une certaine académie qu'on vient de fonder ici, ou ce qu'il avait répondu. Grimm aurait dû me mander la réussite d'une certaine médaille. Moi, de mon côté, j'aurais dû vous envoyer une inscription pour madame de Pernon[2]. Vous croyez que je l'ai oubliée : point du tout. Depuis trois mois votre lettre est sur ma table et j'ai rêvé souvent à vous satisfaire. Il m'a été impossible. Vous n'avez pas idée de l'état de ma pauvre tête et de mon pauvre cœur. Des ouvrages à réimprimer augmentés, des procès, des remontrances éternelles à faire, des plaideurs à écouter, des persécutions à la cour, la canaille des gens de lettres révoltée contre trois ou quatre vrais savants, à la tête desquels on me met; une infinité de chagrins domestiques, ma maîtresse malade pendant deux mois, un cheval mort,

1. Louis XVI félicitait Caraccioli de sa nomination de vice-roi de Sicile et lui disait : « Vous allez occuper, Monsieur, une des plus belles places de l'Europe. » Caraccioli répondit tristement: « Hélas, sire, la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte, c'est la place Vendôme. »

2. Madame de Pernon était fille de M. Savalette de Magnanville, garde du Trésor royal; il habitait l'été le château de la Chevrette où il avait un théâtre de société devenu célèbre. M. de Magnanville était voisin de campagne de madame d'Épinay et ces dames étaient fort liées.

un voyage fait pour voir une sœur abbesse de la Visitation de Saint-Georges : voilà une esquisse de mon incroyable situation.

Me voyant hors d'état de vous satisfaire, j'avais chargé l'abbé Ignarra, l'élève de Mazzocchi, le grand faiseur d'inscriptions chez nous, de la faire à ma place. Il y a plus de deux mois qu'il s'en est acquitté. Elle est sur ma table, elle ne me satisfait guère : elle n'est ni tendre ni touchante, elle n'est que latine. J'aurais voulu la retoucher : même impossibilité. Enfin je vous l'envoie telle quelle en son original, et ce n'est que pour vous prouver que je ne vous avais point oubliée[1].

Vous pouvez me répondre, je me flatte d'avoir d'ores en avant un peu plus de loisir. La réimpression de l'ouvrage de la *Monnaie* est à sa fin, et celle du *Dialecte Napolitain* ira plus lentement.

Embrassez de ma part votre chère fille, mes amis, les d'Holbach surtout; et, pour ce soir, adieu.

1. Voir l'appendice XX.

CCIX

A LA MÊME

Naples, 22 juillet 1780.

Si vous considérez, ma chère dame, combien l'amour est craintif de sa nature, et que la peur nous fait toujours songer à ce qu'il y a de plus triste, vous concevrez aisément que votre lettre désolante du 3 m'a rempli de consolation. Vous n'avez pas la force de dicter, mais vous dictez avec force. Eh bien! espérons donc sur cette force d'esprit. Il est bien vrai que l'âme est quelque chose de différent du corps: *mais c'est* comme la crème diffère du lait, la mousse du chocolat, l'eau-de-vie du vin; l'essence du corps devient esprit, et puisque votre corps donne encore un si puissant esprit, j'en conclus qu'il n'est pas gâté tout à fait.

Peste soit des Américains, des guerres, des flottes et des arrangements de finances qui m'ont enlevé un aussi bon et aimable secrétaire!

Je plains M. Necker sans le maudire. Obligé d'être un joueur de gobelets, il faut qu'il fasse croire qu'il n'a pas mis des impôts Mais point d'argent sans impôts.

Tout ce qui nous pèse est un impôt, et tout poids qui tombe sur une centième partie des sujets, au bout d'un an, est un impôt général. Au bout de ce temps l'illusion disparait, le jeu des gobelets est découvert, et un homme qui paraissait un ange ou un alchimiste, etc., redevient homme sans pierre philosophale, sans admirateurs; et, ce qui pis est, sans rencontrer souvent des hommes justes et raisonnables, qui ne lui fassent pas un crime de n'avoir pas fait l'impossible. L'honneur de M. Necker exige une paix au plus tôt. Ceux qui ont cru qu'on pouvait avaler l'Angleterre auront du moins avoué que l'os était trop dur [1]. Heureux les Français, si cette expérience leur a prouvé qu'il suffit que leur roi soit le Jupiter de l'Europe; que cela n'empêche pas qu'un autre en soit le Neptune, un troisième le Pluton, un quatrième le Mars, une cinquième Cybèle; et qu'il y ait dans l'Olympe une foule de petits dieux et de demi-déesses. Rétablissons le polythéisme pour le bien de la paix.

Vous avez raison; le temps n'a rien opéré sur vous, et si j'avais dit ce blasphème exécrable, je mériterais le fouet; mais c'est à Grimm, d'Holbach et tant d'autres que ma tête rêvait lorsque j'ai fait cette triste méditation. Vous prétendez justifier la chaise de paille en me disant qu'il a beaucoup d'affaires. Mais moi,

1. Les flottes françaises avaient essuyé de nombreux échecs.

je suis aussi une affaire pour lui. Pourquoi ne se fait-il pas une affaire aussi de m'écrire? Est-ce que toutes les affaires qu'il a valent mieux que de m'écrire quelquefois? Avouez, il est impardonnable. Si vous ne voyez pas Magallon aussitôt, puisqu'il est en mouvement sur la surface de l'Europe, ni vous ni moi nous ne devons pas désespérer de le revoir.

Caraccioli vous quittera dans quelques mois. Il a reçu la seule marque de distinction qui lui manquait, la clef de chambellan d'exercice.

Je crois vous avoir mandé que j'ai fait réimprimer mon ancien ouvrage italien *Sulla Moneta*; j'y ai ajouté des notes, et dans une de ces notes, j'ai répondu avec le langage de l'amitié à l'abbé Morellet. Si je savais quelque moyen de vous en faire parvenir un exemplaire, je ne manquerais pas de vous expédier l'ouvrage; en attendant, je vous envoie la demi-page où il est question de l'abbé Morellet. Aimez-moi; ordonnez à Grimm de m'écrire. Adieu.

CCX

*[1] A M. GRIMM

Naples, 5 août 1780.

Que de mauvaises défaites, mon cher silencieux, vous me donnez pour des raisons de votre silence! Vous dites que les écritures vous assomment, et vous ne savez la plupart du temps par où commencer. Je vous l'apprendrai. Commencez par l'impératrice, ensuite par moi. Vous vous en trouverez bien et moi aussi.

A qui pourrait-on persuader jamais qu'à Mohilof les deux plus grands êtres du monde ont parlé d'un petit habitant de Naples, que tous les deux n'ont jamais vu [2]! Y a-t-il rien de plus étrange et de plus incroyable? C'est pourtant vrai, mais si l'on venait à le divulguer, cela ne pourrait servir qu'à m'attirer une persécution de plus, d'une meute de canaille littéraire, et, en vérité, je n'en ai pas besoin. Celles que je souffre me suffisent.

1. Communiquée par M. Grote.

2. C'est à Mohilof qu'eut lieu la première entrevue entre l'impératrice Catherine et l'empereur Joseph II.

Mohilof sera le second temple de la parfaite tolérance, après l'île de Lampedusa [1], qui en a été de tout temps le modèle. On y voit le même homme être marabout turc et ermite chrétien, selon que la galiote corsaire qui arrive est barbaresque ou napolitaine. Il allume tour à tour les cierges d'une chapelle e ferme l'autre sanctuaire. Il a d'excellent vin à vendre aux Turcs, et des poulets pour les jours maigres à vendre aux chrétiens. Il est par là chéri des deux religions, puisqu'il fournit aux besoins de l'homme.

Vous vous êtes trompé en croyant que c'est l'archiduchesse Béatrice dont j'ai fait la conquête [2]. Point du tout, c'est de son mari [3]. Je suis en correspondance de lettres avec lui. Il a avidement parcouru les feuilles de mon ouvrage de *la Monnaie*, que je viens de faire imprimer. Il m'aime autant que je le mérite, mais il m'estime bien plus que je ne mérite.

Le père Sanadon mit en capilotade les odes d'Horace pour en tirer un *carmen sæculare*. Ensuite, il lui vint dans la tête que les garçons et les filles l'avaient

1. Petite île de la Méditerranée, voisine de la Tunisie; elle est restée longtemps inhabitée à cause des incursions des corsaires barbaresques.

2. Marie Béatrix d'Este, fille du prince héréditaire de Modène.

3. Jean Stanislas de Lorraine, frère de l'empereur d'Autriche.

chanté par couplets, et, de là, il en tira un amas d'absurdités. Cependant, Philidor l'a mis en musique et vous m'assurez qu'il est beau. La sauce fait tout manger. Vous m'encouragez à travailler pour satisfaire l'Impératrice, dont les idées toujours sublimes et toujours originales voudraient une exécution complète du carmen à l'antique. Je n'ai pas besoin d'être encouragé à travailler pour une souveraine unique, mais le puis-je? Ignorez-vous que je suis hébêté? Surtout, je suis tellement rouillé dans la langue française qu'il me devient impossible de me bien exprimer dans cette langue. Ajoutez que ne pourrai pas dicter, personne autour de moi ne sachant l'écrire. Mon écriture est devenue diabolique. Enfin, je ne sais pas trop ce que vous entendez par un programme. Mais pour vous prouver mon empressement et mon abrutissement, l'ordinaire prochain, je vous enverrai ce que j'aurais dit à Paesiello, pour lui faire composer en musique à ma guise mon *carmen sæculare,* qui n'est pas tout à fait celui du père Sanadon, ni celui de M. Dacier. Pour les décorations d'une cérémonie antique, il n'y a pas de compositeur de ballets français qui n'en sache plus que moi.

Vous m'avez consolé en me disant que madame d'Épinay avait passé cet été mieux que le précédent. Il n'en est pas des femmes comme des hommes, auxquels chaque année de plus donne plus à craindre.

Les femmes en gagnant du terrain dans certaines années assurent leur décrépitude.

Adieu, il fait si chaud qu'il m'est impossible de continuer.

CCXI

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 9 septembre 1780.

Je dois une réponse, madame, à votre chère lettre du 6 août. Elle commença par me réjouir d'un été meilleur que les précédents. Si cela continue d'été en été, cela ira le mieux du monde. Ensuite je vous remercierai d'avoir songé à moi à l'occasion de ce livre sur la valeur des monnaies que vous voulez me faire parvenir, et je trouve aussi que la voie de Caraccioli sera la meilleure. Ces notes que je viens d'ajouter à mon ouvrage sur *la Monnaie* contiennent aussi certains détails sur la valeur des denrées dans les vieux temps chez nous, qui sont assez curieux. Je perds la tête à penser par quelle voie je vous ferai, de mon côté, parvenir mon ouvrage.

Diderot a raison. Les blés en Hollande ne sont pas

à un prix fixe, non plus qu'aucune chose au monde; mais ils varient moins que dans les pays agricoles : voilà tout ce que je voulais dire, et ils varieraient moins, si les marchands n'étaient pas des sangsues par essence; voilà ce qu'il veut dire. Au reste, cette question est indifférente, comme tout au monde. Rien ne se fera d'après l'avis des sages dans ce monde, mais un sage fera un bon livre qui plaira, qu'on lira avidement : on l'applaudira; il en retirera quelque avantage, soit du côté des finances, soit du côté de la considération; et voilà qui est bien tant qu'il vivra; puis il mourra, et tout lui deviendra égal. Et celui qui a fait le monde rira de tout son cœur de voir les hommes occupés à arranger le monde pour leurs besoins, pendant que c'est lui, et lui tout seul, sans émule, qui se l'arrange à son caprice, et pour son bon plaisir.

Mille grâces de l'incroyable nouvelle, que vous m'avez donnée touchant la non-académicité de d'Alembert[1]. Pourriez-vous découvrir s'il en est arrivé de même à M. de la Lande, que nous vantons aussi comme notre académicien?

Faites-moi l'amitié de dire à la chaise de paille qu'aussitôt que je reçus sa lettre, je commençai à

1. D'Alembert avait été nommé membre de l'Académie des sciences de Naples, il avait refusé, à la grande joie de Galiani, qui était furieux de ne pas faire partie de cette Académie.

travailler sur le *carmen sæculare*, et à coucher sur le papier mes idées [1]; mais j'ai laissé là mon travail; les bras me sont tombés. Cette médaille n'arrive pas; lui et moi nous jouons un triste rôle dans cette aventure. Elle serait inconcevable pour moi, si je ne connaissais mon guignon en fait de présents. Ce qui m'arriva avec le duc de Choiseul me suffit pour m'en convaincre.

Gatti vous fait mille compliments; il ne fait rien, et remplit par là le vœu de la nature qui créa l'homme pour le *néant*.

Pourquoi désespérez-vous de revoir Magallon? Il est vrai que je compte le voir avant vous, et peut-être ce printemps prochain, mais aussi il y a bien plus de temps que je ne l'ai pas vu. Vos méditations sur les

1. Catherine avait en effet écrit à Grimm : « Faites faire le programme de cette fête par l'abbé Galiani, et quand il sera fait, nous trouverons où placer la musique de Philidor. » Philidor avait composé une partition en deux volumes que l'impératrice avait achetée pour cinq mille livres. « J'attends de l'abbé Galiani, écrit Grimm à Catherine, le programme pour ce spectacle que je réserve toujours pour l'année séculaire de 1782. Philidor, aussi surpris que confus, d'une grâce si peu attendue, est resté chez moi anéanti comme un fondeur de cloches.... Il a depuis reçu les compliments en forme du café de la Régence sur la place du Palais-Royal, lieu unique en Europe, où tous les plus fameux professeurs et joueurs d'échecs sont assemblés toute l'année, sans interruption, pour ne s'occuper que de cet important objet, et où Philidor est révéré comme l'oracle d'Apollon à Delphes.» (10 août 1780.) (*Correspondance de Grimm avec Catherine II*, publiée par la Société d'Histoire russe. Saint-Pétersbourg 1880. — p. 89.)

regrets des morts et des absences sont vraies, et tristes comme tout ce qui est vrai. *Ergo*, faisons des romans, et ne vivons que de romans et dans les romans. La seule chose vraie, qui n'est pas triste pour moi, c'est que je sais que vous m'aimez, que je vous aime aussi, et que je serai toujours à vous.

CCXII

A LA MÊME

Naples, 23 septembre 1780.

Madame, il est déjà à Paris, et peut-être vous l'avez déjà vu, un de mes plus grands amis, M. le marquis Celesia, Gênois. Je vous prie de l'aimer, si vous m'aimez; je vous prie en même temps, avec le plus grand secret, de bien examiner mademoiselle sa fille, et de me mander ce que vous en pensez, soit pour la figure, soit pour l'esprit, le cœur, les talents. Ce que vous m'en direz sera d'un grand poids pour moi, et a rapport à une affaire intéressante, mais il faut que personne ne se doute de rien.

Ce monstre (vous entendez déjà que c'est de M. de Grimm que je vous parle) que fait-il? Pourquoi n'élec-

trise-t-il pas mon esprit en m'écrivant ? Et vous, comment vous portez-vous ? Ce mieux ou ce moins mal se soutient-il ?

Je ne sais point de quoi vous remplir cette lettre. Depuis qu'on parle de la législation des blés, il semble que le bon Dieu, pour morfondre les politiques, a envoyé la disette sur la terre. Nous sommes cette année dans de véritables embarras, et, par surcroit de malheur, l'Espagne nous pompe encore des blés. Ah ! que l'économistification est une belle chose en théorie !

Donnez-nous la paix ; car du moins nous mangerons des harengs, de la morue, et du blé d'Amérique.

Aimez-moi toujours : je vous aime à l'adoration ; et, si je ne remplis pas cette lettre de sentiments, c'est que mon style n'est pas tout à fait tourné à cela. *Adieu.* Celesia vous dira le reste.

CCXIII

*[1] A M. GRIMM

Naples, 9 décembre 1780.

Monstre d'oblivion !

Que voulez-vous de moi avec vos agaceries et vos flatteuses espérances ? Ne voyez-vous pas que mon guignon est tel qu'il change l'ordre et la nature de l'univers ? Trouvez-vous naturel qu'une souveraine qui a versé des millions en présents, qui les répand, comme le soleil sa lumière, sur les justes et sur les indignes, soit restée trois ou quatre ans sans savoir se déterminer à vous expédier pour moi une médaille de bronze ? N'en parlons plus[2]. J'enrage contre mon incroyable destin et cela me met de mauvaise humeur. Ne croyez pas que j'eusse manqué d'envie de vous satisfaire au sujet de la fête des jeux séculaires. Aussitôt après avoir reçu

1. Communiquée par M. Grote.

2. L'impératrice écrit : « Je vous prie de m'envoyer le livre de la *Moneta* de l'abbé Galiani traduit en français, dès qu'il y aura une traduction passable. Je vais lui expédier deux médailles d'or pour son programme. » (*Correspondance de Catherine.*)

votre lettre, je me mis à écrire et à dicter. Je commençai un morceau de commentaire sur les trois odes qui forment l'hymne séculaire. Je me dégoûtai à l'instant de ce travail. J'entrepris de dicter un plan pour la fête en question. Pour preuve, voici l'ébauche, qui est restée longtemps sur ma table. Enfin, ne comprenant pas trop ce que vous vouliez de moi, ce que vous entendiez par le mot programme, ne recevant plus de lettres de vous, ne sachant pas ce que je devais faire, et à quoi bon tout cela, j'ai laissé là cette triste occupation, et je me suis mis à faire autre chose pour gagner mon pauvre pain. J'ai entrepris un ouvrage de droit public que je publierai en italien, la seule langue que je sache à présent. Son titre est : *Des devoirs des Princes neutres vis-à-vis des Princes belligérants.* Ce livre sera pesant au point qu'on jurera que c'est Volfius ou Puffendorfius, qui en est l'auteur. Je crains bien de ne pas achever cet ouvrage, tant j'ai l'âme abattue. Vous entendez bien qu'on dira quelques mots dans cet ouvrage de Catherine, mais ce ne sera que peu de mots : on n'aime pas beaucoup, lorsqu'on ne connaît pas, même en bronze, les physionomies des dames.

Je fais cet ouvrage uniquement pour de l'argent. Calcul fait, s'il réussit à Naples, je puis y gagner, en vendant toute l'édition, quatre cents francs. C'est horriblement peu, comme vous voyez. Ainsi j'aurai un projet à vous communiquer. Ce serait de vous l'envoyer

feuille par feuille, à mesure que je les imprime ici. Vous trouveriez quelque pauvre diable, homme de lettres, qui en entreprendrait la traduction en français. C'est une besogne aisée puisqu'il s'agit d'un ouvrage didactique. Je voudrais partager la moitié du profit avec le traducteur : et si vous me concluez cette affaire, je serai par là engagé à achever mon ouvrage. Voyez si vous pouvez me rendre ce service. Je calcule que cela pourrait me rapporter six cents autres francs, et j'en bénirai le ciel et vous, et je me moquerai des bienfaits des autres toutes les fois que je puis me donner de l'argent par mon propre talent.

Je n'ai pas le loisir de répondre ce soir à une très belle et très longue lettre de madame d'Épinay que j'ai reçue cette semaine, mais je le ferai samedi prochain. C'est par l'arrivée de M. Célesia, Génois, à Paris, que j'ai eu des détails plus affligeants que sa lettre sur sa santé. Il m'a aussi parlé de vous. Êtes-vous toujours ami de M. de Castries ?

Adieu, je n'ai plus de temps à vous donner.

CCXIV

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 30 décembre 1780.

Madame, j'aurais dû vous répondre la semaine passée; mais ce samedi était la veille de Noël, très grand jour de compliments chez nous, et, en outre, c'était le jour des funérailles de l'Impératrice. Le temps de vous écrire me manque absolument. Savez-vous à quoi je compare cette mort de Marie-Thérèse ? A un encrier qu'on a renversé sur la carte géographique de l'Europe.

J'espère que la chaise de paille est rétablie de sa maudite fièvre. Dites-lui que l'abbé de Bajanne, se trouvant ici et partant pour Rome après-demain, a bien voulu se charger de la pacotille de mon livre, pour la remettre au cardinal de Bernis. J'ai écrit à ce cardinal, ce soir même, pour le prier de l'adresser à M. de Vergennes; ainsi j'espère que, huit jours après l'arrivée de celle-ci, Grimm recevra mon livre. Dites-lui, en outre, que je tiens deux exemplaires de cet ouvrage, reliés déjà, et destinés l'un pour le duc de Saxe-Gotha, et l'autre pour le prince Auguste, son frère ; mais faute

de savoir comment m'y prendre pour les leur faire parvenir, ils restent sur ma table, et je n'ai pas même su décider comment les en avertir. Ont-ils quelque agent à Rome, ou en d'autres lieux plus chrétiens que la Gothie, où il me soit plus aisé de les expédier ? Je voudrais en envoyer un aussi à l'aimable margrave de Bareith ; comment m'y prendre ? Faites-moi aider par lui.

Bonne nouvelle, en vérité, que la médaille soit en bronze. Vous ne devinerez pas, assurément, la cause de ma frayeur de la recevoir en or ; je vais vous le dire : j'aurais dû écrire une lettre à l'impératrice de Russie ; or, j'aurais donné, moi, le pesant d'une médaille d'or, pour sortir de cet embarras. En italien, langue qu'elle n'entend pas, il était indécent à moi de lui écrire ; en français, vous savez bien que je ne sais pas tourner de belles phrases ; en un mot, je serais un homme perdu, si j'étais obligé à cette cruelle opération. Envoyez-moi donc la médaille, quand et par qui bon vous semblera ; je n'en suis pas pressé : mais obligez la chaise de paille à se charger de mes remerciements, et, s'il croyait inévitable à moi d'écrire et de remercier, l'autorise à dire que je suis mort ; et l'impératrice le croira ; car comment saura-t-elle que je suis vivant [1] ?

1. L'impératrice envoya d'abord une médaille de bronze à aliani : « Avez-vous reçu la médaille de bronze pour l'abbé Galiani ?

On fait mourir de même ici notre aimable Caraccioli, avant qu'il nous arrive, mais ce n'est pas du chagrin d'avoir quitté Paris qu'on le tue. On le condamne comme hydropique confirmé, et ce n'est pas notre faute si on le croit, puisqu'il s'est plu à l'écrire lui-même. Dites-moi comment vont ses jambes; car le cœur n'a jamais tué personne. Mille choses de ma part à l'aimable Celesia et à sa famille entière. J'ai fait et je ferai tout mon possible pour me rapprocher d'eux; mais ces événements sont toujours des coups du sort et du hasard, et plus on combine pour les faire réussir, moins ils réussissent.

Gatti se rencontra à lire votre lettre au moment ou elle arriva. Il vous dit mille choses tendres; il avoue qu'il ne saurait vous prescrire rien pour *raffermir* vos dents; et, pour les faire tomber, il ne connait rien de mieux que les grands soufflets que les jansénistes appelaient des *secours*, mot abusif qu'on devrait réserver à ceux que les grands princes donnent à leurs petits alliés et qu'on a donnés aux Polonais. Je suis bien en peine du tourment que vous donnent vos dents; mais, si elles tombent, soyez-en bien *contente*: il n'y a pas de plus grande commodité que de n'en pas avoir, et je l'éprouve.

écrit-elle à Grimm; et qu'est-ce qu'il y aurait de si extraordinaire s'il était au revers d'une médaille? N'y a-t-on jamais vu de génies? »

En voilà assez pour ce soir. Aimez-moi toujours; et sollicitez ce paresseux de Grimm de me répondre. Adieu. Je vous souhaite une année meilleure.

CCXV

A LA MÊME

Naples, 3 février 1781.

Si mon bonheur, madame, ne m'eût secouru, vos maux et l'ingratitude de ce monstre (chaise de paille) m'auraient conduit cet hiver au désespoir. Trois grands mois se sont passés sans que ni vous ni lui m'ayez écrit un pauvre petit mot. La chaise aurait pourtant dû me répondre à un projet assez intéressant pour moi, que je lui avais communiqué; mais le ciel, qui protège l'amitié et la vertu, a fait trouver cet hiver à Paris un des plus vertueux hommes et l'un de mes meilleurs amis, M. Celesia. Il s'est pris de belle passion pour vous, comme je vois par ses lettres. Sa famille entière vous adore; vous, en revanche, vous êtes devenue amoureuse folle de sa fille aînée, comme j'ai vu par votre lettre. C'est par lui que j'ai eu des nouvelles de vous, et pas tout à fait mauvaises. Il me dit que

l'hiver vous est favorable. Eh bien, que Paris reste toujours dans le plus rigide hiver! Sans lui j'aurais cru mort M. Grimm, car vous me le laissâtes malade dans votre dernière lettre, et puis vous ne m'écrivites plus rien de rien. Mais mon bonheur va finir; je n'ose plus répondre ce soir à Celesia, craignant qu'il ne soit déjà parti pour Gênes, vous laissant sa famille en gage; s'il ne l'est pas encore, dites-lui ma crainte. Grimm a dû recevoir mon livre par la voie du cardinal de Bernis. S'il ne veut pas m'écrire, je le laisse, je le donne à tous les souverains (j'ai pensé dire à tous les diables) du nord. Un ouvrage sérieux, dont je m'occupe maintenant, avance lentement. Je serais bien pressé de vous montrer ce que j'en ai fait jusqu'à présent. Ah! si je pouvais le travailler à Paris, et en *communiquer* des morceaux au coin de votre cheminée, ou à des dîners du baron d'Holbach! mais cela ne se peut pas.

Pressez Caraccioli de partir. Puisqu'il doit franchir le pas une fois, faites-le résoudre à s'y déterminer au plus vite. *Guai e maccheroni si mangiano caldi*[1] est le proverbe napolitain. Les Siciliens se trouvent offensés et humiliés de voir un homme marcher à reculons pour aller être leur souverain.

Je ne sais que vous dire de plus ce soir. Continuez à

1. Tant pis pour le macaroni si on ne le mange pas chaud.

aimer les Celesia, et remerciez-moi de vous les avoir fait connaître. Adieu. Portez-vous bien en prolongeant les droits de l'hiver.

CCXV

A LA MÊME

Naples, 10 mars 1781.

Vous m'avez demandé, madame, dans votre lettre du 12 du mois passé, des renseignements relatifs à la famille de Valori. Voici ma réponse sur cet article.

Le manuscrit du père Borelli existe effectivement à la bibliothèque du roi à Capo di Monte; mais il est emballé à présent depuis plusieurs mois, parce que l'on compte transporter, de Capo di Monte à Naples, cette bibliothèque, et la placer convenablement dans un salon magnifique, que l'on construit à présent. Le salon, les armoires, la peinture, l'arrangement des livres consumeront quelques années, après lesquelles on aura tout le loisir d'observer le manuscrit. En attendant, je chercherai s'il existe d'autre copie de ce manuscrit, ce qui ne serait pas impossible, et si, dans l'état d'abrutissement général de ma nation, cela peut

réussir, je vous en informerai. Au reste le goût et l'étude des généalogies est tombé dans le dernier mépris ici, depuis que la prérogative de la noblesse est comptée pour rien : nous sommes à présent au niveau de Constantinople.

Je change de discours. Assurément il faut que M. Grimm n'ait pas reçu quelqu'une de mes lettres ; il n'aurait pas poussé la dureté, et je dirai presque l'impolitesse, jusqu'au point de me refuser toute espèce de réponse, surtout s'agissant de choses de son service. Je lui avais envoyé une feuille relative à ce qu'il voulait de moi, pour le service de l'impératrice, dans l'exécution du fameux *Carmen sæculare*. J'ignore s'il l'a reçue, puisque ni lui ni vous ne m'en mandez rien depuis deux mois. J'ai envoyé mon livre sur la *Monnaie* par la voie du cardinal de Bernis, et point de nouvelles non plus; enfin je lui avais écrit différentes choses assez importantes, auxquelles il ne répond pas. Si c'est un courrier russe qui tient les cordons de ce malheureux sac, dans lequel on l'a fourré, dites à cet infâme courrier qu'il est un coquin, un faquin, un Tarquin, un requin, etc., d'empêcher de la sorte le plus aimable des monstres de vivre avec ses amis. Mille choses à madame votre fille, et aux aimables Celesia. Adieu ; portez-vous bien.

CCXVII

MADAME NECKER A L'ABBÉ GALIANI[1]

(Sans date.)

Votre lettre, Monsieur l'abbé, est venue lier dans mon souvenir deux époques qui me sont fort agréables. Celle où j'ai connu un homme d'un esprit aussi charmant que supérieur, et celle où, loin de moi, il me conserve un peu d'intérêt et d'amitié. Aussi je voudrais de tout mon cœur faire quelque chose qui pût vous plaire, non parce que vous nous estimez (ce qui me flatte pourtant infiniment) mais parce que vous nous aimez un peu et que nous vous aimons beaucoup.

Je dois vous dire cependant que, depuis que vous avez quitté Paris, personne ne s'est encore dégoûté des places lucratives ou honorifiques; la demande de votre ami se trouve donc croisée par mille autres antérieures, et par toute la véhémence des intérêts particuliers. J'ai fait honneur à votre recommandation,

1. Cette lettre n'a pas été publiée dans les éditions de 1818. Bien que non datée, elle doit être classée dans l'année 1781 qui est celle du séjour des Celesia à Paris.

monsieur; si cependant l'effet avait suivi ma prière, M. Celesia l'aurait moins dû à nos sollicitations qu'à celles de l'*ambassadeur*, que j'appelle toujours ainsi, ne pouvant me résoudre à le voir sous une relation qui nous est étrangère.

Nous trouvons en effet beaucoup d'esprit à M. Celesia; et cependant je ne voudrais pas qu'un juge comme vous, si bien fait pour distribuer les couronnes, plaçât à côté l'un de l'autre deux hommes qui ne se ressemblent point. Vous avez fait à M. Necker une part très noble et très magnifique, en le comparant à l'astre dont le disque est plus grand à son couchant qu'à son méridien: cette part est celle de sa conduite; faites-lui en une autre pour ses talents, qui soit absolument solitaire. En effet, le génie de M. Necker me paraît tantôt dans les ténèbres, et tantôt sur nos têtes; tout ou rien, selon les places ou les circonstances; jugez combien il est loin d'avoir des rapports avec ce qu'on appelle dans la société un homme très spirituel et très instruit. Il me semble, monsieur, que vous n'êtes pas trop content du genre humain et de sa morale, quand elle est en action; mais, en revanche, vous devez être bien satisfait de la sévérité et de la pureté de nos livres, du moins si vous les lisez; car il me semble que vos yeux doivent être toujours tournés en dedans, comme les bonzes qui passaient leur vie à contempler le bout de leur nez. Je ne crois pas que vous gagniez

le ciel à cette contemplation; mais je suis persuadée que vous y trouvez un monde d'idées, et des idées de l'autre monde, c'est-à-dire aussi neuves que piquantes, qu'on ne rencontre pas ici-bas. Vous ne seriez pas surpris de cette critique, si vous reveniez à Paris; tous nos beaux esprits sont dispersés; ils ressemblent un peu aux architectes de Babel, et ils ont été dissipés par le même moyen, car la diversité de musique est aussi une diversité de langage[1]. Mais, malgré cette division, tous, je puis vous l'assurer, se réunissent à M. Necker et à moi, pour vous regretter, pour vous désirer, et pour vous offrir un hommage continuel d'admiration et d'attachement.

CCXVIII

A M. GRIMM[2]

Naples, 31 mars 1781.

Le cardinal de Bernis m'a fait parvenir le *Compte Rendu* par M. Necker[3], et, par l'enveloppe, je me suis

1. Allusion aux querelles des Gluckistes et des Piccinistes.
2. Cette lettre n'existe pas dans les éditions de 1818.
3. La situation de M. Necker était devenue difficile, il ne trou-

aperçu que c'était vous qui m'en faisiez l'expédition. Au reste, soutenant toujours votre cruauté, je n'y ai pas trouvé une ligne de vous. Faut-il que je vous remercie? Faut-il que je vous maudisse? L'un et l'autre, c'est le plus sûr.

Cet ouvrage m'a fait un plaisir infini. Il y a des traits d'éloquence noble, qui m'ont attendri jusqu'aux larmes, tels que l'éloge de madame Necker et la conclusion. Si les académies de France n'adjugent pas le prix d'éloquence à ce *Compte Rendu*, dites-leur de ma part qu'elles sont composées de gens imbéciles et stupides ou de gens ingrats.

Au surplus, si voulez entendre mon avis sur l'ouvrage, je vous dirai que je l'appelle *le Tocsin de la Paix*. Le nouveau Démosthène prêche la paix comme l'autre prêchait la guerre; heureux les Français s'ils

vait plus d'emprunts à réaliser, en un mot le crédit était épuisé et on allait être obligé de recourir aux pires expédients. Necker résolut de reconquérir la confiance du public par un coup d'éclat et de jeter la lumière dans les secrets des finances de l'État. En janvier 1781, il publia son fameux *Compte Rendu* où il faisait l'exposé des recettes et des dépenses du royaume. « Rien n'a fait plus de bruit, dit Laharpe, que le Compte Rendu au roi par M. Necker, de l'état des finances de la France. On en a débité jusqu'à 3,000 exemplaires par jour et l'on en est au quarantième mille. » Cet ouvrage était un système général d'administration fiscale; M. Necker y exposait les moyens de réforme et d'économie qu'il avait trouvés et ceux qu'il se proposait d'essayer encore. Le succès le plus éclatant suivit la publication du *Compte Rendu*; en peu de temps Necker obtint pour 236 millions d'emprunt.

l'écoutent plus que les Athéniens n'écoutèrent celui-là. Si la paix ne se fait pas, je prévois que M. Necker quittera. Peut-être ne voudra-t-on pas faire la paix précisément pour le plaisir de le voir quitter sa place, et c'est ce qui me paraît le plus vraisemblable. En tout cas si on n'adore pas un contrôleur tel que lui, les Français sont ingouvernables et je renonce au goût de les aimer *in globo*, et je n'aimerai que les adorateurs de M. Necker.

CCXIX

A MADAME D'ÉPINAY

Naples, 14 avril 1781.

Madame,

Enfin, je suis parvenu à voir et examiner le manuscrit de la bibliothèque de notre roi, où l'on devait rencontrer des notices relatives à la famille Valori. Je n'ai pu ni dû me fier à personne. Je l'ai étudié moi-même ; voici ce que c'est, son titre est le suivant : *Apparatus historicus ad antiquos chronologos illustrandos opera P. Caroli Borelli*, clerici Reg. Min., quatre grands volumes iu-folio. L'ouvrage n'a rien de com-

mun avec ce titre ridicule C'est un index assez détaillé et très exact de tout ce qui se trouve dans les registres de la chancellerie de nos rois de la race des Suèves, d'Anjou et d'Aragon. Il y a la table de tous les noms des personnes indiquées dans les registres, et il n'y a pas un seul Valori. Il y a ensuite la table des noms des personnes nommées dans les registres de la chambre des comptes, et voici ce que j'y vois : Francesco Valori, ambasciator di Firenze, a. 1487. Cette notice n'est point précieuse, puisque tous les historiens nomment cet ambassadeur de la république de Florence envoyé à notre roi Ferdinand Ier. Ce qu'on peut déduire de plus sûr, de la recherche que j'ai faite dans cet ouvrage du père Borelli, et dans d'autres manuscrits de la même bibliothèque, que j'ai voulu feuilleter scrupuleusement, c'est que la famille Valori. de Florence, n'a jamais envoyé aucun de son nom, ni s'établir à Naples, ni même servir les rois de Naples, puisque tous les noms de leurs courtisans sont dans ce registre. Dites donc à M. le jeune marquis de Valori, qu'il ne s'écarte pas de la Toscane dans les recherches qu'il va faire sur les anciens titres de sa famille.

J'ai reçu une lettre de Grimm, après un temps infini d'attente. Pour le châtier, je ne lui répondrai pas ce soir. Horace même en serait scandalisé, si j'écrivais : *Hodie sanctissima sabatha, vin tu curtis Judæis oppetere?* Il me mande que le 27 mars vous étiez malade

d'une fièvre fluxionale. Nous sommes au 14 avril : vous vous portez donc bien.

Mille choses à mes Celesia. Aimez-moi plus que Grimm, car ce monstre inexorable ne m'aime plus, et il n'aime plus rien. Aussi on le punit comme Damiens, en le tirant à quatre chevaux. Voilà comme on doit punir les cruels. Adieu.

CCXX

A LA MÊME

Naples, 9 juin 1781.

Votre lettre ravissante me parvint au moment où j'allais monter en voiture à Rome. Elle servit admirablement pour réjouir ma course au travers des marais Pontins. Je la relus quatre ou cinq fois, et toujours avec extase. Arrivé ici samedi passé, je n'eus pas le loisir d'y répondre le même jour; je le fais à présent.

Caraccioli arriva avant-hier jeudi. Il se porte très bien de tout, hormis une certaine jambe gauche qui est d'une architecture fort gauche, et très différente de la jambe droite. Avec tout ce dé-

faut en architecture, l'édifice pourrait durer encore quelques années, autant qu'il en faut pour faire du bien à la Sicile. Il parle toujours de Paris; mais il vivra loin de Paris, et si l'on continue à faire des sottises en France contre ses meilleurs amis, il lui arrivera, tout comme il m'est arrivé, qu'il ne regrettera pas la France; il regrettera ses amis de Paris. Rien n'est déballé de son équipage; ainsi je ne possède pas encore votre ouvrage. Je brûle d'impatience de le lire, et je vous fais mille remerciements aussi de l'ouvrage sur la valeur des monnaies.

J'ai reçu deux lettres de Grimm, l'une à Rome, ensemble avec la vôtre; l'autre, cette semaine. La nouvelle qu'il m'a donnée de la démission de M. Necker[1] me met de si mauvaise humeur, que je ne veux pas lui répondre. Est-il possible qu'on ne trouve ni siècle éclairé, ni nation docile, ni souverain courageux, ni temps, ni moment, où le grand homme puisse rester en place! Qu'est-ce donc que cela? Faut-il qu'il y ait une loi éternelle, depuis la pomme de notre cher père Adam, qui ait livré les hommes aux mé-

1. Le clergé et les économistes avaient été les premiers adversaires de M. Necker: à mesure que celui-ci accomplissait des réformes, le nombre de ses ennemis augmentait; la ligue qui avait renversé Turgot se reforma. Necker voulut obtenir une marque de la confiance du roi et demanda l'entrée au Conseil, afin de pouvoir y défendre lui-même ses projets. On ne refusa pas, mais on lui demanda d'abjurer sa religion. Il offrit sa démission qu'on accepta (19 mai 1781).

chants et aux imbéciles, et exclu à jamais les héros. Si cette loi existe, il faut courber le dos et plier la tête; si elle n'existe pas, je maudirai les parlements, les intendants, les intrigants, les cabalants et les rien entendants d'avoir fait ce massacre.

A propos, Caraccioli ne sait rien de la brochure qui a paru, sous son nom, contre M. Necker[1]. Il serait très curieux de la voir. Grimm lui fera grand plaisir de la lui expédier.

Je me réjouis très fort de votre vertu résurrective. Si elle vous dure, vous finirez par accomplir ma prophétie, qui est, comme vous savez, qu'à la longue vous vous enjambonnerez, et resterez sèche et bien portante jusqu'à la décrépitude.

Voilà du monde qui m'arrive et m'interrompt. A nous revoir; à samedi. Adieu.

1. En voici le titre : *Lettre de M. le marquis de Caraccioli à M. d'Alembert*, 1781. — Cette pièce satirique est de feu M. le comte de Grimoard : elle a été publiée, avec quelques additions, par MM. Daudet et Jossan.

XI

A MÊME

Naples, 16 juin 1781

Madame, ce n'est que ce matin à midi que Caraccioli m'a envoyé les deux ouvrages dont vous m'avez fait présent. Je vous remercie de ce précieux don. Je n'ai fait que les feuilleter. L'ouvrage des mesures, etc., m'a paru fort savant, fort exact et d'un travail épouvantable. Qui est ce M. Paucton, qui en est l'auteur [1]? Il me paraît qu'il est nommé dans un Dialogue d Émilie. Pourquoi une si belle reliure? Est-ce que l'auteur vous en avait fait présent?

Ces Dialogues sont charmants tout à fait. Ce rôle d'Émilie est si vrai! Jamais on n'a dit de plus grandes vérités avec plus d'enfantillage. C'est un grand ouvrage en un mot, et qui pèse autant par ce qu'on y dit que par ce qu'on n'y dit pas.

Vous savez les grandes querelles qu'il y eut en

1. Alexis-Jean-Pierre Paucton, employé au bureau du cadastre. Son grand ouvrage a pour titre: *Métrologie ou Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et des modernes.*

France contre les jansénistes, à propos d'*un silence respectueux*. Ne pourrait-on pas persécuter de même les incrédules sur leur *silence respectueux?* Ce serait au moins une chose à proposer pour le bien de l'église.

Ce pauvre abbé Raynal a enfin succombé au plaisir de se casser le cou comme auteur célèbre [1]. Quelle terrible démangeaison! Je prie Dieu tous les instants de m'en préserver.

Je vous prie de dire à M. Grimm que j'ai été à Rome, mais je n'ai jamais rencontré le conseiller Reiffenstein. J'avais apporté deux exemplaires de mon ouvrage pour les expédier aux Saxe-Gotha, et je les ai donnés à d'autres. Voilà une conduite digne de Diderot.

Caraccioli se porte très bien. Il parle toujours de Paris; mais il ne s'est pas encore aperçu combien il le regrettera, lorsqu'il sera dans la monotonie de l'ennui et la sécheresse du travail de la vice-royauté. C'est alors qu'il sentira sa perte. A présent les caresses des souverains, les compliments de tout le monde le tiennent distrait et presque content.

1. L'abbé Raynal venait de faire paraître la seconde édition de l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes*. Cette fois il avait signé son livre, mais comme la nouvelle édition était encore plus hardie que la précédente, l'ouvrage fut condamné par le Parlement et Raynal obligé de quitter la France.

Gatti vous salue bien tendrement. Nous causons toujours de vous avec Caraccioli. Pour ce soir, je ne puis vous en dire davantage. Aimez-moi, soutenez votre santé et croyez-moi pour la vie, etc.

CCXXII

A LA MÊME

Naples, 22 septembre 1781.

Madame,

N'allez pas croire au moins que je vous aie *oubliée* ou négligée, parce que depuis longtemps je ne vous ai pas écrit. Sachez que je me suis toujours entretenu avec vous : je vous ai entendue causer avec un plaisir infini. Je fais ma lecture favorite de vos *Conversations avec Émilie*, que je n'ai pas l'honneur de connaître[1].

1. Lorsque la duchesse de Grammont apprit que l'Académie avait accordé le prix aux *Conversations d'Émilie*, elle dit avec sa franchise accoutumée « qu'elle était ravie que madame d'Épinay ait eu le prix, d'abord parce qu'elle espérait que madame de Genlis en mourrait de dépit, ce qui serait une excellente affaire, ou qu'elle se vengerait par une bonne satire contre les philosophes, ce qui serait encore assez gai, ensuite parce qu'elle était bien aise que tout le monde vît, ce qu'elle soupçonnait depuis longtemps, que l'Académie tombait en enfance. »

Mais vous, je vous connais et je vous vois, je vous entends, je suis de tous les entretiens. Donnez-moi donc quelque éclaircissement sur ce charmant ouvrage. Qui a pu composer cette originale de lettre du sieur Éloi Godard[1]? Est-ce vous-même? Étiez-vous si gaie que cela au milieu des souffrances? A-t-elle un fond de vérité? Est-elle en entier d'imagination? Il faut savoir tous les détails sur ce morceau unique. Et ce conte de fées! Si j'en avais fait un pareil à Naples, on m'aurait fourré depuis longtemps au château Saint-Elme. Ne vous a-t-on rien dit sur le compte de ce conte?

Votre lettre du 27 août ne vaut pas la précédente, où vous me mandiez que votre santé était bonne. Cependant, dans celle-ci, vous parlez de crise; ce mot signifiant *décision*, j'en conclus que votre procès avec la maladie, cette année, est jugé à votre avantage, et que vous avez gain de cause.

Vous me parlez des Celesia obscurément; mais ils ne m'ont rien mandé, ni à Caraccioli non plus. Est-ce qu'il a marié son aînée? J'en suis fâché pour elle et pour moi.

Caraccioli se porte à merveille; mais il a tant d'aversion pour son Palerme, que je crains qu'il ne se fasse une affaire sur ce retard excessif. Son vaisseau est prêt

1. Lettre d'Éloi Godard. *Conversations d'Émilie*, t. I. — 12e conversation, p. 327. Lausanne, François Lacombe, 1784.

depuis plusieurs jours. Le ministre de la marine crie contre la dépense inutile de l'armement ; je ne sais pas comment cela se terminera. Ne dites mot de ce que je vous mande.

Mon ouvrage de droit public avance lentement. Je sens que je suis vieilli et que je ne suis plus en âge d'être auteur, sans aide ni secours d'autrui, et ici, où le trouver ?

Embrassez de ma part la chaise de paille, qui sera de retour, à ce que j'imagine, de ses eaux de Spa. Faites, mon Dieu, la paix ; car sans cela je resterai sans chocolat, et j'en mourrai. Adieu. Mille choses au baron d'Holbach et à mes vieux amis.

Je suis très occupé à présent de faire faire une superbe carte géographique du royaume de Naples. Vous savez combien j'ai été fou de ce désir ; M. Zannoni est avec moi ; et nous avons déjà un bon commencement. La *Terra di Lavore* est en bon état. Adieu encore. Mes respects à madame de Belsunce, que je crois l'écrivain de votre dernière.

CCXXIII

A D'ALEMBERT [1]

Naples, 10 janvier 1782.

Mon cher ami,

Voici une excellente occasion de vous écrire enfin; M. Poli[2], qui a déjà eu l'honneur de vous être présenté dans son premier voyage à Londres, vous remettra celle-ci : il est bien digne de cultiver votre connaissance et celle de vos amis. M. le duc de Gravina, avec lequel il est, n'en serait pas moins digne, si vous étiez plus disposé à mêler la philosophie avec la cour.

Quoi qu'il en soit, M. Poli vous donnera de mes nouvelles; il vous dira combien je suis engraissé, marque certaine de mon ennui : les chartreux sont tous dodus. Il vous dira que je me suis rapproché des mathématiques, en m'occupant à faire exécuter

1. Cette lettre n'a pas été publiée dans les éditions de 1818.

2. Les Pauli étaient des banquiers de Lübeck; ils possédaient des maisons de banque dans toutes les capitales de l'Europe.

une belle carte géographique du royaume de Naples, par le même M. Zannoni qui y travaille à Paris.

Notre Caraccioli fera bien plus le bonheur des autres, à Palerme, que le sien. Il s'y conduit avec la satisfaction des souverains, avec surprise de la part du peuple, avec rancune des grands; mais il n'est pas heureux. Il a engagé la noblesse à faire passer dans l'île une troupe de comédiens français, et il en sera apparemment le seul spectateur avec plaisir.

Aimez-moi, homme incomparable : songez un peu à une course en Italie. Enfin, que faites-vous toujours à Paris? Vous devez ce voyage, sinon à vos amis, au moins à votre célébrité. Il est plaisant de courir le monde comme un éléphant ou un rhinocéros, et de voir la foule qui s'empresse de nous voir et ne comprend pas trop pourquoi elle est curieuse.

Enfin je vous recommande le porteur, dont le caractère doux et poli vaut autant que ses connaissances. Adieu; aimez votre admirateur.

CCXXIV

* [1] A SON EXCELLENCE MONSIEUR DE SCHOUVALOFF

Chambellan de S. M. Impériale

Saint-Pétersbourg.

Mon incomparable ami [2],

On voit bien que la géographie et la chronologie emploient en vain leur marchandise ordinaire avec vous contre moi. Ni l'immense distance des lieux, ni

1. Communiquée par M. le marquis de Flers.

2. Galiani et Schouvaloff s'étaient liés à Paris; la séparation n'interrompit pas leurs relations d'amitié. Schouvaloff avait rempli les fonctions d'ambassadeur de Russie en France; il fut rappelé en 1778 par Catherine II et comblé d'honneurs. « J'ai reçu il y a quelques jours, dit madame Du Deffand, une lettre de Pétersbourg du bon Schouvaloff: il est dans la plus haute faveur, l'impératrice l'a fait grand chambellan. Le premier jour qu'elle lui fit prendre du thé avec elle, elle lui dit: Je veux que vous soyez à votre aise avec moi comme vous l'étiez avec madame Du Deffand. »— Schouvaloff était du reste un adroit courtisan comme on va le voir: « Savez-vous que je suis toute fière, écrit Catherine, depuis que M. Schouvaloff, revenu des pays étrangers, m'a dit que les artistes d'Italie n'étaient point du tout embarrassés de faire mon profil, qu'ils prenaient bonnement buste, médaillon ou médaille d'Alexandre et qu'ils en faisaient des choses qui me ressemblaient tout comme d'autres. Il a un camée fait comme cela que tous

le laps du temps ne refroidissent votre amitié pour moi. Toujours des souvenirs tendres, des compliments sincères, et, qui plus est, des présents de votre part. Je vous rends bien la pareille sur les deux premiers articles, mais quant au troisième, on pourrait bien en dire autant qu'on en dit à Louis XIV : des trois choses que César fit, il ne fit que la troisième.

Le prince Joussoupof m'a remis le manchon, dont vous l'aviez chargé. Admirez ma simplicité et ma crasse ignorance en fait de peaux d'animaux morts, car sur celle des vivants je ne suis pas autant à l'obscur. Je ne connaissais que les peaux d'agneaux morts-nés, ratinées ou frisées, et je n'avais jamais encore vu les damasquées (et c'est ainsi qu'on les nomme). Il m'a donc paru que le manchon avait été furieusement endommagé par la pluie et le voyage, et me voilà au désespoir. J'envoie ensuite chez les marchands pour tâcher de réparer le désastre, et quel est mon étonnement d'apprendre que ce vice est une beauté, que tout est naturel et qu'il n'y a rien de si précieux. Agréez donc mes remerciements en proportion du présent en lui-même, et de la marque de votre souvenir, qui m'est encore plus chère.

les amateurs de ma physionomie veulent copier comme très ressemblant. Cette aventure a fait que je me suis *carrée !* » (Correspondance de Catherine.) C'est au comte Schouvaloff qu'est adressée la correspondance littéraire de Laharpe.

Le susdit prince m'a appris en même temps deux nouvelles de vous, l'une très désagréable, l'autre ravissante ; il m'a dit que vous aviez souffert une terrible maladie l'été dernier, et voilà le mauvais, mais que vous en étiez réchappé, et que la santé, les médecins, et mes vœux peut-être aussi, vous engageaient à retourner en Italie, et voilà le bon. Faites donc cela. Revenez. On ne meurt jamais ici que de plaisir, et nous tâcherons de ne pas vous en rassasier. Ne croyez pas qu'il y ait loin de Pétersbourg à Naples. Il y a au vrai une Pologne à traverser, mais tout le reste est une bagatelle.

Le prince de Francavilla mourut hier. Il aurait dû être le plus heureux, puisqu'il était le meilleur des hommes. Mais pour être heureux, il faut mieux être avisé que bon.

Nous possédons les comtes du Nord [1] depuis vendredi au soir. Nos souverains allèrent à leur rencontre et les reçurent autant dans leurs bras que dans leur cœur. Ce que je vous dis là est vrai au pied de la lettre, et si je ne persuade pas de cette vérité tout le monde, vous le croirez sûrement, puisque vous connaissez le caractère du roi et de la reine. J'eus l'hon-

1. Le grand-duc et la grande-duchesse de Russie qui voyageaient en Europe. Catherine, par l'intermédiaire de Grimm, avait prévenu Galiani de leur passage en lui recommandant d'aller les voir dès leur arrivée à Naples.

neur de leur être présenté samedi par la reine même, et j'en ai reçu un accueil si gracieux que la tête m'en tourne. Mais comme il n'y a pas de roses sans épines, je m'attends à ce que certains beaux-esprits de ma chère patrie ne me pardonneront jamais cet honneur, comme ils ne m'ont jamais pardonné celui que me firent l'archiduc et l'archiduchesse de Milan.

Je suis pour le moment occupé d'un ouvrage sur les droits des souverains neutres, mais il ne sera pas achevé d'imprimer au départ des grands-ducs. Ainsi, je ne puis vous faire d'autre présent que de mon ancien ouvrage *della Moneta*, que je viens de réimprimer avec des notes. J'espère que quelque seigneur de la suite des grands-ducs voudra bien s'en charger. Puisse-t-il se présenter d'autres occasions pour celui qu'on imprime à présent, mais ne vaudrait-il pas mieux que vous vinssiez vous-même le recevoir de ma main. Vous me trouverez toujours rempli de reconnaissance.

Votre très obéissant serviteur.

CCXXV

A MADAME DU BOCCAGE [1]

Naples, 20 février 1783.

Ma belle dame,

Rien de plus aimable que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; elle m'a fait d'autant plus de plaisir, que je me croyais oublié de tout Paris. Madame d'Épinay ne m'écrit plus; elle est malade, et c'est au milieu de ses souffrances qu'elle travaille, qu'elle reçoit une palme académique [2]. Je ne

1. Marie-Anne Lepage, née à Rouen d'une honorable famille bourgeoise, épousa un financier normand, M. Joseph du Boccage. « Nous soupions quelquefois chez madame du Boccage, dit Marmontel. Elle avait, comme madame Geoffrin, une société littéraire, mais infiniment moins agréable et analogue à son humeur douce, froide, polie et triste. J'en avais été quelque temps, mais le sérieux m'en étouffait, et j'en fus chassé par l'ennui. »
C'est dans cette maison que le docteur Johnson vit un soir le valet de pied prendre le sucre entre ses doigts et le mettre dans le café : « J'étais sur le point de refuser la tasse qu'on m'offrait, dit philosophiquement le docteur, mais apprenant que le café était fait pour moi, je me décidai à goûter les doigts de Tom. »

2. Madame d'Epinay avait obtenu le prix Montyon pour ses *Conversations d'Émilie.*

suis point étonné du prix, mais de l'ouvrage, que je connaissais, et qui, à mon avis, eût remporté le prix dans toutes les académies du monde; c'est une véritable production du cœur; et voilà sans doute ce qui lui aura fait donner la préférence sur la pièce de madame de Genlis; elle n'avait, dites-vous, que ce seul concurrent; mais c'était bien assez. Ne parlons ni de la plume ni du cœur de l'auteur d'*Adèle et Théodore;* c'est là peut-être son moindre mérite, mais son crédit, mais des amis si puissants parmi les quarante. Qu'aura dit le perroquet La Harpe? Ce qu'il y a de plus admirable en tout cela, c'est que deux femmes seulement se soient disputé le plus noble de tous les prix. J'en connais une troisième, dont la muse eût à coup sûr partagé les juges, si elle eût daigné concourir; mais elle se contente d'une couronne [1].

Vous me demandez des nouvelles de Rome; que vous dirais-je qui ne vous soit connu? Mon dernier séjour dans cette capitale fut de courte durée, et toujours je n'y vis le lendemain que ce que j'avais remarqué la veille, des hommes métamorphosés en femmes, des nuées de pauvres gras comme des chanoines, des religieux sans religion, un désert à midi, un palais à minuit; telle est l'idée que j'ai conservée de cette ancienne maîtresse du monde; c'est donc beaucoup moins dans mes

. Allusion à la Couronne que madame du Boccage avait reçue mains de Voltaire. (Serieys.)

récits qu'il faut chercher Rome, que dans certaines lettres sur l'Italie, d'une dame pour qui, dit-on, un grand cardinal se fit homme [1].

J'accepte avec une vive reconnaissance l'offre que vous me faites d'être, au défaut de madame d'Épinay, ma correspondante à Paris; en cela votre amitié vous eût imposé, il y a quelques années, une tâche pénible; maintenant je ne sais plus lire, ni écrire, ni penser je vis comme étranger au mondè. C'est à vous, madame, c'est à vous de me rendre à la vie, en continuant de me donner de vos nouvelles; si ma résurrection ne fait pas autant de bruit que celle de Lazare, si *non scribantur hæc in generatione altera*, ce prodige n'en fera pas moins époque dans les annales de l'amitié, et son souvenir n'en restera pas moins dans le cœur de celui qui est très respectueusement, etc.

P. S. — Veuillez bien me donner des nouvelles de madame d'Épinay, de la vicomtesse, de Marmontel, et autres anciens amis [2].

1. Allusion au bon mot du pape Benoît XIV, en voyant le cardinal Passioneï se promener avec madame du Boccage. (Serieys.)

2. Nous n'avons pas voulu supprimer cette lettre qui n'existe que dans l'édition Serieys, mais nous sommes persuadés qu'elle n'est pas en entier de Galiani.

CCXXVI

A LA MÊME

Naples, 10 juin 1783,

Madame,

Madame d'Épinay n'est plus! j'ai donc aussi cessé d'être! Vous m'aviez proposé, dans votre dernière, de continuer avec vous la correspondance que j'eus l'honneur d'entretenir si longtemps avec elle; je sens *tout le* prix du sacrifice que vous daignez vous imposer; *mais* comment pourrais-je y répondre? Mon cœur n'est plus parmi les vivants, il est tout entier dans un tombeau. Pardonnez-moi, madame, si je vous écris avec tant de franchise, si je vous montre tant d'ingratitude.

Madame la vicomtesse qui me donna si souvent des nouvelles de sa pauvre mère, n'a pu se résoudre à m'apprendre une si grande perte; c'est vous qu'elle a priée de remplir cette triste mission : elle ne pouvait mieux choisir; qui mieux que vous soulagerait ma douleur, si elle était susceptible de soulagement? Mais

1. Madame de Belsunce.

il n'y en a plus pour moi; j'ai vécu, j'ai donné de sages conseils, j'ai servi l'État et mon maître, j'ai tenu lieu de père à une famille nombreuse, j'ai écrit pour le bonheur de mes semblables, et dans cet âge où l'amitié devient plus nécessaire, j'ai perdu tous mes amis! J'ai tout perdu! on ne survit point à ses amis.

Encore une fois, madame, daignez me pardonner et croire que si je n'ai plus la force de vous écrire, je n'en conserve pas moins le souvenir de vos bontés et le désir de vous prouver, tant que je serai condamné à traîner encore une misérable existence, avec quels sentiments j'ai l'honneur d'être, etc.

CCXXVII

[1]LA REINE CAROLINE DE NAPLES AU CONSEILLER FERDINAND GALIANI

Naples, 17 octobre 1787.

Monsieur le conseiller,

Je vous écris pour vous exprimer le chagrin que j'éprouve de perdre en vous un homme aussi utile au

1. Cette lettre nous a été communiquée par M. Geffroy, directeur de l'École française d'archéologie à Rome. Elle se

service du roi et de la patrie. Je tiens en même temps à vous assurer que j'aurai grand soin de votre nièce en faveur de laquelle vous m'avez parlé autrefois. Je m'efforcerai de montrer ainsi ma gratitude pour vos fidèles services.

Mais après avoir essayé de vous tranquilliser sur ceux qui vous sont chers, je ne puis m'empêcher de vous parler de vous-même, et je crois en cela vous être utile et vous donner la plus grande preuve de ma reconnaissance.

Vous êtes sur le point de franchir ce passage suprême qui conduit à la vie éternelle, et de rendre compte de l'emploi de votre existence terrestre, aussi bien que des remarquables facultés que la Providence vous avait departies. Quels que soient la gravité et le *nombre de* vos erreurs, Dieu est infiniment miséricordieux, et cette maladie, pendant laquelle il vous laisse toute votre intelligence et l'entière possession de vous-même, est un effet de sa bonté sans limites. Mais craignez d'en abuser; abandonnez, je vous en conjure, cette fausse idée de vouloir montrer un esprit fort, qui n'est qu'un entêtement irréfléchi, fruit d'une vie licencieuse. Ne vous souciez point des flatteries de ces faux amis qui vous entraînent à la perdition éternelle. Croyez-moi, jetez-

trouve aux archives du Palais-Royal à Naples; l'original est en italien.

vous dans les bras du Dieu de miséricorde, renoncez à vos erreurs, édifiez par une fin exemplaire ceux que votre conduite a scandalisés ; réparez ainsi le mal accompli ! Vous recueillerez de cette façon l'estime, les éloges et l'admiration de tous.

La reconnaissance même que j'ai pour vos fidèles services et l'admiration que m'ont toujours inspirée votre esprit et votre génie, me jettent dans une vive inquiétude depuis que je vous sais dans ce péril imminent. Je voulais vous parler ; j'ai appris que vous n'étiez plus en état de sortir ; je me reproche amèrement de n'avoir pas mis à profit les derniers jours où je vous ai vu. Enfin, écoutez ma voix, jetez-vous dans les bras du Dieu de miséricorde, du père qui pardonne ; offrez-lui votre mort prématurée, vos souffrances, vos peines, et réparez par une fin édifiante le scandale que vous avez donné. Refusez votre porte aux faux amis qui vous flattent. Quant à moi je méprise leur conduite.

L'espérance de vous faire rentrer en vous-même et de vous rendre ainsi le plus grand des services m'aurait engagée à venir en personne, si mon rang ne me le défendait. Remerciez l'Être Suprême de vous avoir doué de si grands talents ; repentez-vous de l'abus que vous en avez fait, et profitez de vos derniers instants pour expier vos fautes, réparer le scandale que vous avez donné, et rentrer en grâce auprès de ce Dieu de miséricorde qui vous ouvre les bras pour vous presser sur

son cœur, pour vous pardonner et vous rendre sa grâce. Vous avez trop d'intelligence, j'en suis sûr, pour douter de l'existence de ce Dieu. Autour de vous, tout le prouve ; tout ce qui vous arrive est dirigé par sa main puissante ; je ne chercherai pas à vous démontrer une chose dont vous êtes déjà convaincu, j'en suis certaine ; le torrent des passions, une société dangereuse, l'oubli du bien auront été la cause de vos erreurs accumulées, mais il est temps encore : la lenteur de votre maladie, mon inquiétude, la lettre que je vous écris sont autant de preuves de la miséricorde divine, qui vous tend les bras pour vous presser sur son sein. Profitez-en, je vous en conjure. Édifiez-nous par votre fin ; qu'elle soit celle d'un héros chrétien, converti, repentant et résigné, estimé plus encore après sa mort que pendant sa vie. Recevez mes avertissements, ils partent d'un cœur fraternel, abandonnez toute pensée terrestre. Je m'occuperai de vos parents. Si Dieu, qui est tout-puissant veut vous guérir et vous sauver, j'en aurai une grande joie, mais remettez tout entre ses mains paternelles et miséricordieuses, fiez-vous à lui ; édifiez ceux qui vous entourent, réparez les scandales, repentez-vous de vos erreurs, supportez vos souffrances avec résignation et comptez avec certitude sur la miséricorde infinie. Celle qui est pénétrée de votre perte,

CAROLINE.

CCXXVIII

GALIANI A LA REINE CAROLINE DE NAPLES[1]

Naples, 18 octobre 1787.

Madame,

Parmi les miséricordes infinies que le Ciel m'a accordées, je regarde comme une de ses faveurs les plus rares, d'avoir ému l'âme pieuse de Votre Majesté, à ce point que la Reine elle-même vient me presser de rentrer dans le sentier de la vertu, du devoir et du salut éternel. Je reconnaîtrai toujours dans une telle action une souveraine aussi tendre que la meilleure des mères, et j'en rendrai éternellement grâce au Très-Haut.

Cependant, pour être vrai, je dois dire que mon esprit n'est point aussi éloigné du droit chemin que pourraient le faire croire les doutes et les inquiétudes qu'exprime Votre Majesté dans sa très clémente lettre; je ne veux point nier que je n'aie été et que je ne

1. Archives du Palais-Royal à Naples. Communiquée par M. Geffroy.

sois encore un pécheur, et je prie continuellement le Ciel d'user envers moi de miséricorde.

Mais je puis affirmer que les maximes de l'éternelle morale et de la *véritable* religion chrétienne sont toujours restées gravées dans mon esprit. Je prie Dieu de me les conserver telles jusqu'à la fin. J'en donnerai de constantes preuves en toute occasion, et cela ne me coûtera nul effort.

Je me sens encore assez de force pour conserver l'espoir de baiser de nouveau les mains de Votre Majesté et aussi de la servir jusqu'au terme de ma vie; mais ce terme est prescrit par Dieu et n'est connu que de lui seul. Toutefois, si les médecins en jugent mieux que moi et que leur sentence soit sans appel, ce sera une bonté infinie de la part de Votre Majesté de ne point abandonner (et elle me le fait espérer) ma belle-sœur, la marquise Galiani, et son mari D. Tolomeo Rorsi, et de faire obtenir à ce dernier l'avancement qu'il a mérité depuis longtemps par sa bonne conduite et ses loyaux services.

Puisque la bienfaisance de Votre Majesté est inépuisable, j'ose la prier encore de vouloir bien présenter l'avocat D. Francisco Azzarriti, mon jeune parent, pour l'emploi de secrétaire du Tribunal de Commerce; j'ai en partie élevé ce jeune homme ; je l'ai guidé dans sa carrière; les magistrats ne pourront que me remercier de l'avoir proposé.

Je ne voudrais pas lasser la patience de Votre Majesté, surtout par un mouvement qu'on pourrait taxer d'orgueil, mais il m'est impossible de ne pas dire que si j'ai de nombreux péchés à me reprocher comme homme et comme chrétien, je ne puis m'en reprocher *un seul* ni comme magistrat ni comme sujet.

Je suis aux pieds de Votre Majesté.

Les trois lettres suivantes, qui sont inédites, nous sont parvenues trop tard pour pouvoir être placées à leur date.

CCXXIX

*[1] AU DUC DE CHOISEUL

Paris, 1er mars 1760.

Sur ce que Votre Excellence me fit l'honneur de me communiquer vendredi au soir, en présence de M. l'ambassadeur d'Espagne[2], au sujet de ce que M. de Basquiat[3] lui aurait écrit de Naples, touchant l'affaire de la prise de *la Partenope*[4], mon devoir ne me

1. Communiquée par M. Pierantoni.
2. Le marquis Grimaldi.
3. Premier secrétaire de l'ambassade de France à Naples.
4. *La Partenope* était un navire napolitain chargé de tabac et autres marchandises de contrebande. Il fut saisi par des cor-

permet pas de négliger d'assurer à Votre Excellence, que je n'ai reçu d'autre ordre de ma cour, que de présenter *una rinasenta et amica memoria*, pour obtenir de Sa Majesté Très Catholique la révocation de l'irrégulière sentence émanée du Conseil des Prises. Et, comme rien, assurément, ne doit être plus éloigné des intentions de la cour de Naples, que de vouloir avoir recours à d'autres moyens qu'à ceux auxquels elle est accoutumée, et qui sont conformes à la parfaite harmonie qui règne entre les deux cours, je ne saurais me persuader qu'il n'y ait eu quelque *mis entendu* dans cette affaire qui, par sa petitesse et sa nature, est incapable de donner aucun sujet de plainte. Sur cela, j'ose supplier Votre Excellence de vouloir bien m'accorder la grâce de suspendre toute *explication* de ressentiment à ce sujet, comptant que j'aurai l'honneur, mardi prochain, de parler à Votre Excellence, et de lui faire voir, par des preuves incontestables, la vérité de ce que je viens de représenter.

Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect, le très humble et très obéissant serviteur de Votre Excellence.

saires français, quoique sous pavillon napolitain et, malgré tous les efforts de Galiani, déclaré de bonne prise par le Conseil des Prises. s'agissait de faire révoquer cet arrêt. Tanucci avait cette affaire à cœur, non pour la chose en elle-même, mais comme principe à l'égard du respect dû au pavillon napolitain. Galiani parvint, sans faire révoquer la décision, à obtenir une indemnité.

CCXXX

* [1] A M. SUARD

Rue Neuve-Saint-Roch,
au bureau des Gazettes.

Mardi, 2 avril 1765.

Mon cher ami,

Vous avez eu un manuscrit qui ne pouvait s'appeler qu'un embryon informe. Il y avait dix mille bêtises dedans. L'ouvrage d'un homme qui n'a ni livres, ni temps, ni envie de se faire imprimer ne saurait jamais être autrement.

Je ne puis avouer ni permettre que vous imprimiez autre chose que la feuille que je vous ai envoyée, et dont la continuation jusqu'à l'ode 34 vous sera parvenue à cette heure. Vous ne m'avez rien dit, rien averti, rien communiqué, ainsi vous ne pouvez vous plaindre en rien de moi. J'aurais bien à me plaindre de vous si vous m'imprimiez malgré moi. Mais je n'ai pas la

1. Communiquée par MM. Puttick et Simpson, avec l'autorisation du possesseur actuel, M. James Alston, libraire à Barrow in Furness (Angleterre).

force de vous empêcher de commettre un crime de lèse-amitié et de trahison littéraire. Au reste, il y va autant de votre honneur à applaudir à des bêtises, qu'à moi de les avoir dites. Je crois qu'une misérable brûlure d'une demi-feuille, dans un siècle où on brûle tant de papier, ne saurait pas tenir contre des considérations aussi graves et aussi puissantes.

Qui est-ce qui vous a dit que mon livre ne sera pas imprimé? Quoique tout le monde m'ait abandonné, est-ce que je ne pourrais pas, moi tout seul, le lécher tant et tant qu'enfin j'en fisse un ours?

Souvenez-vous que l'honneur, la foi, l'amitié, l'observance des paroles données, sont la mesure des sentiments que je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur [1].

1. C'est par les soins de M. Edmond Cottinet que nous avons eu communication de cette lettre. Nous sommes heureux de saisir cette occasion de témoigner à l'ami et au lettré toute notre reconnaissance pour le concours si dévoué et si utile qu'il a bien voul nous prêter.

CCXXXI

*[1] A D'ALEMBERT

Je vous fais, mon cher d'Alembert, mes adieux; je n'ai pas eu le courage de prendre congé de vous; ce sont des moments terribles pour un cœur sensible de se séparer pour toujours de ses amis et des personnes qu'on aime et qu'on estime et honore, et qui ont fait le bonheur de ma vie pendant mon séjour dans ce pays-ci. Adieu, mon cher ami, je vous écrirai, et j'espère que vous me donnerez quelquefois des nouvelles de votre santé, et me direz quelque chose du courant des sciences, au moyen de quoi je pourrai encore croire n'être pas sorti de ce monde. Adieu, mon cher ami; souvenez-vous de moi dans vos charmantes sociétés; j'aurai toujours dans mon cœur le doux et tendre souvenir d'un ami si digne et respectable. *Vale.*

1. Communiquée par M. Dubrunfault. Cette lettre, écrite au moment où Galiani partait désespéré de Paris, porte l'empreinte du plus grand trouble, et d'une assez grande confusion d'idées et de style.

FIN DU TOME SECOND

APPENDICE

1

LETTRE DU 5 JANVIER 1762.

Voici ce que Diderot (Correspondance avec mademoiselle Voland.) dit de M. Leroy :

« Comme nous étions occupés un de ces après-midi, le père Hoop, le baron et moi, à faire une partie de billard, on entend le bruit d'une voiture légère sur la chaussée ; la porte du billard s'ouvre subitement. C'est madame d'Holbach qui entre et qui nous demande, avec une joie qui rayonnait autour de son visage comme une auréole : « Devinez la visite qui nous vient » ? Comme nous ne devinions personne qui nous aimât assez pour venir s'enfermer avec nous par le temps qu'il faisait : « C'est M. Le Roy », nous dit-elle. Nous allâmes tous l'embrasser. Si vous saviez combien je l'aime, vous sauriez aussi combien il m'a été doux de le voir. »

II

LETTRE DU 25 JANVIER 1772.

Madame Helvétius était une demoiselle de Ligniville: « C'est une femme très aimable, qui s'est fait un caractère, qui l'a affranchie au milieu de ses semblables toutes esclaves. » (Diderot à mademoiselle Voland. 1760.) — Fontenelle, âgé de 97 ans, lui adressa un jour un mot charmant: « Venant de dire a madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, il passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue : « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que dois faire de vos galanteries : Vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. » (Chamfort).

III

La sévère madame Necker ne craignait pas d'écrire à M. Meister :

« J'ai lu plus d'une fois, avec un grand plaisir, le précieux manuscrit de mademoiselle Clairon; témoignez lui, je vous prie, combien je suis sensible à la faveur qu'elle m'accorde. Sa manière d'écrire et de converser a pour moi un attrait particulier; c'est un je ne sais quoi d'une perfection idéale et cependant réelle. »

IV

LETTRE DU 7 MARS 1772.

Voici comment Grimm, dans sa correspondance littéraire, explique le terme de juveigneur.

« On appelle ainsi un cadet apanagé ; M. le duc d'Orléans est *juveigneur* de la maison de France. Ce mot est peut-être une corruption du mot *junior*, dont les Césars du Bas-Empire appelaient ceux qu'ils associaient à l'Empire.

V

LETTRE DU 5 SEPTEMBRE 1772.

Son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* fit un bruit énorme. L'ouvrage parut sans nom d'auteur.

Grimm reproche à l'abbé d'avoir manqué de méthode, de simplicité, de justesse, mais « nous n'en admirons pas moins, ajoute-t-il, les sublimes beautés dont cet ouvrage est rempli. Depuis *l'Esprit des Lois*, notre littérature n'a peut-être produit aucun monument plus digne de passer à la postérité la plus reculée ».

VI

LETTRE DU 17 OCTOBRE 1772.

Diderot avait imaginé l'inscription suivante :

PROFLIGATIS HOSTIUM ARMIS
CLASSE CREMATA,
AUCTO DOMINIO
FELICITATI POPULORUM REDDITA PACE,
PETRO
NOMINE PRIMO
MONUMENTUM POSUIT
CATHARINA
NOMINE SECUNDA
ANNO 1772.

« Je n'aime pas trop cette inscription, dit Grimm....... En conséquence de ces considérations, je me suis adressé, pour ma propre satisfaction, à l'abbé Galiani, et je lui ai demandé une inscription selon mon goût pour la statue de Pierre-le-Grand. »

VII

LETTRE DU 19 DÉCEMBRE 1772.

Voici comment Grimm appréciait l'ouvrage de Thomas :

« Sophie Arnould, plus justement célèbre par les saillies de son esprit que par son chant asthmatique, ayant je ne sais quelle affaire de cheminée à discuter avec le ministre qui a le département de Paris, M. Thomas, de l'Académie française, lui dit : « Mademoiselle, j'ai eu occasion de voir » M. le duc de la Vrillière et de lui parler de votre cheminée; » je lui en ai parlé d'abord en citoyen, ensuite en philo- » sophe.— Eh! monsieur, interrompit mademoiselle Arnould » ce n'était ni en citoyen ni en philosophe, mais en » ramoneur qu'il fallait parler. » Je crains qu'il n'en soit des femmes comme des cheminées : quand on veut en parler et surtout écrire, ce n'est ni en citoyen ni en philosophe compassé et didactique qu'il faut traiter ce chapitre, mais en homme sensible, avec un style plein de grâces, de magie et de charmes. »

VIII

LETTRE DU 19 DÉCEMBRE 1772.

Pour expliquer ce passage nous ne pouvons que citer cet extrait de Bachaumont :

« Des lettres particulières de Venise portent que Mocenigo, un des grands de cette République, ayant été atteint et convaincu du crime de sod...., a été condamné à être mis dans un sac et jeté à la mer, au moment où il se disposait à remplir une place importante dans une Cour étrangère, à laquelle il avait été nommé. Au surplus, on dit que ce supplice est celui adopté par l'ancienne législation romaine. » (Bachaumont.)

Le duc de Villars, que Galiani met sur le même pied que Moncenigo, était le fils du célèbre maréchal de Villars. Gouverneur de Provence, membre de l'Académie française, il cultiva les lettres jusqu'à la fin de sa vie et fut intimement lié avec Voltaire.

IX

LETTRE DU 3 AVRIL 1773.

Miracle de saint Janvier.

Nous trouvons dans les *Mémoires* de Gleichen quelques détails fournis par l'abbé lui-même sur cette fameuse relique. — On sait qu'elle se compose du sang de saint Janvier, conservé dans de petites fioles.

« On voit dans le fond de ces fioles, à la hauteur d'un doigt, une matière qui ressemble à de la poix-résine fort brune et dure, laquelle, quand le miracle se fait, s'élève subitement en bouillonnant et remplit tout à fait les petits vases.

» L'abbé Galiani, qui a observé tout ceci plus souvent et encore mieux que moi, et qui, de plus, se fondait sur l'autorité de son oncle, archi-chapelain du roi, et qui, par ses relations avec tout le clergé, pouvait être encore plus instruit que moi, prétendait que cette relique était si

ancienne qu'on en avait absolument perdu la véritable histoire, que le clergé de Naples agissait de bonne foi, qu'il ignorait parfaitement le secret de ce tour de passe-passe, et qu'il s'opérait vraisemblablement par la chaleur extérieure, et peut-être par un certain coup de main prescrit ou accidentel.

» L'abbé Galiani, dans la tête duquel chaque explication à donner prenait une tournure ingénieuse et instructive, employait le mystère de ce miracle pour commenter un passage d'Horace qui, parlnat dans son épître du voyage à Brindisi des fourberies religieuses de ce pays-là, dit :

« Thura sine igne liquefaciunt, credat Judœus Apella ».
« Ils liquéfient de l'encens sans employer du feu. Il fau-
» drait être un Juif comme Apella pour le croire. »

» Il y a apparence que les premiers prêtres chrétiens auront trouvé ce secret chimique, et croyant que cette gomme brunâtre ne ressemblait pas mal à du sang caillé, ils se seront dit : « Voilà une excellente chose qui peut nous être aussi utile qu'aux prêtres païens, » ils l'auront employée comme fraude pieuse, très utile par le grand succès qu'elle a eu. »

(*Mémoires* du baron de Gleichen.)

X

LETTRE DU 3 AVRIL 1773.

Walpole, dans ses souvenirs, parle aussi de la situation toute nouvelle qu'avait créée l'exil de Choiseul :

« Le duc de Choiseul avait reçu l'ordre de se retirer dans les propriétés de sa femme en Touraine, où il avait bâti un château magnifique. Bien qu'il fût criblé de dettes, il y vécut avec un surcroît de profusion, en conservant

ou en affectant de conserver son entrain et sa légèreté naturels. C'était un spectacle tout nouveau pour la France de voir un ministre disgracié rester l'objet de la vénération et de l'amour ; il était aussi nouveau de voir le roi devenir impopulaire, ou, ce qui est synonyme dans ce pays, démodé.

(Walpole. *Mémoires du règne de Georges III.* Année 1771.)

XI

LETTRE DU 31 JUILLET 1773.

Le comte d'Aranda, que nous avons vu longtemps ambassadeur en France, avait été premier ministre en Espagne et son administration avait été remarquable par son énergie et par son intégrité. Il avait plus de jugement que d'esprit, plus de tête que d'habileté, mais son inébranlable fermeté suppléait à tout. — Il terminait toutes ses phrases par « comprenez-vous », et cette mauvaise habitude était quelquefois plaisante. Un jour, qu'il jouait au pharaon, chez la princesse de Lamballe, le banquier, voyant qu'il se trompait, refusait de lui payer un coup qu'il avait gagné, l'ambassadeur soutenait sa prétention avec toute la fierté castillane; enfin voyant que le banquier ne se rendait pas, il saisit le grand chandelier qui était au milieu de la table, en lui disant : « Comprenez-vous, que voilà un chandelier et qu'il est pour vous jeter à la tête, comprenez-vous ? » Le banquier le comprit si bien qu'il se sauva de la chambre et qu'on eut beaucoup de peine à le ramener. Ce n'est pas une des moindres preuves de la force de caractère du comte d'Aranda que de s'être corrigé tout à coup sur une seule

plaisanterie de madame de Beauvau de son éternel « comprenez-vous ».

Duc de Lévis (*Mémoires*).

XII

LETTRE DU 28 AOUT 1773.

Galiani exprime encore cette même idée, que les héros naissent maintenant dans le Nord, dans un sonnet dédié au duc de Brunswick.

(*Correspondance littéraire* de Grimm.)

XIII

LETTRE DU 23 AVRIL 1774.

Quelque respect que nous ayons pour les lumières du sublime abbé, nous sommes fort tentés de n'être pas tout à fait de son avis. Les grands hommes ont presque toujours été mieux appréciés par la postérité que par leur propre siècle, témoin Homère, Milton, Galilée, Descartes et tant d'autres. La raison en est simple : Un grand homme ne l'est qu'autant qu'il est vraiment supérieur à son siècle, et l'on ne peut être bien jugé que par ses pairs.

(*Correspondance littéraire* de Grimm.)

XIV

LETTRE DU 7 AOUT 1774.

Madame d'Oberkirch dit du comte d'Albaret :

« J'avais été invitée à un concert de jour chez le comte

d'Albaret. C'était un Piémontais fort riche qui avait des musiciens à lui, demeurant chez lui, ne sortant jamais sans sa permission. Il est fou de musique, il a un salon exprès, où l'on en fait toute la journée, aussi ses concerts étaient-ils excellents. Ils passaient pour les meilleurs de Paris. »

XV

LETTRE D'OCTOBRE 1774.

Le maréchal avait l'habitude d'user du vieux style et il y avait son franc parler. Le jour de la prise de voile de mademoiselle de Lenoncourt que sa tante la comtesse de Rupelmonde forçait à être religieuse, et qui ne fut sauvée du cloître que par le maréchal de Beauvau et l'archevêque de Paris, le maréchal de Brissac ne put contenir sa colère; il se récria tout haut sur « la manigancieuse perruchonnerie de la tantâtre à l'endroit de sa tourterelle et colombine de nièce qu'elle avait entrepris d'encager inhumainement et déloyaument ».

Lorsqu'il était major des gardes du corps, il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames au salut des jeudis et des dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister; et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas. Sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles pour les faire remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut et qu'on faisait la prière qui le précédait, tous les gardes étant postés et toutes les dames placées, arrive le major, qui, paraissant à la tribune du roi, lève son bâton, et dit très haut: « Gardes du roi, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas. » Aussitôt les

gardes obéissent, les petites bougies s'éteignent, et toutes les femmes se retirent, excepté la duchesse de Gu'che, madame de Dangeau, et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des grenadiers aux débouchés de la chapelle, pour arrêter les gardes, qui reprirent leurs postes dès que les dames furent assez loin pour ne s'en pas douter. Là-dessus arrive le roi qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demanda par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans plaisanter sur la piété des dames de la Cour. Le roi en rit beaucoup. ainsi que tous ceux qui l'accompagnaient. L'histoire s'en répandit immédiatement après, et toutes ces femmes auraient de bon cœur étranglé M. de Brissac.

(*L'Ancienne Cour*, tome III, page 143.)

XVI

LETTRE DU 27 MAI 1772.

Le 18 avril une émeute grave eut lieu à Dijon ; les paysans saccagèrent plusieurs maisons. Le gouvernement prit les mesures les plus louables pour faire diminuer le prix des grains. Mais le mouvement n'en continua pas moins; des bandes armées parcoururent le Soissonnais, la Haute-Normandie, le Vexin, saccagèrent tout sur leur passage et pénétrèrent à Versailles jusque dans la cour du château. Le lendemain elles étaient à Paris où elles pillèrent toutes les boutiques de boulangers. Le lieutenant de police Lenoir était hostile à Turgot et avait montré beaucoup de mollesse ; Turgot le fit destituer.

Heureusement le mal n'alla pas plus loin, Turgot prit les mesures les plus rigoureuses ; une armée, sous le commandement de Biron, fut mise à la disposition du contrôleur général ; on institua une cour prévotale, et le 5 mai, le roi tint à Versailles un lit de justice où il donna les motifs qui exigeaient d'aussi graves mesures.

XVII

LETTRE DU 3 JUIN 1775.

Morellet n'était pas de force à répondre à Galiani ; voici comment Diderot apprécie sa réfutation :

« Vous désirez savoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous avez bien voulu me confier et que je vous renvoie. Le voici : Je le trouve dur, sec, plein d'humeur et pauvre d'idées. L'auteur ne me paraît ni assez pourvu d'expérience, ni assez fort de raisons pour briser son adversaire comme il se l'est promis. Il le calomnie en plusieurs endroits ; il affecte de ne pas l'entendre, ou il ne l'entend pas en quelques autres. »

XVIII

LETTRE DU 23 DÉCEMBRE 1775.

La vie de mademoiselle Clairon chez son ami ne ressemblait à aucune autre. Ni l'impératrice de Russie, ni celle d'Allemagne n'avaient autant de caprices. C'était sans cesse à recommencer ; à peine un d'eux était-il satisfait qu'il s'en présentait six autres, et toujours tragiquement, toujours avec un étalage et des gestes à remplir un théâtre.

« Je crois que le bonnet de nuit de mademoiselle Clairon est une couronne de papier doré, » disait lady Craven. »

(*Mémoires* de madame d'Oberkirch).

Clairon régnait à la cour du margrave quand lady Craven y parut; elle ne tarda pas à supplanter la comédienne.

Après trois ans de lutte, Clairon quitta la place. Le margrave et lady Craven durent attendre pour s'épouser, l'un la mort de sa femme, qui était toujours mourante, l'autre celle de son mari, qui ne valait guère mieux. Libres enfin tous les deux en septembre 1791, ils firent tout de suite célébrer leur union. Le margrave mourut en 1806. — En 1825, la margrave publia ses Mémoires et mourut à Naples en 1828. On trouve son portrait dans la nouvelle édition anglaise des lettres d'Horace Walpole, avec lequel elle était en correspondance. (T. VI, p. 274.)

XIX

LETTRE DU 13 AVRIL 1776.

Grimm (*Correspondance littéraire*, avril 1776), cite une partie de la lettre précédente en la développant et en l'approuvant. Il déplore la suppression des jurandes et des corps de métiers. « Les rangs, les titres, dit-il, les prix établis dans toutes nos pensions et dans tous nos collèges sont les premiers motifs qui invitent notre enfance à s'instruire. Ne sommes-nous pas déterminés à travailler dans un âge plus avancé par des motifs de même nature? Les honneurs du Louvre, les cordons, les titres, ont-ils un autre objet? »

XX

LETTRE DU 3 JUIN 1780.

Voici l'inscription pour madame de Pernon :

CAROLINÆ ÆMILIÆ OLYMPIÆ SAVALETÆ,
VIRGINI PLANE INCOMPARABILI,
FORMÆ ELEGANTIA, OMNIUM OPINIONE
PRÆTER QUAM SUA, PULCHERRIMA,
SED ANIMI DOTIBUS LONGE PULCHRIORI :
CONSILII MATURITATE, FACILLIMO INGENIO, HUMANITATE,
PIETATE, RELIGIONE,
SINGULARI IN PATREM REVERENTIA,
TANTOQUE ERGA VIRUM OBSEQUIO,
UT CUM EO MUTUIS OBSERVANTIÆ OFFICIIS
ANCIPITI SEMPER CERTAMINE CONTENDERIT.
HUIC IN MEDIO ÆTATIS FLORE INTERCEPTÆ
N. N. PATER VIÆ TANTÆ JACTURÆ SUPERSTES,
M. ANT. CAROLUS DUPLEIS CONJUX SIBI RELICTUS,
HOC EST AD PERPETUAM SOLITUDINEM
ATQUE ÆGRITUDINEM RESERVATUS,
POSUERUNT.
VIXIT ANNOS XXXI DIES II
DECESSIT VII KAL. JANUAR. ANNI M.DCCLXXIX.

TABLE

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY


3025832100

